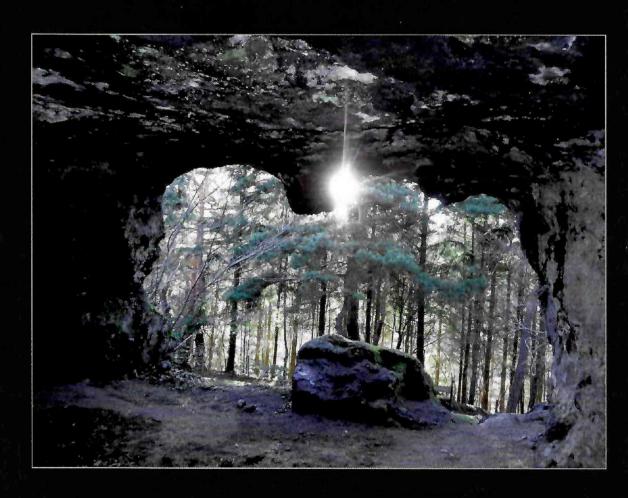
Jean-Paul Béal

Le monde souterrain de Haute-Loire





Jean-Paul Béal

Le monde souterrain de la Haute-Loire

Éditions du Roure

Photo de couverture : grotte emblématique de La Roche de Couteaux. Les photos sont de l'auteur sauf indication contraire. © Editions du Roure 2018

ISBN 978 2 919762 63 7

Préface

Aux terreurs de l'enfance, celle du voyage dans la nuit qui laisse pantelant au lever du jour, on peut croire que chacun retrouve ces sensations au devant d'un tunnel plongé dans la pénombre. Tout y est! La crainte du danger, l'inconnu qui effraie, la peur de l'effondrement, de la mort qui rôde, celle de l'étouffement, jusqu'au bruit profond, qui semble venir de loin et donner naissance à un être animé, sans doute maléfique. Le souterrain, la grotte, le tunnel qui s'enfoncent dans les profondeurs de la terre, ce peut être tout cela! Mais avoir peur du noir et être fasciné par le noir, n'est-ce pas déjà une invite à braver le danger pour un voyage inattendu?

Voilà un ouvrage qui vous propose un peu de lumière au fond de la noirceur, et de venir à votre tour parcourir ces longues artères de la terre. Car il a fait vœu de montrer que la peur de l'insondable n'est souvent que l'œuvre de notre imagination et qu'il y a eu vie sous vos pieds! L'invitation est celle d'un randonneur, perspicace et passionné, des mystères de la terre, qu'il arpente depuis plus de 50 ans! Légendes et histoires n'ont plus de secrets pour Jean-Paul Béal dont le texte s'orne de belles envolées qui poussent à la rêverie. Parcourir le sous-sol de la Haute-Loire, arpenter le moindre des recoins cachés aux yeux de tous, partager une passion qu'il a su aussi enrichir de rencontres avec d'autres arpenteurs de souterrains, comprendre surtout cette vie qui fut à l'origine du percement ou de l'aménagement de la cavité, naturelle parfois, peu à peu transformée, agrandie, protégée, fortifiée... voilà ce que propose cet ouvrage.

Le texte tient de l'exclamation, ravi de découvrir un nouveau dédale, une grotte oubliée... L'auteur se fait précis sans être sentencieux, parfois à l'exemple d'un grand frère qui vous prend la main et vous guide dans les profondeurs, tout en recommandant la prudence. Qui ne connaît Couteaux et le site de la Roche à Lantriac ? L'ensemble impressionne et invite déjà le passant à s'arrêter puis pénétrer hardiment dans ses salles et couloirs ; fil conducteur et point de départ d'un véritable guide des souterrains, grottes, mines, caves troglodytes et autre tunnels de la Haute-Loire. Les archives ont été consultées, la géologie aussi car omniprésente dans cette terre de volcanisme si propice au creusement, l'histoire et l'archéologie interrogées, les légendes abordées et chaque ouvrage visité, décrit. Le temps s'arrête parfois, propice aux hypothèses ou aux rêveries, parfois bien saugrenues, puis la marche reprend et dévoile de nouvelles salles, de nouveaux aménagements. Bien souvent le mystère demeure, celui de l'origine, de la fonction ou même de l'importance du site parcouru. L'auteur reste prudent dans ses hypothèses. Il reste donc à découvrir ! Que cet ouvrage soit une invite à parcourir passionnément ce monde disparu des regards mais si attachant est tout le bien qu'on lui souhaite pour le lecteur. À lire sans modération mais tout en prudence avant de partir à son tour pour une des dernières aventures étonnantes du XXI° siècle !

> François Fichet de Clairfontaine Inspecteur général de l'archéologie Inspection des patrimoines (DGPAT – MCC)



Grotte située sur le plateau de Tressac à Polignac.

« Au début, ils ignoraient les maisons de briques exposées au soleil. Ils vivaient sous terre comme de frêles fourmis au fond du ténébreux réduit des antres ».

> Eschyle. Prométhée enchaîné.

Avant-propos

Le monde souterrain effraie, subjugue ou hante l'imaginaire. Cette troisième dimension de la terre apparaît pour beaucoup méconnue, hostile ou impénétrable. Peur du noir, absence de repères et claustrophobie dissuadent bon nombre de curieux. Pourtant notre enfance, à travers les jeux de cache-cache, ne faisait que nous familiariser avec cet univers fait de secrets. Fermer les yeux excite déjà la curiosité, la promesse de quelque chose de caché, de neuf, une surprise nous attend peut-être? Au bord du trou c'est le premier pas qui coûte. Ouvrez les yeux maintenant! La crainte s'est estompée, le monde souterrain avec ses mystères n'est pas aussi hostile que cela après tout! Après c'est le saisissement, l'étrangeté inimaginable révélée, un sentiment de plénitude, de confort. Une bulle. Le retour dans le ventre maternel. Un refuge, presque? La terremère en tout cas vous invite.

Au-delà des mythes et des légendes, les hommes se sont enfouis sous terre pour de nombreuses raisons.

L'une est contemporaine, pragmatique, essentielle car rentable, c'est celle de l'industrie minière. 1820, l'essor économique et industriel naissant du XIX° siècle, dont on avait déjà perçu les prémices au siècle précédent, suscite, y compris en Haute-Loire, un engouement pour ne pas dire une ruée sur les richesses potentielles du sous-sol. Malheureusement cela ne sera pas la ruée vers l'or escomptée. Des propriétaires s'imaginent posséder des richesses sous leurs pieds, des particuliers fortunés s'établissent prospecteurs, des géologues parcourent les campagnes en tous sens, multipliant les investigations dans les moindres vallons, les sagnes et autres ruisseaux, analysant coupes et affleurements, effondrements et chantiers de voirie, en quête du gisement prometteur. Flairant la bonne affaire, les demandes de concessions se multiplient durant deux décennies. Peu importe le gisement. Cela passe par des demandes de concessions, de mines de lignite, de minerai de fer à Laussonne et à Saint-Front, à Bas-en-Basset (ADHL S art. 805), de sulfure de zinc et de sulfure de cuivre à Saint-Ferréol, Aurec-sur-Loire et La Chapelle-d'Aurec, de houille aux Estables, à

Frugères, Langeac, Lamothe et Sainte-Florine, d'antimoine à Pinols, Tailhac, de baryte à Salzuit, d'asphalte et de bitume à Coubon, Laussonne, au Puy-en-Velay, à Polignac, Saint-Front, Saint-Germain-Laprade, Saint-Martin-de-Fugères, Saint-Pierre-Eynac, Sanssac, de plomb à Yssingeaux, de plâtre et chaux à Aiguilhe, Espaly, au Puy et à Vals, par exemple. C'est ainsi que naissent de nombreux projets de mines, puits et galeries étant leurs corollaires. Projets bien souvent déçus. La réussite n'est pas souvent au rendez-vous et dépasse rarement le caractère artisanal. Paradoxalement, comme nous le verrons, certaines entreprises, peu nombreuses il est vrai, connaîtront un développement remarquable. En employant une nombreuse main-d'œuvre, y compris de femmes et enfants, l'exploitation minière se poursuivra pratiquement tout au long des XIX^e et XX^e siècles.

Une autre raison est relative aux habitats rupestres ou troglodytiques. Le volcanisme très présent en Haute-Loire a, par la nature des matières rejetées, indéniablement favorisé l'installation de troglodytes, et pour cause, les nombreux affleurements de brèches ou de tufs volcaniques dans lesquels les dits habitats sont taillés, présentent souvent les caractéristiques nécessaires à leur élaboration. C'est ainsi que se sont développés des villages souterrains. Ces entités, lieux de vie insolites, dont l'idée préconçue les apparentent à tort à des habitats pauvres, n'en représentaient pas moins des possessions prisées, bien souvent taxables. Pour l'historien, les rôles d'imposition subsistants s'avèrent précieux. Nous y reviendrons.

La raison suivante concerne les souterrains. Dans la droite ligne des considérations précédentes les souterrains à bien des égards restent mystérieux. Ils utilisent, à de rares exceptions, le même substrat que précédemment. Nous avons tenté au cours des décennies antérieures de cerner cet univers. L'heure est venue de relater l'important travail conduit avec quelques passionnés: Jean-Claude Besqueut, André Fromant trop tôt disparu, Jean-René Mestre, Jean-Pierre Vezon, dont nous retrouverons les noms dans cet ouvrage. Qu'il s'agisse de souterrains refuges, de souterrains de communication ou de souterrains cultuels, l'énigme qui préside à leur élaboration et à leur fonction se résoud au fil des pages.

Une autre est relative aux cryptes et chapelles monolithes. Grâce aux travaux de l'archéologue Christian Sapin, la typologie de ces singuliers espaces est nettement mieux connue. Si la Haute-Loire en dénombre il est vrai assez peu, nous n'en ferons pas l'impasse, tant le religieux s'est aussi approprié ce milieu. De fait *l'ecclésia* ne pouvait l'ignorer, le diable qui est partout, risquant d'accaparer l'antre souterrain. Le trajet « chnonien » par lequel nous transitons tous vers l'au-delà, se doit d'être balisé et la crypte questionne formidablement le vivant. Nous tenterons d'approcher ces témoignages des mentalités religieuses, qui ne sont pas seulement des temples primitifs. Enfin dans la même veine nous apporterons un éclairage sur quelques églises rupestres.

Une autre raison : les grottes naturelles ou creusées, abyssales ou abris sous roches, nous révèlent, grâce au « matériel » archéologique qu'elles renferment bien souvent une part importante de notre histoire, le mode de vie de nos lointains aïeux. La place

est tantôt celle, des spéléologues avertis, tantôt celle des archéologues professionnels, ou encore pour les grottes oratoires, le rendez-vous des croyants.

Une autre raison concerne les galeries de captages d'eaux, les glacières et les citernes. Éléments essentiels à toute organisation humaine, ces aménagements sont incontournables et vitaux dans les citadelles médiévales et fonctionnels dans l'espace rural aménagé.

Enfin quelques aménagements de rochers sont signalés pour mémoire. Nous avons cru bon en parler car ils questionnent et peuvent constituer bien souvent le point de départ d'une recherche archéologique ou en archives à venir.

Partons maintenant à la découverte du monde souterrain, à la découverte de l'intériorité de la Haute-Loire. Pourquoi ne pas commencer par le site le plus connu du département, le plus célèbre, celui qui est le plus emblématique mais aussi le plus étudié et qui servira tout au long de ces pages de référent : Couteaux, commune de Lantriac.

Avertissement

Afar, arjalh, chazots, chtonien, cluzel, gruterie, suborna, etc.

Ces termes peuvent paraître inconnus ou sans doute oubliés ?

Un glossaire est placé en fin d'ouvrage.

Couteaux

Il est illusoire de penser pouvoir effectuer une étude définitive sur les grottes de Couteaux. L'étendue du site qui est assez bien délimité recouvre une superficie d'environ un hectare. Sachant qu'il se développe suivant l'escarpement, à certains endroits sur trois, voire quatre niveaux notre connaissance d'une grande partie du site restera longtemps partielle, faute de fouilles programmées.

En proche voisin, nous étant investi de longue date sur les lieux, il nous paraît utile de mettre en avant divers aspects du site, ignorés, ou passés sous silence. Tout d'abord il est impropre de parler des grottes de Couteaux, on devrait dire les grottes de La Roche. Le site a été dénommé comme tel au Moyen Âge (*Villa de la Rocha*, 1280 (*Tablettes du Velay*, 1871-1872, 36), *Locus de la Rocha de Cotualz*, 1455, (Dr. Charreyre), *Boria de Ruppe de Coutealx*, 1525 (Aleil, N^{re}), *La Roche de Couteauls* (terrier de Servissac, 1542 (ADHL, 1E art. 24), *La Roche de Couteaulx*, 1547 (Savin, N^{re}). La Roche a été un village en grande partie troglodytique. Cependant ces grottes situées sur la commune de Lantriac non loin de Couteaux restent plus connues du fait de la proximité de ce hameau, sous la désignation de grottes de Couteaux. Elles furent longtemps rattachées comme bien de section à ce hameau. Le toponyme de La Roche est tombé en désuétude pour l'espace troglodytique et ne concerne plus désormais que les parcelles cadastrales voisines. Nous parlerons donc, afin de lever toute ambiguïté, des grottes de Couteaux.

Quand un érudit du XVIII^e siècle parle des grottes de Couteaux.

C'est au palais Saint-Jean, dans l'enceinte de l'Académie des Sciences et Belles Lettres & Arts de Lyon, dans un discours face à l'assemblée à laquelle il souhaitait postuler, qu'Hector Sonyer du Lac de la Tour, il y a un peu plus de deux cents ans, évoque les grottes de Couteaux. Nous avons retrouvé dans les archives de cette ville, le document en faisant état. Dans le contexte général du troglodytisme environnant, il expose, au cours d'une description très développée et pleine de saveur, les grottes de Couteaux. Vous trouverez ce texte en fin d'ouvrage (1). Il livre, de manière descriptive et néanmoins approfondie, la chronique de son exploration de nombreuses cavités souterraines locales.

Par l'interprétation qu'il nous donne, l'auteur cède quelquefois au romantisme ou à la celtomanie alors en vogue au début du XIX^e siècle. Le lecteur relèvera un certain nombre d'anachronismes. Ceux-ci sont vraisemblablement liés à un classement des notes de l'auteur un peu trop aléatoire, le travers est malheureusement assez classique même chez les auteurs contemporains. Une fois de retour à Lyon, l'auteur a cru pouvoir se remémorer à partir de cartes et de croquis imparfaits, ses hypothèses que la distance et le temps ne lui permettaient plus de vérifier. D'ailleurs son étude s'est poursuivie au moins durant une dizaine d'années. Hélas les pièces annexes à cette notice, bien que recherchées, font défaut.

La qualité du texte qui s'attache à une description détaillée, riche d'un vocabulaire varié, émaillée de références historiques ou mythologiques, suffit-elle à compenser certaines approximations? À partir de ses observations il distingue trois rôles conséquents attribués aux grottes, à savoir une fonction druidique, puis un lieu de détention, enfin un lieu d'inhumation.

Les théories de Sonyer Dulac bien que remises en cause par les connaissances actuelles, qu'elles soient géologiques, historiques ou archéologiques nous permettent de visualiser le site il y a plus de deux cents ans. Son témoignage n'en est pas moins riche d'une appréciation sous entendue : à la fin du XVIII° siècle les grottes qui se trouvent en nombre sur divers sites de la commune de Lantriac, n'étaient plus habitées, et sans doute depuis au moins un siècle sinon deux.

De par ces travaux originaux, commencés dès la fin du XVIII^e siècle, et début XIX^e siècle, il mérite le titre, de premier spéléologue de Haute-Loire. Novateur, il inspirera après lui, dès le XIX^e, un grand nombre de lettrés, érudits, poètes et chercheurs, et non des moindres : Prosper Mérimé, Augustin Chassaing, Auguste Aymard, Albert Boudon-Lashermes...

Dès le début des années 1980, un groupe de personnes parmi lesquelles René Bonnet, André Fromant, Jean-Claude Suc et l'auteur de ces lignes, nous étions fortement investis pour procéder au nettoyage des grottes et des abords de celles-ci encombrés de détritus et d'une végétation parasite faites de buissons et d'orties. Parce que délaissées, certains riverains peu scrupuleux trouvaient commode de les utiliser alors comme dépôt d'ordures. Il faut dire que dans les années 1960 la commune ne s'était pas montrée exemplaire en la matière. On n'y avait rien trouvé de mieux, en élargissant le chemin qui surplombe le site, que de recouvrir nombre d'entre elles par la terre de décaissage. L'heure n'était pas encore venue de sensibiliser les gens au patrimoine. Il fallait laisser la place aux remorques et à leurs tracteurs sans réfléchir aux préjudices qu'ils allaient causer à ces vestiges mémoriaux, les vibrations des lourds engins agricoles provoquant des dégâts irréversibles. La civilisation des loisirs pouvait attendre. On attendra vingt ans.

André Fromant, le premier, ne ménagea pas sa peine. Il sut sensibiliser plus que tout autre les habitants de la commune ou d'alentour, à la magnificence des lieux. Ne pas avoir pris conscience de ce patrimoine que nous avions sous les yeux eut été criminel. L'occasion ici m'est donnée à travers les lignes qui suivent de lui rendre tout particulièrement l'hommage qui lui revient.

Quelques années plus tard, et à la suite de nombreuses actions pédagogiques, expositions, conférences, de nombreux articles de presse, visites guidées, les grottes de Couteaux devenues célèbres faisaient leur entrée dans la liste des sites de Haute-Loire incontournables.

Les pouvoirs publics ne pouvaient rester insensibles à cet engouement. L'une des premières actions d'envergure fut de communaliser le bien de section du village de Couteaux. Après consultation des habitants, le 25 juin 1998, puis délibération du conseil municipal de Lantriac, l'arrêté préfectoral du 19 mai 1999 N°DLPCL/B5/99/36 donne

l'autorisation de transfert à la commune. L'acte de vente est signé le 6 septembre 1999. Puis, par délibération du 12 avril 2007 la mise à disposition de la parcelle sur laquelle se trouvent les grottes, est transmise à la communauté de communes du Meygal.

Celle-ci met en œuvre une signalétique appropriée, facilite l'accès et le stationnement des véhicules à proximité du site. Des panneaux explicatifs complètent agréablement l'aménagement. À noter que ce lieu se prête remarquablement bien à une sortie familiale.

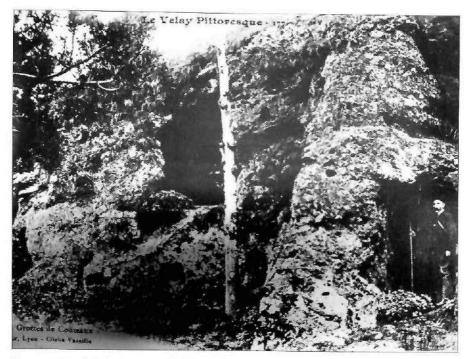
C'est donc fort de ces précisions que le curieux pourra parfaire ses connaissances. Le site des grottes se trouve à 800 mètres d'altitude. Il est orienté ouest-sud-ouest, donc face au soleil couchant et bien à l'abri du souffle malfaisant du vent du nord. Il surplombe le fond de la vallée d'une soixantaine de mètres. Le site se trouve donc en hauteur, à l'instar du village de Couteaux, desservi par un antique cheminement naturel, dont l'ancien toponyme des Passières, rappelle le passage. Cheminement d'abord emprunté par les animaux, puis par les hommes qui l'aménageront. Défilé où glisseront successivement dès 1866 le Chemin de grande communication numéro 13 qui deviendra la D 28, puis la Transcévenole.

Approche géologique et géographique

Le plateau de Couteaux se trouve au cœur du volcanisme vellave. Il ressemble par bien des côtés aux nombreux plateaux environnants, comme ceux du Fraisse ou des Badioux, sur la commune de Laussonne, celui de l'Herm, sur la commune du Monastier, ou celui de Monet, également sur la commune de Lantriac.

La présence d'un volcan de type strombolien ayant jailli sur ce qui deviendra quelques dizaines de millénaires plus tard La Champ de Couteaux a provoqué des coulées de laves basaltiques. Celles-ci se sont prismées au refroidissement, ces roches seront longtemps utilisées dans les murs de soutènement, les maisons, et autres constructions alentour. Ces épanchements de lave solidifiée, de part et autre du site des grottes sont les plus visibles. Mais ce volcan avait eu un précédent : un volcan hydromagmatique. En coupe au droit des grottes, on observe nettement les couches liées à la formation d'un maar et donc les phases éruptives pyroclastiques. Les retombées de cendres parfois délavées et les couches de scories forment les strates. Avec des brèches, elles s'empilent, sur une grande épaisseur qui varie de 20 à 25 mètres de haut.

C'est ce substrat qui fut propice à l'installation des premiers hommes sur le site. Celui-ci avoisine 250 mètres de long. La brèche est qualifiée de brèche hyaloclastite dans laquelle s'observent de nombreux lapilli, riches en éléments vitreux. Nous sommes à 400 mètres du centre du cratère. Celui-ci a par son action, percé, puis recouvert d'ailleurs, une vaste zone marno-argileuse. Il en subsiste après érosion, environ 0,65 kilomètre carré, qui forme un plateau, sorte de trapèze de 1,6 km de long sur 500 mètres de large qui correspond à ce jour à La Champ Haute et Basse de Couteaux. Il est fortement parsemé de pierres de projection. La nature du sol et son inclinaison vers le midi compense ce handicap. Il est de fait propice à la culture de céréales.



Les grottes de Couteaux au XIXe siècle.

À noter que les argiles (*illite*) sont blanches lorsqu'elles sont sèches et vert bleuté lorsqu'elles sont humides. D'origines lacustres ou fluviatiles, ces argiles restent très visibles. Par exemple en descendant, par la coursière de La Champ vers Lantriac et audelà vers Les Terres blanches, mais également sur les pentes du suc de Monet, juste au dessus de la Transcévenole. Ces argiles oligocènes sont par ailleurs considérées, ce que l'on ignore bien souvent, comme faisant partie des plus pures de France.

En lisière on retrouve des laves cordées, tant du côté nord-est que du côté sudouest. Des dépôts suffisamment solidifiés le plus souvent hétérogènes autorisent par place, l'exploitation d'un front de taille, comme nous le verrons plus tard. Sur le flanc est, à hauteur du réservoir d'eau, la roche se présente comme un conglomérat perturbé. Il subsiste dans l'anfractuosité du terrain, des tentatives risquées de creusement de galeries. Celles-ci sont éboulées, très dangereuses et infréquentables.

La roche apparaît, par contre, au centre du site des grottes, sous la forme d'une brèche assez homogène. Elle se prête remarquablement à la taille et s'avère être un excellent matériau de construction.

La constitution de cette roche n'a pu se faire que sous l'eau et en grande quantité. Il ne fallait pas moins d'une centaine de mètres de hauteur d'eau pour s'opposer à la poussée générée par les éruptions volcaniques et empêcher l'éruption à l'air libre. Ces éruptions volcaniques vieilles de plusieurs dizaines de milliers d'années ont modifié considérablement le paysage jusqu'à en inverser le relief. Des millénaires d'érosion sont attestés, à l'ouest, par le creusement de la vallée du petit ruisseau de Couteaux

autrement appelé sur le cadastre, ruisseau de Montel, et à l'est, par le non moins modeste ruisseau du Riou. De multiples tremblements de terre, une activité sismique persistante ont perturbé le site de la Roche. Bien avant la présence d'habitants, mais aussi pendant son occupation comme nous le verrons ultérieurement, ou à l'époque contemporaine, les phénomènes érosifs sont à l'œuvre.

Approche troglodytique globale

Le phénomène troglodytique est étroitement lié au support dans lequel il peut se développer et celui-ci doit être facile à creuser. Ainsi dans le Val de Loire, c'est le tuffeau qui permettra le développement souterrain, en Provence ce sera le calcaire, plus proche, en vallée du Rhône ce sera la molasse et en Velay, le substrat idéal est d'origine volcanique, hormis quelques arkoses, arènes ou leuco-granites. Le volcanisme est omniprésent dans notre région et l'on constate que le troglodytisme lui est d'une certaine manière étroitement associé. En effet ce sont les volcans qui génèrent ces tufs et brèches volcaniques, ces scories soudées, pains bénis pour les pionniers troglodytes qui trouvent dans ces roches le substrat idéal, façonnable à loisir.

L'architecture troglodytique naît du lieu. Ce lieu, à y regarder de près, ne représente en fait qu'une infime partie du paysage volcanique. Nous verrons que bon nombre d'espaces qui s'y prêtent ont généralement été exploités. Qu'il se trouve exposé au nord ou au sud, qu'il se trouve en altitude ou non, le substrat dicte sa loi à cette architecture soustractive.



Idéalement le tuf doit pouvoir se tailler à l'herminette, il se travaille bien lors de sa mise au jour pour durcir après. Le tuf aura de préférence une granulométrie de l'ordre de quelques millimètres, compact et homogène.

La remarque vaut aussi pour les scories soudées, ou même pour certaines roches métamorphiques. Cela permet d'obtenir des surfaces régulières et quasiment plates. Si l'ouvrier est habile il peut réaliser alors un remarquable effet décoratif. Pour la brèche dont la granulométrie est supérieure à 6,4 cm, donc moins fine, et/ou plus hétérogène il sera préféré, mais ce n'est pas une règle absolue, un pic de mineur, plus utile, pour un décaissage. Par passes successives la paroi sera en quelque sorte labourée. D'autres fois si la nature de la roche permet d'extraire de gros blocs on se rapprochera alors du travail d'un carrier.

Si la nature de la roche évolue, l'architecture évolue aussi. C'est une architecture adaptée au terrain. L'exemple est frappant à Couteaux, à Bouzols ou à Peylenc. Pour peu que le tuf ou la brèche, roches relativement tendres, présentant donc des qualités de taille favorable, soit supplantées par une coulée de lave basaltique, roche autrement plus dure, le travail s'interrompt. Le projet conçu initialement doit être modifié. La tentative en cours de réalisation va subir une mutation. Au début, il y a l'idée qui doit souvent s'adapter à la nature. L'homme va donc s'arranger avec ces caprices géologiques, qu'il contournera, pénétrera jusque dans ses extrémités. En bon connaisseur du milieu qui l'enserre, il s'appropriera quand même ce rocher, ce flanc de montagne idéal pour l'habitat qu'il s'est choisi.

Le nombre de sites répertoriés en atteste. Nous évoquons pour mémoire ceux de Rochaubert, La Terrasse, La Rochelambert, Montagnac, Chacornac, La Sermone, Borne et Peylenc pour n'en donner ici qu'un échantillon.

Mais le site majeur est celui de La Roche de Couteaux. Nous en avions fait une première étude dans une petite parution, intitulé *Un exemple du troglodytisme* en Velay (Groupe d'étude des souterrains de Haute-Loire, AVAL mai 1982). Son envergure est telle que le village troglodytique ou semi-troglodytique de La Roche sera identifié comme entité fiscale, unité administrative à part entière, cellule élémentaire de la vie sociale. À ce titre il lui sera définitivement affecté un nom propre, ce qui en fait une première singularité. Ce qui, entre parenthèses, n'est pas le cas d'autres sites troglodytiques pourtant forts importants. On citera par exemple, Rochaubert. Là les grottes s'étagent sur cinq niveaux et forment un village imposant. Pourtant à Rochaubert, bien que nettement séparées, grottes et maisons de plein air situées en contrebas portent le même nom et sont taxées indifféremment. A contrario Couteaux et La Roche forment chacun une entité fiscale et portent des noms différents.

Un site d'occupation ancienne ?

S'agit-il seulement d'un village créé au Moyen Âge?

Le site est sans doute bien plus ancien et nous allons en faire une démonstration rapide. Les grottes que le visiteur découvre sont, il est vrai, taillées, on peut même dire

remarquablement taillées. Mais bien avant que des habitants l'aménagent par un travail colossal d'extraction de matériaux, leurs devanciers s'étaient déjà approprié les lieux. En effet la lave constitutive du substrat s'est épanchée sur l'argile sous-jacente. Sous le rocher, les eaux de ruissellement ont raviné celle-ci, de sorte que bientôt s'est crée un abri sous roche, naturel, comme on en trouve de très nombreux en Velay. Cet abri sous roche a été utilisé par les chasseurs préhistoriques, au plus tard au Néolithique. Rappelons-nous que l'endroit est bien exposé, qu'il domine un maigre ruisseau dont la vallée reste un lieu de passage fréquent pour les animaux. L'abri a enfin livré du matériel : des lames en silex, un nucléus et une hache (collection particulière).

De part et d'autre des grottes, à moins de 500 mètres, deux autres sites marquent de leurs empreintes ce vieil espace. À l'ouest, celui dit de Peyrefiche (menhir ?), la Pierre plantée, en direction de la gare de Lantriac, près de la route du village du Roure, et de l'estrade conduisant au bourg de Lantriac. Bien sûr nous avons démontré qu'il s'agissait en fait d'une pierre de bornage, d'aicis, ou de paroisse, puis de mandement. Mais ce lieu géographique n'est-il pas trop chargé de symboles pour en limiter les effets, et n'apparaître que comme un simple jalon administratif ? Fut-il seulement médiéval ? À l'est, à l'entrée du village de Couteaux, le soubassement d'une croix de pierre pourrait bien être une ancienne meule du Néolithique, sinon datée de la période gallo-romaine.

Une salle étrange

Découvrir une grotte n'est pas une visite quelconque, c'est, explique Jacques Bonvin : « Faire votre œuvre au noir pour renaître à la lumière ! » (Dictionnaire énergétique & symbolique).

L'exposition du site contribue à parfaire un phénomène bio-climatique remarquable, surtout en hiver. Le soleil bas sur l'horizon pénètre profondément dans les grottes. C'est judicieux car c'est à cette époque que nous en avons le plus besoin! Le tuf volcanique local, de part ses qualités micro-poreuses et sa couleur foncée, emmagasine de la chaleur à bon compte (noter que le fabricant d'un célèbre parpaing artificiel a su reprendre avec succès le vieux principe). Dans le long alignement des grottes, il en est une qui occupe une place centrale tant par sa situation que par ses dimensions.

Elle forme un carré de 7,80 m de côté, le plan nous apparaissant singulier. Elle est plus haute de plafond que les autres, environ 2,50 m. Sa place au centre du village lui confère évidemment une importance de choix, elle peut abriter facilement 40 personnes. La rampe d'accès extérieure qui y conduit part d'une vaste esplanade engazonnée. Elle monte latéralement. Son rôle de tribune peut-être avancé tant l'acoustique est remarquable, aidée en cela par des niches creusées dans les parois à bonne hauteur pour amplifier et améliorer le son de la voix, parlée ou chantée. Nul besoin de micro, on vous entendra nettement alentour.

En nous rapprochant de cette grotte centrale surélevée, nous sommes tout d'abord surpris de constater la forme de l'ouverture en double arche. Elle n'est pas identique

aux autres, elle a une forme de papillon. Doit-on prendre en compte cette forme ? Nous ne l'avons jamais rencontrée ailleurs. A-t-elle une signification ? L'analyse du site démontre que cette forme n'a pas été obtenue dès l'origine mais par un agrandissement de l'entrée comme l'attestent des traces de taille sur la paroi à droite. Quoiqu'il en soit, la forme en fait un sujet de prédilection pour tous les photographes de passage. La retombée centrale, sorte de pendentif, laisse voir un minuscule (volontaire ?) oculus oblong par lequel le soleil peut pénétrer et projeter sur le sol comme sur les parois, un rai de lumière. Cela ne sert pas à éclairer uniquement l'intérieur. Pour cela les grandes ouvertures latérales incomparablement plus grandes, suffisent amplement. Cette grotte a eu une fonction particulière, mais laquelle ?

Elle est située à 45 degrés de latitude nord (44,9946 précisément). Le soleil comme sur un « gnomon », projette sur la paroi du fond de la grotte une méridienne indicatrice. L'énigme que pose ce lieu prend de la consistance tout d'un coup quand on s'aperçoit que sur l'arrière de la grotte, figure un repère triangulaire. Il est situé à gauche d'une grande niche en forme de placard, creusée postérieurement, taillée à l'herminette.

Vu de cette grotte, le soleil se couche suivant les saisons, derrière la montagne en face, le suc de Monet. À droite, les jours d'été et à gauche de celle-ci les jours d'hiver. Au soir des premières journées d'automne le repère est éclairé (photo de couverture).

Hélas, au printemps 2011, provoqué par les racines des pins se trouvant à son aplomb, le pendentif s'est fracturé en deux, rendant les vestiges toujours visibles mais d'interprétation plus délicate. Ce qui en reste permet de constater que le trou du soleil est orienté quasiment au sud-ouest et a pu servir à éclairer le repère triangulaire.

Au regard des connaissances, on aimerait s'attacher à la symbolique que revêtent de tels lieux. Rêvons un peu!

Plusieurs auteurs se sont essayés, avec plus ou moins de bonheur, à une lecture symbolique de sites pour lesquels une relation étroite avec l'astre semblait devoir être avancée.

Pour le recteur Paul Verdier (Annales du musée Crozatier, Le Puy-en-Velay, 1998):

« Pourquoi a-t-on eu cette pratique d'orienter ainsi les édifices cultuels? C'est peut-être parce que l'astre pouvait être considéré comme divin, ou comme sacré à tout le moins; c'est peut-être encore parce que, grâce à ses mouvements éternellement retrouvés, on pouvait l'utiliser comme repère astronomique absolument nécessaire à la mesure du temps qui passe; l'astronomie ayant été dans nos civilisations moyen-orientales ou européennes la seule science avec la mathématique permettant une approche raisonnable et raisonnée du sacré, par la rationalisation des concepts d'espace et de temps et par le fait qu'elle fournissait aux prêtres et aux savants le moyen de mesurer le temps qui fuit et de l'approprier aux usages des hommes: dominer le temps et mesurer l'espace devenait alors l'étape essentielle de l'approche du sacré et du divin, puisque qu'espace et temps relèvent de l'essence divine.

Orienter un bâtiment cultuel, c'est le définir à l'intérieur d'un templum et par conséquent le sacraliser. »

L'orientation volontaire de nombreux sites n'est en tout cas pas fortuite comme le note Claire Mitton dans Les sanctuaires arvernes et vellaves hors des chefs-lieux de cités du premier siècle av. JC au IV e siècle ap. JC. Sur les 32 sites étudiés dans la région Auvergne par cette archéologue, la majorité est orientée comme à Couteaux, soit NE-SO. D'autre part, la dimension des sites à pièces ou aménagement carrés, oscille entre 5 et 14 m de côté. À Couteaux la dimension est de 7,80 m de côté. « Sénèque mentionne l'existence de cultes dédiés à des éléments naturels et notamment à des cavernes... Les grottes cultuelles sont plus nombreuses dans les régions sud du Massif Central, notamment dans les départements de l'Aude, de l'Hérault, de la Lozère et de l'Aveyron, où une dizaine de grottes sont recensées » (Claire Mitton). Enfin deux cuves rectangulaires ainsi que deux fosses circulaires de 0,40 m de diamètre sont clairement observables au sol. Quelles furent les fonctions de ces structures excavées ? Ces fosses sont depuis longtemps purgées de tous indices, mais elles existent. Il a pu certes s'agir de fosses de stockage pour les grains ou autres aliments, ce qui se rencontre couramment sur des nombreux sites de la protohistoire à la période médiévale.

Versons à notre dossier l'interprétation que nous apporte la paléoastronomie. Ne serait-ce que pour poursuivre la rêverie de l'explorateur. Chantal Jegues-Walkiewiez, chercheuse, spécialiste de cette science explique après avoir analysé de nombreux sites : « Les "anciens" qui ont habité les grottes ont eu le temps de s'adapter aux conditions météorologiques et ont consigné leurs constatations sur le mur des grottes et sur les os des animaux ; ils ont pu mesurer... le temps. Les gens ont choisi leurs grottes selon leur orientation, par rapport au soleil. Et ils ont fait des instruments comme le calendrier lunaire et dressé les premières cartes des étoiles. »

La recherche dans ce domaine particulier de la paléoastronomie peut, soyons en sûr, dans le troglodytisme, révéler d'autres surprises et ce, y compris en Haute-Loire.

Par analogie, on sait que l'orientation des églises s'est toujours faite en positionnant le chevet vers l'est. Comme on ne sait toujours pas vraiment pourquoi, plusieurs hypothèses ont été données dont celle de la direction du soleil levant. La lumière symbole du Christ est une autre explication, mais une troisième serait celle de la réappropriation du culte solaire qui trouve ses racines dans les profondeurs de l'histoire de l'humanité. Il n'est pas certain que cela soit le cas ici, mais continuons à rêver! Rendez-vous à deux pas. À Saint-Pierre Eynac, on voit dans l'église une petite baie orientée à l'est, dans le mur diaphragme situé près de l'abside. Cette baie est obturée et on peut se demander pourquoi? Qu'éclairait-elle? Il ne s'agit bien sûr pas d'un hasard! Un jour il a été décidé d'occulter cette petite ouverture. Dommage. La remarque vaut aussi pour l'église de Freycenet-Latour, dont la reconstruction de la voûte, probablement du XVIe siècle, s'est effectuée sur les directives de Charles l'er de Senecterre, abbé du Monastier.

Hector Sonyer du Lac de La Tour des Sauvages est le pionnier des études « chtoniennes » sur le département. Il évoque très largement, des grottes de la région, dont celles de Couteaux (voir en fin d'ouvrage : *Discours sur les cavernes druidiques de la Haute-Loire*). Cependant s'il est notable d'observer que si Sonyer du Lac parle

catégoriquement de site druidique en 1809, cela sous-entend une occupation largement antérieure. Mais si le site, à ses yeux est celtique, il n'en reste pas moins une longue période d'une bonne quinzaine de siècles sur lesquels nous nous interrogerons ultérieurement.

Résumons tous les indices paléo-topographiques relatifs à cette grotte : le long d'un chemin important, un lieu central dans un village, une tribune, une réalisation

consommée, une acoustique, une orientation, une forme carrée, un format standard, des fosses.

Quoi qu'il en soit, force est de constater la singularité des lieux, sans doute renforcée par l'érosion et des effondrements ultérieurs à leur occupation. L'analyse des structures permet certes de constater quelques analogies et quelques singularités avec les périodes antiques. Nous retiendrons *in fine* que cette grande salle a pu servir d'espace de rassemblement, tel par exemple, la maison d'assemblée que l'on retrouve dans de nombreux villages vellaves. Le lieu fut-il habitat, fut-il aussi un lieu cultuel comme aimeraient y voir bien des rêveurs ?

Mythes et légendes

Nous sommes portés par une mythologie que je qualifierais de confortable. Nous voyons des choses dérangeantes sinon incompréhensibles et par défaut d'explications nous inventons assez facilement, peut-être trop facilement, des explications qui nous satisfont. Nos réflexions sont irrationnelles. L'obscurité, la peur, notre méconnaissance et la magie du milieu souterrain, en particulier, participent abondamment à cette altération. Le mystère chtonien sert fortement de soubassement aux mythes et aux légendes qui trouvent ici aisément un abondant terreau amplificateur. Dans ce milieu inhabituel, insolite, la rêverie nous transporte, nous évade, nous renvoie aux temps anciens que nous nous plaisons à imaginer. Ce détachement annihile ou altère notre discernement. Notre fragilité intellectuelle dans ce domaine se trouve mise à l'épreuve. Le rationnel s'est enfui. Nous sommes si nous n'y prenons garde, à cet instant manipulables, vulnérables. Nous cherchons un confort, un réconfort, qu'ont offert de tous temps certaines croyances. Après celles effleurées plus haut, celle de *Cernunnos* que nous découvrons ci-dessous procède probablement de la même veine.

Cernunnos

Sur le site de La Roche de Couteaux, la représentation d'un cerf a été gravée sur la paroi d'une petite grotte. Le cerf y paraît en opposition à une figure *orante*. L'orant, le « priant » est sensiblement de taille humaine alors que le cerf, lui, est de taille nettement plus réduite. Il semble qu'il s'agisse d'un dix cors, mais seule la partie haute de l'animal reste quelque peu visible. En l'occurrence le cerf s'affiche-t-il en

complément ou en contre-point de l'orant ? Notons qu'à Valcamonica, dans la plaine de Lombardie, en Italie qui recèle un des ensembles les plus denses de pétroglyphes préhistoriques, le dieu-cerf de l'âge du bronze, se trouve en position debout. À ses pieds un très petit orant l'invoque. Que cela signifie t-il ?



Roi des forêts, le cerf majestueux, durant des millénaires n'a cessé d'être à l'honneur dans le bestiaire pariétal, la période du mégalithisme, les décors celtiques, etc. En passant par la grotte des Trois Frères en Ariège, le *Cernunnos* du chaudron de Gundestrup, II° siècle av. J.-C. Il reste un emblème extrêmement fort. Ainsi l'atteste de nombreuses fouilles archéologiques préhistoriques mettant en évidence la découverte de cervidés (Aulanier Marc, Man-Estier Élena, Lafarge Audrey, Delvigne Vincent, Liabeuf René, Raynal Jean-Paul, « Du galet à la paroi : données nouvelles sur l'art paléolithique de Haute-Loire » in *Paleo*, n° spécial, 2016, p, 205-534). Cet animal est très présent et depuis fort longtemps en Haute-Loire. Faisons le pari que dans les dix prochaines années il figurera dans l'inventaire, qui s'enrichit jour après jour, des animaux représentés sur les gravures des abris sous roches du département. Dieu celte sous l'appellation de *Cernunnos* il laisse aussi son empreinte, y compris dans de nombreux toponymes tel la Roche Servières. On notera, entre autres, sa présence sur des sites rocheux. Tel est le cas à Chacornac, connu également par ses abris souterrains.

Le suffixe corne permet-il d'avancer l'hypothèse de la filiation avec l'animal ? Plus tard, on retrouve l'animal sur les poteries sigillées gallo-romaine de Lezoux, dans le Puy-de-Dôme comme dans certaines sculptures arvernes de la même époque. À Azerat on raconte qu'autrefois, tous les ans, à la fête de sainte Radegonde, arrivait une biche accompagnée de son faon. La biche capturée, égorgée, était partagée entre les habitants. Par contre on prenait grand soin d'épargner le faon qui s'en allait d'où il était venu. Ayant grandi, la saison suivante, il revenait, poussé par on ne sait quel instinct, accompagné à son tour d'un rejeton. Le manège se poursuivait ainsi d'année en année. Une aubaine ! Mais un temps, des moines voulurent accaparer l'ensemble et bien sûr, l'année suivante aucun animal ne vint perpétuer cette habitude. Frustrés, dépités, les habitants en voulurent aux moines qui, reconnaissant leur erreur, s'engagèrent à donner, chaque année, trois « septiers » de froment en guise de dédommagement. À travers cette légende, on saisit que c'est plus ou moins adroitement que la religion chrétienne s'est appropriée la force de la symbolique évoquée par le cerf. Un autre exemple local bien connu, c'est dans la neige de juillet, sur le mont Anis que s'ouvre une autre légende qui est à l'origine de la fondation de l'église-cathédrale du Puy. Un cerf instigateur marque de ses sabots les contours du futur sanctuaire. Sur le tracé fleurit une haie d'aubépine. Bien sûr, cette vision, ces signes du ciel, par l'entremise d'un animal aussi totémique, suffisent à interpréter ces événements surnaturels comme une volonté divine. C'est bien ici que doit s'élever la maison de Dieu. On le retrouve encore sculpté aux quatre coins cardinaux de la rambarde de la coupole du transept de la cathédrale, il suffit de lever les yeux vers le clocher angélique pour l'apercevoir. Puis à deux reprises sur les peintures murales de la tribune nord. En basse ville, la porte des Farges, n'était-t-elle pas décorée de deux cerfs volants (AD 179 J Art 2) ? L'animal diantrement sexué est porteur d'une symbolique complexe voire antinomique, où se retrouvent à la fois le sacré, le dieu cornu, le dieu aux bois de cerf, la fertilité, la virilité mais aussi le cocu dont la mythologie médiévale fera ses choux gras jusque dans ses représentations carnavalesques. L'animal sera et restera abondamment utilisé dans la pratique chamanique, y compris contemporaine.

Il est considéré dans la mythologie pré-celtique, comme guide-accompagnateur des âmes dans l'au-delà. C'est ce que l'on nomme un animal psychopompe.

À La Roche de Couteaux, au sein d'une petite grotte, gravé sur la paroi, le revoilà donc! À Couteaux une évolution est peut-être en œuvre, le grand orant par sa superbe, n'en vient-il pas à s'imposer? Le cerf pourtant si altier serait-il en voie de soumission ou tout au moins en voie de régression symbolique? Pourquoi est-il donc représenté miniaturisé? À Couteaux la suprématie du cerf semble l'avoir cédé au saint orant qui de façon irréversible prend l'ascendance et devient son maître et seigneur.

André Jacquemin, connu comme artiste-graveur vellave et qui fut par ailleurs conservateur au musée départemental des Vosges durant 21 ans, avance une autre hypothèse. Je n'ai pas réussi à la valider, mais je la livre tout de même! Il voyait dans l'association du cerf et de l'orant une représentation typiquement bogomile. Né dans les Balkans, ce mouvement chrétien hétérodoxe a été crée par le *pope* Bogomile, au

X^e siècle, qui lui a laissé son nom. Cette religion aurait-elle donc eu droit de cité jusque dans nos contrées ? Les études révèlent l'existence de communautés bogomiles dans le nord-est mais guère plus au sud. Nous sommes bien loin !

Revenons à notre cerf. Les lieux de cultes ou plutôt de croyances populaires en Velay sans aucun doute semblent bien légions et peuvent être présents à La Roche de Couteaux. Quelle signification donner face à l'allégorie forte de cet animal ici représenté? Les conciles du haut Moyen Âge dénonçaient inlassablement le déguisement en cerf aux calendes de janvier. Observe-t-on, dans cette figuration pariétale duale, ce qu'il convient de considérer, à défaut d'autres explications, d'une tentative, très provisoire, faute de mieux, de syncrétisme religieux ?

Pour notre part, on ne saurait ignorer la force des mentalités populaires, à distinguer des mentalités scientifiques ici aux prises avec la nature, surtout lors de grandes disettes ou de phénomènes cataclysmiques et lorsque l'église peine à apporter réconfort et surtout explication! Je pense à Lucien Fèvre qui lança il y a plusieurs décennies un appel en faveur de l'histoire de la psychologie collective, car dans sa simplicité, le paysan a toujours tenté de dialoguer avec la nature et d'appeler celle-ci à sa rescousse face aux événements incompréhensibles et que dire de la sorcellerie encore vivace dans certaines régions? La représentation du cerf doit être ici analysée au regard de ces mentalités.

Deux grottes singulières ont donc pu être lieux d'expressions de croyances traditionnelles ou populaires peu hétérodoxes, tout en étant aussi lieu de rassemblement, de ces veillées si prisées durant la période moderne. Mais, et cela n'est pas banal non plus, l'une d'entre elles au moins a également servi de lieu d'inhumation.

Un cimetière

Dans la grotte que nous avons qualifiée de lieu de réunion se trouve également deux autres fosses rectangulaires taillées dans le roc. Ce dispositif nous rappelle ce que nous avons vu en des lieux monastiques où nombre de moines étaient inhumés à même la roche. Nous pensons par exemple à Saint-Floret dans le Puy-de-Dôme, ou à Saint-Roman près de Beaucaire, monastère troglodytique de la vallée du Rhône. Dans l'une des grottes de la Sermone, commune de Vals-près-le Puy, se trouve au moins une sépulture dans une sorte d'enfeu également creusé dans la roche et les vestiges d'autres sarcophages. Ce dernier détail aura son importance quand nous comparerons les deux sites troglodytiques. Nous en retrouvons également une dizaine, à côté de la chapelle de la Madeleine, commune de Monistrol-d'Allier.

Mais le site de La Roche, qui a pris le nom du village de Couteaux qui lui est proche, est encore connu par quelques anciens sous le terme occitan *Los Crouzès*: Les Grottes. Elles sont une trentaine. Parmi elles il en est une qui est clairement identifiée. Il s'agit du Crouzè de Barbette (petite barbe). Qui était-il, quand vivait-il? Mystère! Nos recherches n'ont pas permis d'identifier l'énigmatique personnage. S'agit-il d'ailleurs d'une personne?. Ce Crouzè est situé en arrivant et en contrebas du sentier desservant

le site, dans une propriété privée. Il aurait servi selon la tradition de lieu d'inhumation. Nous remarquons qu'il se trouve à l'écart du village. Nous le comparerons avec celui dit de La Croze près d'Orzilhac, commune de Coubon. À La Croze nous observons au moins deux cuves funéraires taillées dans la roche qui affleure au milieu des prés. Ces sortes de sarcophages permettent de retenir le toponyme La Croze qui détermine le lieu, comme lieu de sépulture. Crouzè en est le diminutif. D'ailleurs sur le Crouzè de Barbette figure la représentation bien qu'assez dégradée d'une croix taillée à même le rocher. Le terme de *crouzè* désignerait donc selon les cas, indistinctement, un creux, une cave, exceptionnellement un caveau et plus communément une grotte.

Le 3 juillet 1686 a été enterrée en l'église de Lantriac, Marie Roche (notons que le nom de famille signifie celui qui habite les grottes, voir le glossaire en fin d'ouvrage) du Crouzet. Nous supposons qu'elle fut la dernière habitante.

Le site laisse entrevoir des fonds de constructions, peut-être en partie en bois, adossées à la paroi, comme le suggère des trous de boulins entre autres, mais également des aménagements propres à l'installation de constructions en dur, à l'avant des grottes. Il ne fait aucun doute de l'importance de ce village qui pouvait abriter 300 ou 400 individus. Il devait posséder un cimetière mais nous en ignorons l'emplacement. Cependant nous croyons nécessaire de rapporter un témoignage faisant état d'une trouvaille, en contrebas des orgues basaltiques se trouvant au nord-ouest du site des grottes. Il s'agirait d'une ceinture en or. Cette ceinture, ainsi d'ailleurs que de nombreux documents écrits concernant le village, aurait disparu lors de l'incendie des maisons de Couteaux, au début du XIX^e siècle. Le cimetière des habitants des grottes se trouvait-il plus à l'ouest?

Seuls les personnages importants bénéficiaient d'un lieu de sépulture nécessitant des aménagement lourds et onéreux. Il est non moins vraisemblable que le cimetière de la paroisse de Lantriac, une fois constituée vers le XI^e siècle, autour de l'église du prieuré, a du remplir son office pour l'ensemble de ses paroissiens.

Dans la grotte, la présence de deux petites fosses rectangulaires confère au lieu une importance encore plus grande. Il faut convenir que même pour les sceptiques ce lieu n'est pas ordinaire. Après avoir accédé au palier par la rampe, la présence d'une cloison aujourd'hui disparue, fait que l'on est contraint à s'écarter. Le rainurage du plafond et du mur qui servait à supporter cette cloison reste visible. Cela indique clairement que l'on ne pouvait pas impunément pénétrer tout droit et qu'il convenait en faisant un détour de respecter le lieu (d'inhumation?) pour peu que l'on soit autorisé d'ailleurs à se rendre auprès des « tombes ». Ces fosses sont à l'écart, sur le côté. J'allais dire dans le coin. Les lieux étaient-ils sacrés?

Cette seule grotte a eu des fonctionnalités diverses voire successives : tribune, caveau. C'est ici qu'après guerre, Albert Boudon-Lashermes a d'ailleurs découvert les restes d'un sarcophage, orné de fougères. Le sépulcre fut ramené dans une ferme de Couteaux. Avant qu'il n'ait mystérieusement disparu, on prétend qu'il servit un temps d'auge à porcs.

Dans la grotte et au centre de la paroi du fond, on portera attention à un curieux creusement. Avec ses rainures supports de rayonnages, la feuillure de son pourtour où devaient se loger les portes, il s'agit d'un placard façonné dans la roche, qui fait penser indubitablement à une armoire de campagne. Cet aménagement est beaucoup plus tardif. Probablement de la fin du Moyen Âge, quand on a transformé l'espace en habitat

Un lieu monastique

Des preuves s'exclameront certains!

Trouver des preuves matérielles archéologiques, mettre la main sur des écrits, tenir compte de la tradition orale et des légendes, ainsi avançons-nous dans la connaissance.



Mais c'est aussi de l'étude comparative de l'architecture des sites que parfois naît l'éclairage.

Dans un premier temps, afin d'éviter toute ambiguïté, apportons la preuve de l'occupation du site au Moven Âge. La datation ne se fait actuellement que par l'analyse, essentiellement des tessons de poteries grises à noires, parfois imposantes, comme des oules, à vrai dire à pâte assez grossière, sans engobe, rarement décorées, de type pégot. Pour les seuls tessons laissant entrevoir une décoration, celle-ci consiste par un liseré de motifs ondés bien caractéristiques de l'époque médiévale. Nous avançons la date du XIIe siècle par analogie avec les décors ondés similaires à ceux de la fresque de l'église de Polignac et qui sont datés de cette époque. On retrouve des poteries similaires sur les sites de Rochaubert et du château de Chapteuil, pour ne parler que de sites proches. Mais le lieu de production reste à déterminer.

Dans ce contexte qu'en est-il de la présence ou non de moines à la Roche ?

Tout d'abord il y a lieu de noter que les communautés cénobites ont pour habitudes, tels les ermites de vivre dans des grottes. Souvenons-nous, déjà, au V° et VI° siècle, de saint Benoit de Nursie. Il a vécu de 480 ou 490 à 547 (cf, Herwegen Dom Ildefons Ed, Desclée de Browser, 2° volume p. 35).

« La petite communauté monastique de Vicovaro, près de Tivoli... Le monastère se composait de plusieurs grottes, grandes et petites. Cet établissement fait présumer qu'y était en vigueur un monachisme de forme mixte, où se combinaient, à la mode orientale, érémitisme et cénobitisme. Les moines, à des heures déterminées, se réunissaient pour des offices célébrés en commun et pour les repas réguliers, dans l'oratoire et le réfectoire, qui

étaient l'un et l'autre de grandes salles, creusées dans le rocher... La petite communauté était assemblée dans la grotte profonde qui servait de réfectoire. »

Reconnu comme patriarche des moines, Benoit est à l'origine de la codification des règles de vie en communauté. Il est le fondateur de l'ordre des bénédictins très présents en Velay. Je retiendrai bien entendu pour le propos qui nous intéresse le fait qu'il vivait avec les siens dans des grottes artificielles, creusées, ce qui n'a pas dû manquer de faire école.

Aux tous premiers âges du christianisme, on relève cette fois en Turquie, un système très développé du troglodytisme. Des centaines de villes et de villages souterrains, serviront durant des siècles de lieux de vie à des populations. L'occupation a atteint son apogée au Moyen Âge. Les villes souterraines tentaculaires pouvaient compter parfois 9 000 individus, ville souterraine de Derinkuyu, par exemple. On ne relève pas moins de 3 000 églises souterraines, ornées de très nombreuses fresques. On y compte aussi nombre de monastères. Détails certes, mais on voit encore aujourd'hui, les nombreux aménagements propres à la vie souterraine, des roues de basalte de 1,50 m de diamètre, pesant 1 300 kg, et qui servaient de systèmes de fermetures inviolables, des puits d'aération ou d'approvisionnement en eau, des fermes, des écuries, des entrepôts, des pressoirs, des chambres et des cellules monastiques, y compris les tables de réfectoires taillés à même la roche.

Un autre exemple cette fois, plus près de chez nous, en Auvergne, à Jonas, commune de Saint-Pierre-Colamine, où la présence de cénobites est clairement avérée : Site troglodytique de Jonas (Ed. Octobre novembre, Anne Courtillé, Pierre Lavina, Bruno Phalip, p. 33) « Les faits sont bien attestés historiquement... Saint-Mart fait creuser des cellules pour les moines et lui-même dans une falaise près de Royat. En 767, Pépin s'empare de rochers et grottes utilisés pour la défense ».

Comment également ne pas évoquer les résidences d'ermites. Elles sont suffisamment nombreuses en Haute Loire (cf. Pierre Cubizolles, Le Diocèse du Puy-en-Velay). Elles sont attestées parfois par des toponymes et parfois par la tradition orale. Ils n'étaient sans doute pas tous troglodytes. Nous retenons pour notre part, dans notre contexte local de proximité, la grotte du mont Peynastre, le Trou du loup, commune de Saint-Germain-Laprade, ayant servi de lieu de refuge pour un saint ermite, visité par de nombreux admirateurs. Il fut enterré par la suite au sommet du suc. Il est dit que des foules de pèlerins venaient se recueillir sur sa tombe.

En Haute Loire, l'un des premiers ermites clairement identifié est saint Ilpize, dont le nom au IXe siècle figure deux cents fois dans le cartulaire de Brioude. Il aurait fini ses jours dans une grotte qui s'ouvre à belle hauteur sur le flanc sud-ouest du pittoresque rocher supportant la forteresse. Cette grotte située à proximité d'un jardin, était encore accessible il y a quelques années par un sentier vertigineux taillé à même le roc.

Sur la commune d'Aiguilhe, à un emplacement largement encore méconnu se situe un ermitage « *Quedam heremitate* » mentionné en 1221. (SERV. ED., N° 350 hôtel-dieu IGI 3).

Sur la commune de Polignac, le péage du Collet a vu défiler des cohortes de marchands, de pèlerins, d'hommes de guerre, de laissés pour compte au ban de la société ou d'escortes de grands seigneurs, voire de princes et rois. En venant de Brioude, une fois gravie la colline Sainte-Anne, le passage obligé, incontournable, de la grande route du Puy à Paris, comme le mentionne une estampe du début du XIX^e siècle, s'effectuait alors au pied de la tour du château des Lanthenas, glissait devant l'ermitage, en contrebas du bois des Seigneurs, puis en direction de La Malouteyre, traversant de part en part l'actuelle propriété, désormais à l'écart, de la famille Bonnet. Des travaux routiers ont modifié depuis, considérablement, la géographie des lieux. « L'ermitage du Collet est attesté par le chroniqueur Étienne de Médicis. Il rapporte au'en 1393 un pèlerin fatigué fit une halte dans une petite grotte à proximité du Collet et v vécu quelque temps grâce à la générosité des habitants du hameau et des passants. En 1476, l'ermitage fut occupé irrégulièrement jusqu'à ce que Pierre Pasayac obtint après moult pèlerinages (Rome puis Saint Jacques de Compostelle) par une bulle, des indulgences pour ceux aui feraient des dons à l'ermitage du Collet. En 1562 l'ermite du Collet, homme de guerre et d'expérience, repoussa les religionnaires. On pense que l'ermitage fut abandonné après cette année. En 1632, François Lanthenas donne une cartonnade et demie aux ermites. En 1644, Monseigneur de Maupas, nouvel évêque du Puv. rendit visite à l'ermite (selon le chroniqueur Jacmon). En 1750, Monseigneur de Pompignan chasse les ermites pour leur mauvaise conduite ». La famille Bonnet nous a obligeamment confié un certain nombre d'anciens documents dont est tiré l'essentiel de cet article qui en retracent l'existence. Nous avons pu nous rendre vers un bloc rocheux qui émerge au milieu des prés. Ce petit promontoire servait d'assise à l'ermitage. Là se trouvaient une chapelle ainsi que divers bâtiments adossés au rocher. Escaliers, engravures, larmiers, enduits à la chaux font partie des divers aménagements qui en perpétuent encore le souvenir, le long de cette antique voie de communication.

Il est un autre lieu qui est attesté comme résidence d'ermite, c'est le mont Saint-Maurice, commune de Coubon. L'abbé Hugues Aulanier, curé du Brignon nous donne même la date de décès du saint homme, le 26 juillet 1657. Il serait décédé, étonné, littéralement frappé par la foudre, dans sa chapelle où il officiait. Habitait-il l'été la remarquable petite grotte située à mi-pente de la face nord du mont Saint-Maurice ? Encore que Joseph-Hippolyte-Henry Blanc, dans sa Notice sur la chapelle de Saint-Maurice d'Orzilhac (1881) expose que : « En 1664, les religieux du Monastier donnèrent permission au frère Jacques Lino, ermite de l'ordre de Saint-Antoine, d'habiter, pendant sa vie, dans leur ermitage de Saint-Maurice, de jouir de certains fonds incultes qui sont autour dudit ermitage pour y faire un jardin...» (ADHL, 157 J art. 4).

Un autre ermite fait également parler de lui. Il s'agit de celui du désert de Chaumont, sur la paroisse de Boisset, connu sous le nom de frère Coppin. Homme de confiance, il rendit de nombreux services à l'évêque A. de Béthune. Afin de le récompenser, l'évêque fonda l'ermitage des gorges de Bilhard. Frère Théodore, de son vrai nom François Bochart de Sarron de Champigny fut le principal des trois solitaires de l'ermitage. Il est rapporté par les textes que les nombreuses libéralités consenties

par le prélat n'étaient pas de nature à rendre les conditions de vie des ermites très à plaindre.

Enfin, comment ne pas citer, le révérend frère Hilarion, ermite de Saint-Benoit, connu au loin pour sa solide réputation d'herboriste. Il résidait dans les grottes de La Sarmone [sic. Sermone est le nom actuel], à Vals-près-Le-Puy. L'abbé Aulanier le considère comme son « bon ami » et nous en parle en termes élogieux à plusieurs reprises, au cours des années 1664 et 1665, le considérant aussi comme un guérisseur recherché.

Autre lieu de notre région, servant d'élément de comparaison, le complexe souterrain d'Escublac, commune de Saint-Haon. Le site est en partie effondré, très dangereux et inaccessible actuellement. Nous avons eu la chance avec quelques amis passionnés de troglodytisme et d'archéologie de le visiter il y a une trentaine d'années et d'en faire des photos ainsi qu'un relevé, tout au moins de l'un des souterrains. Ce qui surprend le plus, c'est qu'il s'agit d'un lieu de vie communautaire souterrain. Sa particularité est qu'il possède une série de cellules disposées en pétales de marguerite autour d'un puits central d'aération. Chaque cellule pouvant se fermer de l'intérieur. Site des plus mystérieux s'il en est !

Nous avons abordé très succinctement la vie érémitique et monastique souterraine. Avant le IX^e siècle, c'est-à-dire avant la grande phase de développement de prieurés et de monastères, il y a sans doute un lien à établir entre la difficulté des temps aux époques mérovingiennes et carolingiennes qui conduisirent les gens à se prémunir des diverses invasions, et la nécessité de se réfugier, pour protéger sa famille et ses biens dans le milieu souterrain. Les ermites habitent eux aussi les rochers.

Rappelons-nous que le prieuré de Lantriac, déjà au IX^e et X^e siècle, dépendait de l'abbaye Saint-Chaffre du Monastier, probablement au même titre que les grottes. Son cartulaire mentionne d'ailleurs le lieu dit *Rocha*, en 998-1014 (Saint-Chaffre CXCIV-unum mansum in villa Rocha juxta villam hermus in ditione, L'Auvergne et ses marges, Christian Lauranson Rosaz, p. 110). Les grottes devaient faire partie de ces terrains de replis forts utiles lors de conflits sévères. Par exemple, en 1360, il est rapporté que la mise à sac de l'abbaye par une compagnie conduite par un capitaine nommé Perrin Bouvetaut, a contraint les habitants, dont les moines, à trouver refuge dans les très nombreuses grottes des montagnes et des forêts environnantes.

Qu'ils aient été hébergés à La Roche, reste une supposition vraisemblable d'autant que le site se trouve à six ou sept kilomètres seulement de l'illustre abbaye. Il est suffisamment important pour accueillir de nombreux réfugiés. Les bénédictins étaientils occupants du village troglodytique, s'y seraient-ils installés à demeure, l'auraient-ils développé, peut-être aux dépends des autochtones, nous essaierons d'étayer notre hypothèse au fil des pages suivantes ?

Il existe plusieurs chapelles ou églises troglodytique en Velay. L'église de Ceyssac-La Roche, la chapelle de La Madeleine à Monistrol-d'Allier, la chapelle troglodytique de La Sermone à Vals, du Collet à Polignac, etc. Couteaux possède une ancienne chapelle troglodytique qui serait dédiée de tradition orale à saint Roch. À dire

vrai je ne l'ai entendu dire que par une seule personne! Il pourrait s'agir de ce qu'on appelle en toponymie, une assonance. La chapelle d'un saint homme, vivant à même le roc, d'où... saint Roch! À noter que saint Roch est reconnu comme étant le saintpatron des pèlerins. Cette chapelle présente une forme rectangulaire. On relève deux espaces clairement délimités par une clôture. Celle-ci a disparu depuis longtemps, mais l'important système de fermeture qui permettait de condamner l'accès de la partie du fond reste très visible. Cette partie se trouve en légère surélévation. Le sol est surcreusé en divers endroits, cela permet de supposer qu'il s'agit de l'emplacement des embases des pieds d'un autel. Latéralement et de part et d'autre, des marches d'escaliers laissent entrevoir un probable déambulatoire vers l'autel. La clôture forme ainsi une sorte de iubé. On observe dans la partie avant un siège en goutte d'eau surmonté d'une croix, tous deux taillés, à même la roche. On note qu'il est creusé dans le plafond concu en forme de bâtière, un anneau pouvant supporter un luminaire. Le creusement de l'ensemble est particulièrement soigné et l'effet décoratif de la taille, évident. À l'extérieur, au dessus de l'entrée sur la facade, on voit un alignement de trous qui ont dû servir à installer une galerie couverte. Sur la droite s'observe encore une imposante moulure décorative.

Au dessous de cette chapelle, dans une autre grotte pouvant faire figure de crypte, nous avons relevé diverses gravures rupestres : une figure orante représentée grandeur nature (A. Fromant, J.-C. Besqueut et moi, avons réalisé, en 1983, un facsimilé en polyester qui est en dépôt au musée Crozatier du Puy-en-Velay). Avec un peu d'application, on discerne aussi un cerf, une main, des cupules dont l'une est ornée de rayons. Ces éléments, même s'ils ne sont pas forcément d'origine identique, suggéreraient la nature religieuse du site à l'époque paléochrétienne.

Enfin nous croyons utile de développer nos réflexions autour d'un sujet très ancien mais ô combien d'actualité et qui peut étonner, c'est celui du pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Vous me direz, quel rapport avec les grottes de Couteaux? En fait nous pensons qu'il y en a un et nous allons voir pourquoi. Tous les pèlerins qui souhaitent faire un pèlerinage, c'est encore vrai de nos jours, n'accomplissent que rarement leur périple jusqu'au bout. Ils procèdent par étapes ou se contentent d'un substitut plus ou moins court mais symbolique. C'est vrai dans toutes les religions. Par exemple un pèlerin musulman turc a l'intention de se rendre à La Mecque mais comme il manque de moyens, de temps, il n'ira qu'à la ville sainte des derviches tourneurs, nommée Kognat.

Pour les Vellaves des campagnes, effectuer un « minipèlerinage », c'est aller tout simplement voir la Vierge Noire au Puy ou pour les habitants du Puy se rendre à la chapelle de Rochegude, dédiée à saint Jacques par exemple. Loin des grands pèlerinages, tel celui qu'effectua à cheval l'abbé Aulanier du Brignon à La Baume en Provence au XVII^c siècle, on rencontre ce qu'il convient de nommer les pèlerinages de substitution. C'est vrai aussi pour le pèlerin qui ira du Velay, à Notre-Dame de Valfleury, dans Le Forez, telle la mère Agnès, dont la famille était originaire du village de Couteaux. Donc, l'attitude du pèlerin potentiel est de faire, peut-être pour se mettre en jambes si j'ose dire, ou par manque de temps, ou de moyens, ses dévotions à courte

distance. C'est ce qui se pratique encore aujourd'hui. Même si le mot de pèlerinage est confondu avec celui de randonnée, il reste néanmoins pour beaucoup synonyme d'efforts, de défis, et découverte de soi, à défaut de quête spirituelle.

Outre la chapelle de la commune de Saint-Privat-d'Allier nous avons relevé quelques sites qui sont liés à l'apôtre Jacques et qui ont marqué la région et ses habitants : l'église Saint-Jacques de Doue, commune de Saint-Germain-Laprade, la chapelle Saint-Roch (ex. chapelle dédiée à saint Jacques) de Montbonnet, commune de Bains, la vicairie Saint-Jacques de Compostelle de Sanssac, l'église Saint-Jacques de Saint-Christophe-d'Allier, l'église Saint-Jacques de Chanaleilles, la chapelle Saint-Jacques aujourd'hui disparue à Saugues. Ces sites attestent l'intérêt que le saint de Galice suscitait dans la région. Il ne doit pas manquer d'autres repères que les curieux se feront un malin plaisir de découvrir (voir à ce sujet la revue *Le Fil de la Borne*, sur Saint-Jacques, Centre d'étude de la vallée de la Borne, 1999).

Chacun sait que l'emblème en est une coquille, une coquille Saint-Jacques. Nous savons combien la symbolique a de l'importance au Moyen Âge. Nous commençons seulement à comprendre les mentalités de cette époque. Reprenons plutôt les propos de Jacques Bonvin dans son *Dictionnaire de l'art roman*, qui nous démontre, par



Ange La Sermone. Photo Bernard Galland.

ses travaux sur la symbolique de la coquille Saint-Jacques, qu'elle avait une valeur magique incontestable. Notons que le pèlerinage de Saint-Jacques a eu son apogée entre le XII^e et le XV^e siècle. Nous connaissons quelques figurations de cette coquille sur certains édifices religieux ou non, mais ce qui surprend c'est que cette coquille est présente sur au moins deux très anciens sites troglodytiques : La Sarmone (et non La Sermone comme on la nomme aujourd'hui), commune de Vals-près-Le Puy et Couteaux, commune de Lantriac.



Le site ouvragé de la falaise de La Sermone.

Le site de La Sermone par ses fresques très colorées, où figure entre autres un ange bien curieux, affirme son caractère. Il s'agit des vestiges d'une chapelle que l'on peut raisonnablement dater du XIV^e ou XV^e siècle. Il atteste une présence sur le site, de religieux. On peut raisonnablement penser, faute d'investigations plus approfondies que ces fresques sont à rattacher à la présence des augustines de Vals. L'ordre des augustines a été fondé en 1313 par Bernard Castanet, évêque du Puy. Ces dernières se sont installées dans la maison du Pont de Vals, actuelle mairie de Vals. À une époque ancienne ne considérait-on pas qu'il y avait deux quartiers de part et autre du pont : le quartier Saint-Benoit, rive droite du ruisseau du Dolaizon, et rive gauche, le quartier de

la Sarmone, de sorte que cette chapelle troglodytique, et les grottes adjacentes devaient constituer une dépendance directe de la maison du Pont de Vals. On ne remarque pas la présence ou les restes de cheminées, mais des effondrements importants altèrent peut-être la lecture actuelle que l'on se fait par endroit de l'occupation des lieux, ce qui exclurait une fonctionnalité dédiée à l'habitat et plaiderait pour une occupation essentiellement religieuse.

Comme à Couteaux, le site de falaise de La Sarmone, laisse apparaître une volonté intentionnelle de se singulariser. Les lieux sont donc fortement christianisés, chapelle, cuves taillées dans la roche sous une sorte d'auvent faisant immanquablement penser à un enfeu, mais d'une manière très particulière et nous allons voir comment. Face à une forme architecturale rare on ne peut que rester confondu, et nous allons voir aussi pourquoi. Comment dépasser une étude superficielle ? Des coquilles sont là, oui, mais pas de simples figurations de la carapace de l'animal. Non, ou plutôt si, mais géantes. Celle de Couteaux mesure 2,40 m de large pour 1, 90 m de haut et 1,50 m de profondeur. Pour celles de La Sarmone la taille est similaire. On en compte encore 4. Elles sont creusées verticalement dans le flanc de la paroi et pour qu'on puisse les atteindre il faut parfois gravir un escalier. L'escalier d'une des coquilles de la Sarmone est bien utilisable. Celui de Couteaux ne laisse figurer que deux marches. L'escalier permet d'accéder dans la coquille. De là on domine un vaste paysage que la situation invite à contempler à loisir d'autant qu'il y figure un banc réservé dans la roche. Le fait de se trouver au centre de cette coquille autorisait-il aussi, pour employer un mot à la mode, de se ressourcer?

Quand deux sites présentent les mêmes caractéristiques, les mêmes identifications morphologiques ils deviennent emblématiques!

Certains habitants des grottes de Couteaux et de La Sarmone étaient des religieux, voire des ermites méditatifs et contemplatifs. Si tel est le cas, ce que nous croyons, ils ne devaient pas manquer de recevoir, d'échanger avec des pèlerins partis dans des périples spirituels.

Ah! j'allais oublier de vous dire que ces coquilles sont orientées en direction du ponant, en direction de Saint Jacques de Compostelle.

À contempler et à méditer bien sûr!

Le village troglodytique de Couteaux a été occupé probablement plus d'un millénaire. Bien des pages d'histoire se sont tournées ici. Les mentalités évoluaient au fil des siècles comme partout ailleurs. L'enseignement des textes anciens comme la lecture des trop rares données archéologiques ou de celles architecturales ne répondent pas aux questions de manière satisfaisante. Nous nous gardons donc de trop intellectualiser nos propos. Cependant ce tour d'horizon nous démontre, que sur un site comme celui des grottes de Couteaux s'imbriquent des pratiques populaires ou religieuses diverses dont la signification nous échappent. Ici, il ne fait aucun doute que des croyances anciennes se sont confrontées aux nouvelles. Les cénobites qui officiaient ont pu, ou dû, lutter contre le paganisme. Ont-ils voulu christianiser un temple en inhumant des personnalités fortes dans des cuves ouvragées ? Par des aménagements encore visibles

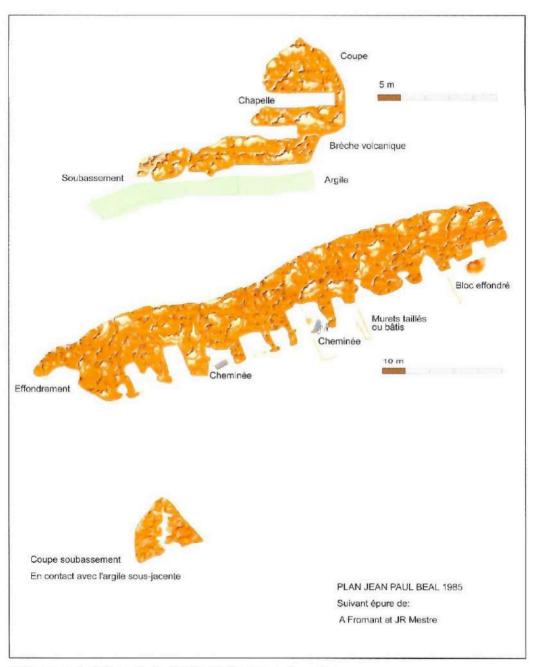
les cénobites ont-ils interdit l'accès, et fait respecter les reliques, ne les laissant visiter qu'aux nouveaux convertis? Comme moi, c'est sans doute avec beaucoup de perplexité que l'on quitte l'atmosphère caverneuse, et néanmoins envoûtante de ce temple, où personnellement je reviens toujours (voir sur Laussonne l'histoire du dernier ermite de Haute-Loire).



Conduit de cheminée à Couteaux.

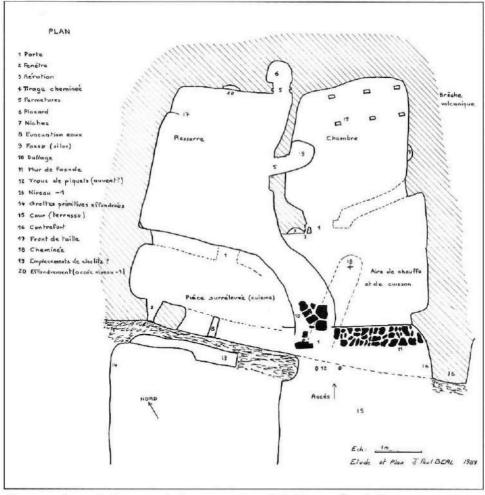
Habitats médiévaux

La partie habitat du site de Couteaux doit être considérée dans toute son ampleur. En effet plusieurs grottes sont indéniablement dédiées à des habitations. Ces habitations sont parfois attenantes à des dépendances à usage de bergeries ou d'étables voire d'ateliers. Les trouées béantes du site actuel rendent bien imparfaitement la physionomie de l'ancien village. Car c'était un village complexe à la fois troglodytique, semi-troglodytique par le fait que de nombreuses façades aujourd'hui ont disparu, mais aussi en raison d'un certain nombre de constructions bâties par extension à l'avant des grottes et destinées vraisemblablement au même usage. Tout cela conférait à la physionomie du village un caractère singulier, qui n'était donc pas exclusivement



Village troglodytique de La Roche de Couteaux, Lantriac.

troglodytique. Lors du sondage effectué sur l'une des grottes, la première qui possède deux niveaux en découvrant le site, nous avons montré que les aménagements apportés à la cavité, située à l'étage, dans sa fonction d'habitat, n'étaient pas uniquement des aménagements de confort, comme des niches ou des placards par exemple, mais également des aménagements fonctionnels et structurels comme le sont une cheminée ou un dallage. Le creusement initial, bien que pensé a priori, ne s'est pas traduit dans le temps par des résultats escomptés. Dans l'idée de l'entrepreneur il convenait de réserver dans la roche, ce qui serait la future façade de l'habitat, composée d'une fenêtre, d'une porte et d'une petite ouverture pour l'évacuation des fumées. L'entreprise si elle fut réussie - ne doutons pas des compétences de l'entrepreneur - ne dura qu'un certain nombre d'années. En effet la façade est exposée de premier chef aux intempéries et la nature de la roche encaissante n'étant pas identique à droite et à gauche, bien vite



Comprendre un habitat troglodytique aménagé du Moyen Âge à Couteaux.

il fallut reconstituer en partie celle-ci. Sur cette grotte nous voyons donc la partie latérale originelle de l'ancienne façade et également le solin d'un mur. Le solin est composé d'un petit appareil de basalte, d'environ 1 m de largeur, sur 40 cm de haut, lié au mortier de chaux. Qu'il soit utilisé, pour la restauration, des pierres de basalte démontrent de fait que la facade monolithe, sans doute fortement érodée, ne remplissait plus son office. Si elle avait été conçue initialement ainsi, le bâtisseur aurait utilisé les matériaux nouvellement extraits et à disposition. Lors de la confection de l'habitat, il aurait, comme cela s'observe sur d'autres sites, assemblé les blocs de roche brèchitique. d'autant plus aisément que le mur à bâtir était tout proche. Ce mur, s'il ne montait pas jusqu'au plafond de la grotte, pouvait être complété à défaut, par une palissade (par notre fouille, nous avons exclu l'existence d'un mur en torchis). L'encadrement de la porte de l'habitat a été bien révélé. Il était constitué de blocs de pierres de taille. en arkose, feuillurés, propres à positionner une porte de 1 m de large, s'ouvrant vers un couloir intérieur dallé (cf. étude et plan de fouille, J.-P. Béal 1989). Le sol était recouvert de grandes lauzes posées sur un lit d'argile, telles qu'on les trouve dans beaucoup d'anciennes fermes du XIXe siècle, suivant le principe des callades, dallage rudimentaire dont il a été question plus haut. L'analyse plus fine du contexte nous permet d'affirmer, que l'entreprise de creusement ne s'est pas faite sans déconvenues. La roche constituée de cendres solidifiées, de scories soudées, n'est pas très homogène et a donc considérablement fragilisé les perspectives d'installation, de sorte que le « creuseur », à supposer que se soit la même personne, a dû réviser ses plans pour s'engager de plus en plus profondément dans le substrat. un caractère singulier, qui n'était donc pas exclusivement troglodytique.

Notons les avantages du troglodyte sur le villageois de plein air. Toutes proportions gardées il a un habitat facile à confectionner. En effet, dans les deux cas ils doivent l'un et l'autre, extraire des matériaux, sauf que celui qui bâtit sa chaumière doit se procurer du sable, de la chaux ou de la glaise s'il construit en torchis, abattre des arbres pour confectionner une charpente, et charrier le tout parfois sur de longues distances avec des moyens restreints. Il doit aussi se procurer une couverture de lauzes ou de chaume. Seul avantage pour celui qui construit, il peut choisir l'emplacement. Mais il a en plus de la charge d'un travail écrasant, un énorme inconvénient, celui qui est lié aux risques d'incendie qui sont considérables.

Nous n'allons pas opposer le troglodyte au villageois bien longtemps. Nous pensons qu'ils vivaient dans un périmètre autorisant de multiples formes d'habitats. Même à l'avant des grottes, il est aisé de discerner le terrassement, les atermoiements et aléas, des divers chantiers de bâtiments ruinés qui se sont poursuivis, imbriquant constructions et structures troglodytiques.

On retiendra que les édifices bâtis avaient toute leur place sur le site.

Hier, comme aujourd'hui, la nécessité de s'alimenter impliquait un lieu propice. Si nombres de repas étaient vraisemblablement confectionnés à l'extérieur, cela ne pouvait être de mise par mauvais temps. Des feux sont attestés dans les abris sous roche, et il ne manque pas de littérateurs qui ont mis en avant tout ce que la sauvegarde du feu impliquait de responsabilités pour toutes les raisons que l'on connaît. Il ne fait aucun doute que l'aspect culinaire l'emportait sur celui de l'éclairage et du chauffage. Celui-ci étant de toute évidence au bois, la maîtrise du foyer dans l'habitat, a eu le temps de se peaufiner et d'évoluer avec des aménagements précis.

Je voudrais vous livrer là le fruit de réflexions sur la cheminée en milieu troglodytique. Elle a fait dans notre région une évolution notable et somme toute facile à observer. Cependant à ma connaissance aucun auteur n'a cru bon de se pencher, ou plutôt lever les yeux sur le sujet. Pour ma part, lors de diverses explorations, j'ai pu constater que nombre de sites troglodytiques sont dotés, dans une ou plusieurs grottes, de cheminées. Mais ce n'est pas le cas partout. N'en déduisons pas trop vite qu'il n'y en avait pas, car l'érosion, ou l'intervention humaine pas toujours opportune (carrière, récupération des pierres constituant la façade) ont contribué à faire disparaître les traces de ces aménagements spécifiques. C'est donc sur les cheminées, encore bien visibles, que nous avons porté notre attention.

À Montagnac, commune du Brignon, un site troglodytique, situé au dessus de la vallée de la Loire, sur la lèvre d'un plateau basaltique, nous laisse découvrir à l'horizon l'imposant massif du Mézenc. Le site est composé d'une quinzaine de grottes. Sur deux de celles-ci, je relève plusieurs cheminées qui sont des plus sommaires et consistent soit en une échancrure naturelle par endroit légèrement aménagée, soit par un rainurage régulier d'environ 40 cm de large, sur la face avant du dessus de la grotte. Ce rainurage venait-il à l'aplomb d'un mur de façade aujourd'hui disparu? Cela n'est pas exclu. Le fait est que, lorsque nous observons des cheminées dans des grottes, nous pouvons supposer qu'il s'agit généralement d'habitats.

L'abri sous roche de Blavozy et surtout le site troglodytique qui s'y rattache est exemplaire. En Haute-Loire, il est le seul à notre connaissance a s'être développé dans un milieu qui n'est pas d'origine volcanique. (Voir aussi « La station préhistorique magdalénienne de Blavozy », Bulletin de la société académique du Puy et de la Haute-Loire, tome XXXIX, année 1960-1961, Dufau, Laborde et Bout). Il a la particularité de s'ouvrir, à la base, dans l'argile que constitue l'interface entre le horst de granite à cordiérite de Chaspinhac, et les bancs de grès de Blavozy. En sous-couche, la nature de la roche, désagrégée au contact de l'humidité retenue par l'argile, est devenue quasi sableuse. Du coup l'affouillement, au début, sous le surplomb, a pu s'effectuer avec une relative aisance. Puis apparaissent au visiteur, dans toute leur ampleur, une dizaine de cellules. Les belles couleurs chaudes de l'arkose, éclatent dans une gamme allant du jaune d'or au rose, au roux du plus bel effet. Les traces des outils, pic ou pioche mare, sont partout, bien visibles. On ressent le soin apporté, l'évolution du creusement qui se développe avec un souci esthétique évident. Parfois les efforts du tâcheron se heurtent à un bloc de basalte perdu au cœur du banc d'arkose devenu soudain plus compact en

hauteur. Il s'efforce de le contourner et à développer encore harmonieusement toute une série de grottes qui communiquent entre elles dans et à l'abri du rocher. Ce site bien exposé, plein sud, qui domine la vallée de la Sumène devait constituer, à n'en pas douter, un habitat de tout premier choix.

Nous opterions pour une occupation gallo-romaine. Pourquoi ? À Saint-Germain-Laprade tout proche, on retrouve un important mobilier archéologique daté de cette époque, entre autres une stèle funéraire. On conserve de gros moellons antiques dans les soubassements et au dos de l'abside de l'église. Parmi eux, figurent d'extraordinaires et imposantes têtes de lion ouvragées. Tous ces vestiges proviennent de cette carrière multimillénaire.

À Blavozy, sur le site troglodytique les aménagements restent encore bien visibles. Chemins d'accès sur deux niveaux, anneaux creusés dans le rocher, banquettes diverses et surtout ce qui nous intéresse présentement, une cheminée. Elle se situe dans une grotte du premier étage, aujourd'hui béante car la paroi a subi d'importants effondrements successifs, entraînant la face avant de la partie habitat. Nous n'en voyons de fait que le fond. D'énormes blocs d'arkose se sont amoncelés en contrebas. Le site reste à fréquenter avec les précautions d'usage. À noter, que sur ces blocs on observe de nombreux trous de boulins ou de blocage en virgule, éléments primitifs de la façade. Cette cheminée, donc, ressemble par bien des aspects à celles de Montagnac, si ce n'est comme nous l'avons dit, que le conduit s'ouvre non pas dans la brèche volcanique, mais dans le grès.

Sur la droite de l'emplacement du foyer existe une petite ouverture. Le tirage pouvait se régler grâce à la profonde gâche du système de fermeture. L'anfractuosité naturelle du rocher a provoqué une échancrure. Celle-ci sera taillée afin d'y ménager un conduit de cheminée.

À mi-pente, et au nord du mont Saint-Maurice, sur une petite grotte bien taillée dans la brèche volcanique, on trouve le même système décrit plus haut. Sauf que la façade est là, bien conservée et l'évacuation de la fumée peut s'effectuer par une petite ouverture sur le devant de l'habitat, afin de permettre à celle-ci de s'engager au moins partiellement dans le demi-conduit subsistant, le chemin de la fumée.

Au souterrain refuge de l'Herm de Cayres les cheminées obliques sont aussi des puits de lumières ou d'aération. La particularité réside dans le fait que les conduits sont taillés sur plusieurs mètres à même la roche. Comme celle-ci a tendance à se désagréger, le concepteur les a chemisés de pierres taillées sur toute leur hauteur.

À Couteaux, dans une remarquable petite grotte très harmonieuse de par ses proportions et la qualité très homogène de la roche encaissante, se trouve sur le côté de celle-ci une cheminée. Cette cheminée, ou plutôt ce trou au plafond, vraisemblablement à l'aplomb du foyer, a cela de particulier, que le tirage était semble-t-il régulé par la petite fenêtre toute proche (on trouve un système analogue dans certaines fermes locales du XVIII° siècle). À noter que ce système permet d'utiliser la cheminée, également, comme gaine d'aération.

Toujours à Couteaux, dans une importante grotte, la fumée est amenée à suivre un volumineux conduit carré de 80 cm de côté, creusé sur trois côtés dans le rocher, et sur le quatrième complété par un plancher. Afin de favoriser le tirage il a été aussi légèrement incurvé. À Chadron, le conduit est intégralement creusé à l'horizontal dans la roche. Il était possible de se glisser dans ces conduits, voire de les condamner de l'intérieur si nécessaire, par un portillon muni d'une solide fermeture par virgule de coincement, notamment.

Enfin autre exemple, non moins singulier, celui d'une grotte de Lantriac exposée au nord-est, qui possède une cheminée multifonctionnelle. Elle peut tout à la fois servir d'aération, de puits de lumière, de poste de guet, de cheminée proprement dite, mais également d'échappatoire car elle possède à l'intérieur du conduit très évasé un escalier de cinq marches encore très bien conservé.

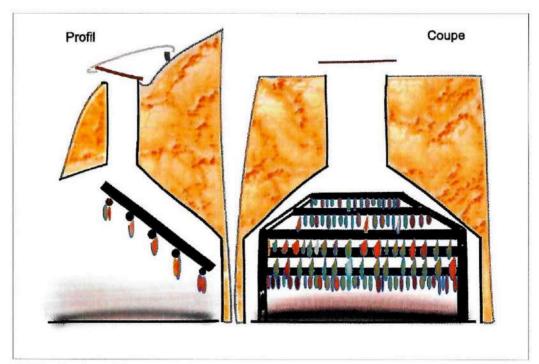
L'évacuation de fumées, pour les raisons que l'on imagine aisément, a toujours posé des problèmes. Et encore aujourd'hui ceux qui s'adonnent aux sympathiques fêtes du pain, des villages de nos campagnes, comme boulangers amateurs, pourraient en parler tellement la tâche sur certains fours, est loin d'être aisée.

Nous reviendrons sur cette caractéristique dans le chapitre suivant.

Ce qui intrigue le plus, c'est la monumentale cheminée creusée, à la verticale dans la falaise tout à l'ouest des grottes de Couteaux. La hauteur totale est d'environ 9 m. Le conduit de la cheminée a une section rectangulaire, régulière de 1,90 m par 1,10 m, quant à son avaloir, élaboré à l'aplomb d'une vaste salle dont la partie haute est en partie visible, il a une largeur supérieure à 12 m. Telle quelle, la souche de la cheminée n'apparaît pas sur la pente de la roche. Cependant nous pensons que le conduit devait être protégé des intempéries par une structure en bois, probablement à volets mobiles afin de permettre la régulation du tirage. Le volume de la cheminée doit avoisiner 45 mètres cubes. Que peut-on bien pouvoir faire d'une telle cheminée, remarquablement architecturée, qui plus est, a dû nécessiter à de nombreux compagnons un travail laborieux, des journées durant.

On ne peut pas retenir celle du bas fourneau, qui le plus souvent consistait comme le nom l'indique à une petite construction, tout au plus de 2 m de haut pour une production métallurgique très modeste. Ni d'ailleurs celle d'un four à pain, d'un four à poix, d'un four de potier ou de verrier. Par exemple, il paraît totalement exclu de retenir la production de tuiles, de briques, de poteries, sur la base d'installations aussi conséquentes, d'autant que les dépotoirs indissociables des ratés de production font défauts sur le site. On ne peut pas retenir celle d'un haut fourneau quand on sait la quantité insignifiante de ferrite en Velay. À noter que la plus proche des mines métallurgiques est distante de plus de vingt km. Il ne peut s'agir non plus d'un habitat communautaire, surtout si l'on prend en considération le conduit de cheminée qui serait alors d'une taille extravagante.

Alors quelle pourrait en être la mystérieuse utilisation?



Tuhé: plan hypothétique

Au risque d'être démenti par les futures fouilles archéologiques, j'émets une hypothèse. Ne s'agirait-il pas de ce que les habitants de Franche-Comté connaissent sous le nom de tuyé, ou tuhé (prononcer « tué ») ? Le tuhé est placé habituellement dans une ferme. Il s'agit d'une grande pièce dont l'usage est dévolu au fumage des charcuteries. Cette pièce est surmontée d'une immense cheminée de pierre et de bois. L'âtre est situé à même le sol. Le lard, les saucisses, des côtes ou autres jambons, sont déposés sur des claies étagées à bonne hauteur. Le préparateur confectionne un feu alimenté généralement par des résineux. Il peut, mais plus rarement, utiliser des feuillus à bois durs, hêtre, chêne, ou feuillus à bois tendres, peuplier, bouleau. Le préparateur peut aussi rajouter des plantes aromatiques (laurier, thym, etc.). La fumée est le résultat de la combustion lente et incomplète des bois. Cette préparation influence la couleur et le goût de la viande. La fumée a aussi des actions anti-fongique, anti-oxydante, antibactériologique avérées et elle favorise une conservation plus longue. La saucisse de Morteau illustre de nos jours parfaitement cette préparation. Les charcuteries citées plus haut, voire des pièces de bœuf ou autres animaux, sont progressivement séchées puis soumises à un enfumage en règle. On dit fumaison, qui peut durer de quelques semaines à plusieurs mois. L'importance du feu doit être maîtrisée tout au long de l'opération, mais aussi réglée suivant l'humidité de l'air. Tout l'art du préparateur, du boucanier, véritable spécialiste, consiste à combiner le séchage et la fumaison, afin d'obtenir le produit parfait. L'usage de la fumaison, est bien connu des pays de montagne, que ce soit en pays savoyard, en Auvergne ou à moindre échelle, au siècle dernier, dans les cuisines des fermes du Mézenc. L'imposante cheminée dont la substruction est aménagée comme un entrepôt, autorisait un stockage important.

Lors du colloque que nous avions organisé sur le troglodytisme en Velay, en 1982, avec nos amis Michèle Blumenthal et Jean-Claude Besqueut, l'un des participants, ethnologue reconnu, le professeur Raymond Mauny, enseignant à la Sorbonne, ancien président de la SFES (Société française d'études des souterrains) découvrant le site, avait éveillé notre attention sur cette possibilité.

Les moines du Monastier qui avaient mis en place des réseaux commerciaux dans une vaste zone allant du Piémont aux rives de la Méditerranée ont très bien pu commanditer le creusement de ce tuhé nécessaire à leur activité.

À l'origine il est permis de se demander si l'idée ne viendrait pas des moines de Goudet. En effet, le prieuré de Goudet fondé en 869, également par des bénédictins de la puissante abbaye Saint-Philibert de Tournus est situé à deux pas du haut Jura (Histoire de l'abbaye royale et de la ville de Tournus publiée en 1664 par Pierre François Chifflet). L'abbaye y possède des prieurés à Poligny, à Lons-le-Saulnier ainsi que de nombreux domaines agricoles. Dès lors les produits savoureusement élaborés dans les tuhés jurassiens ne pouvaient que garnir les tables des bénédictins tournusiens. On notera que la pratique ancienne de la fumaison faisait déjà les beaux jours de l'abbaye de Mont-Sainte-Marie non loin de Pontarlier. Les liens qui unissent l'abbaye bourguignonne ont perduré jusqu'à la Révolution ; à un moment ou un autre l'information sur les pratiques franc-comtoises s'est naturellement transmise via le canal monastique jusqu'en Velay, jusqu'à Goudet, jusqu'au Monastier. L'altitude de 800 m, la nature de la roche et d'autres considérations qui nous échappent, ont pu déterminer les religieux à choisir Couteaux.

Nous sommes, il faut en convenir, face à un vrai travail d'architecte. Celui-ci, probablement fort expérimenté, venait-il du Jura? Les religieux ont sans doute fait établir des plans et dirigé les travaux nécessitant des compétences spécifiques, tant pour le creusement que pour la mise en œuvre de la production. Ils en avaient les moyens financiers. De fait ce pourrait être une succursale artisanale de l'abbaye? Nous en sommes seulement à quelques kilomètres. Ils ont développé leurs activités vers un marché que l'on qualifierait de... porteur!

Nombres d'auteurs ont fait état des *coubles* de mulets remontants du sud de la France chargés de boutes de vins, d'huile ou de sacs de sel, mais aussi de plantes aromatiques ou officinales, etc., et comme ils ne redescendaient pas à vide, ils emportaient entre autres denrées, des charcuteries du Velay, dont les gens du Midi raffolaient déjà. Ainsi les muletiers se font taxer régulièrement, pour transport de viande. Par exemple, à Mézilhac en 1347, à Montpezat en 1378, à Privas en 1466. Les textes visent de nombreux produits. Cependant pour ce produit spécifique, ils sont suffisamment significatifs pour admettre une activité commerciale bouchère et charcutière importante, régulière, sur une longue durée, entre l'Auvergne et la vallée du Rhône à laquelle le tuhé de Couteaux a pu être fortement associé. Peut-être d'ailleurs,

bien au-delà du XV^e siècle (cf. Franck Brechon: Tableau synthétique des principaux produits mentionnés dans les tarifs de péage vivarois. Réseau routier et organisation de l'espace en Vivarais et sur ses marges au Moyen Âge).

L'abandon du tuhé a pu s'effectuer à la suite de bouleversements sociaux qui restreignent les échanges commerciaux. On peut évoquer sans risque d'erreur les guerres de Religion. Mais aussi l'épidémie de peste qui a ravagé la région en 1577-1578, et encore dans les années qui suivirent, mais aussi vers la fin du XVII^e siècle, au point de condamner des puits infestés sur le village contigu de Couteaux. Autres hypothèses, plus simplement un manque de bois alentour, une raréfaction d'animaux, à moins qu'un effondrement conséquent lié à un tremblement de terre, n'en soit à l'origine.

Nous terminons ce tour d'horizon des grottes de Couteaux. Nous avons vu par ces multiples usages, la diversité des groupes sociaux qui se sont succédé, ou ont cohabité sur ce site. Ce site nous touche à l'évidence, par l'organisation communautaire structurée qui s'en dégage. Nous ignorons sans doute encore beaucoup d'autres fonctionnalités, sur lesquelles nous pouvons encore émettre des hypothèses comme celle de lieu d'étape, de refuge. De l'observation attentive des éléments structurels semblent se dessiner, des habitats ou ici une échoppe, une étable, un cellier, là un atelier de tissage, nous sommes en effet à proximité de chenevières, etc. Malgré tous nos efforts, ce site qui a été indéniablement occupé, très fréquenté, ne nous a révélé qu'une partie de ses secrets.

Le site qui est tout en longueur s'ouvre entre deux chemins. L'un passe en bordure du plateau et surplombe le village et l'autre le dessert par dessous. Mais on remarque que le village troglodytique s'est développé parfois assez loin du couloir de circulation. Il est en plusieurs endroits au fond de dégagements qui procèdent d'une double intention. Pour disposer d'une hauteur suffisante à l'établissement des grottes de l'actuel rez-de-chaussée, il a fallu entailler la colline sur une grande largeur. On peut se faire ainsi une meilleure idée du cœur de la roche encaissante. Au centre du village, subsiste une grotte ruinée. C'est probablement en ayant dérogé à cette règle que l'évidement n'a pu être mené à bien de manière satisfaisante et que la grotte s'est effondrée. À noter que ces plates-formes facilitent l'accès aux grottes. Antérieurement on peut conjecturer, suivant le lieu, plusieurs destinations: jardins, aire de battage, enclos pour animaux, assises de bâtiments ou place commune.

À présent, on trouvera une aire aménagée avec panneaux explicatifs et tables ombragées.

Si ces formes de terrasses à l'avant des grottes se rencontrent quelquefois elles prennent ici une importance tout à fait exceptionnelle. Par leur ampleur, elles contribuent au charme absolu de La Roche de Couteaux.

L'abandon du village

Il a dû se faire de manière progressive. D'une part, l'interruption de l'utilisation du tuhé, d'autre part un essor agricole qui amène à ne plus trouver dans les grottes, mêmes les plus grandes, l'espace nécessaire, tant pour les animaux que pour le stockage des récoltes ou encore l'émergence de nouveaux types d'établissements ruraux mieux

adaptés à l'exploitation des terres comme de l'élevage ou l'artisanat. C'est à la charnière du XVe et XVIe siècle que s'édifient les grandes fermes dont certaines subsistent encore de nos jours créant de fait une désaffection progressive du milieu confiné. Peut-être reste- t-il encore quelques temps un artisan, un tisserand, un gardien de moutons, quelques familles? Nous ne le saurons sans doute jamais. Rappelons en passant que la dernière mention répertoriée dans les textes sur La Roche de Couteaux, date de 1547, par le notaire Savin, et que cette date reste la plus récente retrouvée. Enfin le coup de grâce est probablement dû à un épisode sismique, qui se produit quelques années plus tard, relaté par Jean Burel : « En ladicte année 1570, & le 15 ° jour du moys d'aoust, feste de Nostre-Dame, fust faict audevant de l'esglise Sainct-Jehan de Jerusalem ung tremblement de terre si terrible, que una nommé Claude Rogoilh dict Chicot, bonetier, & aultre homme se tindrent l'ung l'aultre pour peur de tumber ; & le semblable en fust faict en Auvergne ledict jour » (rééd. Centre d'étude de la vallée de la Borne, page 26, 1983). Du fait de la violence de l'événement qui s'est propagé sur une vaste région comment imaginer que le séisme ait pu épargner le village troglodytique. D'ailleurs il suffit de constater les effondrements, certes indatables, qui parsèment le site, pour avancer tout en reprenant les considérations évoquées ci-dessus, l'hypothèse de son abandon vers la fin du XVIe siècle. Plus tard, à la Révolution, les grottes abritèrent provisoirement, dit-on, un prélat, chanoine ou archiprêtre réfractaire, que les aïeux de la famille Gervais native du village de Couteaux, en prenant, comme on le suppose, bien des risques, pourvoyaient en nourriture. Cette occupation sporadique est également attestée, lors de certains épisodes de mouvements maquisards, durant la dernière guerre.

Le Chatelas

Nous allons maintenant, en partant des grottes de La Roche de Couteaux, nous rapprocher du village de Couteaux en passant par un lieu que les gens du pays connaissent sous le toponyme de Chatelas. Nous n'avons que très peu d'éléments historiques sur l'existence de ce château. 26 parcelles sont cadastrées, sous le nom de Chatelas, pour une superficie de près de 6 hectares.

Il n'y a pas de doute, l'emprise d'un château inconnu des textes, avec l'étendue de telles dépendances, ne pouvait avoir cette importance. En nous rapprochant de sites clairement identifiés par de multiples écrits, comme le château d'Allègre avec une superficie de près d'1,5 ha, celui de Polignac avec 2,4 ha, le château de Chapteuil avec près de 4 ha ceux-ci apparaîtraient comme moins importants que le Chatelas de Couteaux. Nous voyons bien que la comparaison ne tient pas!

Revenons donc à une hypothèse plus réaliste! La prospection des lieux valide un seul espace probable. Des restes ténus de structures maçonnées figurent pratiquement à l'intersection de la coursière conduisant à Lantriac vers l'entrée du village de Couteaux et le chemin des grottes, là où est implantée une croix en pierre, dont le croisillon mobile vient d'être fixé perpendiculairement au chemin. De même cet emplacement est le plus vraisemblable car il domine de quelques mètres ledit chemin des grottes. Un autre chemin orienté au nord et une combe perpendiculaire (valum?) délimitent plus

probablement le véritable espace seigneurial, pour une superficie totale de seulement trois parcelles cadastrales actuelles, ainsi délimitées, pour 2 500 m², superficie cette fois-ci acceptable. Sa situation le fait s'apparenter aussi à un poste de surveillance du carrefour avec trois directions possible au Moyen Âge : d'un côté le village de Couteaux, à l'opposé le chemin des grottes, qui devait se poursuivre bien au-delà, et perpendiculairement, orienté sur un axe nord-sud, l'abbaye du Monastier et à l'opposé le prieuré et le village naissant de ce qui n'est à cette époque lointaine que le bourg embryonnaire de Lantriac.

On notera que les parcelles pressenties comme ayant supporté un château sont de qualités agraires médiocres, le soc de la charrue est en effet rapidement en contact avec le rocher. Ce lieu, de par sa nature pourrait valider aussi en partie, l'assise et l'implantation d'un chatelas. Sur ces parcelles, depuis deux ou trois ans des villas, se sont construites. Un discret suivi des travaux initiaux n'a pas révélé de traces de soubassements ou de terrassement comme on aurait pu s'y attendre, au moins partiellement.

Des documents historiques font état du Chatelas. Certains actes définissent le lieu de parcelles exploitées de Chatelas. Qui dit Chatelas pense bien sûr à château. Encore qu'il puisse s'agir seulement de la dénomination d'un domaine seigneurial. Retenons l'hypothèse du château.

Certains ont vu dans les nombreux éléments architectoniques qui figurent au petit patrimoine du village de Couteaux une réponse commode de leur provenance. Ces pierres ouvragées, certaines magnifiques, sont en effet bien visibles sur les bâtiments de ferme du village. Pour ma part, j'ai relevé 6 chapiteaux à décor composite, des tambours de colonnes, des colonnes entières et des colonnes engagées, des motifs floraux sculptés ainsi que des pilastres triglyphes remarquables. Il existe aussi dans le village de nombreuses pierres ouvragées provenant de restes de tours démantelées, dont le rayon de courbure permettrait d'en calculer le diamètre, pour peu que l'on veuille bien appliquer le bon vieux théorème de Pythagore. On relève aussi deux pierres de baie à accolade, ainsi que des motifs correspondants à l'époque de la Renaissance. Par contre, malgré une étude attentive des très nombreuses pierres de remploi au village, nous n'avons pas vu de pierres qui pourraient correspondre à des éléments de constructions d'un château fort (archères, marches d'escalier, etc.) comme le toponyme nous y inviterait. Lors de conférences données en 2012, 2013 et 2014, nous avons démontré que, par comparaison, les éléments architecturaux mentionnés plus haut provenaient du château du Villard, de Saint-Germain-Laprade. Cela faisait suite au remaniement effectué par le baron de Saint-Vidal lors des guerres de Religion. Enfin on notera que le mandement du Villard jouxte le mandement de Couteaux. Cellesci auraient été acheminées sur le village au XVIIIe siècle. D'une part notons qu'on retrouve ces pierres très ouvragées, engagées dans les murs de fermes datées de ce siècle, et d'autre part, un témoignage oral recueilli en 1983 auprès d'une personne âgée ayant vécu sa vie durant au village de Couteaux, nous confirme aussi la provenance de ces pierres prestigieuses, dont une pierre de cheminée, datée de 1793. Selon ce même témoignage que nous ne pouvons mettre en doute, ces pierres auraient été acheminées grâce à « un char, tiré par des bœufs, dont l'essieu de roues était... en bois! ».

D'autre part le château du village de Couteaux que nous avions qualifié de gentilhommière n'est pas le château initial, ainsi que nous en avions fait état dans un précédent ouvrage. L'assise de ce château laisse entrevoir qu'existait antérieurement un vieux manoir, démantelé quasi intégralement. On retrouve d'ailleurs certaines des pierres déposées en réemploi dans les fermes toutes proches. Comme un second manoir ne pouvait se trouver à côté du premier, l'hypothèse qui laissait penser que la majorité des pierres pouvaient provenir du Chatelas ne tient donc pas !

Mais alors, à quel type de château avons-nous à faire, et quelle était son utilité ?

Depuis le haut Moyen Âge les habitants du village de Couteaux, du village troglodytique de La Roche, ainsi que du village, non identifié, d'Alauzenc, dépendent du seigneur de Servissac. Vu de La Champ de Couteaux, le château de Servissac est bien visible, mais au loin sur son promontoire.

Nous avons déjà parlé de la mise à sac du Monastier en 1360.

Laissons la parole à Jacques Viscomte qui expose dans le tome 4, *Le Velay*, (p. 36) la situation de la région au XIV^e siècle :

« Si la partie centrale et la partie orientale du Velay, la région d'Yssingeaux notamment, eurent moins à souffrir des incursions des Routiers et des Anglais, la partie occidentale, depuis les frontières de l'Auvergne et du Gévaudan jusqu'à la Loire et même au delà, jusqu'au Meygal, fut sans cesse envahie et dévastée. Profondément douloureuse fut alors la destinée des paysans de cette région, à partir de 1372 surtout. Les textes évoquent leur condition misérable. Dès le plus jeune âge ils frémissent d'angoisse au nom de Berthucat d'Albret ou de Séguin de Badefol, car ils savent d'expérience que l'apparition de la troupe de l'un de ces chefs signifie le rapt des animaux, la dévastation des champs, l'incendie de la maison. Une seule ressource reste alors, la fuite dans les forêts, dans un château ou dans une ville close. Mais malheur à ceux qui sont surpris dans leur foyer! Le pauvre mobilier est saccagé, volé ou brûlé, les femmes sont enlevées, les enfants mis à la rançon. Et s'ils sont au travail, c'est dans l'attente anxieuse de la sinistre sonnerie de trompe annonçant l'approche de l'ennemi... »

Faut-il se rendre au *castellum* de Servissac ? Quitter des abris sommaires, des huttes, des chaumières, des grottes, pour s'y réfugier ? Descendre à toute vitesse dans la vallée de La Gagne trouver les moyens de traverser à temps la rivière, soit à gué par basses eaux, à Las Pales, soit en période de hautes eaux, par un ponceau établi vraisemblablement très en aval des Pandraux, possiblement à hauteur du pont de Broudey, ou Pont Neuf, édifié postérieurement au pied de la butte de Servissac ? Bien sûr le pont des Pandraux n'existait pas. Puis la population doit quasiment escalader la colline avec bétail, biens, enfants et vieillards. On imagine la panique et l'angoisse. Le refuge paraît du coup très éloigné, difficile d'accès et des plus aléatoires. Compter pour le moins une heure et demi pour s'y rendre et d'un bon pas. Il y a en effet un dénivelé cumulé de plus de 300 m. Par ailleurs contrairement au château fort de Chapteuil qui a une superficie d'environ quatre hectares, celui de Servissac, bien qu'important semble plus restreint et ne permet pas l'accueil de nombreux réfugiés provenant des nombreux villages alentour dont Lantriac et Saint-Germain-Laprade notamment. Le château de Servissac ne pouvait donc pas être le refuge escompté! C'est pour cela que nous

pensons qu'un chatelas, une motte castrale, a pu rendre ce service « de proximité » aux habitants de Couteaux, de La Roche, d'Alauzenc, de Lantriac situé à moins de 800 m. Il était très facile d'accès et au plus proche des populations ; il devait être suffisamment dissuasif pour écarter l'agresseur peu enclin à subir des pertes pour un butin potentiel des plus relatif. Notons enfin qu'il est au cœur de la zone d'exploitation de culture maraîchère ou de céréales.

Ces mottes castrales, dont nous connaissons quelques vestiges en Auvergne, étaient très vite élaborées. Le seigneur du lieu réunissait quelques centaines de personnes qui établissait un tertre de terre et de rochers d'une dizaine de mètres. L'élévation était pratiquée par l'enlèvement des matériaux au pourtour, constituant ainsi un fossé circulaire. Sur la partie sommitale de ce tertre était plantée une forte palissade de troncs d'arbres dans laquelle était ménagée une porte desservant un espace militaire, parfois de dernier refuge. Au milieu pouvait se trouver une tour de bois, primitif donion. Alentour une large haie d'épineux souvent élevée sur un rempart de terre pouvait venir clore une basse cour. Ce dispositif était élaboré en un temps qui n'excédait pas quelques semaines. Par ailleurs même si ce château de bois ne présentait pas les garanties d'un château de pierre, il était un bon compromis aux mains d'une petite aristocratie locale et pour une population bien insuffisante pour se lancer dans un chantier disproportionné. D'ailleurs nombre de châteaux de pierres ont eu dans un premier temps des structures de défense en bois qui ne seront remplacées que progressivement par des parties bâties. Notons aussi que les habitants devaient en priorité faire face aux travaux des champs pour des raisons purement alimentaires et qu'ils ne pouvaient distraire des mois d'activité à l'élaboration d'un vrai château-fort

Un document, retrouvé aux Archives Nationales, daté du 20 juillet 1536, fait état « du chatteau des Roches de Couteaux ». Nous n'avons pas trouvé de document plus récent le mentionnant, si ce n'est l'éclaircissement suivant. Dans le terrier de Servissas, en 1702, dans un acte relatif au terroir du Bouschet, on relève l'information allusive: « Chemin allant au château de la Roche, autrefois ». En 1702 on parle d'autrefois! L'information est précieuse. Le château existe en 1536 et n'est déjà plus qu'un souvenir en 1702. A-t-il été pillé, incendié durant les guerres de Religion qui vont s'en suivre durant la seconde partie du XVIe siècle? Pour notre part c'est l'hypothèse que nous retenons. Le château a disparu. Par la suite le lieu restera connu par le terme de Chatelas. Dénommé ainsi, ce nom péjoratif occitan, signifie d'ailleurs château ruiné. Il ne subsiste rien ou presque, sinon le souvenir.

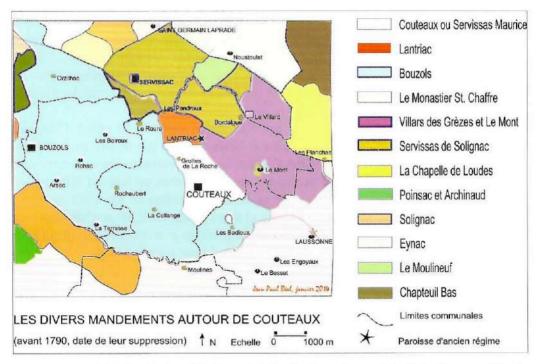
Succursale de la seigneurie de Servissac, ce fortin, laisse comme ultime trace, en dehors du nom, un plausible mur de soutènement élaboré à la chaux, un alignement par place de quelques grosses pierres de part et d'autre de l'angle que forme le chemin de la Champ et le chemin des Grottes et c'est tout! De bien maigres données archéologiques et architecturales.

Le mandement de Couteaux

Succinctement les mandements sont des subdivisions territoriales qui ont été créées en Velay vers le XII^e siècle. Ils reposent sur les châtellenies.

Les communautés d'habitants du mandement de Couteaux exploitent en culture un terroir d'environ 300 hectares, peut-être un peu plus si l'on retient les parcelles situées en contrebas et sur les pentes. Les pâtures qui y figurent aussi vont jusqu'aux ruisseaux situés dans les talwegs et elles sont aussi très importantes, de l'ordre de 150 hectares probablement. Un autre espace, partiellement boisé, englobe, Feypot, La Fayolle, le Devès de Couteaux, y compris Le Pêcher. Au fil des siècles, les textes incluent les terroirs et villages de Couteaux et La Roche dans un mandement qui porte les noms successifs de Servissas, de Servissas de Solignac puis au XVIII^c siècle, de Servissas Le Maurice ou Couteaux.

Durant le Moyen Âge, ce mandement très convoité passera entre les mains de nombreuses familles seigneuriales. Avec la Révolution française, tous les mandements disparaissent. En 1790, la commune de Lantriac voit le jour.



« Durant la Révolution, l'évêque de Mende, Jean-Arnaud de Castellane, comte du Gévaudan, traqué par les sans-culottes, fait étape après Usclades, à Lantriac, à Chaumier auprès de la famille Gervais. Il échappe de peu aux jacobins. Par l'entremise de Badiou, il est conduit aux grottes de Couteaux où il se cache un temps. Puis il trouvera asile au château du Pin, puis à l'abbaye de Bellecombe. Il sera pris dans la Marne et exécuté le 9 septembre 1792. » (Journal d'Ennemond Boudon, ADHL 127 J art 3).

Une légende aux grottes

Comme dans nombre de villages du Velay, les dentellières au carreau se réunissaient pour travailler en bonne compagnie. À Couteaux, le lieu de rassemblement habituel se situait devant la maison de l'assemblée. Le travail se poursuivait de longues heures chaque jour. Bien sûr, à force d'habitude, les gestes étaient devenus automatiques. Sans limitation de temps cela autorisait le bavardage. Ainsi chaque événement du quartier, du village et même de la commune était-il commenté. Aucun ragot, aucun déplacement d'ailleurs ne passait inaperçu. Information en continue et pas besoin de caméra de surveillance.

L'ambiance était donc animée, tantôt attristée par quelques événements consternants, ou réjouie lors d'une heureuse naissance ou d'un mariage annoncé. La rubrique très prisée des faits divers. On perpétuait les histoires du passé. Les contes et légendes qui, bien racontés, donnent le frisson! Il arrivait parfois que l'humeur soit plus guillerette, les plaisanteries fusaient et parfois dit-on, des défis étaient lancés.

« - Tu es pas capable d'aller dans les cabornes la nuit ?

- Ben, si, tiens!

Les grottes se trouvent à environ 600 m de l'assemblée. Dans une pénombre relative nos dentellières se sont retrouvées sur le chemin qui mène aux grottes. Elles poussent en avant la jeune téméraire qui a relevé le défi, qui tout de même pas très rassurée avance comme qui dirait à reculons. Et dans la nuit noire on pouvait entendre :

- Tu y es?

- Pas encore!

Quelques mètres plus loin.

- Tu y es?

- Pas encore!

Et encore plus loin, cette fois très près des grottes.

- Tu y es?

Et une voix, des plus graves, de répondre :

- Elle y est pour une bonne fois.

Et la dentellière a disparu!»

Légende rapportée par Marie-Hélène Alméras (recueillie par l'auteur, le 13 juillet 2011).

Blason de Thomas Antoine Gaillard, seigneur de Couteaux, en 1713.

Armes : « D'argent à deux perroquets affrontés de sinople au chef d'azur, chargé d'un soleil d'or » (Armorial général du Velay, Georges Paul).



LES CAVITÉS SOUTERRAINES DE HAUTE-LOIRE

Des cavités souterraines, nous excluons délibérément de notre étude les tunnels routiers et ferroviaires, les passages et parkings souterrains, les mines à ciel ouvert. Par contre peuvent figurer des aménagements comme des restes d'habitats semitroglodytiques, des fosses ou citernes. Vous allez donc trouver ci-après une liste non exhaustive de lieux clairement identifiés, quelquefois cartographiés ou parfois seulement visités voire uniquement signalés. Ainsi le renseignement en notre possession peut crédibiliser des lieux existants alors que pour diverses raisons ils n'ont pu être vus. Des accès restent pour l'instant inabordables, dangereux ou dans des espaces très privatifs. Enfin pour un certain nombre, nous avons des informations qui émanent de diverses sources : publications historiques, recherches dans des fonds privés ou publics, notamment aux Archives départementales de Haute-Loire (ADHL) et aux archives communales, études de cadastres, de toponymes, témoignages écrits ou oraux, articles de presse et prospections sur le terrain. Le caractère fortuit des découvertes force parfois opportunément le destin.

Mais il faut bien convenir que bien des endroits secrets continueront longtemps à nourrir l'imaginaire ou les légendes et échapperont au rationnel. C'est heureux qu'il reste encore beaucoup de place aux rêves. Dans cette publication nous croyons que les noms de sites, pour mystérieux qu'ils soient, ont tous leurs places et qu'ils ne les céderont jamais. Ils font partie de la mémoire collective, soyons en sûr! Certains serviront seulement de support aux recherches futures avec une seule mention, leur nom, pour d'autres malheureusement faute de temps et de moyens, sans doute, une description bien trop succincte.

Risquons nous maintenant sous le voile des mystères souterrains de Haute-Loire.



Entrée souterraine à La Sermone, Vals-près-le Puy.

AGNAT

- Mine de cuivre, concédée le 29 novembre 1831 Chassaing et Jacotin.
- -Souterrain de Roche Cavée. Nous nous rangeons à la belle description d'A. Bonnefoy et de l'étude bien référencée de P.-F. Fournier, publiée dans L'Almanach de Brioude en 1971. Découvert au cours de l'hiver 1967-1968, il s'agit d'un espace remarquablement creusé. L'accès se fait par un puits d'environ 2 m de profondeur qui s'ouvre à la base sur une petite pièce. De là, un conduit de 80 cm de diamètre débouche sur un vestibule à l'origine semi-circulaire réaménagé depuis en hangar. L'emprise n'excède pas 10 m de long. Après avoir éliminé point par point nombre d'hypothèses ayant cours sur les cavités souterraines (mine, galerie de captage d'eau ou galerie de liaison, habitat, refuge), les auteurs concluent qu'il s'agit là d'un silo ou resserre, creusé dans une roche assez dure, vraisemblablement au cours du Moyen Âge. L'ensemble a dû être en connexion avec d'autres dépendances disparues, à destination agricole. De nombreux tessons de poteries retrouvés viennent en appui de leur démonstration.

AIGUILHE

- -Aménagements du rocher. Face sud, ceux-ci suggèrent que des structures ou des constructions semi-troglodytiques escaladaient le rocher Saint-Michel, jusqu'à bonne hauteur. Le dessin réalisé par E. Martelange (1569-1641), en 1617, nous en donne un aperçu. Le dessin réalisé par Benjamin de La Borde, en 1792, le confirme. L'observateur attentif retrouvera ici des trous de boulins, là, une saignée que forme une cheminée ou l'arasement taillé d'un fond de bâtiment disparu. Ailleurs, on note que plusieurs maisons restent encore aujourd'hui, en appui sur les parois. Des aménagements s'observent encore au droit de l'emplacement des chapelles Saint-Gabriel, Saint-Raphaël et Saint-Guignefort. Et que penser du texte ci-après ? « Dans le jardin de M. Faure qui touche le rocher d'Aiguilhe, on découvrit, avant la révolution de 1789, une prison creusée dans le roc, en forme de citerne, où l'on trouva deux squelettes attachés à de fortes chaînes, qui étoient scellées avec du plomb dans le roc. Que conjecturer de cela, sinon que, sous les druides, ces malheureux périrent là, victimes sans doute d'une indiscrétion ». Mémoire de Antoine-Alexis Duranson, ingénieur des Ponts et Chaussées, 2 septembre 1820, Le Journal de la Haute-loire.
- -Citerne de la chapelle Saint-Michel. À l'arrière de l'autel, derrière une petite porte en bois se cache une profonde citerne.
- Grotte carrée. Béal Jean-Paul, Besqueut Jean-Claude, Fromant André, Galland Bernard, Mestre Jean-René, Vezon Jean-Pierre, Aménagements troglodytiques, SAHNCP, 1982.
- -Grotte du Loup. Béal J-P., Besqueut J-C., Fromant A., Galland B., Mestre J-R., Vezon J-P., *Aménagements troglodytiques*, SAHNCP, 1982.

- -Grottes des Templiers. « Hugues Rigaud et Guilhem Salomon, frères du Temple, achètent à Étienne Pezugie et Guilhem Multe les grottes (crote) d'Aiguilhe au Puy, avec les maisons et jardins en dépendant pour 800 sous melg., avec la confirmation d'Armand, abbé de Séguret, qui en avait les droits éminents et qui en abandonne les revenus » mais encore « Par décision de prud'hommes siégeant en plaid, la vigne dite Jamba à Chausson, tenue par Guigue de Gradibus, est astreinte à payer pour les chevaliers du Temple, aux chanoines de Notre-Dame du Puy, le service annuel en nature dont était grevée la maison dite des Grottes d'Aiguilhe au Puy, achetée par Hugues Rigaud, frère du Temple ; des croix seront plantées pour marquer l'obligation pesant sur cette vigne ». Ces actes datés du 28 décembre 1132, (1132, selon, son traducteur le marquis d'Albon) sont repris p. 268 et 269, dans Cartulaires des templiers de Douzens publiés par Pierre Gérard et Élisabeth Magnou, Paris, Bibliothèque Nationale, 1965.
- -Niches le long de l'escalier du Rocher Saint-Michel. Avant la réfection de l'escalier, vers 1850, les niches étaient plus nombreuses indique le chroniqueur Monlezun, en 1854. Une dizaine de niches assez comparables sont visibles actuellement le long de l'étroite montée au sanctuaire. Le chanoine Fayard dans *La charte de Saint-Michel d'Aiguilhe*, publiée en 1962, les qualifie « de refuges de prière pour l'obtention d'une grâce, d'un secours, d'une guérison ». Il n'est pas incongru de penser que la destination de ces niches s'en soit trouvée bouleversée par lesdits travaux. Et qu'il ait pu s'agir d'enfeus rudimentaires ou de reposoirs, d'autant que, tout en se trouvant à proximité, elles alternaient entre les chapelles qui jalonnaient la montée. On en observe encore 4 au pourtour de l'édifice du sommet. Les associer à la fresque dite du *Paradis* figurant dans la chapelle Saint-Michel n'est peut-être pas si audacieux que cela ?
- -Ouvrage linéaire et surfacique, cavité longeant le cimetière du Puy-en-Velay (BRGM). L'inventaire des entrées des galeries souterraines d'anciennes exploitations de chaux et de gypse du bassin du Puy-en-Velay, janvier 1995 (document DDE) localise ainsi la galerie de M. Pommier et Mme Morel Marie, en 1888, du Puy à Aiguilhe. On se reportera, avec utilité, au chapitre ayant trait aux travaux d'exploitations des carrières de chaux situés sur la commune d'Espaly et qui recouvre plus largement le bassin du Puy.
 - Ouvrage linéaire, chemin des Cités (BRGM).
 - Ouvrage linéaire, puits et galerie d'eau (BRGM).
 - Chambres et galeries, Gouteyron (BRGM).
 - Chambres et galeries, carrières Le Puy ouest (BRGM).
 - Chambres et galeries, carrières du Clos de la doctrine chrétienne (BRGM).
 - Chambres et galeries, galerie sous le bois du séminaire (BRGM).
 - Souterrain Chausson.

ALLÈGRE

- -Souterrain du château. Le souterrain se situe au nord du château, au bord de la route qui conduit vers le sommet du mont Baury, que couronne la potence. Après avoir contourné le bâtiment de ferme et les remparts encore apparents à main gauche, 50 mètres plus haut derrière quelques frênes, on observe encore l'entrée d'une galerie. Étonnamment bâtie elle s'enfonce en droite ligne sous l'espace dédié à la cour médiévale. Cependant son module, qui n'excède pas plus de 50 cm de largeur, offre un passage si restreint qu'il amène à penser qu'il s'agit plutôt d'une évacuation de latrines ou d'un simple égout.
 - Souterrain de l'église. Source : tradition locale, pas d'informations.

ALLEYRAC

- Grottes aux Hébrards (voir appendice II)
- -Souterrain du Choumazel. Ce souterrain a été découvert fortuitement, lors de travaux de voirie effectués à la pelle mécanique, au cours de l'année 2006. Il est situé aux abords immédiats des maisons du bourg. Taillée dans les scories soudées du volcan d'Alleyrac, une série de salles souterraines aménagées est mise en évidence en mars-avril 2007, lors des fouilles conduite par Jean-Louis Voruz. L'occupation médiévale pressentie est vérifiée par la présence d'un mobilier riche de milliers de tessons de poteries datées du XIII^e et XIV^e siècles. L'archéologue détermine aussi la fonctionnalité de certaines cavités tout en éclairant sous un jour nouveau le monde souterrain d'Alleyrac. Bulletin historique de la société académique, 2013, Jean-Louis Voruz.
- -Souterrain du Cluzel de La Rode ou Rodde (roue = forme de la colline) lo clusèl de la Roda ou cave du Loup, c'est selon. Il est situé dans les bois au nord-ouest de la ferme Sagnerichard, en léger contrebas du chemin forestier. Orientée à l'ouest, l'ouverture est bien visible et facile d'accès. Une courte allée, recouverte de feuilles, descend en pente douce vers l'intérieur. Près de l'entrée est aménagé, si l'on peut dire, un lieu de vie assez spacieux. On remarque entre autres, légèrement en hauteur par rapport au sol actuel, un alignement de trous propices à l'installation de quelques rayonnages ou de couchettes sommaires. Un peu plus loin une belle niche creusée dans la paroi ainsi qu'une aération polyvalente, cheminée/ventilation. Cet espace était limité visiblement dans le fond par une porte ainsi que l'atteste encore l'emplacement du chambranle. Mais derrière la porte le visiteur pouvait imaginer qu'il s'agissait tout bonnement d'un placard. En fait, en arrière de celle-ci, s'ouvre une profonde galerie, dont l'entrée était bien cachée. La configuration originelle a bien changé. Une fois en quelque sorte, le sas d'entrée franchi, le passage d'abord assez large bien qu'encombré de roches reste fréquentable. Mais bien vite il se transforme en boyau, devenant à mesure que l'on avance de moins en moins accessible pour être finalement presque totalement

obstrué de terre à une quarantaine de mètres de l'entrée. Devenue trop exiguë, cette galerie, qui semble pourtant se poursuivre, reste mystérieusement insondable. Où allait-elle ? Habituellement, dans ce contexte particulier une galerie conduit au bout de quelques mètres seulement, généralement trois ou quatre, à une autre pièce servant d'ultime refuge ou de resserre pour entreposer des vivres par exemple. Or là, la galerie s'enfonce sous la colline. Des habitants d'Alleyrac prétendent, qu'étant enfants, ils ont suivi ce souterrain beaucoup plus profondément. Ils avancent même le chiffre de plusieurs centaines de mètres. Si cela est incroyable, comment en l'état actuel pouvons-nous infirmer leurs dires ? On retient d'autant plus cette hypothèse que des renards, peu corpulents, ont pu passer. Ne serait-ce que pour quelques dizaines de mètres, le creusement représente un travail de mineur énorme. Dans quel but ? On ne peut exclure qu'il s'agisse d'une galerie de recherche d'eau permettant une autonomie des habitants. À l'extérieur, de par la présence de plusieurs entrées, il semble bien qu'il y ait plusieurs souterrains non loin les uns des autres. Étaient-ils reliés ?

S'agit-il alors d'une galerie de liaison ? Toujours selon la tradition ce souterrain rejoindrait le château de Vachères, distant quand même de plusieurs centaines de mètres.

À la Révolution, toujours selon la tradition, les prêtres réfractaires s'y cachaient et y célébraient la messe. Mais des crimes y auraient été aussi commis autrefois... Cette caverne fut donc longtemps mal renommée. Repaire des Breyssous, l'endroit suscitait la peur. Il a également servi de base arrière clandestine aux résistants de la dernière guerre.

Breyssous est le nom donné aux habitants des monts Breysse. Ils ont laissé une bien sinistre réputation. Mais laissons la parole à l'abbé Théodore C** de L'Herm qui relate dans son *Histoire du monastère de la ville et des châteaux du Monastier*, publiée en 1855, les faits suivants :

« En 1709, lous Pouzes ou les Puits, village situé derrière les deux collines du mont bifurqué de Breysse, ne vivait que de vol, de pillage et de brigandage. Les féroces habitants de ce repaire allaient attendre, sur la route voisine de Montpezat, les voyageurs qui venaient du Vivarais en Velay et ceux qui allaient du Velay en Vivarais. Ils les assassinaient et les dévalisaient. Ils faisaient aussi des excursions dans les environs et les désolaient.

Pour mettre un terme à ces atrocités, l'intendant du Languedoc envoya deux cents soldats qui surprirent, de grand matin, le village des scélérats de Breysse. Les soldats incendièrent les maisons et massacrèrent ceux qu'ils trouvèrent. Mais ils manquèrent une vingtaine de ces brigands qui étaient sortis dans la nuit, pour leurs expéditions ordinaires. Ces échappés se retirèrent à Marseille, où ils se fixèrent dans une rue qui porte depuis le nom de rue des Breyssous.

On voit encore à Breysse des vestiges du village détruit, quelques petits pans de mur et les fondements de plusieurs maisons ».

Que certains fugitifs se soient échappés, nous n'en doutons pas. Que certains fugitifs se soient retrouvés à Marseille c'est possible. Mais que ceux-ci aient laissé leurs noms à une rue c'est franchement douteux et pour le moins invérifiable. En tous cas, le nom ne figure pas dans les différents dictionnaires de noms de rues de cette ville,

consultés à la bibliothèque centrale de Marseille, que ce soit dans celui d'Augustin Fabre en 5 volumes de 1862, que ce soit dans celui d'André Bouyala d'Arnaud paru chez Minuit en 1959, que ce soit dans celui d'Adrien Blès, paru chez Jeanne Laffitte, en 2001; ni d'ailleurs dans les listes de recensements de populations de la série M. Certes l'anecdote paraît savoureuse, mais elle est sans doute à reconsidérer.

Quant à l'ancien village des Breyssous, il a laissé quelques vestiges en pièces de monnaie, sabre, et cabanes en pierres.

- -Souterrain de La Chaise du Diable, au creux des Fachineyres, dans le bois côté sud-est du grand suc de Breysse.
 - -Souterrain maison de Régis Breysse DRAC Auvergne.
- -Souterrain du Mas. Jean-Louis Voruz a pu en dresser rapidement l'état des lieux, le 20 avril 1992, à la suite de travaux conduits à la pelle mécanique le mois précèdent. Bien que le souterrain soit en partie effondré, l'archéologue a pu affirmer que ce conduit se développait par creusement et élargissement d'une faille naturelle située sous une coulée volcanique. Il a relevé 3 cellules respectivement d'environ 9 m² pour 2 d'entre elles et 20 m² pour la troisième. Des céramiques recueillies en surface lui permettent d'attester une occupation médiévale (XIVe siècle) Bulletin historique de la société académique, 2013.
- Souterrain du château de Malhaguet. Extrait de l'article de Jean Peyrard, paru dans Le Renouveau du 21 août 1977 : « Sur place, au château, madame Lashermes de la ferme voisine, est venue nous révéler les petits mystères des environs : cette caverne qui circulait jusqu'à Malhac, cette galerie qui venait jusque devant la cheminée du manoir propriété de M. de La Roche, le roc de la Loge (ou de la caverne) exhibe ses deux rochers au milieu des pâturages. Ce trou béant laisse parfois sortir de la fumée. » On l'aperçoit de la route de la Bufreise près du bois de La Pinatelle et des sucs de Breysse.
- -Souterrain de Mourfray à l'est de Malhac au lieu-dit Chouvelon -DRAC Auvergne.
- -Souterrain dans maison face à l'assemblée de Malhac-Bulletin historique de la société académique, 2013, Jean-Louis Voruz.

ALLEYRAS

- Citerne du château.
- -Grotte de La Baume. Ce gigantesque abri sous roche mesure près de 24 m de long et près de 6 m de large, pour environ 2,50 m de hauteur moyenne sous plafond. Ce sont les coulées volcaniques successives provenant du Devez qui, en se déversant dans la vallée, ont favorisé ces types d'abris situés sous un escarpement rocheux. À

vrai dire il y en a deux. Le premier pour se déployer et échapper à l'important porte-à-faux, a conservé à l'avant trois pilastres d'orgues basaltiques. Le phénomène n'est pas uniquement naturel? L'homme a quelque peu aidé la nature, cela paraît indiscutable. Il pourrait s'agir, à mon sens, d'une carrière d'extraction de prismes basaltiques lors de la construction de la voie ferrée. Cependant l'autre abri latéral semble, par contre, resté dans son jus. Au même niveau, à une centaine de mètres plus au nord, on observe les couches de galets, compressées par les coulées successives, et immobilisées à mipente, au dessus de la rivière. Si cet abri se situe en hauteur actuellement, c'est que l'Allier, durant des millénaires, a profondément excavé son lit. Il coule désormais 40 m plus bas. À coup sûr, en bandes dessinées, un artiste saurait, mieux que quiconque, sans beaucoup forcer le trait, rendre le caractère totalement envoûtant du site, et magnifier cet espace aux caractéristiques étonnantes.



Grotte d'Alleyras.

ALLY

- Mine de plomb, argent
 et sulfo-antimoniure. Promeyrat,
 1877- fermeture inconnue (BRGM).
- -Mine de plomb, argent et sulfo-antimoniure. Freycenet de La Rodde, 1895-1946 (BRGM) Production 2 200 tonnes (source : C. Vialaron : C. V.).
- Mine de sulfo-antimoniure. Monteil, Valadou, Ally, La Licoulne 1817-1931 (BRGM) Prod. 11 500 tonnes (C.V.).

ARAULES

-Mine de lignite de Courcoulès. Les affleurements de lignite, relevés ici ou là, ont incité au XVIII^e siècle les cisterciennes, de l'abbaye de Bellecombe toute proche, à tenter l'exploitation souterraine d'un filon de ce minerai, à vrai dire assez pauvre.



Les résultats furent sans doute décevants et l'exploitation restreinte. C'est en 1974, à la faveur de travaux d'adduction d'eau effectués par la commune d'Araules, que les ouvriers mirent au jour par hasard une ancienne galerie qui s'enfonçait sous terre sur une soixantaine de mètres – Internet, *Le Progrès*.

-Souterrains à Arnissac et à La Roche. Jean Peyrard cite de mystérieux couloirs médiévaux sans plus d'explications. *Renouveau* 22 octobre 1972.

ARLEMPDES

- L'abri sous roche de La Baume ou des Iversens. En ce lieu, sous des orgues basaltiques, jaillit une source d'eau dont la particularité est d'être suffisamment tiède pour avoir la faveur des lavandières d'Arlempdes et on les comprend. En effet, cellesci trouvaient là, l'hiver, un espace plus adapté à leur activité que les bords de Loire exposés au courant d'air et bien souvent givrés. Chargées de leurs paniers de linge, elles montaient donc vaillamment du bourg rejoindre le point d'eau. Sur environ 600 mètres, le petit sentier est devenu depuis la guerre progressivement impossible à discerner, tant la végétation a envahi le vallon du Balai. Dans la grotte, ce lavoir rudimentaire conserve

encore, pour le lavage, quelques pierres inclinées qui attendent des blanchisseuses qui ne viendront plus. Pourtant l'eau en est toujours aussi tempérée... A. Crémillieux et une équipe d'archéologues ont fouillé ce site. Le compte rendu des travaux est publié dans l'édition 1980 des *Cahiers de la Haute-Loire*. Néolithique final/bronze.

Citerne du château. Cette citerne est située sous le sol, au centre des cuisines de la forteresse. Elle apparaît comme un extravagant et immense flacon octogonal coloré souterrain, à la limpide couleur ambrée que donne le mortier de tuileau qui le recouvre sur environ 3 m de hauteur. La profondeur est de 4,50 m, sa contenance utile d'environ 36 m³. Une voûte surbaissée en pierres apparentes la recouvre. Les eaux de pluie récupérées en toiture et sur les terrasses étaient canalisées par un conduit maçonné jusqu'à la citerne. Un écoulement latéral en évacuait le trop-plein. Un puits pénètre la voûte de la citerne, mais de façon désaxée. Probablement par commodité, on l'a installé près du bord du mur des cuisines, le rapprochant ainsi de la salle où se trouve le four. La margelle initiale, d'époque romane, présente un gracieux feston sculpté en dents de scie. On a par la suite repris le pourtour en pierres maçonnées, en le surélevant d'une soixantaine de centimètres. Le chemisage ainsi constitué et, bien qu'accidenté, révèle un décor sculpté, soigné, formant des moulures toriques.

-Galerie de captage d'eau de Freycenet. Son parcours rejoint la dernière maison des Chaumeilles au remarquable petit lavoir du village de Freycenet. Cette galerie devenue non fréquentable, était longue d'une cinquantaine de mètres. Si elle permettait, dit-on, tout juste le passage d'un homme, elle n'était pas faite, assurément, pour supporter des poids trop importants. Une vache en a fait les frais en disparaissant subitement à la vue de son propriétaire. Cédant sous les pas de la bête, la voûte s'est effondrée!

Grottes de Coulombs, parfois dénommées baumes de Coulombs, situées rive gauche du ruisseau du même nom, en flanc de colline, quasiment en face d'une falaise volcanique se trouvant sur l'autre rive. Il faut, à vrai dire, beaucoup de chance pour retrouver, seul, ces deux petites grottes difficiles d'accès, isolées et cachées à l'arrière de noisetiers, dans un repli rocheux sur une forte pente. Aucun chemin, ni sentier, n'y conduit. Aucun aménagement extérieur apparent. Un point de vue restreint. On peut s'interroger sur ce qui a pu inciter un tel isolement. Nul doute que la discrétion, voire la frayeur des temps, en soit la motivation. Dans l'une, la plus importante, 6 à 7 m² seulement, on cherche une place où se tenir debout. On observe vers la droite une petite cellule ouverte sur une salle nettement plus grande. À remarquer : les trous servant à barrer l'unique vantail de la porte ainsi que l'importante rainure qui permet de la bloquer solidement, par l'intérieur. Un système défensif en soi, équivalant à la poterne d'un château! À peine avons nous pu discerner une niche servant de rayonnage. Il nous apparaît que ces cellules restent on ne peut plus rudimentaires pour convenir à un habitat-refuge. Pourtant, malgré l'absence de cheminée ou de fenêtre, nous n'avons

pas d'autres hypothèses à proposer. Plan inédit d'ABL, 1960, revisité par J.-R. Mestre en 2012.

D'autres abris sous roche sont situés à droite du chemin qui descend du hameau du suc vers La Méjeanne un peu avant de rejoindre le fond de la vallée et le ruisseau de Coulombs. La première se trouve derrière un buisson d'épineux sous une coulée

volcanique. Elle a d'ailleurs fait l'obiet de fouilles archéologiques, comme l'atteste les plaques métalliques restées en place. Les dimensions en sont restreintes, tout juste quelques mètres carrés. La seconde forme une sorte de guérite triangulaire naturelle d'environ 2.80 m de hauteur. On notera que cette grotte naturelle, distante de la précédente de seulement une centaine de mètres, s'ouvre non plus dans la coulée de laves mais dans le granite sousjacent. En 1980, lors d'une prospection-inventaire sur le secteur d'Arlempdes. A. Crémillieux signale ici, des tessons grossiers et quelques silex dans une station néolithique assez pauvre -Source Gallia préhistoire. Circonscription d'Auvergne, sous la direction d'E. Bonnifay.



-Grottes du rocher du Duc.

Elles sont situées dans la partie haute de l'abrupte falaise qui domine La Loire, face aux ruines magistrales du château. Un hibou, en l'espèce un grand-duc, rapace nocturne protégé, qui peut vivre 20 ans, a trouvé là un gîte, un territoire de chasse, en un mot, l'espace idéal à son installation. Par sa présence, il a donné son nom au rocher ainsi qu'à ces petites grottes complètement inaccessibles. Enfin pas complètement inaccessibles car un jeune garçon téméraire, entraîné par des camarades, décida à l'aide de cordes, du haut de la falaise de se laisser descendre jusqu'à celles-ci. Mal lui en prit, car il ne pût s'extraire de lui-même de son perchoir. Les secours diligentés mirent fin, après quelques heures d'attente, à sa fâcheuse posture.

-Grotte des Baumes. Guy Gineys est un local. Il est né et a grandi, élevé par sa grand-mère à Arlempdes, à deux pas du château. Il s'est souvenu des nombreux témoignages de son aïeule. Comme il est curieux et amoureux de son pays, il l'a parcouru en tous sens et en parle avec assurance, mieux que personne. C'est donc aussi un passeur de mémoire. Il m'a ouvert des chemins, servi de guide lors de mes

pérégrinations sur la commune, et montré des choses que lui seul connaît. Qu'il en soit remercié. En arrivant au hameau du Suc, il m'a simplement indiqué : « J'ai gardé le meilleur pour la fin ! »

En marchant sur l'antique voie romaine l'histoire s'invite sous nos pas. Les vestiges de la surprenante forteresse médiévale communient pour notre bonheur avec cette émulsion de roche posée au fond de la vallée, qu'entourent parfois les flots déchaînés de notre plus grand fleuve national. En ce jour d'automne où les couleurs flamboient alentour, je reste stupéfait, ébloui devant autant de beauté. Le plaisir est là simplement à notre portée. Le brassage gargantuesque des laves a généré en des temps antédiluviens ce relief atypique à nul autre pareil. Les hommes, sans savoir pourquoi, sont subjugués par ce paysage unique, l'un des plus beaux de France. On va pourtant devoir tourner le dos, presque à regret, à cette pièce féerique, pour le deuxième acte. Sous ce belyédère, le spectacle continue dans des grottes. Elles sont extraordinaires. De part leurs ouvertures sous l'entablement d'une coulée volcanique, elles offrent à la vue des visiteurs les magnifiques orgues basaltiques qui s'élèvent à la verticale comme un rideau de scène de théâtre. Personne n'est dupe, surtout pas les artistes. Les réalisateurs de série télévisée se sont servis de cet époustouflant décor naturel pour illustrer un épisode du célèbre feuilleton Guillaume Tell, dont une séquence est tournée ici, dans les gorges de la Loire, en 1987.

Initialement, ces grottes artificielles ont servi de carrière de pierres, lors de l'édification de la forteresse ainsi que des maisons environnantes.



Grotte des Baumes.

-Grottes de Montagnac. À 400 m du village du même nom, et situé en partie sommitale, un ensemble de grottes perchées se développe dans un affleurement de brèche volcanique sur un magnifique belvédère, face à la vallée de la Loire et au loin, le mont Mézenc. On rapporte qu'un souterrain relierait l'ancienne maison forte de Montagnac à ces grottes. Les anciens racontent qu'étant enfants ils se sont pourtant risqués en vain dans le moindre trou environnant sans pour autant en trouver ni l'entrée ni la sortie. En contrepartie, la présence et la diversité de nombreux tessons observés en surface, rend l'hypothèse plausible d'une longue occupation du site, au cours du Moyen Âge.

- Souterrains de communication du château. On en relève deux avec certitude. et un autre probable. Au cœur de la citadelle, se trouve le premier. Sur la droite et au fond d'une vaste cave s'ouvre une galerie. L'entrée, à moins qu'il ne s'agisse de la sortie, se situe au ras du sol, à la base de la retombée de la voûte. On remarque que l'accès s'inscrit dans la continuité du mur du fond. Cet agencement est donc pensé a priori comme partie intégrante des lieux. L'entrée en est soignée. Un petit arc de décharge en guise de linteau préfigure le soin apporté à l'élaboration du souterrain, suffisamment ample, mais sans plus, pour laisser passer une personne. L'étroitesse de l'entrée suggère un espace confidentiel voire secret. Il s'enfonce à l'horizontal mais néanmoins au bout de seulement deux mètres le comblement interdit la progression. On s'interroge sur la destination de ce qui semble un couloir. Dans quel but ? La cave est située en contrebas et presque en parallèle des cuisines et pièces annexes. Or, la réfection du sol de ces dernières et de la salle où se trouve le puits en janvier 2016, n'a pas permis d'entrevoir une autre ouverture possible dans le bâtiment. Dans ce cas si le souterrain n'allait pas en direction des cuisines ou des salles contiguës, allait-il vers l'aula, grande salle de réception ruinée, dont il ne reste quasiment que les substructures ? En outre, quel autre intérêt y a-t-il de relier une salle de réception à une cave par un étroit conduit, qui n'est pas du tout pratique pour être un couloir de service, si ce n'est pour servir d'échappatoire, de souterrain de fuite. Cela reste une hypothèse forte.

Voyons le second. Un avant-poste installé à même le rocher, dans une petite grotte à l'origine naturelle, permettait aux soldats en garnison de surveiller l'enceinte basse de la citadelle et plus bas le passage de la Loire qui s'effectuait par un pont (- levis ?) dont subsistent quelques vestiges. Cette petite grotte était en partie fermée par un muret de pierres apparentes. L'accès à la première terrasse inférieure s'effectuait alors par un petit souterrain taillé dans la brèche sous-jacente. Le porche en est remarquablement conservé. L'embrasure et les traces du solide système de fermeture sont encore bien visibles. Bien sûr une lourde porte limitait l'intrusion. Mais si celle-ci n'est plus là, il est frappant de constater avec quel soin on a aménagé et sécurisé le passage.

Plus haut une ancienne maison médiévale, laisse entrevoir dans ses soubassements une arcature savamment élaborée. Comme il ne s'agit pas d'une cheminée, ni d'un puits, cet accès disposé au cœur du rocher, aujourd'hui condamné, en interroge plus d'un. Est-ce une cache ou est-ce une entrée mystérieuse, subreptice, d'un souterrain méconnu?

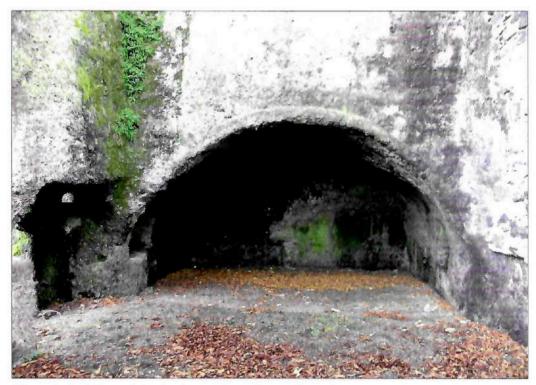
ARSAC-EN-VELAY

- Aménagements du rocher du Faure.

– Chacun le sait, **le château de Bouzols** est installé sur un remarquable promontoire qui domine et surveille la séduisante vallée de la Loire. Nous devons à l'aimable autorisation de son propriétaire Jean-Louis de Brives, et en la confiance qu'il nous a accordée, le fait d'avoir pu nous livrer à une première étude, à procéder aux relevés, comme nous le verrons, de surprenants aménagements au sein de l'enceinte castrale du château de Bouzols, commune d'Arsac. Je tiens également à rendre un vif hommage à Michel Engles, pour l'importante contribution qui nous a permis de mener à bien les travaux ci-dessous. Par ces recherches aux archives, par son accompagnement sur le site à de nombreuses reprises, par la remarquable précision de ses relevés et réalisation de plans, sans oublier la pertinence de ses observations, ce travail n'aurait peut-être pas vu le jour.

Le rocher abrupt au nord et à l'ouest suffit presque naturellement à protéger la forteresse. Le plus important du système défensif se trouve à l'opposé, là où le relief est notablement moins périlleux.

On retrouve aussi une exploitation quasi-totale du neck sur lequel s'assoie l'ensemble des structures du château pour une tout autre raison. Le neck est constitué



Creusement à Bouzols (voir plans pages suivantes).

pour l'essentiel de tuf volcanique très homogène, très dur qui se prête de manière remarquable à la taille. Disséminés en de nombreux endroits, on retrouve de nombreux aménagements troglodytiques de toutes sortes : des abris sous roche, des grottes naturelles ou artificielles, des aménagements souterrains de communication, des habitats ou locaux semi-troglodytiques et des citernes.

Voyons tout d'abord les citernes.

- Citernes château de Bouzols. L'une d'elles est située au lieu-dit dénommé les Secondes terrasses. Le plafond a une forme quasi lenticulaire. Elle est, comme toute la structure d'ailleurs, taillée dans une brèche à forte granulométrie. Cette citerne est particulièrement imposante, avec ses 8 m de long sur 5 de large et 2 de profondeur et pouvait recueillir environ 80 m³ d'eau pluviale provenant des toitures.

Une autre citerne se retrouve dans la basse cour du château. De base rectangulaire, elle fut transformée en fosse d'aisance au XIX^e siècle. Là aussi le volume est très conséquent, vraisemblablement du même ordre que celle évoquée plus haut. Toutefois elle reste aujourd'hui encore partiellement comblée et désaffectée. Il n'en reste pas moins que sa situation centrale offrait aux riverains, usagers de la cour, une accessibilité directe sans doute fort pratique.

Enfin sur le château primitif médiéval figure une autre citerne de forme ovoïde difficile d'accès à la contenance plus modeste d'environ 20 m³. On remarquera les splendides borneaux, taillés dans l'arkose, installés à la verticale tout au long et à l'intérieur de la muraille. Depuis les toitures, aujourd'hui disparues, les borneaux canalisent les eaux pluviales dans la réserve.

La consommation en eau, à l'époque médiévale n'avait sans doute rien à voir avec nos consommations actuelles. À l'évidence les réserves en eau du château s'élèvent donc pour le moins à 180 m³. Si l'on tient compte de la pluviométrie, voilà de quoi faire face, aux besoins en eau en cas de siège, fut-il de longue durée.

-Les Cluzeaux : « Une maison dans le rocher appelée les cluzeaux confrontée de toutes parts avec le rocher...». Voilà comment sont identifiés, aux Archives départementales, sous la côte E dépôt 654 art 1, les Cluzeaux de Bouzols. La description se suffit à elle-même. Il s'agit d'un habitat troglodytique. À trois reprises, le compoix du terrier du mandement du marquisat, identifie des « maisons dans le rochier » aux fins d'établir les différentes assiettes d'imposition.

Ces informations fiscales revêtent une grande importance, car si pour Bouzols nous avons la confirmations de troglodytes, personnes habitantes du rocher, nous ne trouvons aucune trace, sur les registres, des propriétés imposées de ce type, qui auraient pu se trouver sur les autres sites du mandement, qui sont pour les plus majeurs d'entre eux La Terrasse, Le Villaret, Rochaubert. Alors que le terrier, dont sont issues nos informations, se fait fort d'estimer les fours à pain, les moindres jardins, les moindres chazaux, nous devons en déduire que ces villages troglodytiques étaient déjà délaissés et ruinés en 1696.

Certains cluzeaux sont, soit en connexion avec des pigeonniers taillés dans le roc, ou soit eux-mêmes des pigeonniers. Nous n'avons pu malheureusement qu'approximativement les localiser. Des maçonneries plus récentes masquent, plus ou moins, les anciennes excavations. Le rocher apparent alentour nous le laisse penser. Les cluzeaux disparus sont probablement enfouis sous les terrasses ouest édifiées au cours du XIXe siècle, non loin du Faisandier et de l'Anglade.

En 1696, début de l'élaboration du compoix (il faudra 10 ans pour le terminer), l'estimation des cluzeaux, en nature d'habitat, est fixée à quinze sols. Nous relevons trois habitats troglodytiques, chacun d'eux taxés du même montant. Parmi ces cluzeaux. le seul dénommé pigeonnier, est taxé douze sols. Ces estimations correspondent sensiblement à la valeur movenne des chazaux et maisons édifiés sur le terroir, et confirment tout l'intérêt qu'il y a à porter à ces singulières structures que sont les cluzeaux. Si dans l'enceinte proprement dite ils ne figurent plus, tout au moins de manière visible, il en subsiste encore un dans la propriété de Mme et M. Peillon qui nous l'ont obligeamment fait visiter. Il est situé à mi-hauteur du rocher (le ranc), sur une superbe terrasse qui domine la vallée de la Loire, plein ouest 30 m en dessous des fortifications, protégé du vent du nord par le renfoncement du rocher. Ce cluzeau mesure environ 10 m par 5 m. Si la partie avant gauche s'est effondrée il v a bien longtemps, l'ancien habitat, qui sert actuellement de local de rangement, reste facile à interpréter comme tel. Le creusement s'est effectué dans un conglomérat, assez fragile, de scories soudées. De gauche à droite on observe plusieurs aménagements qui vont d'un fond de placard, à une sorte de grande niche. Un mur de refend d'une cinquantaine de cm d'épaisseur, monté à l'argile et dont subsiste encore le solin composé de quelques rangées de pierres, compartimente l'espace. Il a pu servir d'appui à un plancher, pour le grenier, dont l'empochement des lambourdes est visible sur la paroi, mais aussi vraisemblablement comme soutien du plafond. Ce mur protège d'un côté des risques d'incendie, la plus importante des pièces ainsi constituées à usage soit d'étable, soit d'atelier ou de lieu de stockage par exemple. En effet de l'autre se trouve une petite cuisine. Sur la droite, encore marqué de suie, le conduit d'une cheminée s'ouvre en hauteur, à même le rocher, au milieu du lierre qui le recouvre. Pour une fois, sous nos yeux à une époque donnée précise, un quartier troglodytique prend vie. Des habitants habitent les maisons dans le rocher, les cluzeaux, comme d'autres occupent les chazaux ou les crottes. Ils ne sont ni plus riches, ni plus pauvres. Au milieu des paysans, des artisans, des clercs, des gens d'armes, des auxiliaires de justice et notaires, à l'ombre du château, ils participent à la vie communautaire de la petite ville close de Bouzols qui compte plus de cinquante maisons. En cette fin du XVIIe siècle le pont-levis est toujours en place. Et comme tous les habitants, les troglodytes sont aussi, évidemment, imposés!

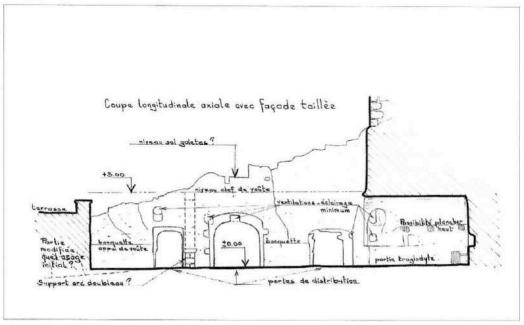
La longue entaille que forme le fossé en arc de cercle séparant la citadelle du XII^e siècle du château élaboré à la Renaissance mérite que l'on s'y attarde quelque peu. Par la lice, nous pénétrons au cœur du rocher sur environ une cinquantaine de mètres. Là, les parois d'une tranchée, sur cinq à six mètres s'élèvent verticalement et

sont suffisamment égalisées et lisses pour que l'escalade en soit exclue. On discerne du reste, sur celles-ci, encore nettement la trace des outils qui les ont élaborées. Le tuf volcanique a formidablement résisté à l'action érosive multiséculaire.

On a pu aussi tailler sans problème, à la base de ce système défensif complètement inattendu, des marches d'escalier ainsi qu'un passage souterrain de quelques mètres, de section rectangulaire qui s'ouvre, mais tout de même protégé par une poterne, dans la falaise, face au vide, à l'aplomb du faisandier que nous allons maintenant évoquer.

-Grottes du *Pra neaor*, autrement dit du pré nord, ou faisandier. Le site troglodyte se trouve adossé précisément au nord et à la base de l'imposant rocher qui supporte le château médiéval mais également le château Renaissance voisin grandement reconstruit à la fin du XIX^e siècle. On peut observer sur le cadastre de 1808 diverses constructions. Elles sont situées aussi bien sur la basse cour du château (on en dénombre par exemple 3, sur la seule gravure de Camille Robert, de 1864) qu'à l'extérieur. Beaucoup aujourd'hui ont disparu et pour d'autres, seuls quelques témoins, topographiques ou architecturaux, permettent encore de les localiser. On notera que le rocher a été aménagé de telle sorte que la verticalité contribue au système défensif. C'est à la base de ce rocher que s'ouvre le faisandier.

À première vue, ce troglodytisme pourrait faire penser à la ruine d'une maison en pisé. En effet, un mur monolithe atteste de l'importante excavation pratiquée dans le rocher. Ce mur est découpé dans la roche encaissante, sur une hauteur impressionnante d'environ 6 m. Celui-ci, aussi bien par sa couleur, un gris marron glacé, que par sa composition, est très homogène sur toute sa longueur. Ceci est assez rare dans notre



Crotà à Bouzols. Dessin Michel Engles.

région. Ce substrat conséquent de tuf volcanique ne pouvait qu'inspirer les adeptes de telles structures qui offrent, on le sait, bien des avantages. Il présente de nombreuses ouvertures et tout d'abord en rez-de-chaussée, trois portes avec feuillures. Elles sont complétées d'un système conséquent de blocage de portes. L'une si l'on tient compte du comblement subsistant au sol, devait être suffisamment importante pour permettre un passage à cheval ou le passage d'une charrette. On retrouve aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des anneaux creusés dans la roche permettant l'attache des animaux. On notera également la présence de niches ainsi que d'autres aménagements, types rainures, trous de poutres, propres aux rangements ordinaires. En façade, à défaut de fenêtres, et en oblique, figurent aussi divers trous de lumières.

À l'étage on discerne l'embase d'une ouverture qui pourrait être soit une petite porte soit une fenêtre. Sommes-nous au faîte naturel du rocher ou le mur devenant trop étroit s'est-il effondré? L'élévation se poursuivait-elle en pierres bâties? C'est bien difficile à dire.

Quoi qu'il en soit, cet « édifice » semi-troglodytique avait deux niveaux.

À l'intérieur du rez-de-chaussée, sur la partie gauche figure un imposant creusement d'environ 5,5 m d'ouverture, en plein cintre, sur 4 m de profondeur qui attire l'attention. De part et autre et de droite à gauche, on observera des sortes de banquettes situées tout au long des parois latérales à un mètre du sol. Ces assises permettaient d'asseoir une voûte bâtie venant s'inscrire dans le prolongement de celle qui était excavée dans la roche. Des traces de chaux sont encore visibles. On observera le bourrelet subsistant sur la roche, à interpréter, comme support de liaison entre la partie creusée et la partie bâtie. En fait nous sommes face à une « crotte » (crotà) qui prolonge une grotte de même module, fait assez rare pour être souligné. Cet assemblage singulier a pu être renforcé sur la droite par un arc bâti, hypothèse avancée au regard de l'emplacement des embasements maconnés en pierres de taille. À l'extrême droite. il apparaîtrait qu'une partie de la crotte ait eu une autre fonctionnalité. Bien que de même module, et en enfilade de la précédente, elle se trouve desservie par une porte qui permet de rendre cet espace suffisamment éclairé, indépendant, pour peu qu'il y ait un cloisonnement intérieur au droit des dits embasements par exemple. Cependant au-delà, un mur et un escalier édifiés au XIXe siècle, ne permettent pas de deviner complètement la forme de la structure initiale, ni d'ailleurs son amplitude. On remarquera à travers la qualité du rocher évoquée plus haut, d'ailleurs sur l'ensemble du site, la maîtrise de la taille aboutie des parois. En l'état, l'emprise totale connue représente une superficie au sol de 65 m². Si l'on estime la hauteur sous faîtage, selon le niveau du sol à définir par des fouilles prospectives, à environ 3 m, on obtient un volume de l'ordre de 160 m³.

À l'étage de l'édifice, sur le côté gauche, une profonde rainure en pente, ainsi que quelques trous de boulins, permettent d'avancer l'hypothèse sans beaucoup de risque d'erreur qu'il existait une toiture, probablement à une seule pente, permettant de couvrir la voûte se trouvant au niveau inférieur. Sur la partie basse de l'étage, du fait de l'absence de trous de poutres, ce qui exclut la présence d'un plancher, cette sorte de galetas ainsi constitué a pu servir de *fenière* (fenil). Afin de pallier l'important

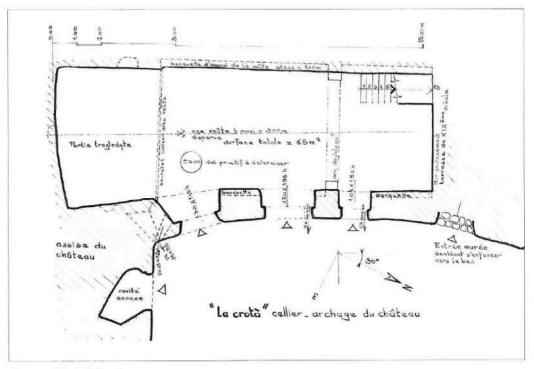
ruissellement des eaux pluviales en façade, provenant des courtines ou des différents toits, on a apporté un soin particulier à divers larmiers. Ces engravures, chenaux archaïques soulignent et l'harmonie et l'esthétique de l'ensemble.

De part et d'autre de ce local étagé sont creusées deux autres grottes. L'une, à droite, est située à un demi-niveau inférieur. Il est évident que compte tenu de la déclivité du rocher, on a été amené à « tirer à profit ». Autant que l'on puisse en juger elle est assez petite, mais bien taillée. On ne perçoit en effet que la découpe de l'entrée, l'accès étant condamné par un mur de pierres sèches. Était-ce un habitat, celui du cellérier par exemple, chargé de la perception et de la conservation des revenus en nature des fermiers? Pourquoi pas ? D'autant que d'autres ouvertures, de type fenêtres, pouvaient s'ouvrir face à la vallée de la Loire. À moins qu'il ne s'agisse que d'une annexe à sa demeure située au dessus ? Nous sommes dans une conjecture! À gauche, une cavité elle aussi artificielle et en léger contrebas, se singularise par sa forme triangulaire. Un peu plus loin, on observera que l'aménagement du rocher devait permettre d'appuyer quelques autres constructions, archaïques et rustiques, probablement en bois. L'utilisation de ces dépendances paraît, en l'état, accessoire, mais est-ce bien sûr ?

L'étude de cet espace ne permet pas d'apporter de conclusions définitives. Nous n'avons pas de trace de cheminée dans les parties subsistantes. Cet élément majeur caractérise habituellement un habitat. Mais il est improbable que dans la partie troglodytique il n'y en ait pas eu, que ce soit sur la partie droite de la *crotà*, ou que ce soit sur la demeure parcellaire, dite du cellérier. Peut-être que sous le remblaiement du sol figure quelques éléments archéologiques propres à éclairer la destination définitive de ces lieux. Nous pensons qu'il serait facile de repérer les seuils des différentes entrées. La découverte d'un dallage ou d'éléments de couverture (tuiles) par exemple, serait aussi de nature à confirmer certaines hypothèses.

En dehors du caractère curieux du troglodytisme, nous embrassons l'entité que constitue le faisandier. Nous retiendrons prioritairement deux aspects intéressants : tout d'abord de l'ensemble architectural subsistant l'imposante pièce voûtée semi troglodytique, ensuite le soin apporté à la réalisation de locaux a priori uniquement domestiques. Le développement important de grottes confère aux lieux une destination qui nous apparaît spécifique. On sait qu'à ces époques reculées, le désir comme le souci, indistinctement du paysan comme du seigneur, est le fait de pouvoir conserver des denrées périssables. Ces locaux qui sont solides, salubres, hors d'eaux (la Loire est à deux pas), hors gel, résistants au feu, à l'abri des chaleurs estivales, à l'inertie thermique avérée, présentent toutes les caractéristiques d'un monumental garde-manger. Il serait un charnier judicieux pour viandes et poissons, séchés, salés, ou fumés. Il serait propre à la conservation des semences comme des aliments mais également à l'archage des racines et de divers végétaux, voire de quelques futailles. Notons enfin que, de par sa situation au bas des escaliers taillés dans la roche, il ne se situe pas très loin des cuisines. Voilà pourquoi, nous pensons que ces locaux bien structurés ont pu s'agir, avant tout, d'un cellier remarquable.

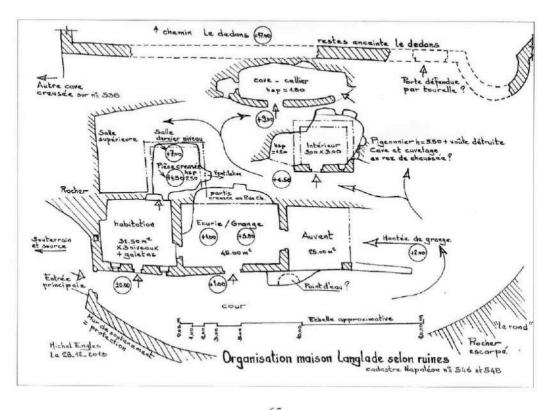
Une entreprise commerciale au Moven Âge! On l'aura compris, ces lieux trouvent toute leur signification dans le contexte du vaste mandement de Bouzols. Ils en sont le centre, un peu comme l'est actuellement une coopérative laitière ou viticole. Rayonnent du château les chemins par lesquels les fermiers acheminent, parfois sur plusieurs dizaines de kilomètres, pour le compte du seigneur, les fermages payés en nature et qu'il faut bien stocker et conserver. De nombreux documents (dont le 3 E 39 art 7 aux Archives départementales, Rivier notaire de Bouzols) font état de vignes sur Maniaure, à Saint-Maurice, à Fargnier, à Volhac et dans un vaste terroir situé le long de la Laussonne du côté de Coubon. Dempeyre, enfin près du château de La Roche et Bouzols où subsistent de nombreuses chambades (terrasses) aménagées dans les pentes du rocher. On retrouve aussi les transactions de toutes natures que menaient les habitants pour espérer mettre en valeur ou s'approprier certains champs bien exposés. Des échanges parfois savoureux intervenaient, comme celui, acté en 1549, par lequel Jehan Girard d'Arsac, agissant pour le compte de son épouse Marguerite Borie. Il vend ses vignes « prenfeyrées » à Loys Veysseyre de Bouzols, à charge pour ce dernier d'effectuer la construction d'une « cosvne à voulte » dans sa « maison de maistre ». Il confirme comme d'autres, tout l'intérêt porté aux vignes comme aux grottes! Cet acte est en outre intéressant, car il nous démontre qu'au milieu du XVIe siècle, des crottes se construisaient en amélioration de l'habitat rural dans la proximité du Puy.



Dessin Michel Engles.

Ici se trouvaient d'autres constructions soigneusement élaborées, dont la borie dont nous avons parlé, mais aussi un grand pigeonnier (le plafond était construit voûté, il s'est effondré vers 1980) et probablement celle de l'administrateur de la seigneurie ainsi que la maison du notaire. Certaines de ces bâtisses font corps avec la roche parfois sur trois niveaux, alternant et entremêlant suivant les opportunités offertes, creusement ou bâti à chaux et à sable. De vrais habitats semi-troglodytiques.

Dans la basse cour du château subsiste une grande grotte à l'origine naturelle, issue d'une bulle de gaz, mais qui a été agrandie notablement. Elle se développe sur deux niveaux. Vue de face, celle de droite est sensiblement carrée. Elle mesure environ 25 mètres carrés. L'autre est plus petite 3,20 m par 2 m de profondeur pour 2 m de haut. Cette dernière laisse apparaître sur la gauche une feuillure où devait être fixée une solide grille, on en voit la trace. Au rez-de-chaussée, voire même un peu en contrebas, puis il convient de descendre deux marches d'escalier pour s'y rendre, on se retrouve toujours sous un vaste abri sous roche de 7 m d'amplitude. En face du visiteur figurent quelques niches aménagées alors qu'au dessus s'ouvre, bien en vue, la grotte grillagée. Encore employé, l'ensemble a été transformé en serre, dont la façade harmonieuse, dont l'encadrement est construit en arkose, avec sa grande verrière masque en partie l'intérieur. Le caractère insolite de cette grille laisse libre cours à l'imagination. Ainsi délimité, l'espace était desservi par une porte latérale aujourd'hui murée, et contiguë à une autre cavité. S'agissait-il ici d'un chenil, d'un cachot ?



-Souterrain du château de Bouzols: dans le quartier de l'Anglade, ce souterrain a été réutilisé plus récemment comme conduit d'évacuation. Il est creusé et bâti tout au bas du neck. Depuis l'extérieur, on peut y pénétrer sur une trentaine de mètres avant de se heurter à un mur qui empêche la poursuite de son exploration. S'agit-il d'un simple égout d'évacuation ou pouvait-il le cas échéant permettre une fuite discrète? Ou à l'instar du rôle que l'on confère à une poterne, autoriser une sortie, afin de prendre à revers des assaillants?



Souterrain du château de Bouzols.

- Grottes de La Conche. Effondrées.

- Grottes de Chouvet. Orientées au sud-ouest, à 810 m d'altitude, tout au dessus du village des Boiroux. Elles forment pour l'essentiel deux salles rectangulaires, d'environ 20 m² chacune. Ces grottes sont taillées au pic métallique dans le tuf volcanique. Façonnées avec dextérité par des hommes de l'art qui ont parfaitement maîtrisé le creusement. Tout le tuf qui se prête à la taille, et c'est sans doute le seul endroit du mont Chouvet, est exploité. On remarque les aménagements fignolés à la broche ou au burin plat. Ils sont propres à l'habitat troglodytique, que ce soit les

placards, niches, ou la série d'empochements de poutres, traces ultimes permettant de restituer un plancher à mi-hauteur, bien évidemment, depuis longtemps disparu. À voir également un remarquable *fenestrou*. Un étroit couloir permettait de limiter l'accès de ces grottes pour une seule personne à la fois, renforçant de fait la sécurité ; sécurité encore consolidée par un sas bien visible. Par ailleurs des feuillures taillées dans la roche complètent le système de fermeture de la porte. À l'origine le site était plus vaste. Une partie de l'ensemble s'est écroulée et reste encombrée de remblais ce qui ne permet pas de l'interpréter pleinement.

- -Grottes de La Terrasse. Auguste Aymard, membre de plusieurs sociétés savantes, et archiviste départemental vers 1850, rapporte qu'on appelle aussi le lieu « le Rocher des Chazeaux, le rocher des Caves ou des Bornes » (ADHL 157 J Art. 4). Vers le haut de la colline et en sous-bois, la pente apparaît criblée de plusieurs dizaines de grottes creusées de mains d'hommes. Elles se développent dans des scories agglutinées. parfois sur cinq niveaux. Certaines sont indépendantes, et d'autres communiquent entre elles. Ce village se trouve à l'opposé du site de Rochaubert, qui constitue le considérable ensemble troglodytique de falaise que l'on sait, mais il est vrai, bien plus difficile d'accès. Côté grottes de La Terrasse, la brèche volcanique est nettement plus compacte, plus homogène, et donc a mieux résisté à l'action destructive du temps. À seulement 500 m à vol d'oiseau, les deux plus importants villages troglodytiques du Moven Âge en Velav se tournent le dos. L'un, Rochaubert, face au nord, l'autre, La Terrasse, face au sud. Là vécurent durant des siècles plusieurs centaines de troglodytes. Dans quelles conditions ? Difficile de discerner les parties résidentielles des parties économiques. Élevaient-ils quelques animaux ? Exploitaient-ils les cheneviers et autres terres cultivables plantées de céréales alentour ? Se livraient-ils à la pêche dans la Laussonne toute proche ? Chassaient-ils ? Sans doute ! Certains travaillaient-ils à des activités diverses, pour la seigneurie de Bouzols dont ils dépendaient ? On peut le penser. Comme par exemple sur les propriétés seigneuriales : domaine de La Terrasse. vignes de Dempeyre, moulin sur la Gagne au lieu-dit Moulin-Neuf, au pont de Moulines (ADHL, E dépôt 654 art. 3). Seule certitude, ces villages troglodytiques médiévaux étaient totalement désertés à la fin du XVIIIe siècle.
 - Grottes du Villaret, voir souterrain.
- Souterrain de La Roche Dumas. Aurait servi de refuge pour les templiers de Chaspuzac lorsque ceux-ci étaient poursuivis par les troupes de Philippe Le Bel, selon Jourda de Vaux.
 - -Orifice artificiel horizontal de Rohac (BRGM)
- -Souterrain du Villaret, le plus ancien reconnu. Il est signalé dans le cartulaire du Monastier en 985 : « Eodem tempore, vir quidam nomine Bertrandus, compunctus divina misericordia, obtulit monasterio Sancti Theophredi... unam appendariam, in Vilareto, regnante Lothario XXIX ». Le site est continuellement en cours de désagrégation tant le substrat est friable, et son interprétation demeure incertaine. Les

intempéries n'arrangent rien. Mais, en l'occurrence, pour le chercheur, la fragilité du souterrain devient parfois une aubaine. André Fromant passionné par le troglodytisme local pensait ne rien ignorer de ce site ruiné. Mais en 1979, l'effondrement d'une paroi rocheuse, suite à des travaux de terrassement, a fait apparaître au grand jour un nouvel espace souterrain. Il semble, à v regarder de près, que la chute du plafond d'une des pièces, le souterrain en possède encore plusieurs, s'est produite sur un lieu méconnu de stockage de marchandises. Là, encore en place, est apparu sous les décombres tout un mobilier archéologique disloqué. Mais les conditions météorologiques ont provoqué une inondation de la zone. Il devenait urgent d'agir avant que tout ne soit irrémédiablement perdu et l'opération fut qualifiée de fouille de sauvetage. C'est ainsi qu'ont pu être relevés, puis reconstitués, de nombreux ustensiles culinaires, certes brisés, grands récipients, pots à cuire, plats, assiettes, gobelets en céramique ; cet inventaire est complété par quelques objets en bois ou métal à caractère artisanal. L'analyse des structures a mis en évidence les trous de poteaux visant à conforter la voûte tout en soulignant aussi la précarité des lieux. La présence de niches et autres aménagements internes ainsi que le matériel découvert permet d'attester l'utilisation de plusieurs salles comme lieu de vie ou annexe d'exploitation rurale. Face aux risques bien présents de mourir écrasé, ces lieux n'ont dû être occupés que ponctuellement. et en dernier recours, lors d'incursions guerrières par exemple. Une fois le danger de ribauds, de soudards, écarté, il devait faire bon rejoindre des habitations de surface un peu moins périlleuses. De ces grottes rudimentaires, les spécialistes s'accordent à dater le matériel découvert des XV^e et XVI^e siècles. La facture de ces productions est pourtant tellement élaborée que l'on s'étonne de les trouver dans un tel endroit. On peut penser qu'il s'agissait, lors de l'effondrement, d'un dépôt provisoire. Elles seront par la suite totalement délaissées. Ce souterrain refuge, irrémédiablement détruit, aurait donc pu avoir, au moins par intermittence, une durée d'utilisation s'étalant sur 700 ou 800 ans.

AUREC-SUR-LOIRE

- Cache ou cave d'une maison à Ouillas. Ici, à la fin de l'avant-dernier siècle, se livrait une activité, « souterraine », de fabrication d'allumettes de contrebande. Tout juste si les anciens s'en souviennent pour en avoir entendu parler dans leur enfance par leurs grands-parents. La promulgation de la loi du 2 août 1872 qui instaure un monopole d'État, la production et la vente d'allumettes et qui en confie la gestion à une régie départementale, a suscité un peu partout en France, la création d'ateliers clandestins. L'un se trouvait au village d'Ouillas. Des petits tripatouilleurs confectionnèrent à partir de bûchettes de pin, à moins qu'il ne s'agisse de bouleau, fendues sur une partie de leur longueur, une sorte de petite brosse dont il suffisait de plonger le bout des dents dans un bain composé d'un mélange de soufre et de phosphore. Je me souviens avoir vu l'un de ces petits objets, qui évoquaient pour mon imaginaire d'enfant, des hérissons. Je m'en suis même servi. On procédait en théorie comme avec les pochettes

d'allumettes commerciales. Mais bien souvent le soufre ne formait qu'un seul morceau. Il fallait d'abord le fragmenter, puis si un bout de soufre suffisamment gros restait collé au bâtonnet qui se présentait, on pouvait alors prélever l'allumette en la cassant à la base de la souche. En cas contraire, on recommençait l'opération. Mais il arrivait régulièrement que l'on se retrouve avec une dent, peu ou partiellement recouverte de soufre, irrégulière, et plus ou moins longue. On pouvait alors craquer l'allumette qui heureusement était facilement inflammable. Colporteurs, marchands ambulants et autres *roulants*, comme nous les appelions, se livraient à leur petit trafic illégal, en proposant en douce cette pauvre marchandise avec d'autres produits (savons, peignes, boutons, élastiques...) en faisant du porte-à-porte dans les campagnes, ou même à la sortie de la messe. Ce délit était puni d'une amende ou d'une peine pouvant aller jusqu'à six mois d'emprisonnement.

- -Grotte de Mandrin. Elle porte le nom du célèbre contrebandier. « Octobre 1754. Mandrin quitte Saint-Bonnet-le-Château après avoir pillé les caisses du receveur des gabelles. Il traverse le plateau de Saint-Maurice, franchit la Loire à Nurlet, traverse Aurec puis les gorges de la Semène avant de gagner les montagnes du Vivarais » (Firminy et la vallée de l'Ondaine, Pierre Troton et Jérôme Sagnard, Editions Alain Sutton, 37540 Saint- Cyr-sur-Loire). Au cœur du granite, cette assez vaste cavité naturelle de 8 m de long sur 5 m de large, pour une hauteur moyenne de 2,50 m, est située à mi-pente sous un énorme rocher, sur la rive gauche de la Semène, en aval de la célèbre tour d'Oriol.
- -Mine de plomb argentifère, située, rive gauche du fleuve Loire à Nurlet, en un lieu que les Aurécois connaissent sous la qualification mystérieuse de Rocher du Trésor. Le rocher fait face à l'embouchure de la Semène, non loin de la limite du département forézien. On ne peut progresser que courbé en deux, dans cet étroit boyau, long d'une quarantaine de mètres, coupé en son milieu par un siphon empli d'eau. Celui-ci, une fois vidé, l'exploration a pu se poursuivre jusqu'au front de taille où subsistait encore en place, le tabouret à trois pieds (*selou* en occitan) et le pic du mineur. Était-ce cela le fameux trésor du rocher ? À n'en pas douter pour les ados que nous étions. Explorée par J.-P. Béal, G. Chanon et les frères Villard, en 1965!
- -Mine de plomb argentifère des gorges de la Semène située sur la même veine que celle se trouvant en face sur la commune de Saint-Férréol-d'Auroure. Excavation peu profonde d'une dizaine de mètres tout au plus.
- -Mine d'uranium de Presles. À 50 m du ruisseau des Rivoires. Descenderie inclinée à 45° sur une trentaine de mètres de longueur. Exploitation au cours de l'année 1961 (source Areva). S'agit-il du même souterrain exploré par des enfants au cours des années soixante qui se situait sous une murette, après le plat du *rasa* de La Moure?
- -Souterrain du Cortial. Après la dernière guerre, son entrée, était encore visible, dans l'ancienne grange de la ferme Reviron. Il se dirigeait en direction d'Oriol.

- -Souterrain de la ferme de La Rote. « D'après les anciens il se trouve sur le fenil de la grange de la ferme de La Rote et se dirige vers Oriol ». Note de Boissier, dans La Région illustrée, n°7, historien de Firminy.
- -Souterrain d'Oriol. Nous le mentionnons pour souligner l'extravagance de son parcours qui nous conduirait, selon le même Boissier, le narrateur d'Oriol, au château des cent soixante cinq fenêtres, autrement dit le couvent de Sainte-Marguerite à La Séauve. Autant dire qu'il n'existe que dans l'imaginaire, un peu trop fertile en la matière.
- -Souterrains dans le bourg, vers l'église et sous la place des Marronniers. Furent explorés, à la bougie, par des générations de jeunes Aurécois.

AUZON

- Aménagements de Chassignole.
- Grotte des fées.
- -Grotte Saint-Laurent. Elle est située en contrebas du village non loin de la rivière, l'Auzon. Cette grotte avait retenu l'attention du photographe Minaire, éditeur de cartes postales, au début du siècle dernier. C'est ainsi que la célébrité de cette grotte perdure encore jusqu'à nos jours. On y voit à côté de son chien, un chasseur nonchalamment appuyé sur un éboulis de roches. Par la suite le propriétaire des lieux en consolida et ferma l'entrée afin qu'elle puisse servir d'entrepôt pour son usage personnel.
 - -Mine de sulfo-antimoniure, Lubière 1884-1939.
 - -Mine d'holmium (terre rare), Grigues et La Taupe 1813-1955.
 - Mine de sulfo-antimoniure, Rilhac. 1885-1939.
- -Souterrains du bourg. Le terrier d'Auzon (1 J art. 858 aux ADHL), du reste fort bien documenté et dressé au XVII^e siècle, reprend l'ensemble des constructions de la ville close. Dans une imbrication propre à ces lieux médiévaux faits de venelles, de passages étroits et de souterrains, les maisons s'entassent, se faufilent, tant bien que mal à l'abri des murailles. Plusieurs maisons, assises sur le rocher quand elles n'y sont pas totalement enchâssées, possèdent caves et cuvages. Il est vrai que nous sommes dans une région où la vigne est amplement cultivée, et qu'il est préférable de sauvegarder ses récoltes, bien à l'abri, loin des convoitises. Riche d'un passé médiéval, encore architecturalement très marquée, cette cité érigée sur un éperon de grès houillé, possède aux dires de nombreux habitants un sous-sol parcouru de plusieurs souterrains. Le plus important relierait l'ancien couvent des bénédictines à la collégiale. Mais paraît-il, en partie effondré...! Par l'entremise de monsieur Bejot, nous avons pu accéder à certains de ces espaces, situés sous le château. Le cuvage le plus important mesure 10,40 m de

long par 6,45 m de large. Cette dernière mesure étant prise entre les piliers hexagonaux qui soutiennent par des trompes banchées la voûte en pierres apparentes en croisée d'ogives, à plus de 4,50 m de hauteur. À ce premier niveau souterrain, le rocher occupe déjà intégralement les parois latérales. Quelques aménagements sont à noter : deux placards, dont un placard de rangement à l'embrasure sculptée ogivale et surtout trois pertuis permettant le remplissage des tonneaux situés au niveau inférieur. On notera que ce dispositif fonctionnel se retrouve dans nombre de caves visitées.

La cave inférieure mesure 9,80 m de long par 5,10 m de largeur. Elle a, comme on peut le constater, des dimensions plus restreintes. De ce fait, cette dernière bien que sous-jacente au cuvage semble pourtant postérieure. Elle aurait, autant que l'on puisse en juger, été élaborée dans le roc par surcreusement et à l'aplomb de la précédente, en laissant en place, afin de ne pas fragiliser l'édifice, des épaulements à mi-hauteur sur lesquels vient s'appuyer une voûte bâtie en plein cintre. Bien que plus petite, elle reste, pour autant, étonnamment imposante. Un large escalier rejoint latéralement et directement l'extérieur par une porte à deux battants.

Ailleurs d'autres caves, parfois à la voûte en anse-de-panier, de dimensions plus modestes, adoptent le même dispositif de superpositions du cuvage et de la cave. Le sol est tantôt à même le rocher et tantôt en galets pavés. Dans certaines, nous avons pu observer encore la présence des foudres, des tonneaux, des outils et divers matériels



utilisés par les vignerons d'autrefois. Une étude plus complète apporterait un éclairage plus précis et autrement captivant de ce qui a constitué une part importante de l'activité viticole, en particulier en repérant les rampes d'accès, les couloirs de liaison de caves en enfilades ou en dégageant certaines galeries obstruées, obstinément énigmatiques. Mais je sais que l'association des Amis d'Auzon s'y investit corps et âme.

-La citerne du château. Afin de garantir la bonne qualité de l'eau, la citerne de forme cylindrique est enterrée ou plutôt creusée dans le rocher. Elle a trouvé sa place à l'avant du château, non loin du seuil de la porte d'entrée. La paroi est recouverte d'un enduit au tuileau, alors que le fond est revêtu de carreaux carrés d'environ 30 x 30 cm. Comme dans bien des cas un puits, situé ici en son centre, favorise le soutirage. Aux dires du maître des lieux, cette citerne permettait de stocker jusqu'à 150 m³ d'eaux pluviales recueillies sur l'ensemble des terrasses et divers toits de la place forte.

AZERAT

- -Mine de sulfo-antimoniure, Rilhac. 1885-1939.
- -Souterrain de Leuge ou de La Leuge. Accès par un puits. Localité détruite entre Azerat et Lindes (J.-C. Besqueut).

BAINS

- -Abri sous roche des Serres.
- -Cave du Loup. Cette petite cavité du Devès, ne fait guère plus de 4 m². Et pourtant on est là dans une excavation enclose, en forme d'ampoule. Quelques aménagements y figurent, comme une niche, ainsi que la feuillure caractéristique du système du blocage d'une porte depuis longtemps disparue. L'étroit couloir d'entrée, unique accès, d'ailleurs seule ouverture, d'1 m de large pour 1,95 m de haut, s'ouvre face au nord. Un peu juste pour cacher sa famille ! Peut-être vous direz-vous qu'il ne s'agit là que d'un de ces modestes abris de berger que l'on retrouve un peu partout. Certes. Mais celui-ci est souterrain (plan J.-R. Mestre, 1999).
- -Grottes de la garde de Moutet. Au sud de cette colline, quelques cases troglodytiques, probables habitats, ont été épargnées lors de l'exploitation industrielle de la carrière de pouzzolane qui s'ouvre au même lieu. Ce ne fut pas toujours le cas. On a connu plusieurs entreprises de production de granulats qui ne se sont pas embarrassées de telles considérations et ont irrémédiablement, de quelques mouvements de godet de tractopelle, effacés ces vestiges, sans doute trop pauvres mais surtout encombrants témoignages du passé! Dans les habitats qui subsistent accessibles et situés dans la pente, on remarque facilement les traces des outils. On notera que le traitement de surface dénote une sûreté du geste de l'ouvrier. La présence de motifs réguliers, formant parfois de gracieux chevrons en atteste. Les six piliers conservés lors de l'élaboration

des alvéoles, assurent un maximum de sécurité aux occupants, en parant aux éventuels risques d'effondrement. Quelques vestiges subsistent alentour, comme par exemple dans le fond du stand de tir installé dans la carrière, ou le long du GR, en direction de Bains. Presque totalement enterrés, ils matérialisent l'installation d'une colonie de plusieurs dizaines de troglodytes.

-Grottes de Lesbineyres, ou Las Bineyres, des grottes taillées, aux deux entrées ? Au rythme de leur comblement par des décharges de matériaux en tous genres et l'excavation en carrière de pouzzolane, parions que ce site soit à ranger au rayon des souvenirs d'ici à peu de temps.

- Grottes et souterrains de Montbonnet. Jadis la puissante famille des Montlaur exerçait sa protection sur ce village médiéval. Au nord du Devès, agglutiné sur les pentes les mieux exposées de la colline, Montbonnet domine un important carrefour de routes antiques. Il ne reste plus beaucoup d'éléments de la place forte, si ce n'est l'emplacement des fossés ainsi qu'un énorme bâtiment passablement transformé. Il s'agit des anciennes écuries du château médiéval. À l'avant, trois imposantes grottes. profondes d'une vingtaine de mètres, arguent pour une extension sous forme de remises. Elles s'ouvrent sur un vaste espace aménagé (cf. source, DRAC Auvergne). Un florilège de toponymes évoque par ailleurs des espaces souterrains : terroir de la baulme, le clusel, terroir de la chazorne, la talhade, le talhapan, le terroir des crosteilhs. Tous ces termes sont repris abondamment dans le terrier de Montbonnet de 1522 (ADHL 1E art. 115). Sait-on seulement que dans le bas de la butte se trouvent quatre moulins à blé ? On se plaît à imaginer au matin, ânes et mulets parcourant les chemins de la butte. Ces *charrevroux* se faufilent devant les innombrables habitats troglodytiques. ou semi-troglodytiques. Ils contournent les rares constructions bâties à proximité de la voie publique. Les animaux de bâts effarouchent les poules vagabondes, réveillent les cabots encore assoupis. Alentour alertés par les grelots, les jappements des chiens, les enfants, petits et grands, artisans, ménagères, émergent soit des maisons soit des cavernes, au milieu des gorets. Car ils sont très nombreux en ce temps-là. Chaque maison ou presque a son « étable à pourceaux » (sic). C'est d'autant plus notable que l'on ne parle pas d'autres mammifères. On interpelle les muletiers, porteurs des dernières nouvelles du pays. Tous les troglodytes sont aux aguets, le village s'anime. vit. Le long de la voie Bolène, le rocher qui se bombe sur la plaine à une cinquantaine de mètres de hauteur est un véritable gruyère. Les scories soudées sont faciles à creuser, les habitants ne s'en sont pas privés. Juxtaposées les unes aux autres, des habitations troglodytiques et autres cavités dont la fonctionnalité nous échappe, se succèdent en grand nombre. Certaines grottes sont encore utilisées comme cabanes de jardins ou garages, mais beaucoup d'autres sont à l'abandon et donc en voie d'effondrement. Ce n'est pas d'hier. Je me souviens y avoir vu délaissé, il y a une cinquantaine d'années, un corbillard hippomobile. D'aucuns disent qu'un souterrain irait même jusqu'au château de Pigevres.

En face du village se trouvent plein sud, quelques grottes ou souterrains foncièrement effondrés du Soleilhadou.

-Souterrain de Cordes. Souterrain du château de Cordes, devrions nous dire. Car si les seules traces apparentes de cet édifice, profondément remanié au fil du temps en corps de ferme et habitation, se bornaient il y a 60 ans à un reste de tour, il se pourrait fort bien qu'en ce début de siècle l'ultime vestige du château, se trouve sous terre. Plusieurs témoignages d'habitants concordent. Ce souterrain a encore servi de cache d'armes, au cours de la dernière guerre... en fait rien d'autre que quelques fusils de chasse soigneusement huilés et emballés! Les autorités tentèrent de les réquisitionner. Quelque peu réticent à se mettre hors la loi, l'un des habitants avait hésité. Une grande gueule avait su le convaincre : « Gardes les, sinon avec quoi tu vas te défendre! ».

Un autre témoignage prégnant fait état des risques que l'antique souterrain faisait courir aux lourds attelages mécanisés. Rien à voir avec les tombereaux des chars à bœufs. dont le poids semble négligeable en comparaison. On répétait à qui voulait l'entendre. qu'en passant dessus, un jour, équipage et matériel pourraient très bien se retrouver ensevelis et disparaître totalement. Âgé de 80 ans, notre témoin qui en tremblait rien que d'y penser, était encore jeune à l'époque. À chaque fois, durant la manœuyre, il redoutait un malheur. C'est dire la peur, la hantise, sentiments fondés ou non, que lui inspiraient ici ces cavités assurément insondables? Soixante années sont passées et le souvenir reste vivace. Fantasme-t-il quand il emploie le terme d'oubliettes ? Par leurs propos, les gens nous surprennent aussi quelquefois. Mais si l'on vous dit que c'est une pelle mécanique qui en a fait les frais quelques années plus tard, vous évaluerez par vous-même et comprendrez sans doute une telle réaction. On a dégagé l'engin et comblé le trou. Toujours est-il que ce souterrain partant du château filait sous le domaine attenant, puis suivait la pente de ce qui allait devenir pour partie, la rue des Framboisiers. Après son passage sous la route D 589, il ressortait enfin, après 220 m de parcours et avec seulement un peu moins de 13 mètres de dénivelé, en contrebas, à la base d'un mur de soutènement, non loin du ruisseau de Cevssac.

- -Souterrain refuge de Fay. L'entrée était judicieusement dissimulée dans la calada de l'étable et donc difficilement détectable. En serpentant dans un long couloir particulièrement scabreux qui s'enfonce 17 m sous terre, on accède à une première salle assez vaste, avec 2,50 m de hauteur sous plafond. Celle-ci est suivie d'une seconde beaucoup plus grande d'où l'on pouvait s'échapper encore par deux issues aujourd'hui obstruées à moins qu'il ne s'agisse d'un développement inconnu. Les scories soudées affleurent sous les maisons et parfois sont façonnées jusqu'à mi-hauteur des bâtiments. La plupart du temps des fermes et autres constructions sont adossées à la montagne. Nul doute que le village s'enfonce lui aussi dans cette roche rouge si facile à tailler. Ici se trouvent des écuries et des caves à fromages souterraines. Alors que plus loin résonnent sous nos pas, des antres inconnus, mystérieux. Secrets bien gardés, n'en déplaise aux curieux.
 - -Souterrain du mont Marche. DRAC Auvergne.
- -Souterrain de la chapelle Saint-Roch de Montbonnet. L'entrée, devenue inaccessible, se situe au pied du chevet et se poursuit en droite ligne durant une

quarantaine de mètres. Il est orienté au sud-est, m'indique Bernard Galland, mon informateur qui me sert de guide et se souvient y être entré il y a quelques décennies. Nous restons perplexes sur l'utilité d'une telle réalisation.

-Souterrains dans le vieux bourg, près du château.

BARGES

- Aménagement de Barges.
- -Aménagement du Monteil.
- -Grottes de Traymont Pastour. Plusieurs emplacements disséminés sur cette petite colline de scories (signalement de B. et J.-R. Mestre).
- -Souterrain de Barges, ou puits funéraire, mentionné dans le journal L'Éveil du 10 mai 1978 : « M. Auguste Bonhomme qui labourait en bordure du CD 53 à un kilomètre de la localité en direction de La Brugère sentait brusquement son tracteur s'enterrer... Accusant une gîte importante, il ne fallut pas moins de deux tracteurs de 80 CV pour retirer l'engin de sa fâcheuse position. On découvre alors une cavité de quatre mètres de profondeur aux extrémités desquelles une galerie semble continuer sous terre... ».

BAS-EN-BASSET

- -Citerne du château. Des visiteurs imprudents risquant de s'y fracasser les os, l'association des Amis de Rochebaron, pour des raisons évidentes de sécurité, en ont condamné l'accès par une chape de béton. Ils se sont promis de remettre en état cette citerne à une date ultérieure. Je relate ici les informations qu'ils ont bien voulu me communiquer. Cette citerne probablement taillée dans la roche est chemisée de briques. L'aspect cylindrique, pour trois mètres de diamètre et sa forme resserrée vers le haut fait penser un peu à une bouteille de lait. Bien qu'elle reste passablement encombrée de gravats et autres détritus, la contenance envisageable doit être probablement supérieure à 30 m³.
- -Galeries d'exploitation d'argile de Ranchevoux. Le gisement est situé dans un banc d'argiles ferriques. La concession a été octroyée à M. Verdié, pour le compte des Aciéries & forges de Firminy, le 18 août 1876. Durant des millénaires, les nombreux potiers de la plaine bassoise se sont approvisionnés auprès de ce gisement argileux. Comme l'argile s'insère entre les strates de grès, il a été jugé plus facile, mais peutêtre plus risqué, d'exploiter le filon en souterrain. On a qu'une faible idée du volume d'argile extrait, mais à en juger par les galeries qui s'effondrent encore de nos jours, lors de travaux de terrassement ou de voirie, nul doute que ce gisement présentant des qualités exceptionnelles a été très exploité.

- -Mine de fer de Navogne, 1872-1919. Le minerai de fer est relativement rare dans le département. Cependant comme cette mine possède plusieurs galeries d'accès, on peut supposer que la production de ce filon fut d'autant plus importante que l'exploitation s'est poursuivie plusieurs décennies.
- -Souterrain de La Couleyre. « L'entrée du souterrain de La Couleyre est absolument introuvable » ...Ainsi s'exprime Albert Boudon-Lashermes (nous nous attarderons plus longuement sur ABL, ce personnage illustre, dans la rubrique sur Brives-Charensac où un chapitre lui est consacré). Et de poursuivre... pour résumer, qu'il se trouve non loin de Ranchevoux, dans une rase, près d'une muraille au milieu de rochers, sous des buissons, en direction du château de Rochebaron. Il faut enjamber le trou, dit-il, qui est à hauteur du genou et se laisser glisser ensuite dans la caverne dont il est l'orifice. On se trouve alors dans le vestibule du souterrain qui, un peu plus loin, donne accès à deux galeries dont l'une est le prolongement de l'autre. Il effectue cette visite avec Hilaire et Jean Théillère, Lucien Ughetti, Michel Smith, le samedi 7 mai (année ignorée, notes inédites).

BEAULIEU

- Aménagements du mont Recours.
- -Aménagements au suc de Courriol.
- -Grottes de Mazeyrat. Cave des Sarrazins. Plan dressé par B. et J.-R. Mestre, J.-C. Besqueut. J. Gallien, en 1999. Bien qu'en partie effondrées, 3 cellules creusées s'offrent à la vue. Les 2 plus importantes communiquent entre elles par un étroit couloir. Le site se développe à l'arrière d'une étendue herbeuse. La superficie avoisine 70 m² utiles. Encore visible, ce lieu de vie élaboré dans une roche pulvérulente, reprend bon nombre des aménagements troglodytiques classiques : couloir, niches, banquette, anneaux, etc.
 - -Grotte des Claudettes.

BEAUNE-SUR-ARZON

- -Grottes.
- -Mine de la Gouise. Dans le ravin de la toute petite rivière seul subsiste une sorte de tumulus d'environ 100 m de long par 50 de large. Il s'agit de la halde dont le volume des déblais estimé par le géologue J. Demarty en 1911 s'élève à environ 20 000 m³. Aucune entrée de galerie n'a été décelée à ce jour. Bien que parcouru en tous sens par plusieurs chercheurs et historiens au XX° siècle, dont Roger Mathieu et Francois-Hubert Forestier qui se sont penchés attentivement sur ce site d'extraction de plomb argentifère de cuivre et d'antimoine, celui-ci garde en partie son mystère. S'ils évoquent la présence en abondance de poteries de l'époque gallo-romaine et s'ils retiennent tous deux une activité de transformation des minéraux extraits, ils reconnaissent humble-

ment qu'ils ne peuvent conclure qu'à une très ancienne activité minière. Peut-on malgré tout émettre une hypothèse ? En 1911, J. Demarty constate l'absence de végétation sur la halde. Pour m'être rendu sur place, j'ai pu constater que la zone d'exploitation est actuellement entièrement recouverte de taillis et fougères. Cela n'est pas étonnant. Les bois environnants ont déversé naturellement feuilles, aiguilles de pins et autres dépôts organiques sur ce sol à l'origine stérile constituant un humus sur lequel des plantes ont pu progressivement s'installer et prospérer en un siècle. De ce fait, il paraît naturel de conclure que la production avait cessé au cours des siècles précédents, mais sans doute pas à une période aussi ancienne que le Moyen Âge et sans doute pas au XIX^e, auquel cas les habitants du cru en auraient gardé la mémoire lors de la visite de Demarty. Il paraît raisonnable de retenir le XVIII^e siècle, pour la mine de la Gouise, période culminante des prospections et extractions majeures du plomb argentifère, de cuivre et d'antimoine, ceci n'excluant d'ailleurs pas à cette époque la reprise d'une exploitation plus ancienne.

BEAUX

-Abri à flanc de falaise près du Ramel. « À mi-hauteur de la paroi, on peut apercevoir un semblant de grotte que les habitants nomment La Cave de la Seille, et qui aurait abrité de nombreux prêtres pendant la Révolution et plus tard, des jeunes gens



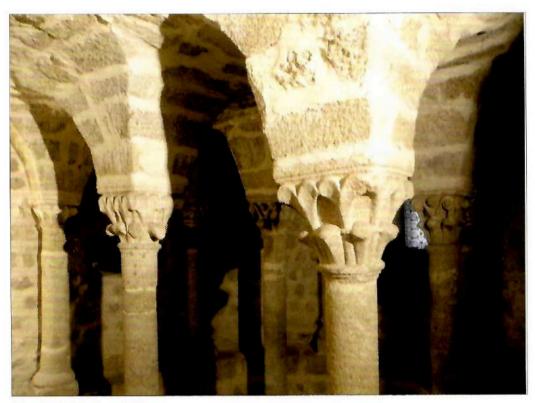
Le ruisseau du Ramel.

qui ne voulaient pas rejoindre les camps de travail. (Escapades, juin 2015, publication de la communauté de communes d'Yssingeaux).

BEAUZAC

-Aqueduc du Fraisse bas. Du lieu-dit, de nos jours, entièrement ruiné, il ne reste plus quasiment « pierre sur pierre ». Cependant là se trouvait un important moulin banal dépendant directement de la seigneurie ecclésiale du domaine dit de La claustre du Fraisse. Ce moulin possédait trois meules, une pour le froment et deux pour le seigle. Il était alimenté par un puissant besal qui trouve son origine dans le petit ruisseau du Ramel. Ces béals, (optons pour un pluriel en béaux ou beaux) ou biefs, sont en règle générale à ciel ouvert. Ici, le canal devient souterrain, ce qui fait sa singularité, et s'enfonce sous le chemin qui va du Fraisse à Vaures pour rejoindre le moulin. Merci à Hélène Chalier qui m'a indiqué ce particularisme.

-Crypte souterraine de l'église de Beauzac. Le cartulaire de Chamalières mentionne la paroisse de Bauzac, ou Beauzac, en 923. Si une petite église existait au X^c siècle, ce qui n'est pas démontré, elle a disparu et on ne peut assimiler la crypte à



Crypte de l'église de Beauzac.

une chapelle ou petite église primitive. En effet la crypte est située exactement sous le chevet et à l'aplomb de l'église qu'elle supporte. Sa construction en bel appareil a été pensée comme partie intégrante de celle-ci. Cette pratique qui consiste à édifier des églises, en y adjoignant des cryptes, est fréquente aux XI°-XII° siècles. Or c'est la période d'édification de l'église romane Saint-Jean-Baptiste.

Elle a été redécouverte lors de travaux en 1847. Christian Sapin, archéologue et historien, auteur de l'ouvrage Les cryptes en France (p. 233, Editions Picard, 2014), référence celle de l'église de Beauzac, en la matière, d'espace-halle : « Les chapiteaux à feuillage se retrouvent dans le décor des arcatures murales. La porte d'accès comporte une feuillure tout comme la niche (à reliques) du mur occidental que surmonte une fenestella s'ouvrant dans l'escalier d'accès au sanctuaire ». La fenestella permet aux fidèles d'apercevoir les reliques.

À l'origine, deux entrées permettaient un cheminement sous l'autel. La crypte forme trois travées d'arêtes. Elle comporte 12 colonnes. On discerne, ici ou là, quelques traces de peinture rouge sur les magnifiques chapiteaux qui les surmontent. Si une petite baie dispense un peu de lumière, la crypte reste plutôt dans la pénombre. Elle lui confère, malgré sa taille (3,70 m de long par 4,10 m de large), une atmosphère, à la fois émouvante et grandiose. On y vénérait, selon la tradition, les reliques de sainte Agathe.

-Galerie de mine du Monteil. Sensiblement orientée à l'est, à quelques dizaines de mètres des bords de Loire. En trouver l'entrée relève du miracle. Il ne reste plus beaucoup de personnes susceptibles de vous y conduire. Joseph Jourda est de ceux-là. Les mineurs se sont aventurés dans l'arkose sans doute au prix de beaucoup d'efforts. La roche très compacte a manifestement gêné leur progression. Du coup afin de limiter le travail, la galerie est étroite en largeur, elle n'excède guère plus d'un mètre et sa hauteur ne dépasse pas plus d'un mètre soixante dix. En outre la visite est compliquée par une nappe d'eau dans laquelle on patauge sur une trentaine mètres. Ensuite la galerie se divise en deux sur une vingtaine de mètres et l'on arrive enfin au front de taille des deux boyaux. Les trous de barre à mine jalonnent tout le parcours. On s'interroge. S'agit-il d'une galerie de prospection ou d'exploitation? Le filon de plomb argentifère existe bel et bien. Vraisemblablement prometteur de prime abord, il perdit par la suite beaucoup de consistance au fur et à mesure du creusement. Dès lors l'abandon du site s'avérait inévitable.

BELLEVUE-LA-MONTAGNE

- -Aménagements du château de l'Arzon.
- Aménagements de Creymerolles.
- -Grotte du château de la Reine, ou de la Dame blanche.

« Cette grotte est taillée aux trois quarts de la hauteur d'un rocher situé au nord-ouest du château de l'Arzon, sur la rive droite de la rivière de ce nom. Ce rocher s'élève à pic du côté de l'est et du midi et offre une rampe très difficile des deux autres côtés. On arrive à la grotte, dont l'ouverture est tournée au sud-est, par un étroit et très dangereux escalier taillé dans le roc qui est interrompu çà et là et qui n'arrive pas jusqu'à l'ouverture, en sorte que le visiteur est obligé de faire un mouvement circulaire de droite à gauche et d'enjamber un espace vide pour pénétrer dans la cavité... cette grotte est un carré long, mesurant à peu près huit pieds en largeur et un peu plus du double en longueur, sa hauteur est de six pieds. Jadis une cloison granitique, dont il reste encore quelques vestiges, coupait l'enceinte en deux parties à peu près égales. La voûte est très irrégulière et présente sur quelques points de sa surface des traces non équivoques des instruments qui servirent à la tailler. Telle est la grotte de la Reine dont on ignore l'origine et la destination. Maison d'habitation ou forteresse... poste militaire gaulois : que de suppositions possibles! Mais que dire du nom de Reine que porte cette grotte? La Dame de l'Arzon qui crie et pleure sur son rocher situé non loin de là ne serait-elle pas la Reine de Sereys? La proximité des lieux et la presque synonymie des noms nous porterait à le croire... ». Extrait des Tablettes historiques du Velay, 11, p. 65.

-Grottes de Coutarel.

- -Mine d'uranium de Ligonzac, 1959-1960. Puits de 34 m de profondeur, accompagné de 4 niveaux de galeries (Areva).
- Souterrain du château. « Souterrain légendaire allant de la tour jusqu'au château de l'Arzon. Dans les murs épais de 2,50 m la galerie est obstruée ». Source Jean Peyrard, Renouveau du 5 novembre 1978.

BERBEZIT

- Souterrain du château. Selon nos informations, près du vestibule, dans une salle voûtée, dans un angle opposé à la porte une issue murée permettait de descendre dans un souterrain conduisant dans la forêt

BESSEYRE-SAINT-MARY (LA)

- Souterrain au château du Besset.

BLASSAC

- -Abri Les Battants. Alt. 520 m. Magdalénien final et supérieur, badegoulien.
- -Grotte de La Girardie (BRGM).
- -Mine de plomb, argent et sulfo-antimoniure, Promeyrat 1877 fermeture inconnue (BRGM).
 - -Souterrain Blassac 1 (BRGM).
 - -Souterrain Blassac 2 (BRGM).

BLAVOZY

-Abri de Blavozy, grottes de sable, à La Roche du Gouvet. Alt. 760 m. Il est situé non loin de l'angle que forme l'ancienne route nationale avec la route qui conduit à Saint-Etienne-Lardeyrol. On notera que le lieu-dit riverain, Le Clauzel, fort de seulement quelques maisons habitées, s'assoit de même que le site étudié, sur des parcelles communales placée de part et d'autre de la route menant à Saint-Etienne-Lardeyrol. À l'origine, cela est visible sur le cadastre napoléonien, ces parcelles n'en formaient qu'une seule, sans aucune construction. C'est sur cette parcelle que se trouvent les grottes. Clauzel est un mot signifiant enclos, parfois souterrain, ou enclos souterrain, ce qui est le cas. Le fait que ces parcelles soient communales, démontre qu'elles dépendaient initialement et indivisément d'un groupe d'habitants des grottes. Ceux-ci les ont progressivement abandonnées. À défaut de pouvoir retrouver les ayants-droit, cette parcelle est passée, comme dans de nombreux autres cas similaires, dans le domaine public, lors des dénominations cadastrales et devenue ainsi propriété de la commune de Blavozy. Les quelques maisons du village nouvellement bâti ont conservé le nom du toponyme ancien, clauzel, devenant Le Clauzel. Le site des grottes a été aménagé pour partie en habitats troglodytiques sur deux niveaux. Le rez-dechaussée est développé sur plusieurs cellules, qui communiquent entre elles. L'une présente une sorte de banquette assez large. À l'étage n'apparaît qu'une seule petite grotte. Il y figure une échancrure de cheminée, dans laquelle se voit nettement le travail de taille, avec tirage latéral, grâce à une petite ouverture. Deux anneaux taillés dans la roche semblent avoir beaucoup servis. L'effondrement conséquent laisse voir sur les énormes blocs qui se sont détachés de la paroi, des trous de boulins, une gâche de fermeture à virgule. Nombreux sont les aménagements taillés sur la vire qui constitue le chemin d'accès, comme les traces d'outils, pioche mare. Il y a tout lieu de penser qu'il existait un autre chemin d'accès conduisant à l'étage. De nombreux et probables habitats troglodytiques sont contemporains et vraisemblablement pour partie liés au début de l'exploitation des carrières. On retiendra que le site de Blavozy est le seul en Haute-Loire à avoir été créé dans l'arkose. Cette zone non équipée constitue un espace naturel, à protéger ou dangereuse, selon la terminologie cadastrale. Vous voilà mis en garde lors de votre prochaine visite des Grottes de sable, du Clauzel, de Blavozy! Les carrières exploitent du granite à cordiérite et des bancs de grès ou arkose. On notera qu'en dessous de la route et à mi-pente du fond de la vallée où coule la Sumène, existe une autre petite grotte naturelle. « Fouilles des abris sous roche ». F. Dufau, A. Laborde. P. Bout. Bulletin société académique du Puy, 1965-1966, Magdalénien.

- Aménagements de Montferrat.

BLESLE

- -Citerne du château.
- -Fontaine de sainte Natanèle ou Nathalène. Cette sainte ariègeoise vécut à Pamiers au IV siècle. Elle y sera décapitée. On ignore comment ses reliques se sont

retrouvées à Blesle. Elles étaient conservées dans une châsse qui disparut au moment de la Révolution.

À Blesle, la source se trouve au nord, derrière les maisons qui bordent le Vallat. On poursuit le sentier en négligeant la direction de Chadecol. Encore quelques pas et contournant un muret nous y sommes. Au bas des Fontilles, l'eau filtre à travers les fissures d'un rocher et s'écoule dans le réceptacle évidé souterrain qui est taillé à sa base. Une grille solide, qu'encadre une muraille, pare les risques de noyade, plus qu'elle n'en interdit l'accès. Le culte de sainte Natalène était très populaire sous l'Ancien Régime et faisait l'objet d'une grande dévotion. Sa fête avait lieu le 5 novembre. De nombreuses petites filles se prénommaient alors Natalène, Nataleine ou Natalaine. Même après la Révolution l'estime de la sainte est demeuré vivace. Pour preuve, j'ai relevé sur la première décennie de l'état civil de la commune, 13 naissances qui portent ce patronyme.

Cette propriété paroissiale reste cependant largement méconnue, y compris de certains habitants de Blesle. Il suffirait d'un petit panneau directionnel et explicatif, d'un coup de peinture à la grille, pour redonner, à peu de frais, un peu de lustre à ce lieu qui fait son histoire.

- -Grottes au bas des coteaux de Fontilles, galeries de mine, près du ruisseau du Merdan (ou de La Belan).
 - -Grottes profondes des orgues du Rivet.
 - -Grottes au dessus de Basbory dans les falaises.
- -Maison demi-troglodytique. En direction de Montignat au-delà du pont de Bourgneuf, sur la droite. Ce vaste habitat-refuge doté d'une cheminée imposante est en grande partie effondré.
 - -Mine d'antimoine de Basbory, fermée en 1958.
 - Mine de sulfo-antimoniure de Cheylat, 1892-1984.
- -Mines d'antimoine et de fer, vestiges de travaux faits, dit-on, par les Anglais à La Fage et à La Chirèze. Information donnée par Auguste Aymard en 1875 (AD 157 J art.13).
- -Mine de sulfo-antimoniure de Marmeissat, 1886-1984. Production d'antimoine métal 1 000 tonnes (Christian Vialaron : C.V.).
- -Souterrain de la tour du Massadou, sous pigeonnier, entrée condamnée. Rejoignait-il le bourg comme certaines personnes me l'ont assuré ?
- -Souterrain du bois des Pairs. Il se trouve non loin de la chapelle de Notre-Dame de la Chaigne. En suivant l'ancien bief, durant une bonne soixantaine de mètres, on l'aperçoit à main droite dans la pente. Une cavité taillée, d'environ 4 m par 3,50 m et 2,40 m de haut, se tapit sous le rocher. À l'avant de l'accès principal on remarque qu'il y avait une petite esplanade aménagée. Dans l'angle du rocher, le terre-plein se

trouve à l'opposé, délimité de deux côtés par une sorte de parapet. Quelques trous ouverts dans la paroi laissent imaginer un avant-toit servant de protection, probablement assez rudimentaire. L'entrée proprement dite possédait une porte. Celle-ci était placée au beau milieu du mur servant de façade à l'abri sous roche. En partie effondrée, il ne subsiste plus que des restes épars de l'encadrement. Aucune fenêtre. Un peu de lumière provient toutefois d'une chatière placée à mi-hauteur. par laquelle il est possible, avec quelques contorsions, de se glisser pour rejoindre un boyau. Ce dernier est nettement plus élaboré. On notera la courbure. Sa forme rectangulaire facilite le déplacement et. même s'il convient de s'accroupir, on en vient à bout ; 6 m plus loin, on débouche à l'air libre. La mémoire locale rapporte que ce lieu servit de refuge à des pestiférés. À deux pas de là, un cimetière leur



passage souterrain du bois des Pairs.

était réservé. Durant la dernière guerre un groupe de juifs a trouvé momentanément asile dans ce gîte, dénué de confort. Liée à un triste épisode d'une population aux abois, pourchassée par l'occupant, cette incroyable occupation contemporaine d'un souterrain refuge est bien réelle, et ce, en plein XX^e siècle. Et dire que l'on croit que ces architectures sont le propre d'époques révolues, d'époques moyenâgeuses!

-Souterrains du bourg médiéval. À lui seul un beau sujet d'étude subterranéenne. Égouts et canalisations maçonnés près de l'abbaye, vers la rue de La Rodde et sous la place du Mazel, révélés lors des travaux de voirie ou de particuliers. Étuves à l'angle de la rue du Vallat et de la rue E. Chatillon. Substructure de la chapelle des Mercoeur. On n'en a pas fini avec l'incroyable espace souterrain de Blesle. Un phénomène pratique pour gagner de la place, stocker des marchandises dans l'étroitesse d'un bourg enserré de remparts. Les habitants vous le confirmeront par une phrase sibylline, lourde de sens : « Autrefois toutes les caves communiquaient les unes avec les autres » ! Circuler en sous-sol, est indubitablement mystérieux. Suffisamment mémorable, au point qu'il a perduré et perdure encore. Dans quel but ? Probablement pour circuler discrètement, d'un point à un autre, au cas où cette cité médiévale viendrait à être assiégée.

BOISSET

-Souterrain de Chaumont. Il s'ouvre plein sud, une quarantaine de mètres au dessus du fond de la vallée de l'Ance, à environ une centaine de mètres au sud-est et au même niveau altimétrique, que les ruines d'un ancien ermitage. Sur les terrasses à l'abandon la végétation a prospéré. On entrevoit tout juste et parce que c'est la mortesaison, à l'arrière des frênes et hêtres, au milieu des feuilles et fougères, quasiment sous un abri sous roche, l'entrée moussue. Elle est sommairement aménagée. On note que des pierres de blocage la renforcent. Ensuite, par le biais d'une volée d'escalier composée de sept solides marches de granite à peine équarries, on s'enfonce quelques mètres seulement dans une galerie rudimentaire. Elle reste encombrée d'humus mais on est arrivé probablement non loin du fond. Même si son orientation, suivant un axe sud-nord, paraît devoir, suivant la rumeur, destiner le soi-disant souterrain à rejoindre Tiranges, cela semble peu crédible compte tenu de la dureté du substrat granitique, du relief et de la distance. Sa présence au milieu d'une zone de culture, plaide plutôt en faveur d'une galerie de captage d'eau destinée à l'arrosage, sans exclure totalement l'hypothèse d'une cache ou d'un silo. Merci à mon contributeur, Denis Faure qui a guidé ma recherche.

BONNEVAL

-Abri sous roche dit du Rocher des Filles. Il est situé face à l'est, dans le grand bois de Jagonaz qui domine la vallée de La Dorette. En soi cela ressemble à un amoncellement de blocs granitiques sous lequel on trouvera un refuge salutaire un jour d'orage. Donc, a priori, rien de bien extraordinaire. Cependant à y regarder de plus près, le site dont le nom n'a rien de commun, est très singulier. Il apparaît, vu en contreplongée, inaccessible, campé au sommet d'une éminence rocheuse. Son assise offre face à la partie rocheuse proéminente une plate-forme relativement horizontale. Cette enceinte quasi circulaire est protégée à l'opposé de l'à pic par un profond fossé (valum, vallat) parfaitement identifiable. Cette motte castrale, car il nous apparaît bien qu'il s'agit d'une motte castrale, est située à environ 600 m, à l'est des ruines du château seigneurial. Elle bénéficie d'un emplacement stratégique de choix, un remarquable poste de surveillance de la vallée. L'emprise est d'environ 200 mètres carrés. En l'état, quelques recherches archéologiques abonderaient sans doute notre point de vue.

-Galeries de captage des eaux minérales de La Souchère. Les sources d'eaux aux vertus incontestées sont connues depuis des siècles. En 1772, le site fut répertorié officiellement par l'administration royale. À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle on se pressait de fort loin, de Paris même, pour le traitement de certaines maladies viscérales ou neurasthéniques à la station thermale de La Soucheyre-les-Bains. La station, avec ses hôtels-restaurants, ses loisirs et ses animations, prend toutes les allures d'une grande. La fréquentation des curistes et des touristes s'accroît d'années en années. Mais à son apogée en 1910, tout bascule, une succession de décès touche exploitants et gérants, puis la Grande Guerre portera un coup fatal à son activité.

Dans une combe, les imposantes galeries souterraines bâties en blocs de granit, de plus de trois mètres de largeur par cinq de hauteur permettaient le captage des eaux souterraines. Dans la source dite Ancienne, il avait fallu forer le gneiss à 48 m de profondeur, un vrai exploit technique à l'époque. La source Séraphine contiguë qui jaillissait en surface avait donné moins de soucis. De part et d'autre de ces amples galeries on avait édifié un petit bâtiment réservé à l'embouteillage. De ce bâtiment il ne reste rien. La galerie de la source Ancienne est à moitié effondrée, les pierres se déchaussent et celle de la source Séraphine prend le même chemin. C'est franchement dangereux pour le visiteur imprudent. En contrebas, ici ou là, des bulles de gaz viennent crever un cloaque marécageux. L'ensemble abandonné est en piteux état, le lieu est désolé. « Désolant ! » reprend Paul Bard. Car le maire de Bonneval qui m'a accompagné et servi de guide et qui s'est tellement investi pour faire renaître la station ne cache plus son amertume. En 1988, d'après l'Institut Pasteur, les eaux sont toujours pures et indiscutablement riches en oligo-éléments divers. Il s'en est fallu d'un rien que l'exploitation reprenne. Occasion manquée ! L'eau est toujours là ! Qui va se retrousser les manches et relever le gant?

C'est sûr, un jour les sources de La Souchère, Ancienne, Séraphine, Ligonie, ces sources immémoriales, rejailliront!

BORNE

-Aménagement de Borne

-Grottes de Borne que les habitants appelaient « bor-nas », selon Deribier de Cheissac, en 1824. D'autres grottes en France ont donné leur nom à la rivière qui passe à leur pied, la Beaume en Ardèche, par exemple. Ce n'est donc pas le nom de la rivière qui est à l'origine du nom de la commune mais la (ou les) grotte (s) qui s'y trouve (nt)!

-Grottes de Chazeaux.

- -Grottes du Rocher. Suite à un effondrement, en 2004, seule l'une d'entre elles est encore accessible.
- -Grottes de Freycenet ou cave des Muses. Les Muses étant le nom d'un ancien village dont ne subsistent que des fonds de cabanes dans le pierrier dévalant la pente en dessous des grottes. Ces grottes sont orientées en direction de l'est et dominent la vallée de la Borne. Bien à l'abri d'un entablement de faux prismes, elles offrent aux visiteurs une ouverture grandiose, puis un espace surprenant qui permet aux plus téméraires munis d'une bonne lampe de s'enfoncer au cœur du volcanisme. Elles figurent parmi les plus importantes cavités naturelles du département.
- -Souterrain du château. Mentionné sur une note écrite de ABL : « Un petit souterrain dont l'entrée est au fond d'une petite salle voûtée et fermée par une large dalle » (ADHL 127 J).

-Souterrain refuge Borne.

-Souterrain des Chazeaux.

BOUCHET-SAINT-NICOLAS (LE)

-Souterrain de l'église. S'il est un individu qui défraya la chronique au cours des guerres de Religion c'est Pierre de La Rodde dit le cadet de Séneujols, instigateur de l'assassinat du baron Antoine de la Tour de Saint Vidal en 1591. Ce personnage de roman, homme de guerre, bien peu recommandable du fait des nombreuses exactions dont il est accusé, intéresse notre sujet en ce sens qu'il échappa de son château et de ses poursuivants ligueurs en empruntant un souterrain. Le château était construit sensiblement à l'emplacement de l'église actuelle. Or le rocher de basalte affleurant laisse difficilement envisager un creusement. Il faut donc se rendre à deux pas, plus au nord-est du village pour retrouver sous les maisons les scories de pouzzolane qui se prêtent au façonnage de galeries. C'est assurément plutôt de ce côté-là qu'il faut envisager la fuite du bouillant royaliste.

- -Souterrain Croix de La Chèvre.
- -Grottes de Montchamp (effondrées).
- -Souterrain du mont Ayraud. Primitivement situé plein sud, ce souterrain n'est plus visible. En comblant l'ouverture, l'exploitant agricole du domaine où il se trouve en a dissimulé l'accès.
- Souterrain Le Plot situé sur La Roche du Bouchet, non loin du sommet d'une petite colline boisée, à 1225 m d'altitude. Ce petit « souterrain de poche » avait une entrée, initialement sous un vaste abri sous roche, située face au sud. Ce probable habitat semi-troglodytique a aujourd'hui disparu. Actuellement l'accès se trouve au fond de l'espace ruiné, contre la paroi, un peu comme s'il s'agissait de descendre dans une cave. Or il n'en est rien. L'espace souterrain est un refuge, ainsi que l'attestent au moins les éléments probants que sont les deux cheminées. Celles-ci débouchent à l'air libre, dans la pente, à même le sol. En utilisant le conduit, un impressionnant volume de terre a été véhiculé par les eaux de ruissellement et a comblé à mi-hauteur la partie basse du souterrain. Cette partie basse mesure, autant que l'on puisse en juger, environ une trentaine de mètres carrés. L'envahissant matériau ne facilite pas la lecture de l'endroit. À l'intérieur, on observera malgré tout un bel escalier de six à sept marches et deux placards. Les parois, voûtes, ainsi que les galeries sont remarquablement taillées. Au sommet on entrevoit aussi quelques travaux d'aménagement du rocher laissant pressentir d'autres creusements, impraticables, détruits ou abandonnés. Au lendemain de la dernière guerre, plusieurs armes à feu découvertes en son sein, prouvent son utilisation contemporaine (plan J.-C. Besqueut, J.-R Mestre, 1985).

-Souterrain de La Roche du Bouchet.

BOURNONCLE-SAINT-PIERRE

- -Mine de sulfo-antimoniure, Rilhac1885-1939 (BRGM).
- Mine de sulfo-antimoniure, Lubière, 1884-1939 (BRGM).

LE BRIGNON

 Abri des Gouttes. Situé dans une petite vallée rejoignant le ruisseau des Ceyssous, non loin de Fleurac.

Aménagement de Fleurac.

-Grottes d'Aunac. Petit ensemble creusé dans des scories soudées rouges fortement altérées et sur deux niveaux. Comme l'avant d'une grotte subsiste en forme de balcon effondré, celui-ci a été reconstitué par une poutre de bois sur laquelle devait s'appuyer un plancher. On dénombre une dizaine d'alcôves. L'abbé Hugues Aulanier, célèbre curé du Brignon, évoque, dans son volumineux journal, ses rencontres avec les habitants des caves d'Aunac! Au XVII^e siècle ces grottes étaient donc habitées. Elles seront éventrées en grande partie lors des travaux de la construction de la ligne de chemin de fer Le Puy-Langogne, à la toute fin du XIX^e siècle.

-Grottes de Bèthe. À partir de Fleurac suivre le chemin de petite randonnée. Il vous faudra marcher un peu. Le site où sont situées les grottes se trouve à la base nord de la garde de Fleurac. En contournant celle-ci par la droite la distance en est réduite, mais on peut aussi bien faire le tour par la gauche, la promenade, magnifique, au milieu des pâturages, n'excède pas 4 km. La partie plane du parcours permet de se familiariser avec les scories abondamment étalées sous vos pieds et qui rendent la marche on ne peut plus agréable. Sur votre gauche des petites carrières d'extraction vous donnent à voir le substrat constitutif de cette colline. Assez bas dans la descente et le long du chemin on entrevoit les coups de pics donnés par les pionniers, aménageurs du rocher. On imagine déjà l'effort réalisé qui suggère que l'on se rapproche. En fait nous y sommes, même si l'on ne discerne guère l'empreinte d'abris taillés car ceux-ci sont en partie effondrés sur eux-mêmes. Ils sont comblés par des glissements de terrain ou submergés de végétation. Il faut poursuivre plus avant jusqu'au bas du chemin. Après quelques dizaines de mètres, remonter ensuite à travers les sous-bois jusqu'à mi-pente pour découvrir ce qui fait en l'état actuel et pour beaucoup de personnes connaissant l'endroit l'intérêt majeur du site, un curieux aménagement du rocher.

Les lieux sont orientés face au nord : un rocher homogène constitué de scories soudées formant une paroi verticale sur plus d'une dizaine de mètres de hauteur et une vingtaine de large ; un cheminement descendant parallèle à la paroi toute proche ; sur l'abri, sous et dans la roche, sont taillées régulièrement une série de cuves rectangulaires fortement érodées de 30 à 45 cm de profondeur, 30 à 60 cm de largeur, sur environ 1,30 à 1,90 m de longueur ; ces cuves se succèdent sur des sortes de plates-formes, deux par deux, en cascades les unes sous les autres, formant une déclivité de 1,25 m sur une

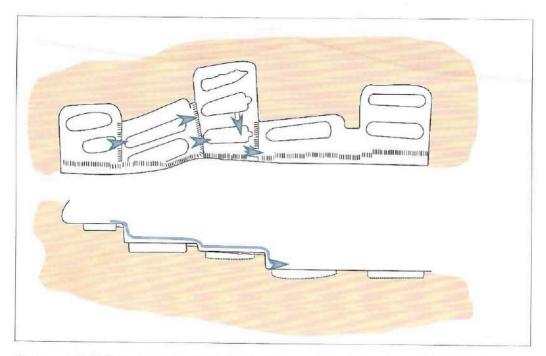


Magie des couleurs aux grottes de Bèthe. Photo Michel Engles.

longueur de 11 m; une rainure très nette permet de faire circuler par gravitation et par paliers d'une logette à l'autre, un liquide (cf. plan). Observons que sur les dix cuves présentes sur le site, deux d'entre elles suggèrent des formes anthropomorphes.

Alors de quoi s'agit-il ? Probablement d'un lieu artisanal. Des bassins permettant la décantation. Décantation nécessaire par exemple pour un atelier de tanneur, un atelier de teinturier, un atelier de tisserand.

La consultation du terrier, nouveau compoix de Solignac, élaboré au cours de l'année 1741 (ADHL 3 NUM 107) apporte quelques éléments de réponse et invite à suivre une piste. On constate que les *cheneviers* sont légions sur le plateau du Brignon. Rien qu'aux Ceyssous, le village situé au nord, le plus proche de Bèthe, nous en avons retrouvé cinq parcelles (132 J art. 6). Ici nous sommes à une altitude qui se situe en dessous de 1000 mètres. Nous n'avons pu retrouver des documents similaires sur le secteur sud, mais la culture spécifique étant largement diffusée sur l'ensemble du plateau volcanique, gageons qu'il en était de même sur les villages de Fleurac et Bèthe proprement dit, Bèthe en cours d'abandon à la fin du XVII^e siècle. Les récents travaux de Yannick Miras, palynologue du CNRS de Clermont-Ferrand, viennent de démontrer que la culture du chanvre en altitude, à 1200 mètres, existe en Auvergne



Les cuves de l'abri sous roche de Bethe, Le Brignon. Dessin Jean-Paul Béal (2017)

depuis l'époque gallo-romaine. Il n'est donc pas déraisonnable de penser qu'il en était de même depuis fort longtemps sur ce terroir. Les lieux de préparation du chanvre se répartissaient de préférence aux abords des villages, cependant ces lieux restent particulièrement difficiles à identifier.

Il faut de l'eau. On note que le rouissage a un effet polluant préjudiciable à la qualité de l'eau. Il doit donc s'effectuer à l'écart des rivières et du passage des troupeaux. Les bacs en question auraient pu être utilisés au rouissage du chanvre et ce depuis fort longtemps. On notera qu'ils sont suffisamment distants des chemins afin de ne pas exciter la convoitise des animaux d'élevage. Le chanvre qui se file très bien, servait à la confection de cordages et de toiles rustiques. L'option que nous retenons va donc, par hypothèse, à celle d'un artisan spécialisé : celui, « du tireur » de chanvre, ainsi qu'il était encore désigné, au XVIII^e siècle.

Sur la droite, les marches d'un petit escalier rudimentaire creusé dans la paroi permettent, non sans quelques difficultés, et donc précautions, d'accéder à une grotte située juste au dessus. Celle-ci est relativement bien conservée et a pu accueillir l'habitat de la famille du tisserand.

À deux pas, à cheval sur le ruisseau des Ceyssous, figure le micro-toponyme de La Pale. Cet oronyme, que l'on retrouve près des rivières, évoque le passage à gué. Sommes-nous sur cette route importante, si mythique, de l'étain, qui reliait la Provence à la Bretagne? La route grecque dont parle abondamment ABL dans son ouvrage Le Velay Gallo-Grec? Bèthe, tapi au fond du vallon en fut-il un temps l'un



Cuves, Le Brignon.

des jalons? Disséminées dans le bois de feuillus, on retrouve ici ou là encore quelques espaces creusés et aménagés dans les scories soudées, parfois de fort belle facture. L'occupation prolongée est avérée. Le lieu est connu sous le nom de Betoa (hôteldieu) en 1290, Jacmon en 1639 fait état du sieur de Beste, et Roche, notaire, de La metterie de Bethoue, en 1681 (source Chassaing et Jacotin). Bèthe, village visité par l'abbé Aulanier vers le milieu du XVII^e siècle. Albert Boudon-Lashermes, à la vision hyperbolique et en veine de celtomanie, y voit des sarcophages, il met en avant les capacités de ceux-ci à recueillir... les eaux lustrales. J'allais dire tout un poème! Avec une très très grande habileté, ABL nous offre sa vision et nous sommes à deux doigts de le croire. Sa vision, le mot est choisi à dessein, ne suffit plus à notre époque. Les données historiques ou philologiques n'étayent pas assez les hypothèses si elles ne sont pas corrélées aux études scientifiques, probablement complexes, mais indispensables, reposant sur des éléments tangibles. Nous vous en avons soumis quelques-uns, une interprétation appropriée de ces lieux énigmatiques reste à faire.

-Grotte dominant la vallée de la Loire en venant de Fleurac, non loin de l'embouchure du ruisseau des Ceyssous. Si les cartes IGN font parfois figurer certaines grottes, cela ne signifie pas pour autant qu'elles sont faciles d'accès. Celle-là en est

une parfaite illustration et s'aventurer seul à sa recherche en terrain accidenté relève de l'imprudence. Le mieux est encore d'aborder le site en venant de Fleurac par le plateau de La Champ. En contournant les rochers par la gauche plutôt que par la vallée de la Loire on évitera ainsi des pierriers à fortes pentes particulièrement instables. Cette grotte sous-basaltique est située sensiblement à mi-hauteur de la vallée (long. 03 55 05 9 E. / lat. 44 54 44 6 N). Elle forme en plan une sorte de triangle d'environ 10 m d'ouverture pour 5 m de profondeur.

-Grottes des Ceyssous. L'accès se fait à partir du chemin longeant le plateau. La grotte est juste en dessous, tout près, à deux pas. Pourtant la descente au milieu de buissons d'épineux, de gros blocs effondrés, est véritablement scabreuse. En partie encore encombré de roches, ce remarquable abri, trois fois plus profond que large, se livre enfin. À coup sûr, la publicité contemporaine en vanterait ainsi les mérites : « gîte d'étape, top-secret, 790 m d'altitude, open space souterrain tout confort, 70 m² à aménager, terrasse, idéalement situé, plein sud, belle vue, à proximité d'un petit cours d'eau, chasse et pêche assurées ». Il forme un tunnel assez régulier bien qu'encombré de nombreux blocs de rochers, nous l'avons dit, sous un bel entablement d'orgues basaltiques au cœur d'une brèche rubéfiée.



Grotte des Ceyssous.

- -Grotte de La Chanterie. Toujours dans le secteur de Bèthe, non loin du chalet, cette grotte taillée dans un tuf de maar ou de coulées fluviatiles, ne manque pas de surprendre. Elle est quasi circulaire, une sorte de yourte minérale, dirions-nous. Elle est installée en plein nord et possède une acoustique remarquable. Nous bouderons les considérations extravagantes, certes moins poétiques. On observe des traces évidentes de séparations ou de cloisons de bois permettant de parquer du bétail. Au sol quelques rainures aménagées avec soin rendent plausible l'évacuation des eaux de ruissellement ou peut-être d'effluents d'élevages. Tout à côté se développe un petit espace éclairé de deux petites ouvertures circulaires. On remarque dans le fond un placard à moins qu'il ne s'agisse d'un petit grenier. Composée d'une écurie ou d'une petite porcherie contiguë à un habitat, rendu crédible par sa cheminée, l'ensemble forme une singulière petite borie.
- **Grotte de La mère Agnès.** Située sensiblement en face de la source de Bonnefont sur la commune de Saint-Martin-de-Fugères, cette grotte reste dans la mémoire collective le refuge de la vénérable moniale de Langeac, réputée pour sa charité et ses vertus. Comme cette dernière vivait au XVII⁰ siècle, on se rend donc ici de longue date, en cure pour bénéficier des eaux minérales ferrugineuses.

-Grottes des Concis.

- **−Grottes de l'ex-ferme Gérenton**. Remarquablement compartimenté, cet espace troglodytique offrit sans doute en son temps un habitat de qualité probablement convoité. En façade, un blason sculpté suffit-il à prétendre à une noble possession ?
- -Grotte du Ranc du Charnier, en dessous des Regards. Durant la dernière guerre a servi au stockage de marchandises, de la farine, entre autres. Le lieu est cadastré Les Engreniers.

-Souterrain de la garde d'Aunac.

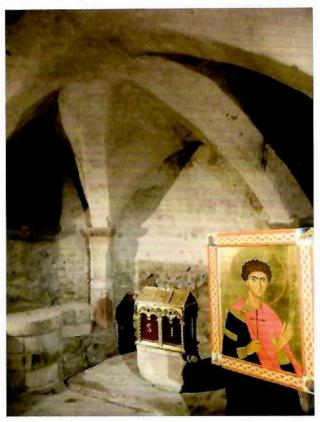
-Souterrain des Ceyssous. Albert Boudon-Lashermes, dans des notes inédites, fait état d'un souterrain qui relierait le château des Rozières, aux grottes des Ceyssous, selon les renseignements qu'il a recueillis auprès de Bernard Clair. Un groupe d'enfants emmenés par Aimé Marchand aurait réussi en partant des grottes à en déterminer la direction. « Ce souterrain est tellement effondré, qu'il ne faut pas songer à le rendre praticable » (A. B-L). S'agit-il de la grotte se trouvant non loin du village, dans la pente dominant le ruisseau des Ceyssous? On pénétrait selon des témoins oculaires, par un sas assez resserré puis le boyau s'ouvrait plus largement vers l'intérieur et se poursuivait quelques dizaines de mètres sous le plateau. Tous les enfants du village la connaissaient? Cette grotte est devenue introuvable, et pour cause, un important remblai agricole en a dernièrement obstrué l'accès.

BRIOUDE

- Cryptede la basilique Saint Jutten. En délaissant provisoirement la remarquable mosaïque de galets qui recouvre entièrement le sol vous emprunterez inevitablement un petit escalier qui conduit à la partie souterraine. « La crypte située sous le sanctuaire est constituée d'un espace barlong voûté d'arêtes, travée droite ouvrant sur une abside voûtée d'ogives de 5,30 m d'ouverture. Les différentes observations archéologiques

récentes ont montré, notamment par les niveaux d'enduits et de décor subsistant, qu'il s'agissait de la transformation en crypte au XVII^e siècle d'une abside antérieure au XII^e siècle, probablement celle de la fin du V^e siècle » (Christian Sapin, Les cryptes en France).

-Souterrain de l'école hôtelière. Il est établi sur la base des anciens bâtiments du couvent de La Visitation. On y relève trois galeries qui s'orientent dans différentes directions. L'une rejoindrait le centre-ville, une autre l'ancienne aumônerie, enfin la troisième se dirige en direction de la chapelle. On imagine bien que sous le climat, plutôt clément brivadois, elles n'ont pas été conçues pour se prémunir des intempéries... Reste à les interpréter.



Crypte de Brioude.

BRIVES-CHARENSAC

-Galeries de captage d'eau à Farnier, à côté de la maison de Raffin. Pour des raisons de sécurité, l'une d'entre elles a été murée. Quant à l'autre, elle se poursuit sur une dizaine de mètres avant de se terminer sur un effondrement. Le coteau étant depuis longtemps assez résidentiel, une attention toute particulière a été apportée aux aménagements des parcs et jardins. Ceci explique sans doute pour partie le fait que si en d'autres lieux les galeries sont taillées, ici des maçons les ont adroitement bâties.

-Galeries de recherche et de captage d'eau des pentes du mont Brunelet, lieu-dit Les Pegeires. Si deux restent fonctionnelles encore aujourd'hui, deux autres

ont cédé le terrain à des animaux fouisseurs qui en ont quasiment obstrué l'entrée ou provoqué des effondrements. L'une est occupée, à demeure, par une famille de renards et son cortège de puocs, l'autre par des blaireaux. Les galeries en elles-mêmes sont reausees savamment, démontrant un savoir-faire technique abouti ayant pour but initialement l'approvisionnement en eau des maisons de vigne. Comme à chaque fois le creusement s'effectue empiriquement en suivant le suintement provenant des parois rocheuses jusqu'à la veine d'eau qui glisse sur l'argile imperméable sous-jacente. En l'occurrence, après être parti sur de fausses pistes, c'est seulement au bout d'une quarantaine de mètres, si le débit de l'eau est suffisant, que le creusement s'interrompt. L'eau est acheminée par une canalisation en plomb ou en céramique vers une citerne. Encore en place se trouve une crépine métallique. Parfois du charbon de bois complète le système de filtration. Nous n'en n'avons pas vu ! Nous ne pouvons pas dire : il n'y en a pas! Mais seulement que cela nécessite une investigation supplémentaire. À partir de là, partent d'autres tuyaux vers divers répartiteurs qui alimentent par trop pleins, fontaines et réservoirs disséminés sur les terrasses. La distance excède rarement 150 m. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, les coteaux qui étaient jusqu'alors un espace de production agricole, plantés de vigne, de blé et de plantes potagères sont progressivement abandonnés. L'espace qui offre un point de vue imprenable sur la vallée de la Loire et le bourg de Brives-Charensac, devient



Les Pegeires. Captage d'eau du mont Brunelet à Brives-Charensac.

lieu de villégiature. Puis dans la seconde moitié du XX^e siècle, les terrasses de terres labourables, suivant la dénomination cadastrale, seront remodelées, les petites maisons agrandies et transformées en demeures résidentielles. L'adduction d'eau alimentera alors essentiellement des cressonnières et quelques bassins d'agrément.

- Grottes artificielles des Pegeires. À mi-pente du mont Brunelet, opportunément creusé vers l'est, dans le diatrème du volcan, s'ouvre sur deux niveaux un singulier espace troglodytique. Le décor est littéralement constellé d'aétites, parfois de fort belles tailles. De gauche à droite on observe tout d'abord une petite cavité, contiguë à un petit bassin alimenté en eau. Par la description à venir nous en déduirons qu'il s'agit probablement d'un abreuvoir. Puis, toujours dans la roche, une grande salle. Cette salle rectangulaire a la particularité et c'est ce qui frappe le visiteur en entrant, de posséder une série de diverses cases, de renfoncements, plus ou moins profonds, d'un volume correspondant similaire par exemple à des placards ou de grands réfrigérateurs. On relève d'ailleurs des saignées et autres feuillures, reliques de rayonnages et cloisonnements. En plafond ou contre les murs subsistent ici ou là des clous, supports permettant de suspendre des bottes de légumes ou d'oignons. Nous sommes dans le lieu de stockage d'un jardinier. L'espace est bien agencé, exempt de toute humidité et offre toutes les qualités requises à un archage (arche, du latin arca fin XIIe, signifie caisse ou coffre, l'archage apparaît comme étant un rangement organisé). Cet archage est assurément idéal pour protéger les récoltes des rongeurs. Sur la gauche, éclairée par une petite fenêtre, un peu en retrait se découvre une mangeoire. Celle-ci est également taillée, mais à une hauteur qui invite à penser qu'elle devait servir à des animaux de grande taille, type ânes, mulets ou chevaux. L'espace est plutôt vaste car le propriétaire y gare un tracto-pelle. En poursuivant le cheminement latéral, légèrement en pente, que facilitent quelques grandes marches dites en pas-d'ânes, nous sommes conduits à passer sous une jolie arcade. Une porte permet de clore un petit corridor dans lequel bien à l'abri des intempéries, se trouve à même la roche un grand bac. Une mangeoire ou peut-être un lavoir ? Plus loin encore, à l'équerre, et cette fois seulement adossé au rocher, un autre abri construit sous voûte, protège outils et matériel et parfait cette surprenante installation maraîchère.

Au niveau supérieur, voilà encore une belle grotte taillée. En l'état elle s'apparente à une sorte de garage, lieu de rangement spacieux mais rupestre. Puis viennent diverses constructions et habitations qui renferment une imposante citerne à moitié creusée dans le rocher, contiguë à la cuisine contemporaine, elle-même troglodytique. On observe qu'une gracieuse tour surplombe l'ensemble. Elle est érigée en moellons de brèche volcanique extraits du substrat sous-jacent.

Plus bas, quelques maisons profitent opportunément de la roche dans laquelle elles s'immergent quasiment à mi-hauteur, comme si elles paraissaient hésiter à devenir totalement troglodytes.

-Grotte de la Tour de Boudon. Albert Boudon Lashermes, 1882-1967, docteur en droit, ami de Mistral, chantre néo-gothique du Velay, écrivain, chercheur, félibre et poète, mais aussi archéologue, ô combien érudit, mentor de générations de passionnés d'histoire et de théâtre, A. B-L avait fait construire sur les hauteurs de sa propriété du Breuil de Doue, dans les années 1930, une petite tour. C'est au rez-de-chaussée que se trouve une petite grotte d'environ deux mètres carrés initialement, à voir la feuillure fermée d'une porte. On remarque une petite fenêtre. Dans la brèche un escalier, taillé en surplomb, permet l'accès à l'étage. Durant des mois, l'écrivain s'y installe à demeure, au milieu de nombreux livres, de notes, de dictionnaires d'occitan, de latin et de grec, de tout un tas d'objets hétéroclites, plus insolites les uns que les autres, sans oublier les épées, sabres et autres armures. Un vrai capharnaüm! Décor tout à l'image du savoureux personnage brivois. De là, il faisait face à la vallée de la Loire, qu'il devait interpeller quand l'inspiration lui faisait défaut, ce qui était rare!

Au premier étage de sa tour, durant deux ans et demi, à la fin des années vingt, l'auteur rédigera l'une de ses œuvres majeures *Les vigueries carolingiennes*. Marie Cuminal, sa fidèle bonne, lui apportera chaque jour sa pitance. La tour semi troglodytique s'élève sur trois niveaux. Elle est construite en pierres volcaniques de style que l'on peut qualifier de romantique. Elle possède quelques ouvertures ogivales montées en moellons de brèches grises. Sur la gauche se trouvent une petite citerne puis un peu plus loin, des piles rondes bâties, qui devaient supporter le toit d'une tonnelle et d'un bûcher. Tout l'ensemble s'adosse à la montagne volcanique.

- -Grotte du Breuil. Juste à l'aplomb de cette même paroi, sur un promontoire, se trouve une autre petite grotte d'environ trois mètres carrés, excavée, avec sans doute pas mal de difficultés, dans un amas de roches soudées. Elle fait penser inévitablement à une géode volcanique. Depuis cet abri probable de berger, la vue, imprenable sur la vallée, s'étend en direction du plateau de Mons et du bassin du Puy. D'ailleurs, à côté, un simple banc constitué de blocs de rochers, invite à se poser et à savourer le paysage tout à loisir.
- -Grotte Rouge. Sur le flanc sud-ouest du mont Brunelet. Dans les scories soudées rouge vermeil d'où son nom. Alt. 820 m. Fouillée en 1973, par M. Philibert, J.J. Houdré et R. Seguy. Magdalénien final et supérieur, badegoulien.
- -Souterrain légendaire de La Chartreuse. Il rejoindrait Montredon. S'agitil de l'ancien souvenir d'un souterrain excentré ayant servi de refuge aux habitants successifs du rocher de Corsac, occupé de longue date? En remontant dans le temps, hormis les chartreux, se trouvaient ici, une léproserie supprimée au XVII^e siècle, mais aussi l'ancien château de Villeneuve, qui gardait le pont roman. On sait que le milieu souterrain offrait des solutions aux pestiférés pour circuler d'un point à un autre. Ce souterrain aurait pu se situer sous la colline de Montredon qui nous le savons bien est perforée de galeries, et ce, bien avant l'édification de l'hôpital. Voir par ailleurs le chapitre qui lui est consacré et un autre à la léproserie de La Bajasse, à Vieille-Brioude qui en associant le milieu souterrain à l'asile en confirment l'utilité.

-Souterrain des terrasses de Pegeires sur le mont Brunelet. C'est en visitant une galerie de captage avec Jean-Michel Jouve, que je remercie au passage, que je me suis rendu compte que celle-ci ne faisait que réemployer en partie un souterrain refuge probablement médiéval. Celui-ci se développe sur une centaine de mètres carrés dans les scories soudées. Le site est fragilisé par les racines des cèdres qui poussent à foison sur les terrasses du dessus. Son accès qui s'effectue par ladite galerie dont on ne peut dire, tout au moins dans la première partie, si elle a été bâtie antérieurement ou postérieurement, a été défendu par une succession de trois peut-être même quatre portes. Le réaménagement reste visible mais ne permet pas une interprétation plus avancée, les derniers travaux ayant pu faire disparaître ou dissimuler sous des constructions certaines substructures. Le souterrain, qui s'ouvre à main droite, comporte d'abord une grande salle au sol aplani ainsi que plusieurs cellules coalescentes, puis se développe plus profondément en traversant des bancs de marnes argileuses en direction de cellules réutilisées par la suite lors des travaux de captage. La hauteur sous plafond est de près de 3 m. La présence d'eau au fond de la galerie apportait un plus non négligeable aux réfugiés. Une niche vient étayer le concept du souterrain refuge par ailleurs très sain.

-Voûte du Pont Vieux. La voûte qui apparaît dans le soubassement ouest de la maison du péage, bien visible, vue du pont de Galard, intrigue. Nous y avons pénétré. À l'arrière se trouve un espace rectangulaire d'environ 2 m de large sur 6 m de long. Du côté du pont, une ouverture bâtie souterraine est pratiquée vers une resserre encombrée de pierres, de tout venant, de pneus et autres madriers de bois. La fonction de cet espace obstrué, en l'état, reste difficile à interpréter, sinon comme cave. Difficile d'y voir l'exutoire d'un moulin comme certains l'affirment. On remarque seulement en plafond une trappe que condamne deux pierres équarries, probable tout à l'égout de l'habitation. Cette maison à travers le voûtement de base, offre essentiellement un solide arc-boutant latéral à la culée du Pont Vieux.

CAYRES

—Souterrain refuge et grottes de Choumeillas non loin du village de Chacornac. Certains auteurs voient dans l'étymologie du nom, un lieu d'habitations souterraines. Le site se situe au nord du village, sous la colline de Chaumeil, face à l'est et au massif du Mézenc qui se découpe sur l'horizon. Un point de vue facilement accessible pour découvrir par ailleurs, ce qui ne gâte rien, toute la partie sud du Velay que traverse la Nationale 102. Le site a hélas servi un temps de carrière de pouzzolane et de ce fait une partie des cavités sont comblées, éventrées ou ont disparu. Dès l'abord, on se méfiera des chausses trappes de l'entrée principale. Si l'aspect primitif a disparu, la destruction heureusement n'est que partielle. Bien qu'amputé, ce vaste ensemble qui se développe en profondeur sur différents niveaux reste magnifiquement impressionnant. Il comprend de nombreuses et vastes grottes, certaines ont jusqu'à 20 m de circonférence, en enfilade ou coalescentes, sous une strate de basalte. Alcôves, corridors et vestibules

se succèdent. Muni d'une bonne lampe de poche, le visiteur peut observer à loisir un village souterrain. On découvre les systèmes de fermeture sur les embrasures de portes, des cheminées d'aération, des niches. On est impressionné par la maîtrise du travail. On imagine la présence des habitants. On est un temps troublé par le côté subjuguant des lieux, par tout ce qui en fait la magie. Le calme règne, l'impression est même agréable. Trois ou six mètres sous terre on trouve l'atmosphère apaisante. On passe un bon moment. Cette impression agréable est à relativiser et dure peu. Ne nous y trompons pas. Les gens ne sont pas venus ici, sous terre par goût de la pénombre ou de la recherche de sensations fortes, ou même pour pratiquer je ne sais quelque culte ésotérique! Effrayés, dans la crainte obsédante de subir des incursions de Routiers, ne pouvant fuir, ils n'avaient rien trouvé d'autre, comme certains animaux, que de se terrer, afin d'échapper aux prédateurs grâce à la connaissance parfaite de tout un réseau de ramifications. Cet immense terrier était devenu leur lieu de vie, leur refuge, indispensable à la survie. Les conditions étaient bien loin d'être idylliques et à bien des égards sans doute quelque peu effrayantes... Occupation éphémère, intermittente ou prolongée ? Nous n'avons pas de réponse. Il aurait été trouvé ici un fer de lance.



Entrée du souterrain de Chacornac de Cayres.

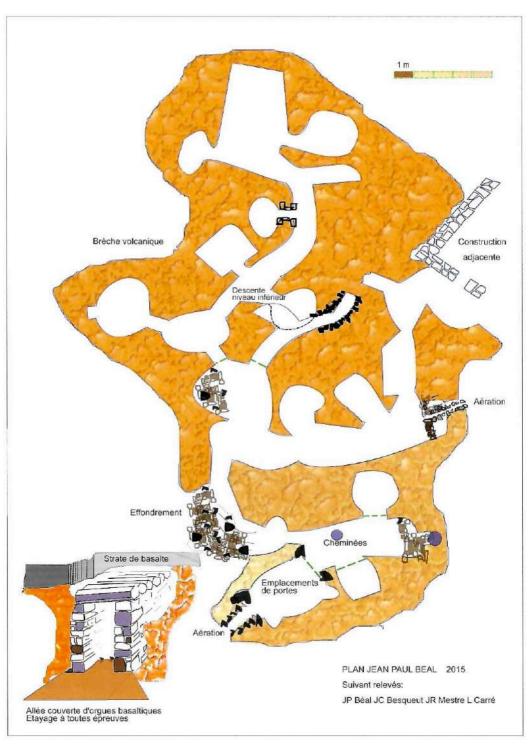
L'abbé Pharizier, prêtre au XIX^e siècle, est aussi connu sous le nom de Decatin, son nom d'écrivain. Il décrit les grottes de la région de Costaros et de Cayres qu'il estime devoir remonter à l'époque romaine. Il y voit des places fortes, des catacombes dont les sentiers souterrains tortueux se croisent à angles droits et à angles aigus, et d'ailleurs imagine que les montagnes alentours doivent elles aussi posséder des souterrains. Selon l'abbé ces grottes servaient de camp de retranchement : « Pendant les guerres civiles, une bande de Routiers, sous la conduite d'un certain Moricaud, y

élut temporairement domicile. Ils en furent chassés par le seigneur de Barge, qui en fit boucher toutes les issues. Mais, vers le milieu du XVIII e siècle, la bande incendiaire de Mandrin les rouvrit et y établit son dépôt de savon et de sel de contrebande. » Au passage on notera donc que ces grottes, selon l'impression du narrateur, si elles ne sont pas forcément romaines ou des catacombes, sont assurément antérieures au XVIe siècle. Là où notre abbé devient beaucoup plus captivant, c'est quand il nous raconte la scène des aventures vécue par une veuve dont il a recueilli la déposition.

« Au nom du père et du fils et Saint Esprit... Je, Marie-Françoise de Vauguier, veuve de l'infortuné Balthazard Ribeyre, négociant au Puv, veux léguer le récit de toutes les indignités auxquelles je fus en proie dans les souterrains de Chacornac. Je suis native du pays d'Argentière... Au mois d'avril 1754, ma mère mourut et nous fûmes obligés de prendre chacun un cheval pour recueillir ce qui me revenait d'elle. C'était le 29 avril, à 4 heures du soir. Nous quittions Le Puy. Nous voulions coucher à Costaros chez « le Savoyard » qu'on disait quelque peu affilié à la bande Mandrin, et sur la recommandation auquel il n'était point fait de mal aux voyageurs. Nous avions besoin de la protection de cet homme, parce qu'on parlait des bandits éparpillés tout le long de la route et que, sans un sauf-conduit de Mandrin, il était difficile de passer sans être dévalisé. Nous allâmes sans mauvaise rencontre jusqu'au village de Chadernac, à une course de cheval de Costaros. Là nous nous trouvâmes devant une dizaine d'hommes, déjà pris de vin, qui conduisaient deux chevaux chargés de sacs. Mon mari était à deux pas avant moi. Quatre d'entre eux se saisissent de son cheval et lui demandent sa bourse ». Cette dame raconte ensuite comment son mari fut tué par les Mandrins. Elle fut emmenée et claustrée dans les grottes... Je tournai la tête, l'homme qui m'avait porté là : c'était Mandrin. Il prit des tapisseries, des étoffes qu'il étendit à terre et sur lesquelles il me plaça. Le barbare... Il fut insensible à mes gémissements ; il n'eut point pitié de mon état de faiblesse ; il n'eut point honte de me couvrir de ses baisers infâmes. Mon Dieu, pardonnez-moi, parce que ma volonté n'y pris point part, et que je pleure encore devant vos saints autels. Il était dit que je subirais toutes les humiliations... Soudain elle entendit du bruit.Des contrebandiers passèrent, en courant. L'un dit à l'autre : "je vais l'achever". Un troisième dit : "l'issue d'en haut est bouchée avec du bois auquel les ennemis ont mis le feu! Courons chercher les objets précieux afin de gagner chacun les grottes de Costaros et nous serons à deux pas du Savoyard". Vite on donne le dernier coup de pioche à la terre qui les bouchait. Malheur à ceux qui sont retardataires les sénéchaux sont sans pitié! Puis j'entendis les bruits s'éloigner et les lampes vinrent enfin éclairer les sauveurs bien aimés ».

Extraits de J. Peyrard, *Renouveau*, 7 mars 1976 et 28 juin 1981 (plans, M^{lle} Cazes, 1985).

-Souterrains-refuges de l'Herm, situés sur un bien de section, dénommé Les Chiraux. Sa découverte est fortuite. En mai 1970, l'ouverture d'une carrière de pouzzolane met à jour l'entrée de ce site, *in extremis*, car déjà un autre souterrain contigu vient d'être effacé par la pelle mécanique. L'entablement basaltique de la partie sommitale sous lequel le souterrain se développe a sans doute joué un grand rôle de protection pour cet ensemble remarquable. Des connexions, avec un habitat de surface dont il subsiste quelques ruines en blocs de basalte, sont évidentes. Ce souterrain se



Souterrain refuge de l'Herm de Cayres.

développe dans le substrat scoriacé dans une conformation atypique, bizarroïde, spiralée et descendante se terminant sur un effondrement. À quelle profondeur s'enfonçait-il ainsi? Toujours est-il qu'il impressionne le visiteur. Les aménagements intérieurs faits de cheminées obliques et de galeries entièrement construites en orgues basaltiques, sans mortier, sont superbement appareillés. (Plan J.-P. Béal, L. Carré, J.-R. Mestre, 1985).

Quelques années plus tard, la fouille conduite par Jean-Claude Besqueut et Jean-Pierre Vezon a révélé, entre autres, de nombreux fragments de poterie dont certains de grandes tailles qui sont, soient vernissés, soient en céramique grise. À l'analyse les fouilleurs restituent, tant du fait de leur diversité que des motifs nombreux et variés, des phases d'occupations successives. L'élément essentiel du mobilier métallique recueilli en dehors d'une boucle de ceinturon est sans nul doute « une pièce de monnaie identifiée comme étant un denier d'argent de la maison d'Orange. Elle serait attribuable à Raymond III (1335-1340) ou Raymond IV (1340-1393). Il devient difficile de distribuer entre ces deux princes les monnaies portant le nom de Raymond mais comme le dernier a régné pendant cinquante-trois ans, il semble logique de lui attribuer la monnaie. Face : R. praps avra. Le prince couronné de roses assis entre deux chiens. Revers : R. monet civits avra ». (Le souffle de la Neira, décembre 2011, p. 43, J-R. Mestre).

- -Souterrain sous une ferme à Auteyrac.
- Souterrain refuge de la Vierge de Cayres.
- -Souterrain refuge mont Velay.

CEAUX-D'ALLÈGRE

- -Mine de La Redonde. Mine de fluorine située entre Duminiac et La Redonde, exploitée entre 1927 et 1930 (C. Vialaron, 1983).
- -Mine de Joux, Exploitation de plomb. « Cet ouvrage désormais comblé par le propriétaire est encore repérable par les haldes... » (C. Vialaron, 2014).

CERZAT

- Grotte de la falaise du Blot. Alt. 500 m. Magdalénien supérieur, badegoulien, proto-magdalénien (22000-20000), périgordien supérieur.
- -Souterrain d'Esplot. L'aménagement artificiel de cette cavité apparaît au premier regard. Le creusement en voûte surbaissée offre une amplitude d'environ 3,50 m de large pour 1,50 m de haut. Une fois le seuil franchi, on remarque sur les parois des sortes de feuillures laissant imaginer que ici ou là était installée une porte ou une chicane en bois limitant l'accès ou compartimentant ce petit espace. Mais celuici se poursuit encore par une galerie qui s'enfonce sur la droite. La section en estelle volontairement fort réduite ? Après une dizaine de mètres elle se termine dans

une petite salle où s'accumulent divers matériaux. Car ici on a vite fait le tour du propriétaire, nous sommes dans ce que nous pourrions qualifier être un souterrain de poche. Immanquablement nous ferons un parallèle avec le petit souterrain de Pratclaux, commune de Landos, à ranger dans la même catégorie (plan B. Mestre, J.-C. Besqueut, J.-R. Mestre, P. Collet, décembre 2007).

CEYSSAC-LA-ROCHE

- -Aménagement Besqueut.
- Aménagement Les Vigneaux.
- Ancien aqueduc de Vourzac au Puy, dont l'entrée est implantée sur la commune de Ceyssac.
- -La chapelle troglodytique du château, chapelle Sainte-Croix, dans sa forme actuelle date de 1778. Édifiée au XIIe siècle, l'accès se fait par un large narthex ou avant-corps avec une petite chapelle à chaque extrémité. L'une d'elle, est dite chapelle Saint-Antoine : « Le sieur de Saint Ferriol, fait don, en faveur de Jacques Chaussendon, prêtre, le 25 may 1613 » (Archives Nationales, inventaire du château de Bouzols, trente-quatrième liasse, P//1860). Elle fut reconstruite au nord en 1732 et restera affectée au culte jusqu'en 1873. L'édifice possède une voûte en berceau, une abside avec des chapiteaux moulurés sculptés, ainsi que des arcatures aveugles. La facade comporte un portail plein cintre supporté par de délicates colonnettes. Un bel appareil polychrome harmonise l'ensemble. Ce sanctuaire figure à l'inventaire des monuments historique depuis 1975. Une carte postale de la fin du XIX^e siècle montre des maisons agrippées au rocher abrupt, desservies par des coursives et des escaliers installés en surplomb aujourd'hui en ruine. Les constructions se sont effondrées laissant leurs étranges empreintes dans la paroi. Là était la cure, ici le pigeonnier. Plus haut un habitat troglodytique garde encore le chambranle de bois d'une grande fenêtre, depuis longtemps dépourvue de carreaux. Sur les côtés, restent adossées un certain nombre de résidences dont celle de la béate, Virginie Rieu, dernière habitante des lieux.

-Citerne Besqueut.

- -Citerne du château. En coupe, avec sa petite margelle de pierres bâties, elle s'apparente à une grosse ampoule qui mesurerait 2 m de diamètre. Le creusement de cette citerne au sommet du rocher a sans doute nécessité quelques efforts. L'étanchéité est assurée par un enduit.
- -Grottes du château. Laissons tout d'abord à J.-N. Borget, docteur en géologie, le soin de nous décrire la nature du piton rocheux sur lequel cette forteresse est édifiée : « Cette roche éruptive, compacte, de couleur grise à ocre, mise en place à forte température, présente des éléments de nature basaltique (graviers, caillebotis) emballés dans une matrice indurée d'apparence argileuse comportant en réalité une très grande abondance de verre basaltique hydraté. Elle est abrasive, localement friable



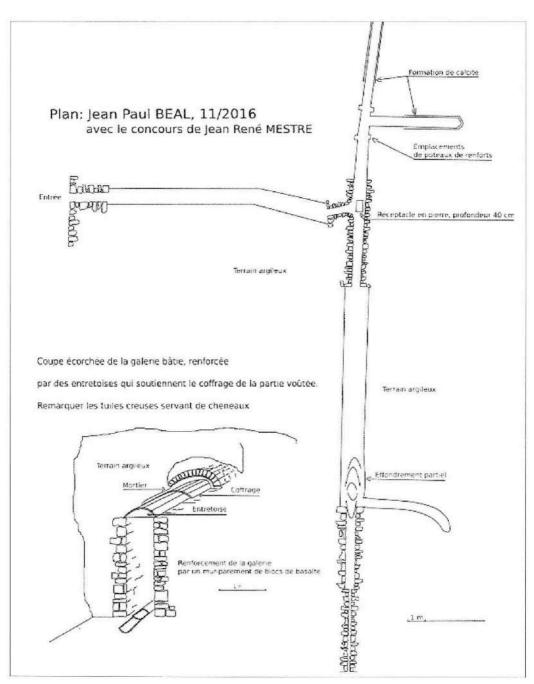
et relativement facile à tailler ». Aussi a-t-on mis à profit cette qualité pour réaliser des travaux de creusement soignés. En bordure du parc, une promenade est percée d'une série de niches, dont l'utilité initiale laisse perplexe. Certaines ont été recreusées en forme de mangeoires, à moins qu'il ne s'agisse de banquettes. On s'intéressera aussi plus particulièrement à l'une des grottes (5,70 m par 8 m) qui comporte un escalier extraordinaire, quasiment monumental. Il est établi de façon à permettre l'accès à une vaste pièce en contrebas. Situé plein nord, ce piège à froid manifeste, un cellier favorable à la conservation de denrées, n'est pas sans rappeler celui du château de Bouzols. Cependant les aménagements réfléchis n'ont rien de rudimentaires, mais leur fonctionnalité nous échappe quelque peu. Du coup, le caractère majestueux et mystérieux à la fois d'une telle réalisation suggère une utilisation antérieure, collective, propre à des réunions communautaires ou non. D'autres grottes plus modestes, parsèment la base du rocher. Enfin au sommet, une autre grotte de dimension restreinte, sorte de guérite, sert utilement de poste d'observation. Nous y avons remarqué à l'intérieur, curieusement établi dans ce lieu insolite, un modillon en ronde bosse, figurant un beau visage.

-Pigeonnier. Situé sous le donjon pentagonal du château. Il s'insère magnifiquement tout en haut de la face sud du rocher.

CHADRAC

Les promeneurs qui parcourent le plateau volcanique de la commune ignorent probablement l'existence de réseaux souterrains sous leurs pieds, sous les chaussées, dans les soubassements de la ville. Loin de ruisseaux comme de toutes sources, il suffisait de se risquer sous les orgues basaltiques, du côté de ce qui est aujourd'hui le boulevard de la Corniche, pour trouver l'eau nécessaire et indispensable à toute installation humaine. Installation qui s'intensifiera progressivement au fil des siècles jusqu'au bord du plateau. Pour atteindre la nappe phréatique, il a fallu creuser le terrain sous-jacent heureusement assez meuble. Puis afin de sécuriser le cheminement on a renforcé entièrement les galeries en maçonneries. Celles-ci s'enfoncent sous le plateau, à plus de 40 ou 50 mètres de profondeur. L'eau qui y sourd, reste sensiblement à une température de 8°. Pour ne rien laisser perdre, des bassins collecteurs dotés de pompes ont été bâtis. Ceux-ci excédent parfois 20 ou 25 mètres cubes. Cette ressource, indispensable, s'avère donc conséquente. À notre connaissance, trois bassins servent encore de nos jours pour l'arrosage, mais il y en a probablement d'autres qui restent à découvrir. Deux autres cavités présentent toutefois des caractéristiques différentes. « L'une d'entre elles a servi de carrière afin d'extraire sable et gravier. À la morte saison les ouvriers agricoles, à l'abri des intempéries, trouvaient ainsi un moyen de compléter leurs revenus en extrayant ces matériaux. Le creusement sur les trente premiers mètres laisse apparaître une hauteur sous plafond très peu élevé. On y tenait à peine debout, et encore plus bas, sur les vingt mètres suivants. Quand on pense que les travaux s'effectuaient sans se préoccuper des risques d'effondrement, au mépris du danger, et sans aucun étaiement on ne peut que s'étonner de l'absence d'accidents. Tout au moins la mémoire du lieu n'en fait pas mention. Cela se passait il est vrai il v a une centaine d'années... », rapporte un riverain. L'accès en est fort heureusement condamné. Quant à l'autre elle reste plus énigmatique, avec ses deux pièces latérales communicantes. Curieusement on trouve ici une cheminée, un trou dans le plafond, une fenêtre munie de barreaux. Un lieu de vie ? On imagine plutôt une sorte de geôle souterraine même si cet espace a servi au siècle dernier de soue à cochons. Le souterrain 50 m plus loin se trouve obturé par un mur bâti. Pourquoi la galerie s'interrompt-elle brusquement? Que se cache-il derrière? Mystères.

-Galerie de captage à La Renaissance. Elle forme une sorte de T, dont la branche horizontale mesure 35 m et la branche verticale 18 m. Deux petites galeries de 4,80 m se rajoutent en équerre, en partie haute. Les galeries de 1,80 m de hauteur parcourent un terrain argileux au nord-est, lequel se trouve être singulièrement argilocalcaire au sud-ouest. Pour le creusement on a semble-t-il privilégié une méthode d'abattage au pic, certes plus rapide mais non dénuée de danger. Dans un premier temps les mineurs se sont sommairement prémunis des mouvements de terrain en installant par endroit quelques cadres en bois. Mais ils ont constaté que ce système rudimentaire s'avérait largement insuffisant pour contrer les effondrements. Aussi, bien vite des murs-parements en blocs de basalte ont été élaborés. Ils supportent les voûtes



Galerie de captage à Chadrac.

bâties. De la sorte, ces constructions, sur près de la moitié de la longueur, constituent un véritable coffrage ou chemisage des galeries. On peut observer, encore en place, certains tronçons du coffrage qui est constitué d'entretoises en bois de 0,60 m de long sur 0,13 m de hauteur installées sur champ, tous les 0,80 m perpendiculairement à la galerie. Sur ces entretoises arrondies on a disposé 6 à 7 planches, ou ais, afin de réaliser le cintre (cf. plan). Le collectage s'effectue par gravitation, de manière rudimentaire par des chenaux de tuiles creuses installées à la base et au centre des galeries jusqu'à un petit bassin de rétention de 0,30 m de profondeur. De là, après décantage, l'eau s'évacue par des tuyaux métalliques vers les bassins extérieurs se trouvant dans la propriété. Ici aussi, on peut constater que la végétation s'insinue et reconquiert par son puissant système racinaire ces galeries délaissées. Autre constat, au sud-ouest, les galeries montrent l'important et étonnant dépôt de calcite blanche, de plusieurs centimètres d'épaisseur qui s'est constitué au fil du temps. En moins d'une centaine d'années, cette calcification a recouvert intégralement sur des dizaines de mètres les parois, les plafonds et ce, jusqu'aux tuiles du sol. Intéressant phénomène géologique!

CHADRON

- -Aménagement Onzillon.
- -Aménagement Sigaud.
- -Grotte de La Croix Noire
- -Grotte de La Peste, selon la tradition populaire elle aurait servi de lazaret. Avant d'aborder la question du lazaret, je voudrais vous faire part de la curieuse expérience qui s'est imposée à nous quand nous avons dressé, André Fromant et moi, la topographie de cette grotte en 1985. En nous rendant sur place l'une des premières observation à laquelle nous avons procédé, comme à chaque fois, était bien évidemment de situer les lieux : environnement, altitude, orientation. Après quoi nous procédions par triangulation (nous n'avions pas de théodolite à l'époque) à un relevé métrique permettant d'en dresser le plan. Mais surprise, en calant, nos relevés sur le nord magnétique nous avons constaté que notre boussole affichait des variations inhabituelles. Ces déviations étaient spectaculaires. Nous y reviendrons.

La peste a sévi en Velay en 1480, puis en 1546, en 1577-1578 et encore dans les années qui suivirent, mais aussi au cours du XVII^e siècle. Afin de conjurer le fléau, de nombreuses processions ont eu lieu au Puy. En l'an 1480, « *le jour de l'immaculée Purification de nostre Dame* », rapporte Odo de Gissey. Puis entre autres, le premier avril 1578, rassemblant nous dit Burel « *grand quantité de peuple* ». Comme pour la lèpre, les populations du Moyen Âge étaient complètement démunies face à ces fléaux. Une fois reconnu malade, la réclusion de l'individu était inévitable. Elle se déroulait suivant un processus intangible. Une ordonnance enjoignait à un prêtre d'aller le chercher à son domicile. Le lépreux était conduit à l'église paroissiale sur une civière recouvert d'un drap noir comme pour un mort. Après avoir assisté à l'office des défunts, il était conduit

en procession jusqu'à la maladrerie située à l'écart du village (*Chroniques de Podio*, t. II. p. 26, début du XVI^e siècle, Estienne Mège, dit de Médicis).

Si l'on trouvait des maladreries autour des villes importantes, les petites bourgades proposaient, elles, de petites bâtisses à l'écart ou bien souvent des grottes et souterrains alors inutilisés comme seuls refuges. C'est le cas, pour exemple, aux Tours commune de Solignac-sur-Loire, au Mazel commune de Saint-Victor-Malescours, à Paulin commune de Monistrol-sur-Loire.

La grotte perchée au dessus du petit bourg de Chadron servit de refuge aux pestiférés à quelle époque ? Au XV^e, au XVI^e ou au XVII^e siècle, pour en conserver la mémoire encore aujourd'hui ? Cette force invisible incomprise subjuguait. Ce lieu n'était-il pas du fait de son magnétisme propice, sinon à guérir les malades, du moins le croyaient-ils, pour le moins à les soulager, à redonner un peu d'énergie. La médecine actuelle accorde depuis, un certain crédit au magnétisme. Ce fait occulté depuis le siècle des Lumières, ne serait-il pas un juste retour des choses ?

- -Grottes de Chabreyres. Habitats troglodytiques.
- -Souterrain. Lors de fouilles à Chadron, ABL dans ses notes inédites en fait mention : « Avec Frédéric et Jean Guillemot, et Victor Bellangreville... nous avons découvert un souterrain en parfait état de conservation. Nous y sommes entrés et y avons cheminé un bon moment, à quatre pattes, car il était impossible de s'y tenir debout »

CHAISE-DIEU (LA)

- -Galerie souterraine sous l'abbatiale. Un passage surbaissé qui s'ouvre derrière le maître-autel permet l'inspection des soubassements et plus particulièrement des conduites de récupération des eaux.
- -Souterrain de l'abbatiale. Court passage secret, aujourd'hui muré, reliant la tour Clémentine.
- -Souterrain du signal de Saint-Claude. À partir de la sacristie, les moines utilisaient un tunnel souterrain maçonné qui débouchait dans un pré sous le signal de Saint-Claude. André Brivadis, l'actuel maire de la commune, de qui l'on doit ces informations l'a parcouru étant jeune. On dit que c'était pour s'enfuir ou s'approvisionner en denrées alimentaires en cas de siège.
- -Souterrain du bourg. Il y a quelques années une bande de joyeux sacripants s'était glissée dans une galerie maçonnée, non loin de la caserne des pompiers et avait réussi l'exploit de rejoindre les soubassements d'une maison du bourg médiéval située à 250 m du point de départ. Comme ils avaient filmé leur aventure, celle-ci avait fait en son temps leur heure de gloire sur *Youtube*.
- -Souterrain de la tour de La Cloze. Il est situé à la base d'une maison forte du XV^e siècle, qui contribuait pleinement aux fortifications de La Chaise-Dieu. Ce souterrain a

été restauré au XIX^e siècle. On a réalisé des coffrages et créé des aérations. Il s'ouvre à hauteur des veux et s'enfonce le long du périmètre fortifié sur une petite trentaine de mètres. Il se trouve ventilé par des soupiraux munis de grilles élégantes. Le souterrain bifurque sous le chemin des fossés pour s'ouvrir dans une petite pièce faisant office de sas avant de déboucher dans la campagne, dans un espace qui s'apparente actuellement à un ancien jardin en terrasse. A-t-il été uniquement ce passage d'agrément en légère déclivité bien utile, dit-on pour la grand-mère invalide qui souhaitait profiter de la nature hors les murs d'enceinte ? La sortie est maintenant condamnée par un mur de parpaings. Les dimensions sont conséquentes de 1,50 m de large à 2 m de haut environ. Lors des guerres de Religion, en 1562, le capitaine protestant Blacons vint assiéger La Chaise-Dieu. Si les moines se réfugièrent dans la tour Clémentine avec les reliques, les titres et leur trésor, la bourgade fut mise à sac, l'abbaye saccagée et de nombreuses chaumières incendiées. La tour de La Cloze n'a sans doute pas été épargnée. Lors de ces engagements guerriers, le souterrain, important ouvrage, aurait pu servir de refuge ou offrir une échappatoire à une population aux abois. Ce dispositif, assez commun aux maisons fortes, on en connaît de nombreux exemples, et s'accordant parfaitement aux solutions défensives de l'époque, suggère une création antérieure au XIX e siècle.



Souterrain de La Cloze.

CHAMALIÈRES-SUR-LOIRE

-Galerie de captage d'eau.

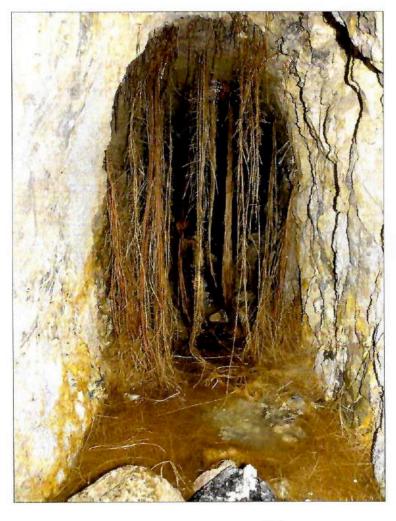
CHAMBON-SUR-LIGNON (LE)

- -Galerie à La Celle. Impressionnant tunnel de plus de 3 m de haut, taillé dans le granite. Il est largement envahi d'eau, sur environ la moitié des 69 m de son parcours. Si l'hypothèse la plus vraisemblable est celle d'une galerie de captage, il n'en reste pas moins que, du fait de ses dimensions et de la qualité du granite, il aurait pu servir de carrière souterraine, lors de l'édification du château de Beaujeu tout proche. Vers le centre de la galerie, on remarque une couche de calcite blanche qui s'est déposée sur la paroi. Visitée en compagnie de Annie et Jean-Marc Roux, le 26 août 2017.
- -Galerie de captage Côte de Molle, vers le CADA, dans un mur sous la route et bien taillé dans un granite dur. Il vire à gauche à mi-parcours. 110 m de long, 0,90 m de large et d'une hauteur variant de 1,60 m à 1,90 m, orienté au nord. La partie passant sous la route a été renforcée par la commune. Visitée les pieds dans l'eau, en compagnie de J.-M. Roux, le 26 août 2017.



Galerie de captage dite du golf public du Chambon-sur-Lignon.

- Galerie de captage du Golf. En fait à proximité du terrain de golf, de l'autre côté de la route conduisant à Mars et en dessous de l'accotement. On rejoint l'entrée en suivant le petit vallon provenant de la ferme située en contrebas. Par mesure de sécurité celle-ci est condamnée par une lourde dalle de béton. On y accède par un puits, de 0,75 m de diamètre, édifié en pierres de petit appareil qui devait servir initialement de réceptacle. Il était sans doute assez profond, mais il se limite actuellement à 1,60 m. On glisse à l'intérieur de la galerie par un bref conduit de 0,60 m de large et 1,20 m de hauteur, avant de pouvoir reprendre une posture verticale. L'ambiance est assez étonnante. On l'arpente sur un tapis racinaire d'un brun délicat qui l'apparente à une moquette végétale. Celle-ci se complaît dans le peu d'eau qui s'y trouve. Puis la nature, qui tente manifestement de reprendre ses droits dans ce sous-sol lui appartenant, a glissé un rideau de racines ocres, brunâtres, à travers une faille, comme pour faire obstacle à notre progression. À 20 m de l'entrée, nous sommes seulement à mi-parcours, il faut l'écarter pour poursuivre notre cheminement. La galerie, qui passe sous la



Rideau et tapis racinaire.

départementale, a été consolidée il y a quelques temps par les services de l'équipement. Visitée avec Annie et Jean-Marc Roux, le 26 août 2017.

- -Galerie de captage vers La Fayolle. À côté d'une ancienne ferme. 20 m de long. Absence de canalisation et de rigole. Direction ouest. (J.-M. Roux).
 - -Galerie de captage Le Riou La Grange. Alimentation en eau d'une ferme.
- -Galerie de captage de Romières. À 800 m de ce village, dans une clairière, au milieu des bois et auprès des ruines d'une ancienne ferme. L'entrée initialement bâtie est effondrée. Elle est creusée sur un quart de la longueur, dans une terre très compacte, puis au-delà dans un granite de plus en plus dur. Largeur 0,90 m, hauteur 1,60 m, longueur 55 m. Le tunnel très salubre qui, jusque-là, serpentait, descend brusquement à 10 m de profondeur, vers un profond réceptacle qui est actuellement asséché.
- -Galerie de captage Le Sarezier. Dans un mur sous la route. Direction est, propriété privée. (J.-M. Roux).
- -Galerie de captage des Tavas. À la sortie du village en direction du Chambon, près de la voie ferrée. Un premier accès de 2 m par 2 m, orienté nord-ouest. Effondrement de la voûte, non loin d'une source abondante. (Pascal Charreyron et Isabelle Piceni).
- -Souterrain de Ladreyt, près des Tavas. Au dessus de la ligne de chemin de fer. Il a été découvert au milieu d'un pré, lors d'un effondrement du sol. Il est orienté au nord et part en direction du château de Montréal. (P. Charreyron et I. Piceni).
- -Souterrain du château de Beaujeu. Du manoir installé sur une butte, face au Lignon, il ne reste quasiment plus rien, sauf peut-être le souterrain. Or de ce dernier on a pu identifier le départ dans un abri où figurent des marches d'escalier taillées dans la roche. L'amorce de la galerie est obstruée. Celui-ci se trouve dans une propriété privée. Il oriente en partie un parcours supposé qui reste à découvrir pour l'essentiel, en direction de la vallée. La probable sortie en est effectivement bouchée, non loin de la voie ferrée, vers le ruisseau des Évarras, 300 m plus bas. (J.-M. Roux).
- -Souterrain de la ferme dite Bonhomme. Partait de l'ancien four à pain, en direction de l'est et longeait la maison sur 15 à 20 m. Utilisé durant la dernière guerre, pour la confection clandestine de faux papiers. Ceux-ci étaient ensuite dissimulés dans des ruches. Il fut obturé au lendemain du conflit. (J.-M. Roux).
- -Souterrain du Chambon. Face au presbytère. Entrée sommairement bouchée, sur le mur de granite qui borde la route. (J.-M. Roux).
- -Souterrain du bourg. Face à l'écurie du centre d'équitation du Dragon. Souterrain découvert par les services techniques de la commune. Longueur 20 m, largeur 0,75 m, hauteur 1,70 m, direction nord-est. (J.-M. Roux).

- -Souterrain du collège Cévenol. Entrée bétonnée par sécurité, longueur 30 m, largeur 0,75 m, hauteur 1,60 m. Direction nord. (J.-M. Roux).
- -Souterrains du Clos fleuri près des Tavas. Dans le talus face à la pension se trouve sur deux niveaux, à quelques mètres les unes des autres, une série de caches souterraines de 3 à 4 m de profondeur, 0,80 m de largeur et de 1,50 m de hauteur. Creusées au cours de la dernière guerre, elles auraient selon les dires servi de refuges momentanés pour les enfants juifs, en cas de rafle. (P. Charreyron et I. Piceni).
- -Souterrain de La Chicane. Dans la forêt non loin des Tavas, orienté nordest; ouverture d'un souterrain de 40 m de long, largeur 0,70 m, hauteur 1,60 m. Ce souterrain servait de refuge pour les enfants juifs. On trouve au fond, un tuyau de poêle en tôle qui a fait office d'aération. (P. Charreyron et I. Piceni).
- -Souterrain des Eyres. À partir d'une ancienne ferme, propriété privée, non loin du Lignon. Direction sud-est. (J.-M. Roux).
- -Souterrain entre Villelongue et Le Chambon. À proximité de la route D 15. Révélé par un tracteur dont le poids en a fait s'effondrer la voûte. (J.-M. Roux).
- -Souterrain de Mazet Roudon. Découvert fortuitement dans une terre, lors du creusement d'un puits. Il se poursuit sur une trentaine de mètres. Largeur 1,10 m, hauteur 2,20 m, direction du Mazet. Une aération de 0,80 m de diamètre s'est obstruée au fil du temps. (J.-M. Roux).
- -Souterrain de la place de la Gare. Entrée maçonnée, aujourd'hui éboulée. Direction du château Lambert.(J.-M. Roux).
- -Souterrains de la plage Les Chatoux. Au nombre de trois, on ne peut les emprunter qu'en rampant. Par ailleurs ils montent et descendent, sur des longueurs variables pouvant atteindre 20 à 30 m. Direction sud-est (J.-M. Roux).
- -Souterrains de Pailler, à mi-chemin du pont de Cholet. Le premier est situé près d'une maison en ruine. Une seconde galerie, orientée au nord-est, part d'un muret bâti et se partage en deux après 30 m. Un peu plus haut à environ 15 m, se trouve une rotonde de 3 m de diamètre d'où partent trois autres galeries. (P. Charreyron et I. Piceni).
- -Souterrain de Pélisson. Entre Romières et Les Tavas. Il semble avoir été creusé pour l'eau. En direction du sud. Son entrée, en son centre, a été condamnée, cimentée. De là, part cependant une autre galerie en direction de Romières. À mi-parcours, existe une rotonde de 4 à 5 m de diamètre, qualifiée de salle d'armes par les anciens. Des documents hélas disparus en faisaient état. (P. Charreyron et I. Piceni).
- -Souterrain de Roybet. Non loin de la D7, à partir d'une ancienne ferme, propriété privée. (J.-M. Roux).

- -Souterrain Le Sarezier. Dans un mur à côté de la station Renault. Direction est, propriété privée. (J.-M. Roux).
- -Souterrain de Sicabonnel. Situé entre La Maisonneuve et Sicabonnel, vers le chemin qui monte, sur la gauche, une fois le ruisseau franchi. Il est creusé dans un granite très friable altéré. On y pénètre par une aération effondrée. On observe deux galeries d'environ 30 m de long en partie comblées, d'une hauteur 1,90 m et larges de 0,90 m. Aurait servi de refuge à certains membres de la communauté protestante, afin de pouvoir résister plus facilement aux dragonnades sous Louis XIV. (J.-M. Roux).
- -Souterrain La Suchère. Dans le chemin entre le nouveau cimetière et les anciens abattoirs. Découvert par hasard, au cours de travaux réalisés par la commune. Avant de le reboucher, prévenu, Jean-Marc Roux en compagnie de Pascal Charreyron ont pu le visiter. Il est bâti en petit appareil, largeur 0,70 m, hauteur 1,50 m, longueur consultée 10 m de part et d'autre de l'effondrement. Entrée vers le nouveau cimetière, fermée par une porte en fer. De l'autre un éboulement interdit la progression. Direction est. (J.-M. Roux).
- -Souterrain de la rue de la Montée. Départ de la cave voûtée, longueur 15 m, largeur 4 m, d'une maison située à l'angle avec la route de Tence. La cave est située sous la route. Le souterrain conduit chez Nouvet, ancien maréchal-ferrant, et débouche à une centaine de mètres sur la place actuelle face à la librairie. Souterrain et cave murés par les propriétaires. Direction ouest.(J.-M. Roux).
- -Souterrain des Tavas. Au coin d'une ancienne ferme, transformée en résidence secondaire, une galerie légèrement voûtée, d'une trentaine de mètres, semble conduire nulle part. Cette galerie a pourtant été visiblement taillée, à l'aide d'un pic en fer. Les dimensions sont respectivement d'1 m à 1,20 m de large, pour 1,50 m à 1,70 m de haut. Un travail conséquent. Par endroits, les parois s'effondrent. Le fond est également éboulé dans le boyau qui paraît devoir pourtant continuer. Il faut dire que cette roche, un leuco-granite altéré, est instable et fragile. En entrant, sur la droite, s'amorce un autre boyau qui au bout de 2 m est également bouché par effondrement. Les hypothèses d'une galerie minière ou de recherche d'eau auquel il pourrait faire penser nous semblent à exclure. Localement les habitants n'ont pas conservé la mémoire de cette cavité et n'ont donc pas d'explications à fournir. Une brève recherche en archives à partir du Dictionnaire topographique du département de la Haute-Loire (A. Jacotin et A. Chassaing, op. cit.) fait apparaître « un locus deus Tavas », en 1343, sans apporter plus d'explications. Aucun matériel archéologique n'a été relevé. Mystère! (Extrait des travaux de J.-C. Besqueut et J.-R. Mestre, 13 juin 1997). P. Charreyron et I. Piceni supposent qu'il s'agit d'une ancienne galerie de captage d'eau.
- -Souterrain de Villelongue. L'entrée bâtie se situe dans la cave du « château ». Bouchée par des pierres, le linteau étant fendu, le propriétaire n'a pas voulu l'ouvrir par risque d'effondrement. Il se dirige vers l'emplacement d'une ancienne tour aujourd'hui disparue, située à 15 m de là. (J.-M. Roux).

CHAMPCLAUSE

-Souterrain de Boussoulet. « Maison Mauras. Pendant la Révolution on y disait la messe. Il y avait un autel (?) caché dans un placard, situé au haut des escaliers. M. Wiart (65 ans en 1984) a vu le placard (sans l'autel) quand la maison était habitée par la famille Montchamp. Dans l'escalier descendant à la cave, il y avait une cache avec sortie dans un souterrain qui sortirait (?) aux Blachous ». Pierre Chapuis, 2016.

CHANALEILLES

-Souterrain refuge, grotte du Ronc du château.

CHANIAT

- -Mine d'holmium Pressat, Lamothe, Madriat 1843-1937 et 1962 pour Madriat (BRGM).
- -Souterrain ou cave à vin de Pressat. Altitude 500 m. Cette retraite, nous utilisons à dessein ce qualificatif, est située loin de tout habitat ou autres constructions. À notre connaissance il n'existe pas d'archives, ni d'éléments cadastraux permettant d'expliquer rationnellement l'installation d'un tel site dans un lieu isolé. En accédant par un escalier linéaire monumental, on découvre un curieux espace savamment élaboré. Autour d'un boyau rectiligne, sont creusés à égales distances les unes des autres et de part et d'autre, 8 compartiments sensiblement identiques. L'effondrement de la galerie principale restreint là aussi l'interprétation définitive de cet espace qui fut utilisé ne serait-ce qu'un temps (du temps des seigneurs dit-on au village), ce qui est avéré, comme chai ou cave à vin, sans pour autant apporter des éléments sur la période tant de l'édification que de l'utilisation initiale de ce singulier endroit.

CHANTEUGES

- -Abri Le Degaure. Alt. 550 m. Epipaléolithique? Magdalénien final?
- -Abri Le Rond. Alt. 540 m. Protomagdalénien.
- Cavité falaise à l'ouest de La Vialle. DRAC.
- Cavité de La Roche de Tavernat, DRAC.
- -Grotte troglodytique à Le Monget. DRAC.
- -Grotte et abri Tatevin. Alt. 550 m. Magdalénien final, protomagdalénien.
- Habitats semi-troglodytiques du bourg.
- -Mine d'holmium Chadernac, 1840-1966 (BRGM).
- -Mine de quartz lenticulaire de Fromenty, XVII^e siècle-1922, (BRGM). Production 10 tonnes d'antimoine métal (C.V.).

- -Mine d'holmium de Marsanges 1830-1975 (BRGM).
- -Mine de fluorine de Barlet, 1842-1975 (BRGM). Production d'antimoine métal 5 tonnes (C.V.).

CHAPELLE-D'AUREC (LA)

- -Souterrain de fuite du château du Chambon. Entrée condamnée vers 1915-1916, en raison du danger lié à l'accumulation de gaz carbonique. C'est d'ailleurs mon grand-père, Jean-Baptiste Béal, qui est à l'origine de ces travaux (celui-ci, puis l'un ses enfants seront successivement fermiers, de Jean Arsac, du Puy, l'auteur de La Toponymie du Velay). Par ce témoignage, j'atteste ainsi de son existence. Inutile de dire que je dois en grande partie mon goût pour le monde souterrain à ce souvenir d'enfance. N'en déplaise aux amoureux de légendes, l'idée que ce souterrain puisse rejoindre le château de Rochebaron, sur l'autre rive, relève de la pure imagination.
- -Souterrain du château du Chazelet. Il servit de refuge à un ancêtre de la famille Colange qui après avoir participé à la campagne de Russie, sous l'Empire, pensait échapper à une nouvelle conscription. Repris, il sera enrôlé de nouveau et assistera au désastre de Waterloo (Paul Héritier, Commune de La Chapelle-d'Aurec). Plus qu'un refuge, pouvait-il permettre de fuir à partir d'une salle souterraine desservie par un escalier à vis, sous l'une des tours, aujourd'hui comblée ? Mystère!
- -Souterrain du Cluzel. Pour une fois le toponyme est sans équivoque. Le cluzel, autrement dit l'espace clos souterrain, existe bel et bien. Il se situe dans un boqueteau à environ 300 m des premières maisons du village du Cluzel, à 740 m d'altitude. On trouve son entrée orientée à l'ouest juste en dessous d'une petite excroissance granitique. La galerie est creusée dans le rocher très dur ce qui représente un travail titanesque d'autant que l'on n'a pas fait dans la demi-mesure. En partie comblé, il présente une hauteur sous plafond qui est au minimum de 1,30 m à 1,60 m, vraisemblablement beaucoup plus si l'on tient compte du remblai accumulé ici. L'unique galerie est obstruée, suite à des effondrements, mais aussi par les blaireaux qui y ont élus domicile. Une fois le sas que constitue l'entrée, franchi non sans difficulté, on pénètre sur une vingtaine de mètres en tout. La largeur varie de 1,30 m à 1,70 m. Au tiers du parcours, un couloir effectue sur la gauche un premier angle droit puis au second tiers un virage à droite. Ce souterrain a donc une forme en « manivelle ». La visite s'interrompt sur un écroulement infranchissable sans que l'on puisse discerner si nous sommes face à une aération ou à une cheminée effondrée. Il faut dire que nous nous trouvons sous 4 m de roche et qu'au dessus passe un chemin. Le poids et les vibrations des lourds engins agricoles auraient bien pu accélérer le processus d'écroulement. On imagine qu'un banc de rocher laissé en place sur la gauche a pu servir au rangement. Il s'agit vraisemblablement du fait de sa largeur d'un souterrain refuge pour les habitants des parages. On notera l'absence de système défensif, à moins que celui-ci construit à l'avant, n'ait été démonté. À la fin des



Bosquet du souterrain du Cluzel de La Chapelle-d'Aurec.

années quarante, un groupe d'enfants avait trouvé à l'intérieur un casque. Ils ont remis celui-ci à monsieur Ruel, leur instituteur. Auguste Delolme l'un des inventeurs, âgé de 80 ans à ce jour, se souvient que ce casque très rouillé portait sur le dessus une sorte de lame! Il n'est pas exclu que ce souterrain soit une hypogée à l'origine, l'emplacement et l'orientation de son ouverture à l'ouest, présentant par ailleurs bien des analogies avec un tumulus. Quant au fait que ce souterrain rejoindrait celui du Chazelet, voire du Petit Maysonny, oublions ce fantasme.

-Souterrain du Maysonny. Situé dans l'écurie d'une ferme, il partirait dessous la crèche des vaches (avéré).

CHARRAIX

- Abris sous roche du rocher de Bounou, ou de Rochelaure. Occupation néolithique puis semi-troglodytique durant la période médiévale. Le site situé à 500 mètres de Charraix, au milieu des genêts est grandiose, facile d'accès et mérite la visite. De là, de ce belvédère, on domine le bourg de Prades, niché deux cents mètres plus bas dans la vallée de l'Allier. Durant la dernière guerre, Gabriel Eymard, réfractaire au Service de travail obligatoire en Allemagne (STO), se réfugia quelques temps sous les

énormes blocs granitiques empilés, dans un confort tout spartiate. Il deviendra gendarme par la suite. Il reconnaissait qu'il n'aurait pu tenir, ni échapper à la maréchaussée, aux ordres du gouvernement de Vichy, sans le soutien de quelques habitants qui lui ont procuré discrètement et avec prudence, journellement un peu de nourriture.

-Grottes et abris sous roche du Chastelat. Dans le bourg de nombreuses bâtisses s'insèrent contre ou sous le rocher omniprésent. Parfois ce peut être une simple étable aménagée dans le rocher au XIX° siècle.

CHASPINHAC

-Aménagements.

CHASSIGNOLLES

-Mine de La Rabide. Exploitation de minerai de plomb, commencée en 1729 (C. Vialaron, 2014).

CHASTEL

- -Mine de sulfo-antimoniure de Moulergue, 1865-1961 (BRGM). Production d'antimoine 25 tonnes (C.V.).
 - -Souterrain du château de La Valette.

CHAUDEYROLLES

- -Cache souterraine. Située à l'arrière du four de Chantemerle.
- -Grottes et souterrains de Chanteloube. Cantus Lupae, 952, cartulaire du Monastier. Remotivation toponymique provenant initialement de canta lause, signifiant angle de pierre (H. Quesnel). Dites aussi Les bôrnas de la Quirié. Situé entre le village de Chanteloube et les ruines du château de La Batie, ce vaste ensemble, bien qu'assez dégradé, est installé en altitude à plus de 1200 m, dans une falaise d'origine volcanique, au nord du mont Mézenc. Il conjugue à la fois de vastes salles troglodytiques et des souterrains aménagés reliés entre eux par d'étroites chatières taillées à même le rocher. Il rappelle par sa complexité l'autre site, assez similaire, de Rochaubert, sur la commune de Lantriac. Propriété privée.
- -Souterrain du Chastelas. La légende veut que près des Dents du diable, s'ouvrirait un souterrain où les druides auraient caché leur trésor. Certains en connaissent l'entrée, mais bien sûr ne veulent pas le dire! Plus sérieusement, la rhyolithe, roche excessivement dure aux structures microlithiques caractéristiques et qui rend le site tellement majestueux et photogénique, n'offre aucune perspective de taille pour les anciens outils métalliques médiévaux dépourvus alors d'alliage au tungstène, lequel

solidifie les burins et ciseaux actuels. Par contre le granite altéré du pourtour offre des conditions de creusement autrement favorables, presque idéales. Pour satisfaire aux besoins en eau des habitants, même peu nombreux, le Chastelas devait bien posséder une citerne quelque part. De là peut-être une confusion, à l'origine de la légende et de l'idée de souterrain. Pourquoi pas après tout!

-Souterrain au bourg, ferme Leydier-Devidal. Départ d'un souterrain dans le coin nord-est de l'étable (?). Source : Pierre Chapuis, 2016.

CHAVANIAC-LAFAYETTE

- -Cavité de Champ Charbonnier. DRAC Auvergne.
- -Mine de plomb et d'argent à Aurouze, 1870-1922 (BRGM).
- -Mine de minerai siliceux et trace de baryte, Les Sausses, 1961-1980 (BRGM). Production de 310 000 tonnes de fluorine selon C. Vialaron.

CHAZELLES

- -Mine de plomb et d'argent 1848-1924 (BRGM). Production d'antimoine métal 4 000 tonnes (C.V.).
 - -Galerie du Champ Redon.
 - -Galerie du Champ vert.
 - Puits de Chazelles.
 - -Galerie du Gand.
 - Galerie de La Côte d'Outre.
 - Galerie de la Côte du Ronc.
 - -Galerie du Fraux.
 - -Galerie dite du Moulin Martin.
 - -Galerie de la Révolte.
- -Mine de fluorine à Barlet 1842-1975 (BRGM). Production d'antimoine métal, 5 tonnes (C.V.).

CHILHAC

- -Grotte du château.
- -Grottes de la rive droite de l'Allier. A. Vernière en fait état lors du Congrès archéologique de France en 1904, LXX^e section, dans un article intitulé « L'âge de

la pierre dans la vallée du haut Allier » : « J'ai visité dans les falaises des gorges de l'Allier sous les coulés basaltiques un assez grand nombre de cavernes creusées dans des sables miocènes... Les mieux disposées intérieurement, les plus accessibles, ont servi de refuges ou d'étables à des époques troublées mais quelque fois peu lointaines... une de ces grottes, située entre Chilhac et Le Chambon de Cerzat est curieuse. Elle a une certaine étendue : des matériaux accumulés à l'entrée y ont constitué un barrage qui retient les eaux d'une source en formant un petit lac ».

CHOMELIX

- -Grottes et cavernes mythiques ou grottes de la Reine, de saint Martin et siège de la Douve. Accès délicat. Annette Lauras-Pourrat écrit dans son guide de l'Auvergne mystérieuse : « La région de Chomelix est surtout le pays des légendes. À l'est des ruisseaux de l'Arzon, sur le versant sud de la montagne, la roche, taillée en forme de siège est la Chaise de la Dame. Là, par les nuits d'orage, une dame blanche, gémissant ou chantant sa douleur, indique au voyageur son chemin, puis s'évanouit sous forme de vapeur légère. Ses larmes, en tombant sur le roc s'éternisent en perles d'ambre. À Chomelix d'ailleurs toutes les grottes et cavernes sont habitées par des fées, des lutins, des loups-garous ».
- -Souterrain du château de l'Arzon. Avéré par un berger du cru peu loquace qui l'évoque ainsi : « le souterrain, il tire très loin...».
- -Souterrain de La Montlhiade. « Les traces de passage dans un couloir qui fut couvert, les pierres plates couronnant les parois en témoignent, accréditeraient l'hypothèse» (Cahiers de Craponne, Roger Mathieu, 1988). Réemploi d'un lieu souterrain de culte dolmennique (?) en souterrain refuge. On peut rêver!

CISTRIÈRES

-Souterrain de Pignol à La Roche.

COHADE

-Mine de sulfo-antimoniure de Rilhac, 1885-1939 (BRGM).

CONNANGLES

-Molimard. Mine de barytine à 100 m du village. Exploitation avant guerre. Les puits d'accès sont obstrués. La barytine était traitée au lieu dit l'Usine, dont il reste quelques ruines de murs de briques, sur la commune de Saint-Pal-de-Senouire.

COSTAROS

- -Grotte, habitat troglodytique de La Garde de Costaros. DRAC Auvergne.
- -Souterrain du château. Jean Peyrard en fait état dans un article, paru dans Le Renouveau, du 22 juin 1980 : « Une superbe salle voûtée avec sa ravissante et large cheminée, avec son four, avec un dallage antique où le pas résonne sur la pierre, avec le souterrain derrière la cheminée, il rejoint Arlempdes selon la tradition ». L'exagération romanesque habituelle de l'épistolier de ce journal rend invraisemblable la longueur du souterrain. Sur le souterrain, de fait, nous ne retiendrons que la véracité de son témoignage.
 - -Souterrain derrière le château, dans le pré de Sauze.

COUBON

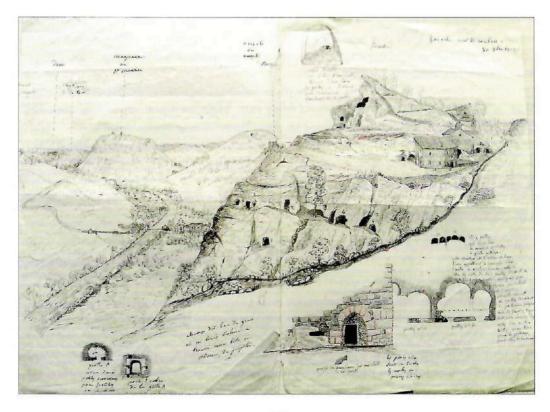
- Aménagement Dempeyre.
- -Aménagement mont Jonnet.
- -Citerne du mont Saint-Maurice. Une très belle citerne, encore que sa présence en partie sommitale pose questions, pour son remplissage. Les dimensions légèrement ovoïdes, imposantes de 2 m de largeur par 2,50 m de profondeur permettent d'évaluer la contenance à environ 18 000 litres. L'intérieur est recouvert d'un enduit en terre argileuse rouge, d'environ 1,5 cm d'épaisseur, utile au moins partiellement pour se prémunir des infiltrations à moins qu'il ne s'agisse de mortier de tuileau, un mélange de tuiles concassées et de chaux. La forme nous rappelle les grandes jarres, pithos grec ou dolium romain. À quoi pouvait donc servir cette citerne ? Cette réserve difficile à remplir se trouve au sommet du mont à l'endroit le plus froid, toujours enneigé en hiver. De ce fait, peut-on envisager qu'il s'agit d'une glacière, similaire aux puits à neige des pays méditerranéens ? Son comblement bien que partiel ne permet pas de voir s'il existe un écoulement en partie basse. À côté un aménagement dans le rocher laisse penser à une cuve.
- -Galerie de Charentus. Elle s'ouvre dit-on dans une cave située sous l'une des maisons du village. On rapporte qu'elle est taillée et se dirige fort loin, sous le clos de La Bonasse en direction de La Chouparde.
 - Grottes des Chirouzes. Au dessus de l'ancienne voie de chemin de fer (BRGM).
- -Grotte de Chouparde à Charentus. Le 23 septembre 1868, Augute Aymard la situe au dessus de la Bonasse! Petite grotte circulaire taillée et percée de deux fenêtres de part et d'autre de la porte d'entrée.
- -Grotte pigeonnier des Farges. Propriété privée. Au XVII^e siècle, le terrier du mandement du château de Bouzols fait état de nombreux pigeonniers sur ses terres. Force est de constater que, ce qui fut longtemps privilège seigneurial, était ici aboli bien

avant la Révolution. Pour cette grotte, exposée plein sud, nous avons souhaité conserver le terme de pigeonnier cher aux propriétaires qui avaient su en faire leur Domaine des rêves (sic). Au cours des âges, cette petite grotte a indéniablement subi des mutations. On y accède en faisant d'abord un peu d'escalade sur le rocher qui est aménagé très sommairement. Puis on chemine prudemment sur une vire jusqu'à l'entrée, en légère surélévation. On remarque, à main droite et près du sol, deux anneaux taillés. Puis en courbant l'échine, on peut franchir la petite porte d'accès qui s'ouvre sur un palier. Nous sommes à l'intérieur, encore une marche, et nous voilà dans ce qui fut un temps, un habitat troglodytique. L'ensemble qui, à l'origine n'était qu'un simple abri sous les blocs prismés quelque peu effondrés et en équilibre d'une coulée volcanique, a été investi et renforcé par des murs bâtis à la chaux. À l'extérieur la toiture maçonnée est suffisamment inclinée pour offrir le minimum de prise aux chutes de roches pouvant provenir de la falaise en surplomb. Même la voûte du plafond contribue à consolider l'édifice. Les encadrements de l'unique fenêtre et de la porte sont taillés dans la brèche. Cette brèche extraite d'un banc sous-jacent est homogène et de bonne qualité. Les murs sont blanchis. Dans un angle s'ouvre le conduit de la cheminée qui débouche plus haut dans la paroi rocheuse. L'espace à disposition mesure environ 2 m par 6 m de long. À l'avant de cette salle se trouve le pigeonnier proprement dit. Il ne recèle en tout et pour tout que six nichoirs ce qui compte tenu des travaux liés à l'élaboration d'un tel édifice reste singulièrement limité. À l'évidence, on souhaitait voir s'il était possible de transformer cet ancien habitat troglodytique en pigeonnier. Suite à un essai, la reconversion s'avéra un fiasco. Il est rapporté que les chauves-souris détruisaient les nichées. Ceci paraît peu plausible compte tenu du fait que les chauves-souris sont insectivores et de petites tailles. On pencherait plutôt pour des rats. Toujours est-il que le propriétaire abandonna le site. N'ayant pas renoncé pour autant à l'élevage de ces volatiles, il construisit cette fois un vrai pigeonnier un peu plus bas dans la propriété. Nous n'avons pas vu de chauves-souris ni de rats. Mais un hibou semble désormais y trouver ses aises. À quelques mètres de là, dans la roche magmatique fracturée s'ouvre une autre petite cavité anthropique présentant des aménagements significatifs (six trous de poutres). À l'avant de cette grotte passablement encombrée de matériaux d'érosion devait exister une vaste terrasse, à moins qu'il ne s'agisse compte tenu de la déclivité, d'un abri, en partie adossé au rocher. Des archéologues y discerneraient sans doute un lieu engageant à prospecter.

- -Grottes de La Crouze ou de La Nanon (?). Au dessus de Souchiols. Sur un croquis, daté du 26 octobre 1863, Auguste Aymard en a dessiné six. Il s'étonne de trouver ces grottes en partie sommitale, loin des zones cultivables, et émet l'hypothèse de grottes refuges.
- -Grottes de Poinsac. Le château est situé sur un escarpement constitué d'orgues basaltiques. La coulée volcanique a recouvert et protégé un anneau surtseyen, composé de multiples couches de tufs superposés sur une grande hauteur, offrant une magnifique stratigraphie. Ces tufs sont justes assez fermes pour être creusés sans trop de difficultés et résister aux risques d'effondrement. C'est ainsi que quelques grandes cavités ont

été réalisées au droit des terrasses potagères étagées dans la pente. Ces grottes sont maintenant délaissées. Elles présentaient des volumes suffisamment conséquents pour servir de grange ou de hangar. D'ailleurs on observe encore par endroits l'emplacement de cloisons ou d'assises de planchers.

Grottes de La Roche. Elles sont situées sur la rive droite de la Loire dans un curieux rocher proéminent d'origine volcanique, formé par endroit de brèche ou par place de scories soudées, à vrai dire assez sombres, voire vraiment anthracite. Plusieurs sont effondrées. Les gros blocs détachés de la paroi, et encombrant le site, en rendent la lecture quelque peu difficile. Le lieu est connu comme étant le siège d'une petite seigneurie où vécurent les Dalmas de la Roche, de Coubon! Afin d'adoucir la rugosité de la roche, mais aussi le décor, de larges enduits de chaux blanche ont été appliqués dans plusieurs salles rendant ainsi les lieux autant que l'on puisse en juger parfaitement habitables. Le soin apporté à la finition des volumes laisse penser qu'il pouvait s'agir de logements nobles. Plus haut, au sommet de l'éperon rocheux se situait une tour de guet, la tournelle, faisant office de petit donjon, actuellement remplacé par une coquette maison d'habitation. La vue sur la Loire est magnifique. Auguste Aymard, a dressé un portrait fort intéressant du site qui n'était pas alors aussi endommagé que de nos jours (voir dessin ci-dessous). Il relève entre autres les plans des grottes subsistantes il y a encore 150 ans. On retiendra trois commentaires de son



étude, par ailleurs fort instructive mais qu'il reste à démontrer. Il nous dit que certaines grottes paraissent être d'une origine antérieure à l'édification du fortin en alléguant que les plus anciennes pouvaient faire partie d'un oppidum primitif (?). S'il observe que certaines sont de factures différentes cela n'en fait pas un argument assez solide pour valider l'hypothèse. Son observation prend un tout autre intérêt quand il en dénombre encore une vingtaine dont cinq possèdent toujours une façade maçonnée. Actuellement les maçonneries ont quasiment disparu. Enfin il les désigne sous le nom de *bornes* (ADHL 157 J art. 4).

-La Roche près Coubon, La Roche-Soubre-Cobon, s'appelle parfois aussi Roche Pertuzade. Cette dernière appellation est tout particulièrement évocatrice. C'est un rocher percé de pertuis autrement dit de passages, permettant un déplacement intérieur discret, de salles en salles et d'un niveau à l'autre. Seule la situation de ce fortin difficile d'accès laisse imaginer un système défensif complémentaire formé de remparts dont il subsiste bien peu d'indices. Dans « leur fort » (terme employé en 1696 dans le terrier du compoix du marquisat de Bouzols (ADHL E dépôt 654 art 3), les Dalmas, seigneurs troglodytes, pouvaient sans doute résister un peu de temps, avant que des secours n'interviennent suivant les époques tantôt du Monastier, tantôt de Bouzols dont ils ont dépendu tour à tour.

À proximité se trouve un petit ruisseau qui a dû alimenter, on l'imagine, par une conduite souterraine, les habitants du rocher. Tout à côté se trouvent les ruines semitroglodytiques des fermes du château. Quelques chambranles de portes de placards en bois, disloqués, ultimes témoins des aménagements souterrains dont nous faisons souvent mention au long de cet ouvrage, vivent leurs dernières années. Contrairement à ce que l'on pourrait penser a priori, mais nous avons déjà eu l'occasion d'en faire la démonstration, les troglodytes ne font pas partie des gens de modestes conditions. Les menuiseries étaient ici très raffinées, sans doute comme tout l'intérieur de l'habitation. Là nous avons encore pu observer une porte à petits carreaux. Ailleurs, malgré les décombres, les immenses conduits de cheminées taillés dans la roche s'élèvent à plusieurs mètres de hauteur. On remarque aussi que ces fermes construites à la chaux, un matériau noble, avec leurs moellons de brèche équarris, leurs aménagements de qualité, témoignent plus de la demeure d'un riche cultivateur que d'un pauvre paysan. Non loin arrêtons-nous devant le four à pain. La face avant est construite de blocs en bel appareil au centre duquel s'ouvre la gueule de celui-ci. Le four profite intégralement de l'abri sous roche où il est installé. Cet ouvrage semi-troglodytique, excavé dans le tuf, est rare, émouvant et de fait, exceptionnel pour notre région.

-Grottes de La Roche du Mas. En fait, à part les nombreux terriers de renards ou teyssonneires de blaireaux, on cherchera en vain les grottes. Celles-ci peut-être effondrées servent-elles encore de refuges à ces animaux? Une prospection plus poussée est tout à fait envisageable semble-t-il et pourrait réserver des surprises! Sinon nous nous contenterons de quelques abris sous roche servant de retraite par temps d'orage aux moutons qui pacagent en ces lieux. Mais le rocher qualifié de « Faure » ou de Py Gros, s'il garde des secrets, s'expose de loin, et par sa situation, comme un

promontoire exceptionnel remarquablement défensif. Une place forte était là ! Étaitelle en bois ? Les traces d'aménagements en témoignent. C'était la citadelle d'une grande famille nobiliaire les Dalmas de La Roche du Mas, qu'il ne faut pas confondre avec leurs homonymes, les Dalmas de La Roche de Coubon.

-Grotte du mont Jonnet

- Grottes du mont Saint-Maurice. Une petite grotte située au nord, difficile d'accès, à mi-pente, taillée dans une brèche assez dure, comportant des inclusions importantes de basalte. 2 m de largeur par 4 m de longueur sur 1,85 m de hauteur, probable habitat, du fait d'une porte avec feuillure tournée vers l'intérieur, avec une petite fenêtre ou comme la saignée dans la paroi et vers l'extérieur le laisse penser, utile à l'évacuation des fumées. Il subsiste en dedans des aménagements, rainure, épaulement, banquette qui rendent l'interprétation fonctionnelle délicate. Cependant il convient de noter qu'il y a eu une utilisation de la chaux pour parfaire l'intérieur. À l'opposée du mont, en partie sommitale une autre petite grotte de 3 m x 2 m, et 1,60 m de hauteur. Elle est creusée, probablement avec difficulté par prélèvement d'orgues basaltiques. Comme la citerne décrite plus haut, cette dernière grotte fait partie des aménagements annexes du prieuré établi ici. Elle nous ferait penser à un cellier si son orientation plein sud n'invalidait cette hypothèse.
- -Grottes du Ranc rouge, dans les rochers de Valhory, non loin du tunnel ferroviaire.
- -Souterrain du château de Bois Royer. Une brebis imprudente en cherche la sortie, paraît-il. On entend d'ailleurs encore parfois ses bêlements !
- -Souterrain du château de La Tour Daniel. Du regard vous pouvez suivre en imagination « le souterrain conduisant à Bouzols ». Note du comte de Franclieu. Il part des caves, indique la tradition. Jean Peyrard, *Renouveau* du 16 octobre 1977.
- -Souterrain de fuite du château de Volhac. Il peut être visité lors des journées du patrimoine. Vous aurez là un magnifique exemple de ce qui se fait de mieux en la matière. Il est bâti en orgues et pilons d'orgues basaltiques parfaitement appareillés. Élaboré à partir des caves de cette maison-forte, l'étroit couloir horizontal amorce un léger virage avant de se glisser sous les fondations, puis s'interrompt brutalement sur un effondrement, au bout d'une vingtaine de mètres seulement. Initialement il débouchait beaucoup plus loin, en bordure de Loire. Ce souterrain a été pensé et réalisé peut-être dès la conception du château, a priori, comme l'un des éléments intégrant le système défensif. Rappelons que si le souterrain permet aussi de s'approvisionner en eau dans la Loire ou de s'enfuir, il permet aussi d'aller éventuellement prévenir des alliés, chercher des secours ou prendre à revers subrepticement les assaillants.

CRAPONNE-SUR-ARZON

- Aménagement Bougernes.
- -Grotte du Loup, s'agit-il de la même grotte signalée au milieu du siècle dernier par l'amateur de préhistoire Pierre Denurols qui la situe au dessus du ruisseau s'écoulant non loin d'Antreuil. De par la racine du mot *antre*, on observera que le toponyme du village évoque, une antique cavité souterraine (ADHL 179 J art. 1).
 - -Mine du Bois de l'Or ou de l'Hort. Exploitation de plomb.
- -Mine du Rodier ou de La Roche de la mine. Exploitation de plomb (C. V. 2014).
- -Souterrain de Fabaise. Où se trouvait un ancien château, qui figure d'ailleurs au cadastre napoléonien, qualifié de bastide, par l'abbé Duffieux, dans un article de presse paru en 1980.
- -Souterrain la Prairie. Il y a quelques décennies on pouvait descendre quelques marches d'escalier et poursuivre une galerie sur quelques mètres. La création d'un lotissement a eu raison des derniers vestiges.
- -Souterrain des Ollias. On prétend qu'il rejoignait en droite ligne le bourg fortifié.

CUSSAC

- -Aménagement Saint-Blaise.
- -Galerie de recherche d'eau de Veneyre, avec une petite salle à gauche de l'entrée, XIX^e siècle.
- -Grottes de Malpas. Elles sont situées en contrebas du village, après le tunnel ferroviaire, sous l'ancienne voie. Orientées face à l'est, les entrées des deux grottes s'ouvrent dans la pente non loin d'un ruisseau. Elles sont creusées en partie basse dans la brèche sur une profondeur n'excédant pas dix mètres. La pression exercée par la coulée volcanique supérieure formant le ciel, très fracturée, est en passe de les anéantir progressivement. D'ailleurs, un énorme bloc d'une quarantaine de mètres cubes a déjà roulé dans le ruisseau entraînant autant que l'on puisse en juger les parties taillées les plus remarquables.
 - Souterrain de Malpas.

DESGES

- -Mine de plomb, zinc, argent et or à Pinols, 1899-1922 (BRGM).
- -Mine d'holmium de Marsanges, 1830-1975 (BRGM).

- -Mine de plomb et argent de Chazelles, 1848-1924 (BRGM). Production d'antimoine métal, 4 000 tonnes (C.V.).
 - Galerie de Lescoussousses. Exploitation de plomb (C. V. 2014).

DOMEYRAT

- -Citerne du château. Comme on ne fait que l'entrevoir, il reste tout à faire. La dégager pour, qui sait, probablement révéler quelques surprises archéologiques, les interpréter, connaître les dimensions, la dater, en offrant un regard inédit sur la vie et les siècles d'histoire de Domeyrat.
- -Souterrain du bourg. Les bâtiments de l'ancien prieuré, qui est à l'origine de la paroisse, occupaient un assez vaste espace autour de l'église. Le quartier qu'il formait alors a été remanié notamment au cours et après la Révolution. La cure a été rebâtie ainsi que diverses constructions qui remplacèrent progressivement l'établissement précédent. À une quinzaine de mètres de l'église, le long de la rue principale, une maison élevée sur de vieilles fondations a conservé dans sa cave l'entrée d'un souterrain. Il est aujourd'hui muré. Selon les dires de quelques anciens qui s'y étaient aventurés étant jeunes, celui-ci descendait la pente en direction de la Senouire. Des travaux de voirie en ont confirmé l'existence. Celle d'un égout reste l'interprétation la plus probable pour cette galerie.

DUNIÈRES

- -Galerie de captage de sources vers la maison Rouchon. L'entrée de cette galerie en pierres bien appareillées paraît trop vaste et bien peu discrète pour représenter un souterrain de type militaire. Sous les déblais, doit se trouver le réceptacle. Presque à l'horizontal, la galerie taillée dans le granite sur une trentaine de mètres est typique des galeries de captage et valide s'il n'était besoin l'impression première.
- Galerie de captage d'eau de Bel air. Aujourd'hui condamnée pour des raisons de sécurité.
 - -Souterrain de La Tour, probable échappatoire.
 - Souterrain de l'école Saint-Joseph. Muré par sécurité.



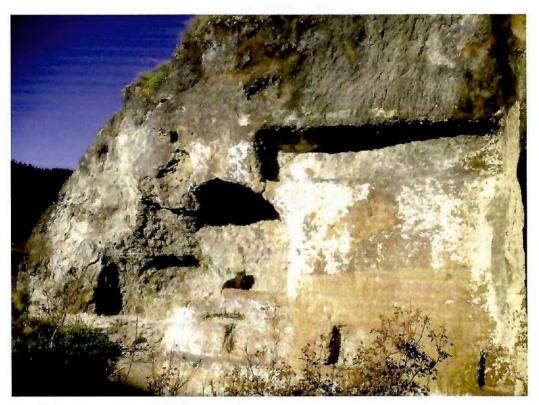
Entrée de la galerie de captage à Dunières.

ESPALY-SAINT-MARCEL

- -Aménagement du Rocher.
- Citerne, grottes et cavernes de Cormail.
- Citerne du château Charles VII.
- -Grotte du château Charles VII. À usage de serre.
- Grotte chapelle du rocher Saint-Joseph. Le neck d'Espaly constitué d'un tuf homogène à la faible granulométrie ne pouvait qu'inspirer les troglodytes. Le rocher a été en maints endroits raboté, aménagé, excavé afin de favoriser, ici, la construction de maisons qui s'adosseront aux parois, là un abri sous roche agrandi ou plus loin des grottes à usage multiple comme nous le verrons. Le rocher sert de véritable point d'appui au système défensif de la forteresse. Enserré dans ses remparts, la ville fortifiée s'agglutine autour de ce promontoire que couronne au Moyen Âge un château fort de renom. Dès lors, comment les habitants de ce petit bourg ne pouvaient-ils songer à se terrer dans cette roche accueillante, car nous l'avons déjà dit cette roche est un remarquable isolant et qui plus est, plutôt facile à tailler. Certaines ruelles sont creusées en tranchées profondes, les constructions étant assises parfois à deux, trois ou quatre mètres au dessus du sol. Trouver un peu de la place, qui fait défaut à l'extérieur, quitte à prendre de la hauteur et donner des garanties à la sécurité de sa famille, tel est l'enjeu

primordial. Il ne manque pas de caves, de vastes celliers, de citernes et de puits dans cette enceinte, ou de passages secrets qui ne concourent dans la profondeur de la roche à résister à un siège! Lors des conquêtes successives des divers belligérants des guerres de Religion, la petite bourgade souffre beaucoup. Les murailles ont été renversées, les tours démantelées, les maisons saccagées et les chaumières brûlées. La place forte a été anéantie par l'artillerie. C'est la désolation. Seuls quelques habitants trouvèrent un refuge salutaire dans les grottes qui ont plutôt mieux résisté aux canonnades. Nous avons retrouvé dans le compois du cadastre du mandement d'Espaly, de 1710, la mention, d'une crotte dans le *rochier*. Elle appartenait à Pierre Brial qui ne l'habitait pas ; ce dernier ayant une maison avec jardin un peu plus loin. Cette crotte, qu'ailleurs un notaire dénommerait cluseau ou cluzel, faisait alors l'objet d'une base d'imposition spécifique estimée onze deniers. Sa surface étant de quatre quart de boysseaux, cet habitat locatif troglodytique était assez vaste pour accueillir toute une famille. Huit maisons adossées au rocher, dont une possède une cave, une autre une voûte *dessoubs*, figurent aussi dans notre inventaire troglodytique.

« Il y a auprès du Puy, et faisant partie de son magnifique paysage, un village que couronne aussi une de ces roches isolées, singulières, qui percent ici la terre à chaque pas. Cela s'appelle Espaly, et le rocher porte aussi des ruines de château féodal et des grottes



Fonds d'habitats à Espaly-Saint-Marcel.

celtiques. Une de ces grottes est habitée par un pauvre vieux ménage dont la misère est navrante. Les deux époux sont là dans la roche vive, avec un trou pour cheminée et pour fenêtre. La nuit, on bouche en hiver la porte avec de la paille, en été avec le jupon de la vieille femme. Un grabat sans draps et sans matelas, deux escabeaux, une petite lampe de fer, un rouet et deux ou trois pots de terre, voilà tout le mobilier. » George Sand, Le marquis de Villemer.

Cet ouvrage de renom est publié en 1860, à la suite du séjour de l'auteur dans le Velay. Même s'il est probable que Georges Sand ait eu à côtoyer les habitants du rocher, le trait qui en est souligné à dessein dans sa description, son expression par trop picturale, manque assurément d'objectivité. Des habitants y vivaient encore au milieu du XIX^e siècle. Certaines grottes cachées derrière les maisons serviront, ou servent encore, de locaux techniques, ateliers et garages. Deribier de Cheissac dans son ouvrage *Description statistique du département de la Haute-Loire*, publié en 1824, signale des écuries souterraines. Le long de la Borne, au pied du rocher, s'affiche le ventre béant de ce que furent jadis soit des habitats, soit des entrepôts fortement troglodytiques. À l'intérieur on observe encore des niches, des placards. On discerne aussi dans la roche l'implantation des cloisons, des planchers avec les opes ou trous de poutres et le débord de ce qui devait être un auvent alors largement suffisant pour couvrir la maçonnerie constitutive de la façade de ces structures étroitement liées aux fortifications.

Le temps a passé. « Aux premiers jours de mars 1888, Mgr. Fulbert-Petit, entouré de son clergé, a béni solennellement la grotte annexe mi-naturelle, mi-artificielle, qui agrandit de façon importante la grotte chapelle » (extrait d'Une petite histoire du pèlerinage et du sanctuaire, René Vincent, éditions Espaly-Saint-Marcel, 2001). Cette grotte a pour caractéristique, pour la partie creusée dans le roc, d'avoir servi d'habitat à Pélagie Séjalon, semble-t-il, en 1855. Pélagie était amie de la béate d'Espaly, Anne Marie Buffet. Ces deux pieuses personnes sont à l'origine du pèlerinage.

La grotte chapelle se développe sur environ 230 m² au sol pour environ 3,50 m de hauteur. Durant l'hiver 2013-2014, une réhabilitation des sols et de l'éclairage fut entreprise sur le sanctuaire. Le travail est très soigné au point que dans la pénombre il faut y regarder à deux fois pour se rendre compte de son extension artificielle. L'illusion est confortée également par neuf colonnes de 2,40 m de haut qui supportent avec bonheur un voûtement en berceau brisé, conférant ainsi toute la solennité nécessaire à cette chapelle troglodytique. Au fond se trouve l'ancien habitat souterrain, qui est mis en valeur par une représentation particulièrement soignée de la béate.

-Grottes de L'Hermitage. Elles sont situées, à droite, en montant le long de la Nationale 102, non loin de l'ancienne station-service et des carrières de La Denise. Il ne reste presque rien des deux grottes dont les entrées rectangulaires taillées dans la brèche volcanique étaient encore visibles en 2002, en bordure de route. Route qui de toute évidence a dû s'appuyer lors de sa création en partie sur d'anciennes installations structurées. Comme on peut encore le constater, c'est tout le rocher qui a été aménagé même s'il se trouve à présent masqué en partie par les ruines d'une petite maison adossée à la falaise. Les restes de quelques marches d'escalier taillées dans la roche,

deux autres cavités (un puits ?), une terrasse, puis un balcon en encorbellement furent réemployées par l'habitant semi-troglodyte. Ces petites grottes rendues très salubres par un enduit à la chaux étaient aussi fort bien aménagées. On observe par exemple les restes de cloisons et de compartiments. La plus grande, qui possède une petite fenêtre, mesure 6 m par 3 m, et 2,20 m sous plafond. L'habitant a disparu à la fin des années 1940. L'emplacement plein sud est remarquablement situé. Avaient-il un lien avec l'antique ermitage précité, dont l'installation se trouvait au Collet. Même si sur le plan du cadastre napoléonien, daté de 1809, un chemin de la commune de Polignac semble relier les deux établissements, situés de part et d'autre du mont Denise, il serait bien hasardeux d'affirmer, pour autant, leurs interdépendances.

−Grotte de Cormail. Détruite par la SCNF, lors de la construction de la ligne de chemin de fer, on y avait relevé un dépôt de haches polies.

-Grotte de Ribeyre.

- -Habitat semi-troglodytique de la butte volcanique de La Citadelle. La façade à deux niveaux, enduite de chaux, se dresse, imposante, face au Puy.
- -Mines d'extraction de chaux. Les galeries de ces mines exploitent un gisement de calcaire à chaux. Elles se développent, certes, pour une bonne part sur la commune d'Espaly, mais également sur les communes limitrophes du Puy-en-Velay, d'Aiguilhe et même dans le tréfonds de la commune de Vals-près-Le Puy. À Espaly, le site est essentiellement établi entre la route de Saugues et le cimetière. Le creusement s'est effectué durant plusieurs siècles, à vrai dire de manière rudimentaire, assez anarchique, et souvent dans un total mépris des réglementions. Pourtant les pouvoirs publics, par le biais des municipalités ou des services préfectoraux, n'étaient pas en reste pour édicter celles-ci, mais il manquait comme souvent les moyens de les faire respecter. Les galeries sont tantôt étroites, mais suffisamment élevées pour permettre à un homme debout de circuler ou parfois suffisamment amples, pour permettre le passage de tombereaux attelés de bœufs ou de chevaux. D'autres tunnels étaient équipés d'une voie ferrée sur laquelle circulaient des wagonnets hippomobiles. Ces galeries s'enchevêtrent quelquefois sur trois niveaux. La sécurité n'était pas la grande priorité. Même si des cheminées d'aération en briques apportaient un peu d'air frais, même si l'on relève des étaiements, également en briques ici où là, l'absence de plan, le travail entrepris par des personnes uniquement préoccupées par l'extraction de la chaux, sans aucune qualification ni précaution, ne manquait pas de provoquer des effondrements à l'origine d'accidents graves ou mortels. À la recherche du calcaire du tréfonds, certains puits verticaux atteignaient plus de vingt mètres de profondeur. C'étaient de simples trous. On y descendait avec des cordes ou des échelles, avant de se glisser dans des boyaux ouverts au droit des strates de calcaire qui alternent les bancs d'argile. Il fallait aussi composer avec les eaux de ruissellement qui inondaient les galeries, les fragilisant ou les rendant parfois totalement impraticables. On notera que ces eaux, si elles contrariaient les travaux des mineurs, ont fait par contre dans plusieurs endroits l'objet de captage, au bonheur des agriculteurs riverains qui avaient construit opportunément

leurs fermes à proximité. D'ailleurs, il faut bien dire que cette activité séculaire était la plupart du temps exercée par les paysans eux-mêmes. Ceux-ci se retrouvant mineurs à la morte saison. Le préalable à une exploitation raisonnée consistait à forer des puits de sondage plutôt que des puits d'extraction, surtout à proximité des zones construites. En tenant compte de nombreuses contraintes, on pouvait alors envisager si possible, le creusement de galeries horizontales. Les entrées et le début des galeries bâties, les voûtes souvent appareillées en pierres bien que sommairement équarries ou alors banchées, préfiguraient des exploitations mieux tenues. On retrouve aux Archives départementales de la Haute-Loire et archives communales d'Espaly, quelques plans de ces carrières de chaux, dressés tantôt par des experts-géomètres indépendants, tantôt par les ingénieurs des Ponts et Chaussées.

Mais ces travaux, parfois très conséquents, généraient à l'extérieur des mouvements de terrain, des affaissements, fragilisant routes, murs de clôture et bâtiments. De ce fait de nombreux procès émailleront l'intense activité minière du bassin du Puy, que ce soit entre riverains, exploitants et municipalités. Aujourd'hui, à l'extérieur, il est prudent de s'assurer de la stabilité des parcelles à lotir, avant d'envisager des constructions. D'ailleurs les actes des notaires mettent désormais en avant les problèmes qui peuvent dépendre des rétractions de l'argile comme du tréfonds minier.

L'activité minière et son corollaire, les fours à chaux, faisaient vivre une grande partie des habitants de la commune d'Espaly. La chaux est un produit connu depuis la plus haute antiquité. On s'en sert dans l'agriculture pour améliorer la qualité des sols trop argileux et surtout, dans la construction. Pour être utilisable, la pierre à chaux, en fait un calcaire, doit être transformée en chaux vive. Cette opération s'effectue par cuisson à haute température (800° à 1 000°) dans des fours spécialement conçus. C'est la calcination. Cette décomposition thermique s'accompagne d'un intense dégagement de gaz carbonique, dû à la désintégration chimique du carbonate. La qualité des chaux varie d'une part de la nature du matériau extrait, qui peut comporter plus ou moins d'argile par exemple et, bien sûr, d'autre part du savoir-faire du chaufournier qui doit réussir les cuissons, mais aussi procéder à des opérations de blutage, ce tamisage indispensable à la commercialisation. Ainsi éteinte puis transformée, la chaux devient soluble à l'eau, et peut rentrer désormais, avec du sable et de l'eau, dans la composition de mortiers. La proportion de ces mortiers changera considérablement, suivant l'utilisation auxquels ils sont destinés, construction, crépis, soubassement de routes par exemple.

Les fours parfois sommairement bâtis créaient des nuisances difficilement supportables pour les riverains. L'extension de la ville du Puy-en-Velay du côté d'Espaly, les expropriations liées à l'aménagement des routes, en direction de Saugues ou de Langeac, la construction de la voie de chemin de fer du Puy à Saint-Georges-d'Aurac, perturberont notablement la poursuite d'exploitations ayant pourtant acquis, au début du XX^e siècle, des dimensions industrielles performantes. Face à la concurrence extérieure les chaufourniers exploitants tenteront un regroupement, mais celui-ci fera long feu, ne permettant pas de donner l'ampleur suffisante à l'activité. Au lendemain de la Guerre de 1914-1918, seuls les membres de la famille Chouvy,

mineurs-chaufourniers depuis quatre générations, résistent encore et toujours à Espaly. Concurrencés sur le marché mondial ou même sur le marché national par les sites de carrières de plein air à l'exploitation plus aisée, le site d'Espaly, pourtant encore riche de matière première, deviendra de moins en moins rentable... Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale l'activité cessera définitivement.

Dans un texte intitulé : « Production de la chaux et du plâtre dans le bassin du Puy », publié dans les *Cahiers de la Haute-Loire*, en 1996, Roger Chouvy recense les sites d'exploitation, d'entrées de galeries, d'emplacements de fours, avenue de la Mairie, par exemple, et dans le développement de son article retrace l'histoire de cette fantastique épopée industrielle et minière locale à laquelle sa famille a fortement contribué. Le lecteur intéressé par le sujet sera bien avisé de se reporter à ce travail, très bien documenté, remarquable de mémoire, pour avoir les explications complémentaires qui n'ont pas leur place dans un ouvrage généraliste. On s'intéressera, entre autres, à un savant paragraphe intitulé : « *Ressources paléontologiques* », qui apporte une information éclairante sur les nombreux fossiles mis au jour dans les calcaires du Ronzon.

Les nombreux chaufourniers ont laissé bien des souvenirs dans la commune. S'ils sont indissociablement liés à Espaly, à son développement, en donnant leur nom à une rue de la commune, c'était bien le moins que l'on puisse faire pour asseoir leur postérité! Et la rue est bien petite pour leur rendre tout l'hommage qu'ils méritent! Indéniablement l'activité liée à la production de chaux éteinte, de chaux vive comme de plâtre ainsi que les activités annexes qui s'y rattachent ont favorisé le développement d'Espaly-Saint-Marcel. Nous l'avons dit, l'accroissement de la population au XIXe et XXe siècles est significatif, ainsi que les recensements le confirment. On peut estimer à environ une centaine de personnes vivant directement ou indirectement de l'activité vers 1900. Faut-il rappeler que nombre d'édifices, de maisons, de bâtiments de fermes, pour ne pas dire tous, des plus anciens aux immeubles contemporains, sur une grande partie du Velay, doivent à la production espaviote, l'indispensable matériau de construction nécessaire à leurs édifications

-Champignonnières de l'Arbousset. La désaffection de galeries d'extraction de pierre à chaux a conduit certains entrepreneurs à reconvertir ces lieux souterrains en champignonnières. En effet les conditions idéales du milieu sombre, à l'humidité élevée et à la température constante s'avèrent particulièrement propice à la culture de champignons sur couche. Celle-ci est pratiquée sur fumier de cheval que l'on trouve encore facilement à moindre coût et en abondance dans la région. Cette production est directement inspirée de celle qui s'est développée en région parisienne. Ces cultivateurs particuliers, ces maraîchers, choisiront donc tout naturellement de produire un champignon sur couche dénommé agaricus. L'espèce est plus connue sous le nom de « champignon de Paris ». Divers exploitants ont poursuivi cette activité, semble-t-il avec plus ou moins de réussite, des années 1925 à 1977.

Mais revenons à notre liste récapitulative.

Pour des raisons de sécurité évidentes les accès des galeries ont été murés. Et c'est une bonne chose, car de nombreux puits s'effondrent, des galeries sont noyées et l'étendue du labyrinthe des passages dans les boyaux rend l'issue incertaine.

Nous reprenons tout particulièrement quelques extraits de L'inventaire des entrées des galeries souterraines d'anciennes exploitations de chaux et de gypse du bassin du Puy en Velay, janvier 1995 (DDE). Il localise ainsi :

galerie du dépôt de la voirie d'Espaly, galerie au niveau de la propriété Gisclon, galerie route du Puy à Saint-Chély, galerie de M. Gazanion (1882) route du Puy à Saugues, galerie propriété Siret, galerie exploitée par M. Thioulouse, en 1923, galeries d'exploitation repérées lors de la construction de la voie ferrée du Puy à Saint-Georges-d'Aurac.

 Le BRGM en localise également un grand nombre : galerie du lotissement Montchalin. Chouras. galerie avenue Paul Bérard ou carrières Desfilhes, galerie Savel. garrière de Cormail. carrière Viscomte, carrière Gory, carrière Brun de M. Dunis. puits de carrière Gory, galerie du Riou, carrières du quartier d'Estroulhas, galerie derrière Chacornac, carrières Mevnard. galerie de la Maison des communes, carrières Chauchady, carrières de la caserne de cavalerie.

 - À son tour, Jean Noël Borget, géologue du CPIE du Velay intègre : galerie route de Saugues et vallon des Combes, Soubre La Font, galerie de Ronzon,

Cette longue liste reste probablement incomplète, d'autant que de nombreux documents existants avant guerre ont été confisqués par les forces d'occupation en 1939-1945 au vu de l'intérêt stratégique des galeries, et ont depuis disparu. Cette information est relatée dans le document Maxime Reymond, adjoint alors au maire d'Espaly, qui poursuit en disant qu'il a effectué des visites de mines en compagnie de spécialistes. En 1947-1948, lors d'un trajet de 3 h dans les galeries depuis la route de

Saugues jusqu'au boulevard Saint-Louis au Puy et, passant sous le pensionnat Notre-Dame de France, il dit avoir entendu résonner les chants religieux qui s'y déroulaient.

Les problèmes liés à la sécurité et au danger que représente la visite irréfléchie de ces lieux par des personnes non qualifiées ni autorisées, par ailleurs dans un dédale de galeries où on peut aisément se perdre ou se noyer dans l'obscurité totale, nous amène à restreindre l'identification précise des accès. Ceux-ci sont d'ailleurs pour la plupart d'entre eux, situés dans des propriétés privées.

-Souterrain du Mas de Denis

-Souterrain en partie noyé. Inventé lors des travaux de démolition de la vieille ferme de M. Masson. Voûte basse bâtie. Sol calcairo-marneux. Dangereux. Présence de gaz carbonique à forte dose. Amont bien concrétionné. Canalise un petit ruisseau dit de La Cressonnière. Amont : 65 m du siphon, galerie d'effondrement de 14 m de long, arrêt sur comblement. Aval : étroit arrêt sur blocs de pierres à déplacer. Plongée André Fromant, le 29 octobre 1993, portage et assistance Pascal Delhorme. Photographie et topographie, datées du 19 novembre 1994 (Jean Michel Gibault, Patrice Radiguet, André Fromant, plongeurs et Dany Gibault en surface).

ESPLANTAS

-Souterrain du château d'Esplantas à la tour de La Clauze, commune de Grèzes. Dans la région pratiquement aucune maison ne possède de cave creusée. Le sol granitique dit à dent de cheval, roche extrêmement dure, est difficile à tailler. Le coût d'une main d'œuvre affectée à cette tâche dépasse sans aucun doute les disponibilités financières des seigneurs concernés et rend invraisemblable l'existence même d'un souterrain de cette importance. Si un souterrain existe, il ne doit pas excéder quelques dizaines de mètres et s'apparenterait donc plus à un souterrain de fuite qu'à un souterrain de communication à moins qu'il s'agisse des fosses d'aisance.

ESTABLES (LES)

-Aménagements.

- -Caches dans une chaumière des Infruits. Si je les mentionne, c'est que leur particularisme, les font s'apparenter plus à des silos enterrés qu'à des caves. Au nombre de trois, elles sont élaborées en légère surélévation, côte-à-côte, en partie bâties au coin de l'étable, en partie creusées dans la pente sur laquelle s'adosse le bâtiment. Ces alvéoles souterraines sont pour le moins discrètes et servaient à conserver des semences ou des provisions à l'abri des nuisibles, tout en étant hors gel et en limitant les risques d'incendie. Une forme de garde-manger ou de coffre-fort archaïque.
- -Mine du bois du Theuil. Rive gauche de La Gazeille. À deux pas de la rivière cette mine de lignite reste relativement accessible. Cependant après avoir parcouru une quarantaine de mètres dans une galerie assez large, un puits vertical empli d'eau tend



Mine du bois du Theuil, Les Estables.

au visiteur, qui n'y prendrait garde, un piège mortel. On ne peut néanmoins qu'admirer l'incroyable transparence, les reflets de cette nappe émeraude, d'où on observe un l'étroit filon de lignite qui se déploie dans l'éponte en strates ondulantes qui fascinent et envoûtent le visiteur. Subjugué par le décor, on en oublierait presque le travail des mineurs, ces hommes modestes besognant dans les profondeurs. Là dans une demie pénombre ils ont cherché les veines les plus prometteuses. On perçoit les coups de pics témoins de leurs efforts. Ils ont tenté des percées dans plusieurs directions, creusé ce trou maintenant insondable. Là ils ont extrait des tonnes de roche pour en détacher ce qui était alors un précieux et pourtant bien pauvre combustible. Au mépris du danger! Là était un terrible chantier souterrain où certains mineurs sont morts noyés. Il y a une trentaine d'années, André Fromant, a exploré en scaphandre le puits et la galerie ennoyées. Le puits aurait une profondeur d'une dizaine de mètres et la galerie plus de 100 m.

Mines abandonnées de lignite de La Vacheresse, dans la vallée de la Gazeille,
 Miocène supérieur.

-Souterrain des druides du Mézenc.

« Les trésors des rois du Velay, dont les druides avaient la garde, étaient au château du Mézenc. Un souterrain, secret, creusé au flanc de la montagne, et débouchant d'un côté dans les caves du Chastelas, de l'autre dans le fort des Chazeaux, au Tombarel, donnait accès à la crypte mystérieuse qui leur servait d'abri... Mais au début de notre ère les Romains menacèrent cette province.

Toute la nuit, les druides travaillèrent à effondrer le souterrain. Ils en murèrent soigneusement l'entrée, au fond du Chastelas, après avoir roulé dans l'escalier d'accès d'énormes blocs de roche. Puis ils partirent au Tombarel, dans l'intention d'agir de même de l'autre bout de la galerie.

Mais déjà, les Romains étaient là.

Les druides étaient épouvantés. Ne craignez rien! fit la reine des fées. Le fort en s'écroulant, a fermé l'issue du passage menant au château du Mézenc. La pierre qui en bouche l'entrée s'ouvrira d'elle-même, une fois l'an, la nuit du solstice d'hiver, et vous pourrez pénétrer dans la crypte. Sans vous attarder, toutefois, car, à l'aube naissante, elle se refermera d'elle-même de la même manière...

Bien des audacieux se sont risqués dans le tunnel obscur menant à la crypte des druides». (Extrait des Us et costumes du Velay, Éditions de La Main de bronze, 1985, Albert Boudon-Lashermes, Réédition de l'ouvrage original de 1937, par l'Association des amis d'Albert Boudon-Lashermes).

FAY-SUR-LIGNON

« Près de Fay, dans la petite vallée du Lignon, à l'est, et non loin des ruines du château du Malard, note M. Chassaing, existent des grottes creusées par les habitants, jadis, quand ils avaient besoin de refuge, contre les Routiers. Ces grottes se trouvent dans un bois de hêtres sur le penchant d'une colline très rapide. Elles consistent, toujours selon Chassaing en un système de chambres creusées dans une brèche, également volcanique, mais d'une dureté très grande ». (Le Renouveau du 8 janvier 1982, Jean Peyrard).

FERRUSSAC

-Galerie effondrée dès l'entrée. (Mine de plomb, C. Vialaron, 2014).

FONTANNES

- -Mine d'holmium Pressac, Lamothe, Madriat, 1843-1937 et 1962 pour Madriat (BRGM).
- -Souterrains de Frugerolles. L'un se situe le long du chemin reliant le village de Pressat. Il a été malheureusement en partie détruit par des aménagements ruraux. Fortement remblayé il paraît toutefois plus vaste qu'un autre qui ne possède qu'une seule cellule, d'environ 2 m par 4 m.
- -La cave de Saint-Claude. Située dans une boucle que forment les rochers creux du bord de La Senouire, l'endroit a porté plusieurs noms, notamment la Selle (ce

toponyme évoque une cavité ou une grotte) ou le For Bas. Selon toute vraisemblance, il aurait permis, sous la Terreur, au curé constitutionnel Jean Vidal de s'y réfugier, en mars 1794...? (L'Almanach de Brioude, 1954).

FREYCENET-LA-CUCHE

— Mine de Montchiroux. Cette mine avait pour but d'exploiter de la houille sur une vaste parcelle communale. Monsieur le maire de la ville du Monastier, chef-lieu de canton, François Souteyran Laroulle, notaire de son état, membre du conseil général de la Haute-Loire et monsieur Marie Souteyran Laroulle, propriétaire rentier, capitaine de la garde nationale, demeurant au Monastier s'engageaient avec détermination, et les fonds nécessaires, dans une vaste entreprise. Les « filons sont assez longs et assez abondants » affirment-ils, le 29 septembre 1836. L'enquête menée par l'ingénieur ordinaire des Mines, de Clermont Ferrand, apporte un bémol à l'enthousiasme qu'avait fait naître la perspective d'un chantier prometteur. Le 25 juin 1837, lors de sa visite du chantier semble-t-il engagé avant les autorisations nécessaires, il constate un puits... plein d'eau. Il doute par ailleurs que les échantillons de minerai qu'on lui a fournis soient issus du lieu et informe le préfet de Haute-Loire qu'il convient « d'ajourner jusqu'à plus amples découvertes, l'apposition des affiches relative à cette demande ». Les entrepreneurs avaient parié, ils avaient perdu! Ce fut un fiasco financier.

-Grottes de Longetraye. Elles sont situées au pied d'une falaise d'orgues basaltiques qui domine la petite vallée de l'Orcival. Sous l'entablement qui a servi d'abris et au milieu d'éboulis, André Crémilleux, instituteur et préhistorien, allait engager à partir de 1967 une succession de fouilles dans diverses grottes. Les couches archéologiques médiévales, mais aussi du Paléolithique, du Mésolithique et du Néolithique, épaisses de plusieurs mètres, livrent leurs secrets. Il aura fallu 16 ans de recherches, beaucoup de ténacité au chercheur, assisté de plusieurs équipes, pour mener à bien cette fouille programmée. La récompense est au rendez-vous. Silex taillés, céramiques, restes d'animaux, figurent dans l'inventaire fructueux de ce site de hauteur. Celui-ci, se trouve à 1235 m d'altitude. Antérieurement à ces travaux, on imaginait le plateau du Mézenc totalement désolé, recouvert de forêts primaires. On pensait naïvement que sa conquête devait remonter à l'époque du défrichage par les moines de l'abbaye de Bonnefoy, il y a un millénaire. Avec ces découvertes, repoussant au bas mot l'histoire de quelques 15 000 ans, c'est une nouvelle vision qui nous est offerte. L'histoire préhistorique, alors inconnue, de l'occupation et de la fréquentation nomadique de ces hautes terres vient de commencer. Depuis cette fouille, d'autres travaux scientifiques sont venus conforter cette voie ouverte par André Crémilleux, il y a 50 ans.

FREYCENET-LATOUR

-Souterrain de communication de maison à maison, dans le bourg.

FRUGÈRES-LES-MINES

- -Mine d'holmium Frugères, 1867-1965 (BRGM).
- -Mine d'holmium Grosmenil, La Molière, La Fosse et Les Lacs, 1798-1955-1956 (BRGM).

FRUGIÈRES-LE-PIN

- -Grottes de Fournac.
- -Grottes de Risoves.

GOUDET

- -Citernes du château de Beaufort.
- -Gisement de plomb (L. Ciochetto).
- -Grotte d'Espinasse.
- -Grottes du Plot (BRGM).
- -Grotte des Ribeyroux.
- -Mine de Prémajoux dont le puits de Rénier. Exploitation de plomb (C. V. 2014).
- -Mine de La Flâche. Était exploitée en 1739, et fournissait du plomb sulfuré, selon Deribier de Cheissac, 1824.
- -Mine des Ribeyroux. Était exploitée en 1739, et fournissait du plomb sulfuré, selon Deribier de Cheissac, 1824.
 - Troglodytes de Pipet.

GRAZAC

-Galerie de La Chapelette. Plus connue sous le nom du Trou de Bragueyre ou Praguière. Quelle étonnante histoire que celle-ci! Un paysan, sans doute désœuvré ou, pour le moins original, a eu une idée un peu folle. Il veut détourner le cours du Lignon. En effet comme à La Chapelette, la rivière effectue un méandre prononcé, il suffirait de creuser une galerie au travers du rocher, se dit-il, pour que l'eau s'écoule, par le raccourci ainsi réalisé, en faisant une jolie cascade. Nous sommes au milieu du XIX^e siècle. Il se met à la tâche et à ses moments perdus, il va à la pioche, durant quatre ans creuser un souterrain d'une cinquantaine de mètres. Cette entreprise phénoménale arrive à son terme, et notre homme voit enfin le fruit de ses efforts couronné de succès. Il est aux anges! L'eau s'engouffre à flots dans une aventure inattendue et, surprise,

bondit quarante mètres plus bas. La cascade du trou du Bragueyre est née. Elle devint célèbre. Le photographe yssingelais Auguste Machabert, afin de ravir le touriste, en éditera même une carte postale. Las, les pécheurs, privés du parcours de pêche initial, tout au long de la boucle, ou de la voûte en occitan, du Pont de l'Enceinte, obtiendront que soit obturée la galerie. Adieu la belle cascade du Lignon!

-Souterrain bâti du château de Carry.

GRENIER-MONTGON

- -Abri 1. Direction régionale des affaires culturelles.
- Abri 2. Direction régionale des affaires culturelles.

GRÈZES

- -Souterrain de communication de maison à maison de La Bilherie.
- -Souterrain de la tour de La Clauze. On m'a rapporté les faits qui se sont déroulés il y a une cinquantaine d'années. Non loin du magnifique donjon heptagonal du château de La Clauze, sous la salle d'armes, s'ouvre le souterrain. Il débute par un escalier d'une quinzaine de marches puis s'enfonce dans une mystérieuse galerie. L'exploration effectuée par de jeunes garnements s'est bien vite avérée très dangereuse, en raison d'émanations de gaz carbonique qui éteignaient les bougies. Les enfants stoppèrent leur progression et apeurés, revinrent précipitamment sur leurs pas. Par chance des adultes qui surveillaient leurs agissements mirent le holà et firent condamner l'accès. Ce souterrain se poursuivrait selon monsieur André Saugues, l'actuel propriétaire du château qui faisait alors partie de l'équipée, bien au-delà. À une centaine de mètres on avait d'ailleurs repéré des effondrements dans un pré, non loin des ruines d'une ancienne bâtisse. Allait-il jusqu'au château d'Esplantas comme certains veulent bien le croire?

JAX

-Mine de plomb et d'argent Aurouze, 1870-1922 (BRGM).

JOSAT

- -Mine de fluorine de La Tourette ou de La Porte de fer, rive gauche de la rivière Senouire. Située dans cette importante vallée minière, ce filon fut exploité de la fin des années 1920 jusqu'en 1959, par la compagnie Péchiney. Production 6 300 tonnes (Vialaron).
 - -Mine de fluorine de la route de Saint-Pal et à La Combe (Vialaron).

-Mine de plomb et d'argent Aurouze. 1870-1922 (BRGM).

JULLIANGES

-Mine d'uranium du Mont-Mias, 1959-1962. Puits de 20 m de profondeur et une galerie de 14 m de longueur. Petit chantier de Jorat, puits de 6 m de profondeur (Areva).

LAFARRE

- -Grotte du Cros de Lafarre.
- -Grotte de La Tour.
- -Mine d'or à Vallet.
- -Souterrain de La Théoulle. Ce souterrain n'est plus visible actuellement. Il avait été découvert lors de la pose de conduites d'eau. Notre informateur parle d'un souterrain d'environ 1,50 m de hauteur sous plafond, pouvant atteindre 30 à 40 m de longueur. Il donnait, poursuit-il, sur une salle avec divers aménagements en parois (niches et banquettes) et sur 2 diverticules!

LAMOTHE

- -Mine d'holmium Pressac, Lamothe, Madriat, 1843-1937 et 1962 pour Madriat (BRGM).
 - -Souterrain de l'église. DRAC.

LANDOS

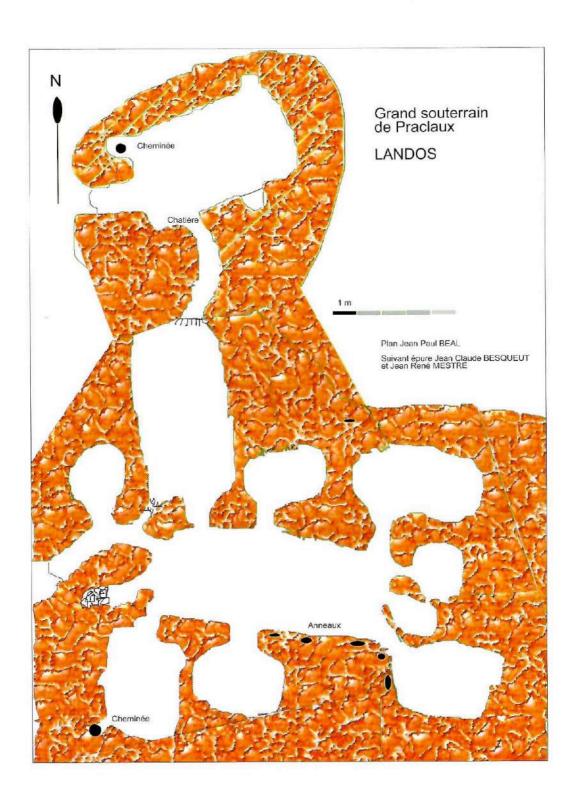
- -Carrière de Roland Avond à Ribains. Ce superbe « spot » d'extraction de scories cendreuses impressionne par le gigantisme des galeries béantes qui ne servent plus désormais qu'à remiser du matériel agricole ou des balles rondes de paille.
- -Grottes et aménagements de Charbonnier. Quelques grottes naturelles apparaissent dans la roche scoriacée de cette curieuse colline. À l'ouest, non loin du sommet, on observera l'excavation de nombreux aménagements. Les fonds de cabanes restent les témoins probants d'une très ancienne et sans doute importante occupation du site.
 - -Grottes (souterrain?) sur un bien de section du hameau du Malzieu.
 - -Grottes du mont Burel.
- -Grotte de Rochetaillade. Cette sympathique petite grotte est creusée à l'horizontal, sous un tertre arrondi, au milieu d'un champ en légère déclivité. On dirait un tumulus. Elle se situe sur la droite et non loin du chemin de randonnée qui vous

conduit des Ribains à Jagonas. C'est une grotte taillée, comme son nom l'indique, dans une scorie soudée assez grossière. Elle forme une cellule quasi parallélépipédique, orientée au sud-est. Elle ne devait pas à l'origine mesurer plus de 8 à 10 m² tout compris, car sur la droite, avant le seuil d'une porte matérialisée par une feuillure, dans une sorte de hall, s'élevait une petite cheminée aujourd'hui en partie effondrée. Nous avons ici un petit habitat troglodytique. Si l'on observe bien quelques trous et rainures, l'aménagement intérieur est essentiellement limité à une banquette. Un remploi tardif comme cabane est certain. Il est d'ailleurs attesté par l'installation, dans une reprise de maçonnerie, de gonds contemporains.

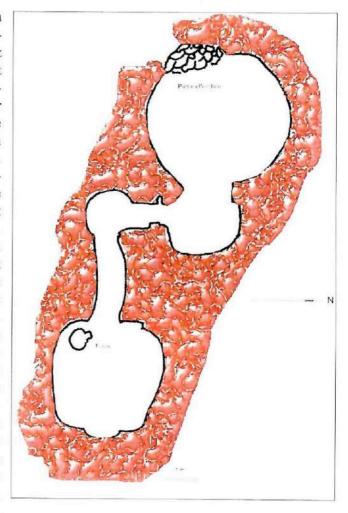


Troglodytisme, grotte de Rochetaillade à Landos, un petit air de Mongolie!

-Souterrains de Pratclaux. Le Couveyrat, parcelle 1060 E1, est un bien de section. Sous quelques pins rabougris, sur le flanc ouest d'une petite colline, se trouve, en cherchant un peu, l'emplacement de deux souterrains. Le premier, de loin le plus vaste, forme un ensemble dont l'emprise au sol est d'environ 20 m de long, sur 15 m de large. Dans un tertre herbeux on découvre deux entrées. Certes, il faut, pour le moins, se courber en deux pour y accéder. En glissant à l'intérieur, de suite à droite une petite galerie en partie comblée devait déboucher à l'air libre, comme le courant d'air le laisse supposer, à moins qu'il ne s'agisse que d'une aération. Puis en traversant une sorte de vestibule qui forme toboggan, on atterrit dans une grande salle. C'est à partir de là que s'organise la distribution des pièces. Les accès creusés côte-à-côte, en plein cintre,



ne sont pas sans rappeler à la fois cloîtres ou souks orientaux. Malgré une roche assez homogène, les pièces sont loin d'être identiques. Certaines sont assez vastes pour entreposer bois de chauffage ou provisions. D'autres ont pu servir d'étable ou de chambre. Une autre du fait de sa cheminée, en forme de goulotte inclinée, a eu probablement vocation à servir de cuisine. En partie basse, des anneaux creusés à même la roche sont usés, polis sans doute parce qu'ils ont servi d'attaches aux animaux domestiques. Certaines salles ont du être équipées d'un système de fermeture. En effet subsistent des feuillures et visiblement les gâches de verrous de portes. Enfin sur la gauche se trouve un grand compartiment d'une quinzaine de mètres carrés. Le trou de regard qui s'y trouve contribue-t-il seulement à son éclairage ? Permet-il la sur-



veillance du vestibule ou n'est-ce pas plutôt une meurtrière? La visite souterraine nourrit l'imaginaire. Il ne fait aucun doute que cette structure a été pensée et réalisée par un groupe très organisé. Les habitants bénéficiaient ainsi de conditions optimum d'hébergement, y compris de sécurité, pour une occupation vraisemblablement de longue durée. Sinon, pourquoi aurait-on apporté tant de soins à la réalisation de cet espace souterrain? On peut poursuivre la visite. C'est il est vrai un peu sportif. Par un boyau d'environ 4 m de long, de 0,80 m de diamètre légèrement courbe et qui grimpe en pente douce on accède en rampant à une autre cellule. Cette cellule est sensiblement de la même ampleur que celle que nous venons de quitter. Elle se trouve donc en légère surélévation par rapport à l'ensemble. Du fait du comblement, on ne peut y tenir debout. Il figure dans les parois deux niches, à moins, qu'il ne s'agisse des hauts de placards, en partie enfouis. Une sortie de secours, réduite pour les mêmes raisons à l'état de chatière, reste pour les habitants un éventuel échappatoire. Blaireaux et lièvres

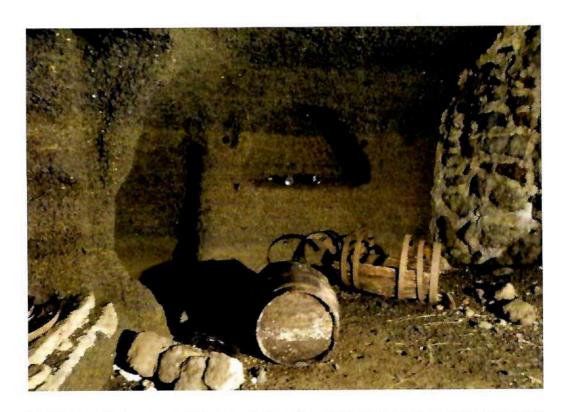


Souterrain de Praclaux, commune de Landos.

cohabitent sans gêne, prisant à n'en pas douter ce site magnifique. À chaque fois que j'ai eu plaisir à conduire en ces lieux des visiteurs, ils en sont restés sans voix mais ont gardé un souvenir inoubliable.

Dans ce qui fut jadis une ancienne petite carrière, le second souterrain, plus petit, voit son accès affleurer légèrement en contrebas, sous les branches d'un sureau qui occupe tout l'effondrement d'une première salle. Celle-ci mesure environ 5 m de diamètre. À partir du seuil, le développement du souterrain s'oriente vers la droite, puis la gauche, autour d'un étroit couloir en forme de manivelle qui permet de desservir deux autres cellules. On observe tout au long, hormis quelques trous de blocage, dans la dernière, de loin la plus vaste, à droite en entrant, au sol, une fosse, dont la fonction reste indéterminée. Il faut signaler que la lecture de cette structure, annexe de la précédente, par ailleurs très belle, de part les couleurs du substrat formé de scories soudées, où le rouge grenat domine, deviendrait sûrement plus limpide et moins risquée, si elle n'était encombrée par une décharge sauvage où se retrouvent pêle-mêle vieux fourneau, bouteilles cassées, pneus et autres ferrailles rouillées (cf. plans).

-Souterrain Les Ribains. Maison Chacornac. Plan relevé le 10 novembre 1985 par J.-C. Besqueut, J.-P. Vezon, P. et C. Collet et J.-R. Mestre. Ce souterrain très important, adossé à la colline et taillé dans des scories soudées, se développe sur environ 180 m². Il se compose de multiples salles, aux proportions très harmonieuses et remarquablement élaborées desservies par deux, voire trois entrées. Il faut dire que le substrat est homogène, et cela sur une hauteur très importante permettant son creusement sur des niveaux différents. Tout juste si l'on observe une ou deux inclusions de blocs



basaltiques. Un boyau sous-jacent est obstrué au bout d'une quinzaine de mètres. Un mur de gros blocs de pierres sèches complète latéralement cette galerie et contribue probablement à soutenir l'ensemble enterré, côté ouest. Délibérément, sans doute à une période plus tardive, un mur de pierres construit à la chaux a obturé un couloir reliant le souterrain situé sous la ferme contiguë. On observe plusieurs petits conduits ronds d'aération ainsi que celui plus imposant d'une cheminée. Des infiltrations d'eau de ruissellement ont transporté sur le sol un épais remblai réduisant d'autant la hauteur sous plafond qui s'élève tout de même à un peu plus d'un mètre quatre-vingt. L'habitabilité ne s'avère pas du tout précaire. La température reste constante, été comme hiver. Ici une niche formant étagère, là un placard, ce qui suggère qu'il devait s'agir d'un habitat peut-être temporaire, mais confortable, tout au moins aux normes de l'époque. Il s'agit indéniablement d'un souterrain refuge. Les habitants du village des Ribains ont selon la tradition eu la pertinence de creuser un sol très favorable à l'excavation. Et ils ne s'en sont pas privés. Les abris et couloirs souterrains, ce qui fut révélé lors de travaux, ne font pas défaut. Plusieurs d'entre eux furent d'ailleurs bouchés. Non loin de là l'archéologue départemental avait exploré, il y a quarante ans au moins, un autre souterrain; mais suite à son effondrement partiel, celui-ci fut totalement condamné, sans doute pour des raisons évidentes de sécurité.

-Souterrain de Mouteyre.

LANGEAC

- -Mine d'holmium de Chalède, 1849-1943, (BRGM).
- -Mine d'holmium de Chadernac, 1840-1966, (BRGM).
- -Mine de quartz lenticulaire de Fromenty, XVII^e siècle-1922, (BRGM). Production d'antimoine métal 10 tonnes (C.V.).
 - -Mine de fluorine de La Dreyt. Exploitation 1930 à 1960 (C.V. 1983).
- -Mine d'holmium de Marsanges, exploitée de 1830 à 1975, selon le BRGM. Cependant Deribier de Cheissac en fait déjà état dans son ouvrage paru en 1824, p. 335, *Description statistique du département de la Haute-Loire*. Mine de fluorine de Marsanges et à La Dreyt, 900 000 tonnes de Ca F₂, extraites selon Vialaron.
 - -Mine de gneiss fracturés Pratclos, 1961-1977 (BRGM).
- -Souterrain en réseau du bourg médiéval : le terme est inadapté car cette ancienne prévôté n'aurait pas de souterrains connus. Liés à des mutations générant des réaménagements successifs, les immeubles de la vieille ville se sont retrouvés modifiés à la fois par la destination et la disposition des lieux. Un certain nombre de caves, certes très anciennes, ont retrouvé par le sous-sol des connexions que d'aucuns qualifient de fortuites, mais est-ce bien le cas ? Permettez moi d'en douter. Je vous invite à retrouver en fin d'ouvrage l'enseignement qu'il convient de retenir de cet agencement.

LANTRIAC

- -Aménagement de La Collange.
- Aménagement Les Avits.
- -Aménagement de Monet.
- -Aménagement du Mont.
- -Galerie de captage d'eau du Pré des Côtes, aménagé sur le souterrain de La Source. Cette galerie qui forme un coude, se déploie à l'horizontal sous la coulée volcanique du plateau de La Champ de Couteaux sur environ 120 m. À l'origine, la forme lenticulaire beaucoup plus large que haute, ne permettait pas un cheminement commode. Le creusement de la galerie s'est donc concentré sur le plafond qui fut creusé de façon à permettre le passage d'un individu en position verticale. Au sol, la couche d'argile, très fine et imperméable, recueille les eaux qui s'infiltrent à travers la roche fracturée et poreuse du dessus. Ensuite elles se décantent dans un petit réservoir puis sont canalisées jusqu'à la fontaine du bourg. Autrefois, c'est-à-dire avant les canalisations en plastique, l'adduction d'eau se faisait par des bournaux en argile.
- Grottes de Feypot. Probablement très anciennes, ces grottes taillées font l'objet de transaction avec l'abbaye Saint-Chaffre du Monastier, en 970, dont elles forment

les limites nord du mandement, avec celui de Couteaux et avec celui de Cordat. Ces habitats troglodytiques de Faypau furent incorporés dans la partie arrière de la ferme du même lieu où elles servirent de caves ou de resserres jusqu'à une époque récente.

- -Grottes de La roche de Couteaux. Voir en début d'ouvrage.
- -Grottes du Bois du Sert (sert, ou serre, en occitan signifie montagne). Bien que creusés au nord-est, ces remarquables habitats troglodytiques témoignent d'un savoirfaire qui devait rendre ces demeures convoitées. Le chemin d'accès est encore, tout au moins pour l'un d'entre eux, matérialisé au sol. Il conduit au pied du rocher constituant la façade naturelle de ce logement rupestre. Les ouvertures entièrement creusées consistent en deux fenêtres, situées de part et d'autre d'une entrée. Dans le genre, une solide mais coquette demeure. La façade ainsi conservée suffit à l'interprétation de cette grotte. À notre avis, elles sont une parfaite illustration de ce que l'on dénomme, non loin de là, dans l'enceinte du bas fort du château de Bouzols, un cluzeau. L'arrière de l'habitation, largement développé dans le rocher, offre un espace de plusieurs dizaines de m² compartimenté, dont l'usage n'est pas spécifiquement caractérisé mais qui pourrait très bien servir de resserre, d'étable, ou d'atelier. Ces grottes actuellement se trouvent dans un petit bois de pins qui surplombe le bourg de Lantriac. Il n'en a sans



Grottes du bois du Sert.

doute pas toujours été ainsi. À quelques kilomètres à vol d'oiseau, s'ouvrent d'autres grottes, celles de Peylenc. Sachant que bon nombre de grottes de la région occupent les parties sommitales des collines environnantes, il n'est pas exclu d'envisager qu'il y ait pu avoir des communications visuelles entre troglodytes permettant de relayer des informations ; par exemple, sur le cheminement de troupes hostiles... On s'attachera à observer la cheminée de l'une d'entre elles, dont la fonctionnalité n'est pas uniquement consacrée à l'évacuation des fumées ou même à l'aération, mais il s'agit aussi d'un poste de guet où l'on peut accéder grâce à des marches d'escaliers. Sécurité intérieure oblige!

- **Grottes du Réservoir**, sur un bien de section. Une faille reste dangereusement explorable.
- -Grotte du suc de Montchamp. Des orgues basaltiques couronnent le sommet du mont, mais c'est bien plutôt sur la face nord qu'elles développent toute leur majesté sur plus de quinze de mètres de haut. Le promeneur ne découvrira pas la grotte spontanément sauf si on lui a indiqué l'endroit. J'avoue l'avoir cherché longtemps. Le cheminement abrupt qui y conduit mérite toute l'attention. En effet cette grotte naturelle se découvre en contournant la partie rocheuse sommitale. Quelques mètres en dessous apparaît alors une ouverture juste assez grande pour se faufiler à quatre pattes. Une fois franchi cet étroit passage, on est agréablement surpris de découvrir une salle assez vaste pour tenir debout. Bien que le sol soit passablement encombré de blocs d'effondrement, on arrive à se faire une idée assez précise des lieux. On m'avait dit : « c'est une petite grotte », mais elle doit bien se développer sur une surface d'environ 40 m². On remarquera le soubassement métamorphique de couleur rouge. Plus que d'habitat, elle a pu servir de gîte pour un groupe de chasseurs préhistoriques par exemple, d'autant que de la terrasse placée à l'avant, on surplombe ce qui fut leur terrain de chasse, une grande partie de la vallée de l'Aubépin et plus loin le massif du Meygal.
- -Grottes de La Roche. Le plus bel ensemble de Haute-Loire. À voir au début de l'ouvrage.
- -Grottes de Rochaubert, mentionnées antérieurement sous les noms de Roche Robert ou Roche Albert. Scories soudées ou bien souvent dissociées, rouges. S'élevant sur six niveaux, cette architecture sans architecte reste encore l'un des ensembles les plus conséquents du troglodytisme de falaise local. Malheureusement à fréquenter avec précaution du fait de risques d'effondrements importants. Grottes de 22 mètres de profondeur, aération et (ou) cheminée. Nombreuses percées. Couloirs de communication. Murs intérieurs de substitution ou de renforcements en gros appareil, présence de dalles de basalte ayant servi de dallage. Voir en début d'ouvrage.
- -Souterrain des grottes de Rochaubert. Au cours des années 1980, avec André Fromant aidé de quelques amis dont j'ai eu l'honneur de faire partie, nous nous étions évertués à dégager un souterrain car la tradition laissait croire, à qui voulait bien

l'entendre, que celui-ci rejoignait les grottes de La Terrasse situées sur le versant sud du plateau. L'accès s'effectuait à partir d'une grotte située non loin du sommet de la falaise. Par un boyau spiralé, juste assez large pour permettre le passage d'un individu, la descente loin d'être confortable devenait franchement risquée. Encombré de scories et d'importants blocs de pierres détachées du plafond qu'il fallait remonter à grand peine, le travail de désobstruction au milieu de blocs instables, allait très vite se révéler après quelques journées de travail, non seulement une tâche insurmontable mais surtout excessivement dangereuse.

- -Souterrain du Belvezet.
- -Souterrain du Bois du Sert, effondré et infréquentable si ce n'est par les renards, du reste fort nombreux dans le secteur.
- -Souterrain des grottes de Couteaux. Il s'ouvrirait dans la première des grottes que l'on trouve à droite en entrant sur le site. Cette vaste grotte est en partie effondrée et aussi très encombrée. Elle possède plusieurs issues, dont l'une est probablement la fenêtre d'un ancien habitat. Son déblaiement nécessiterait des efforts importants. On raconte qu'un chien de chasse à la poursuite de quelque gibier aurait trouvé la sortie de l'autre côté du plateau vers le bois du Sert, 400 mètres plus au nord.

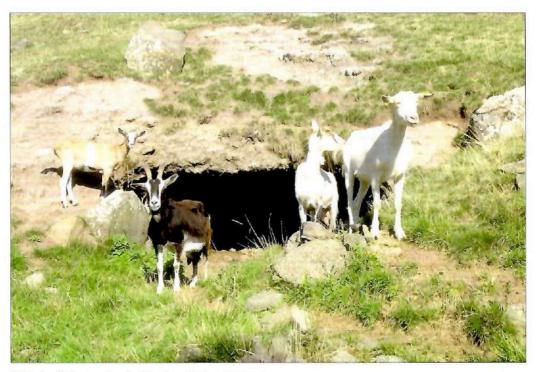
LAPTE

- -Cavité souterraine de type aven vers le mur du barrage.
- -Galerie de captage d'eau de Piboulet. En 1948, lors de la mise en eau du barrage de Lavalette, ce village a été noyé. Lors d'une vidange, Jean-Marc Roux et Pascal Charreyron, férus de spéléologie, ont pu en visiter les ruines émouvantes. Ils ont ainsi redécouvert et pénétré une ancienne galerie de captage d'eau qui leur avait été signalée. Pour être allés tout au fond, nos deux amis s'en souviennent parfaitement. Ils en estiment la profondeur à une trentaine de mètres environ.
 - -Souterrain du château de Pralong.

LAUSSONNE

- -Aménagement du Fraisse haut.
- -Aménagement de L'Herm.
- -Aménagement des Badioux.
- -Grottes de Feypot. Brèche volcanique, substructure à la ferme du même nom à cheval sur les limites communales contiguës de Lantriac. Probables habitats cavernicoles initiaux.

-Grottes et souterrain du Fraisse. Brèche volcanique. Face au sud les aménagements troglodytiques spécifiques à un habitat sont ici réunis. À l'avant, on pénètre une sorte de hall d'entrée antérieurement doté d'une porte. On remarque à droite l'évacuation d'une cheminée. À l'arrière, trois autres pièces se développent dans un plan tréflé. Suite à un effondrement, le mur gauche a été reconstruit en pierres de basalte. Des niches et des bancs ont été dégagés de la roche. Dans la salle du fond, près de la porte un larmier conduit l'eau de ruissellement jusqu'au sol. Par un petit pertuis, creusé dans la paroi, l'eau chemine par gravité dans une sorte de vasque de la salle attenante. Les systèmes de fermeture des portes restent apparents. L'ensemble s'ouvre sur un vaste terre-plein, clairement délimité, que soutiennent des murets de pierres constituant



Entrée de la grotte du Fraisse de Laussonne.

ainsi une terrasse fonctionnelle. Au dessus de ce petit habitat passe un chemin. En le parcourant sur seulement quelques mètres à flanc de colline, on remarque une ouverture béante, occasionnée soit par l'érosion, soit lors de l'excavation de matériaux. En avançant, apparaît alors un nouvel et vaste espace souterrain, sans doute à l'origine, très discret. Vu l'état des lieux il paraît peu probable que l'entrée soit située à cet endroit. L'accès devait se faire par une rampe intérieure descendante. Ce couloir présente une forme spiralée remarquablement façonnée. Cette forme est particulièrement rare en troglodytisme. On ne peut l'explorer qu'en remontant et seulement sur une quinzaine de mètres. Au-delà un comblement bloque toute progression. Comme l'espace souterrain

n'offre aucune autre ouverture, on est bien obligé d'admettre une certaine étrangeté à ces lieux. En effet pas de fenêtres, de portes, ou de cheminée. Soutenue par une belle colonne circulaire réservée dans la roche, la grande salle encombrée de fumier se trouvait donc uniquement desservie par la rampe. On ne peut pourtant pas dégager l'endroit. Remarquablement creusée, cette salle originale d'environ 30 m², peut être, me semble-t-il, qualifiée de resserre ou grenier souterrain. On remarque à proximité les ruines de constructions adossées au même rocher. Sont-elles en connexion avec l'endroit ? Qu'il nous soit permis de le supposer.

Dépendant de l'évêché du Puy, Le Fraisse du For-Doyen avait vraisemblablement trouvé là, j'en émet l'hypothèse, un lieu de stockage de denrées ou de semences en altitude. (Plans, A. Fromant, 1985).

-Grotte de l'Ermite, ou plutôt abri sous roche. Le journal L'Avenir de la Haute-Loire, relate le 21 février 1929 le fait divers suivant : « VICTIME DU FROID. Le froid sibérien que nous subissons depuis quelques jours, vient de faire une victime dans notre campagne. C'est Jean-Pierre Masson, que nos braves paysans avaient surnommé L'Ermite, à cause de la grande pauvreté volontaire... C'est samedi qu'on l'a trouvé. Il était âgé de 75 ans ».

Jean-Pierre Masson est issu d'une famille de propriétaires cultivateurs, habitant le hameau du Fraisse, commune de Laussonne. Aîné de 13 enfants, il naquit dans ce village le 10 février 1855, fils de Jacques et de Marguerite Julienne Fialon.

Notre futur ermite semble avoir certaines prédispositions intellectuelles. En effet le bureau de recrutement du Puy pour la classe 1875 (ADHL 1R 790) le considère déjà à 20 ans : voué à l'enseignement... Orphelin de père, il assurera comme aîné le fonctionnement de la ferme jusqu'au décès de sa mère survenu le 10 janvier 1892. C'est vraisemblablement peu après le décès de cette dernière qu'il songe à changer de vie. Il a alors 37 ans. Entre parenthèses, son frère cadet, Célestin Félix Henri, né le 16 mars 1856, deviendra missionnaire apostolique du Yunnan. Est-ce l'éducation qui pousse certains enfants Masson à la vocation religieuse ? Jean-Pierre choisira l'ordre des clercs de Saint-Viateur. Cet ordre, à vrai dire assez peu connu, fut créé en 1831, à Vourles, dans le Rhône, par le père Louis Querbes. Ces clercs sont aussi appelés viatoriens. Ce sont des catéchistes qui assurent l'éducation chrétienne des enfants. Dans les paroisses, ils collaborent à l'organisation des cérémonies religieuses. Il est probable qu'au moment de la séparation des Églises et de l'État qui a tellement agité le milieu catholique et provoqué le départ de nombreux prêtres et religieux à l'étranger, il n'ait su où aller. Il revient se réfugier dans son pays natal, encore empreint de religiosité. Non loin du village du Fraisse, il se construit dans un premier temps, une cabane en bois, dans laquelle il vivra de nombreuses années. Un dimanche alors qu'il est à vêpres, on l'informe que son gîte est en flamme. Fidèle à ses obligations, et sans s'alarmer plus que çà, il attend consciencieusement la fin de l'office. Mais à son arrivée le cabanon n'est plus que cendres. C'est alors qu'il décide de s'installer, à 70 ans, dans un abri sous roche qu'il connaît, non loin de là. Face au soleil levant, et du rond de la Lèbre (rocher

du lièvre), l'abri sommaire dans lequel il vécut se discerne encore dans une combe rocheuse, maintenant envahie de végétation. Adossé à la roche qui le surplombe, le fond de cabane, de 4 m par 3 m, reste encore visible, de même les empreintes profondes de deux couloirs de circulations en direction du ruisseau de l'Aubépin. L'eau courante en somme. Il aménage les lieux, il agrandit quelque peu, avec des branchages et une couverture de genêts, de fougères, un pauvre gîte qui s'apparente il faut bien dire à une retraite. Il construit un petit fourneau fait de pierres et d'argile. Sa vache lui tient chaud et lui fournit un peu de lait, il confectionne quelques fromages. Deux ou trois poules lui tiennent aussi compagnie. On rapporte qu'il parcourait la campagne en chantant, et en prodiguant avec douceur aux personnes de rencontre l'enseignement religieux. Il frappait aux portes d'écuries avec un bâton lui servant de canne, demandant l'aumône d'un peu de soupe. C'est ainsi qu'il se manifestait les dernières années disant en occitan: Ei quèrre ai-ara... ce qui veut dire : je cherche maintenant... Quoi ? Sa pitance, une raison d'être, un sens à sa vie ?

Au fond de la vallée, à 150 m de la rivière, il vivra encore durant cinq années avant que son aventure d'ermite célibataire ne se termine le 16 février 1929, comme l'on sait. Non sans émotion, après sa mort les gens du pays, évoquant sa mémoire, disaient : « Il poussera des fleurs sur sa tombe à Noël! ».

Jean-Pierre Masson avait bien acquis ce statut d'ermite. N'étant pas usurpé, ce titre lui donne de ce fait une dimension, rare, extraordinaire! Il fut à notre connaissance le dernier ermite de Haute-Loire. Merci aux membres de la famille Masson de nous avoir confié leurs précieux souvenirs.

LAVAUDIEU

- -Aménagement.
- -Citerne près la tour des ruines du château de Lugeac.
- -Galerie, BRGM.

LAVOUTE-SUR-LOIRE

- -Citerne du château de Lavoute-Polignac.
- -Grottes de La Roche. Joël Masson qui en est le propriétaire m'explique qu'elles ont servi, lors de la dernière guerre, à ses grands-parents, pour cacher les céréales qui risquaient d'être réquisitionnées. Ces grottes, taillées dans le tuf volcanique, probablement fort anciennes, accessibles uniquement à l'aide d'une échelle, forment effectivement la cache idéale.
- -Mine de Largentière, dans le bois du même nom, au dessus du village de Labistour. Petite exploitation. Extraction de plomb argentifère, au cours du XIX^e siècle.

LÉOTOING

-Souterrains de La Roche. Sont situés sous l'ancien château dont subsiste une petite tour.

LEMPDES-SUR-ALLAGNON

- Mine d'holmium Grosmenil, La Molière, La Fosse et Les Lacs, 1798-1955-1956 (BRGM).

LISSAC

-Souterrain à Connac, DRAC.

LOUDES

- Citerne du château de Loudes.
- -Grotte du Moulin Rochely.
- -Souterrain de Coubladour.
- -Souterrain du château du Charrouil. Il rejoindrait Mestrenac par Pouzols, affirme la légende. À noter un problème : les fondations du château semblent traversées de part en part par un souterrain, qui leur serait donc postérieur ? Des grottes étant par ailleurs reliées entre elles par des passages étroits. (J.-C. Besqueut).
 - -Souterrain de Pouzols. Souterrain sous murette.

LUBILHAC

-Les Mineires, mine d'antimoine abandonnée (Legrand d'Aussy, voy. d'Auv. 11, 213), (Chassaing et Jacotin, p. 179).



Lingot d'antimoine. Le lingot pèse 260 g et mesure 6 cm de largeur et 2,5 cm de hauteur.

- -Mine de sulfo-antimoniure Cistrières, 1900-1927 (BRGM). Production d'antimoine métal, 142 tonnes (C.V.).
- -Mine de sulfo-antimoniure de La Fage, 1860-1907 (BRGM) Production d'antimoine métal, 275 tonnes (C.V.).
 - -Mine des Anglais au lieu dit La Fontaine Salée (BRGM).
 - -Mine de stibine-plomb pyrite de fer Chazelle et Fraisse 1839-1971 (BRGM).
- -Mine de stibine Lubilhac, 1834-1934 (BRGM) Production d'antimoine métal, 2 200 tonnes (C.V.).

MALREVERS

- -Galerie de captage d'eau à Boissier.
- -Souterrain à Rioux : « Une de leurs cachettes, à Riou, était creusée sous la loge des porcs, recouverte d'une vaste dalle inclinée, comme fenêtre une crevasse large d'un poing, pour entrée une galerie souterraine, venant de l'étable des brebis... » Almanach de l'Union, 1937.

MALVIÈRES

-Aménagements Les Guillaumanches.

MAS-DE-TENCE (LE)

-Souterrain.

MAZERAT-AUROUZE

- -Mine de plomb et argent Aurouze, 1870-1922 (BRGM).
- -Mine de La Bade, située au dessus de Chevalet. Gisement de fluorine, travaux successifs en 1911, 1928, 1935, 1938, extractions et recherches reprises entre 1961 et 1975. Production 22 000 tonnes (Vialaron).
 - -Mine de minerai siliceux et trace de baryte Sausses, 1961-1980 (BRGM).
- -Souterrains de La Brequeuille. Historiquement La Brequeuille est un hameau « caravansérail ». Halte multi-services sur la fameuse voie Regordane qui traverse la France du Nord au Sud et croise ici l'antique chemin des moines qui va de La Chaise-Dieu à Chanteuges où se trouvait un important péage. Durant 800 ans, des voyageurs, des pèlerins, des soldats et même de grands personnages ont fait étape à La Brequeuille. De nos jours on a un peu de mal à imaginer l'importance passée de ce village. Il fut siège d'une paroisse et possédait même son cimetière autour de sa chapelle.

La chapelle est déjà mentionnée en 1078, (Chassaing et Jacotin). Le site est curieusement un bien de section. Rappelons qu'il s'agit d'un lieu d'appartenance collective, géré par les habitants du hameau et non pas par la commune. Cet élément est à prendre en compte car il existe depuis la nuit des temps suivant la formule consacrée par les notaires et ce, à défaut de pouvoir en définir l'origine de propriété.

En 1984, lors de travaux de restauration, les ouvriers ont mis au jour sous la nef de la chapelle, une grande salle d'où partaient 3 galeries creusées dans différentes directions. Des squelettes occupaient certaines cavités. Les lieux apparaissent très vite impraticables. Après quelques photos ils furent refermés et l'accès condamné.

Pourquoi donc a-t-on choisi cette butte pour implanter un édifice emblématique d'une paroisse naissante? Notons que construire sur une bulle souterraine relève d'une gageure architecturale importante. Serait-ce à cause d'un lieu souterrain déjà lié à quelque culte, un lieu saint, un lieu sacré, un dolmen peut-être, histoire de christianiser l'endroit? Le rapport existant entre souterrain et église est indiscutable. S'agissait-il d'un hypogée vénéré par les premiers chrétiens, une crypte archaïque?

Sous le hameau, la roche volcanique déliquescente est favorable au façonnage, et comme on pouvait s'y attendre les habitants ne se sont pas privés d'en tirer partie. On m'a raconté, plus d'une fois, qu'un souterrain irait rejoindre le château de Flaghac, distant de 3 km. Un autre irait jusqu'au prieuré de Mazerat, distant de 1,3 km. Toutes ces personnes sont bien sûr dignes de foi! S'il est fondé de croire que des galeries rampent sous les anciennes maisons de La Brequeuille, pour autant le cheminement nécessaire que nous venons d'évoquer me laisse perplexe. Pour peu que l'on y soit autorisé, l'exploration des souterrains reste à faire. Néanmoins à toutes fins utiles, nous croyons devoir vous prévenir. Ceux-ci servent depuis bien des années de fosses septiques ou de collecteur d'égout.

MAZET-SAINT-VOY (LE)

- -Souterrain du moulin de Boyer. Rejoignait la ferme du dessus.
- -Souterrain de Bronac. Une galerie de 1,40 m de large, pour 1,30 m de haut sur une longueur de 5 m. Voilà la description succincte de ce minuscule souterrain. On remarque dans le fond, deux conduits de 0,80 m de diamètre qui se courbent vers la gauche. Mais peu après ces virages, un éboulis ne permet pas de poursuivre la visite plus avant. Il s'agit probablement d'aérations. Toujours sur la gauche, on observe une niche à même le sol de 1m de largeur, pour 0,60 m de haut et de 0,60 m de profondeur. Plan : Jean-Marc Roux, Pascal Charreyron.

MAZEYRAT-D'ALLIER

- -Souterrain lieu-dit, Saint-Eble (DRAC).
- -Grottes du mont Coupet. J.-N. Borget, CPIE du Velay.

—Grottes de Rassac. Cadastrée Les Buges, cette parcelle en pente, à la base du mont Coupet recèle 4 énormes et spectaculaires galeries d'extraction (30 m de long au bas mot, par 8 à 10 m de large, sur 12 à 15 m de haut). Utilisées comme sable, ces scories grisâtres, cendreuses, déposées par couches, lors de multiples éruptions volcaniques entraient dans la composition des mortiers des constructions environnantes. L'exploitation en carrière souterraine, à la pioche, a été privilégiée essentiellement pour deux raisons : d'une part l'emprise n'obérait pas les pâtures de surface, d'autre part l'activité pouvait se poursuivre à la morte-saison quels que soient les aléas climatiques. Bien que l'extraction soit abandonnée depuis plusieurs siècles, les cavités ont permis, par la suite, aux agriculteurs locaux d'avoir des hangars très pratiques pour ranger fourrage et matériel (propriété privée).

MERCOEUR

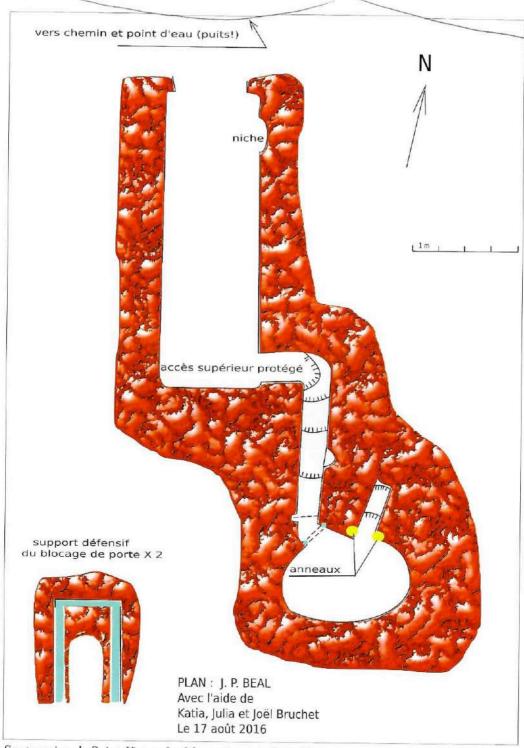
- -Aménagement château.
- -Mine de stibine-plomb pyrite de fer, Chazelles et Fraisse, 1839-1971 (BRGM). Production d'antimoine, 4 000 tonnes (C.V.).
- Mine de sulfo-antimoniure Monteil, Valadou, Ally, La Licoulme, 1817-1931 (BRGM). Production d'antimoine métal, 11 500 tonnes (C.V.).

MÉZÈRES

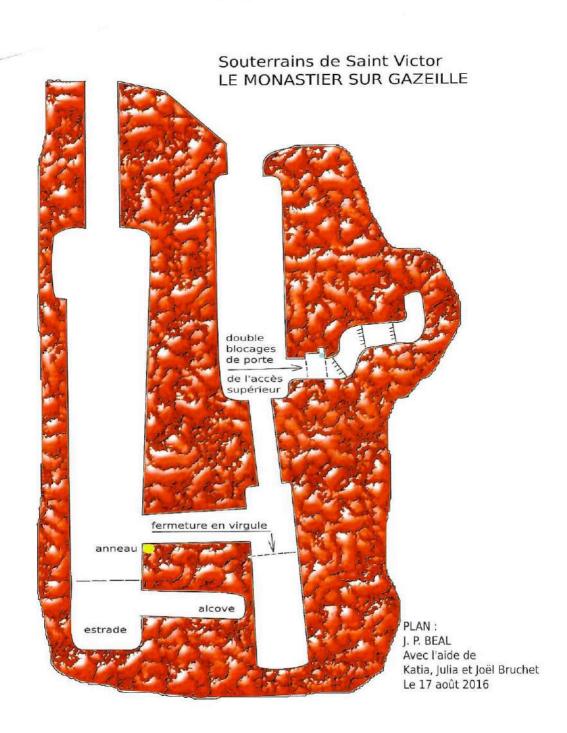
- Souterrain des Breux. Nous reprenons ici un court extrait de l'article que Jean Peyrard consacre au manoir des Breux, dans Le Renouveau du 10 septembre 1981 : « Un souterrain partait de la vieille cuisine, passait par la chapelle et se dirigeait on ne sait où !».
- -Souterrain du château de Mézères. Il déboucherait dans la cave d'une ancienne maison du bourg.

MONASTIER-SUR-GAZEILLE (LE)

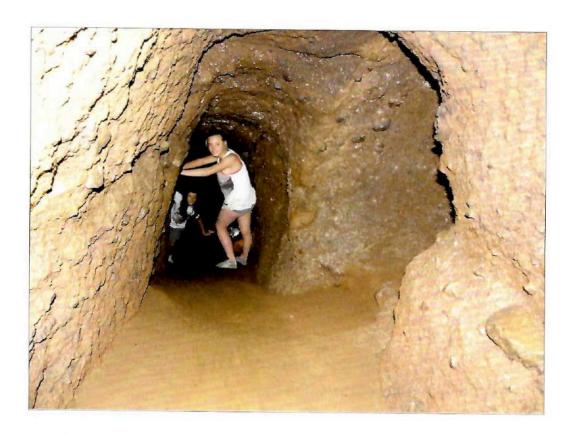
- -Aménagement Chateauneuf.
- -Aménagement Le Mont.
- Grottes de La Moutette ou d'Artaud. Petites cavités de 4 à 5 m de profondeur. La montée des Crouzeloux, petite rue du Monastier, orientée vers le lieu-dit, reste, peut-être, témoin du nom donné à ses occupants. Propriété privée.
- -Grottes de Saint-Victor. Ces grottes taillées dans des scories soudées, dont nous avons levé les plans, présentent toutes les caractéristiques de souterrains refuges. La présence d'un point d'eau à proximité, réemployé encore de nos jours comme puits, rend le lieu de l'emplacement, de trois souterrains importants, pertinents, même si les



Souterrains de Saint-Victor, Le Monastier-sur-Gazeille.



entrées de ceux-ci sont orientées plein nord. Une fois franchis les modestes accès qui se cachent dans la végétation recouvrant le tertre qui surplombe le village de Saint-Victor, on est abasourdi par les grands espaces vides. De véritables tunnels, à la voûte surbaissée, de 16 à 60 m² par 2,40 à 2,80 m de hauteur, apparaissent à l'intérieur. Ils sont reliés par d'étroites galeries de liaison dont la hauteur ne dépasse pas, par contre, 1,50 m, voire 1,20 m sur les points d'entrées à sécuriser. Avec de multiples fermetures tournées vers l'intérieur, l'aspect piégeux et défensif, tombe sous le sens. Tantôt rectilignes tantôt en forme de manivelles, ces galeries montent obliquement pour atteindre un niveau supérieur. Certaines issues s'avèrent encore encombrées, en partie obstruées. Seulement en partie, car une fois à l'intérieur on ressent tout de même un léger courant d'air. On relève ici une estrade avec un imposant rangement, à moins qu'il ne s'agisse d'une galerie avortée, des anneaux, quelques niches et trous de poteaux.



Doté d'une porte de garage, un souterrain est encore utilisé de nos jours comme lieu de rangement. Mais on dit qu'à la morte-saison les habitants du hameau, qui en sont les propriétaires, il y a quelques décennies, disputaient amicalement, ainsi bien à l'abri, des parties endiablées de jeu de quilles, ou plus récemment encore des parties de boules. Sur le plan historique, l'ancienneté du site ne fait aucun doute. En 999, deux

frères, Pons et Bertrand, pour la rémission des péchés de leurs père et mère, donnent au monastère Saint-Chaffre la « villa Sancti Victoris ex integro » (Cartulaire du Monastier, ch. 144).

-Souterrain de Granegoules dit Fongouse. G. Courtois rapporte, en 1957, dans le Bulletin historique de la société académique, XXXVI: « Madame de Giraud les a ensuite conduits au nord du village où après un parcours de 400 mètres, sur la croupe qui le domine et à l'endroit où cette croupe se termine par une cassure vers le nord, elle leur a montré l'entrée d'une grotte où se seraient cachés des prêtres pendant la Révolution. Or d'après la tradition de la famille de Maillet, c'est précisément dans une grotte de cette région que l'abbé se cacha à cette époque ». Maillet de Vachères, futur évêque de Tulle, alors vicaire général de Mgr. de Galard, attribua ses pénibles rhumatismes à l'humidité des grottes, la tradition veut en effet qu'il y en ait eu 3. Le lieu est mentionné dès 1353, comme Champ del Cluzel, puis à nouveau au XVIe siècle, sous La costa del Clusel (Mme de La Conterie). J.-L. et J.-F. Simon, dans l'ouvrage Là où le vent s'envole (Editions Jeanne d'Arc, 1983, p. 89), rapportent un témoignage, recueilli au même lieu: « Il y a une grotte là... La borne di Ciseous. Il y avait un souterrain qui menait jusqu'au village » et de reprendre les informations citées plus haut.

-Souterrain de L'Herm.

-Souterrain du Mont. Il est situé à deux pas de la route qui monte sur le plateau du Mont, à 950 m d'altitude. Ce qui frappe de prime abord, c'est la discrétion de son entrée. Passée celle-ci, une première pièce forme diverticule sur la gauche, puis ce petit souterrain prend, sous un plafond curieusement assez plat, toute son ampleur, sur une profondeur d'environ 10 m pour 3 m de large. Les lieux restent fortement encombrés de blocs de rocher. Mais si la visite se mérite, elle en étonnera plus d'un. Au fond, un conduit de cheminée s'ouvre dans le plafond et grimpe à 4,50 m de hauteur. Il est périlleux de l'escalader du fait des chutes de pierres qui peuvent s'y produire. Il débouche sous l'éboulis d'orgues basaltiques, brisées et effondrées dans la pente (plan J.-R. Mestre, 4 janvier 1990).

-Souterrain de Château vieux.

MONISTROL-D'ALLIER

- Aménagement chapelle Saint-Étienne.
- -Chapelle Sainte-Madeleine. L'une des chapelles troglodytiques de Haute-Loire. Nous sommes sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle. L'endroit incite doublement les pèlerins à faire une halte. Ils apprécient d'autant plus cette pose que la déclivité du cheminement et la vue dégagée d'un vaste panorama jusqu'à Monistrol ne les laissent pas insensibles. Le Velay qui se déploie jusqu'aux berges tourmentées de l'Allier trouve ici sa limite occidentale. Cette puissante rivière, chère aux sportifs amoureux d'eaux vives, s'élance vrombissant dans les gorges étroites et les premiers

rapides écumeux. De l'autre, la curieuse chapelle s'expose dans leur dos, en contreplongée, à la cime d'une volée d'escaliers. Elle déploie son ample façade sous l'entablement du Rocher du Lion. Il s'est constitué sous la base de coulées volcaniques tourmentées, faites d'orgues basaltiques très dures, produits d'éruptions successives.

Édifiée au cours du XVIIIe siècle, la chapelle succède à un oratoire dont les textes font mention beaucoup plus tôt, dès 1312. À l'arrière, à travers les ouvertures ajourées formant balustres, on découvre l'autel et bien sûr une statue en bois de la sainte. Le site fait partie de ces lieux mythiques connus depuis les temps immémoriaux. Des générations ont fréquenté cet imposant abri sous roche naturel, appelé *Le couvert de sainte Magdelaine*, en 1717. Tout à côté de la chapelle et au niveau de la petite esplanade, une brèche plus ancienne mais aussi plus tendre a pu être taillée facilement pour



former toute une série d'arcades. Sous celles-ci se trouvent une dizaine de sarcophages ou cuves, évidés à même la roche. À mi-pente, les pèlerins débutent ainsi, on ne peut plus magnifiquement, une nouvelle étape de leur périple, cette fois en Gévaudan.

-Grotte Blancard.

- -Grottes d'Escluzels, ou caves, selon Deribier de Cheissac qui les mentionne ainsi, en 1824. Un autre auteur en fait la description suivante : « des grottes profondes ayant jadis servi d'habitation... creusées profondément soit par la nature soit par la main de l'homme, dans un sol d'origine volcanique s'appelaient autrefois los cluzels et étaient encore utilisées, il n'y a pas un demi-siècle... » (Saugues, p. 9, François Fabre, 2008).
 - Grotte de Monistrol.
 - -Mine d'argent et de plomb, Ribes et Bejat, 1850-1960 (BRGM).
 - -Galerie Nathalie.
 - Galerie du Pont.
 - Galerie du Pont de Pouzas.

MONISTROL-SUR-LOIRE

- **Grotte des côtes de Billard.** En 1629, un terrible fléau touche le Velay : la peste. Selon Antoine Jacmon, chroniqueur du Velay, cette épidémie aurait occasionné la mort de 16 000 personnes. De nombreux villages et bourgades éloignent les malades, et les

confinent dans des lazarets improvisés loin des habitations. Ce fut le cas à Monistrol. Grottes et souterrains, peut-être délaissés à cette époque, retrouvèrent momentanément une pouvelle destination.

-Mine de la Borie. Le site se trouve à deux kilomètres du bourg en direction de Sainte-Sigolène. Il devrait son nom à une ancienne exploitation agricole galloromaine (?) de résiniers, producteurs de poix dont on se servait entre autre pour calfater les bateaux, ainsi que l'attestent des fragments d'urnes à résine retrouvés sur place. Non loin de là des remblais d'extraction blancs (appelés verses à stérile) sont encore visibles. En 2009, lors de travaux, trois puits verticaux sont mis à jour. L'exploitation fut menée, au XVIII^e siècle, par François de Blumeinstein. Né dans une famille autrichienne de maîtres-mineurs, ce dernier, marié à une Française, avait obtenu du roi Louis XV, en 1717, une autorisation pour exploiter pendant 20 ans des mines à Saint-Julien-Molin-Molette (Loire). Avec le concours de mineurs allemands, il avait conduit ensuite de nombreuses recherches et exploitations minières dans l'est du Massif Central.

L'exploitation se serait poursuivie de 1720 ou 1730, jusqu'au moins 1794. Une tentative de reprise d'exploitation de la galène, le minerai de plomb a eu lieu, en 1901 par monsieur Blanc, ingénieur civil des mines de Saint-Etienne qui pensait avoir trouvé le bon filon. Hélas le gisement s'avérant non rentable, il renonça très vite et la mine de Verny, (autre nom donné au minerai de plomb, au XVIII^e siècle), ferma alors définitivement

-Mine de Nant. Exploitation de plomb (C. Vialaron, 2014). De Gournier en passant par Nantet jusqu'à Pont-de-Lignon plusieurs galeries sont aujourd'hui obstruées. Dans la même veine, il n'est pas inconcevable de relier la prospection effectuée rive droite de la vallée de La Loire, à la partie rive gauche où se trouve la galerie présente sur la commune de Beauzac, non loin du fleuve, en contrebas du village du Monteil. Par références à l'article du journaliste Lionel Ciochetto paru dans *La Gazette*, du 30 mai au 3 juin 2013, ainsi qu'au livre sur Monistrol de Marcel Romeyer publié en 1973, ainsi qu'au fonds Chaleyer (Chms 1062, AD Loire).

-Souterrain du Betz.

- -Souterrain du château de Paulin. Vers 1910, Gaston de Jourda de Vaux en avait vu l'entrée, voisine de la cage d'escalier déjà à demi-détruite. L'accès en est aujourd'hui muré. Ce souterrain, rapporte-t-il, partait se perdre dans la campagne. Suivant la tradition, il aurait servi de refuge à des pestiférés, ces populations bannies.
- -Souterrain de Grange Valat. Une vache serait tombée dans une galerie de mine, encore une, de recherche de plomb ?
- -Souterrain du château de La Rivoire basse. Nous reprenons ici les notes d'un ami de la famille, Paul Héritier, à propos de La Rivoire basse dans ses écrits sur la commune de La Chapelle-d'Aurec (p. 113), afin que le lecteur se fasse sa propre opinion :

« Il ne reste plus rien de ce qui constituait naguère le château féodal. Nous avons connu un vieux monsieur décédé vers les années 50, ayant près de quatre-vingt-dix ans et dont la famille était originaire de la région de Monistrol. Il nous a raconté que dans sa jeunesse il venait les étés chez des parents, fermiers à la Rivoire basse. Cela se passait vers les années, 1870 à 1880. Il se souvenait alors d'une tour (on peut situer l'emplacement vers une partie creuse, entourée d'arbustes, au dessus d'une des deux fermes) assez élevée. On pouvait pénétrer dans cette tour où s'ouvrait un souterrain assez long à l'extrémité duquel on apercevait une croix en pierre, portant un crucifix. »

MONTEIL (LE)

-Souterrain du château de Saint-Sauveur-Beaurepère. Selon certains, ce souterrain partant du parc du château aurait servi d'issue de secours pendant les guerres de Religion. Durant les années 1970, le groupe de spéléologues du Puy qui a parcouru soixante mètres de cette galerie maçonnée penche plutôt pour une ancienne galerie de captage d'eau. Nous sommes en droit de partager cette explication du fait des bassins d'agrément et points d'eaux, situés en contrebas. Ce souterrain offre un autre accès un peu plus haut dans la pente, dans une propriété privée.

MONTFAUCON

-Souterrain dans le bourg. Jean Peyrard en porte témoignage dans un article du Renouveau du 1er juin 1980. « Montfaucon possède encore les vestiges d'une tour insérée dans la rue... Un tunnel qui part du garage Boncompain et aboutit à Fay de Raucoules, avec une cour intérieure, livre le passage aux rêves ». La longueur du tunnel paraît extravagante, un peu à l'image de son auteur. De récents travaux conduits sur l'emplacement de ce garage ne permettent pas d'étayer, si peu soit-il son existence à l'endroit indiqué. Cependant non loin des remparts, le lieu du Crotelh, ou Croteil, a étymologiquement un nom qui conforte l'idée d'un univers souterrain restant à découvrir.

-Souterrain (mystérieux) des Faussaires. Le fait divers d'importance que je vais vous résumer pourrait à lui seul faire l'objet d'un roman. D'autres que moi s'y emploieront peut-être un jour. La cote A M art 46, ADHL, dont sont tirés les faits regroupe une douzaine de documents émanant des administrations de police, de justice et préfectorale. Ces documents révèlent par quelles circonstances fortuites, nous sommes entraînés sous terre, dans une histoire hors du commun.

On le sait, la conscription obligatoire napoléonienne ne fait pas que des heureux. Nombreux sont les ruraux, potentiels militaires, qui essayent par tous les moyens de s'y soustraire. On oublie de se rendre au conseil de révision, on change de commune ou de département et on multiplie les subterfuges pour déjouer l'enrôlement forcé. Pour bien des jeunes hommes, c'est une atteinte insupportable à la liberté. Ainsi depuis l'an XIII et peut-être même avant et durant une décennie voit-on de plus en plus circuler, comme se monnayer, des faux en tous genres, avec, parfois d'ailleurs, de la fausse monnaie :

faux certificats de décès, faux passeports, fausses attestations d'infirmité, etc. que se procurent les insoumis. Les rapports des gendarmeries de l'est du département de la Haute-Loire sont accablants. Des pièces ont été saisies, des témoignages recueillis, à l'évidence des faussaires sévissent dans quelque atelier de contrefaçon. Manifestement la zone de propagation dépasse les limites départementales, au point que les préfectures de l'Ardèche et de la Loire sont également mobilisées. C'est insupportable pour le pouvoir. Malgré les importants moyens mis en œuvre, rien n'y fait. L'enquête policière qui se poursuit maintenant sur une vaste région, piétine! La tournure des événements s'amplifie. Elle s'amplifie encore, car des élus, des maires et des adjoints de diverses communes, même un gendarme, maréchal des logis à Saint-Étienne, se trouvent compromis, accusés d'être complices des malfrats. Tout le monde est aux abois. Les faits sont si graves qu'ils remontent jusqu'à Paris. Joseph Fouché, ministre de la Justice, est saisi, et les mois passent.

Quand, curieusement, à la prison de Riom, dans le Puy-de-Dôme, l'enquête rebondit enfin par une lettre d'un détenu interceptée par le concierge de l'établissement. Que dit cette lettre, datée du 29 mai 1813. Entre autres, qu'un prisonnier, François-Antoine Chapuis a « des révélations fort importantes à faire sur l'existence de fabrication de fausses monnaies, faux passeports, congés, et autres papiers ». Cette lettre est destinée à un sieur Rousset, commissionnaire à Lyon.

Comme le concierge l'interroge sur la teneur du contenu de cette lettre, le dit Chapuis consentirait à communiquer des renseignements importants sur le sujet, pour peu qu'on veuille bien lui accorder une remise de peine.

La cour impériale sent bien là que cette information, peut-être de taille, est de nature à relancer la traque des faussaires et s'engage auprès de ce dernier, cela ne coûte rien, à faire tout ce qui est en son pouvoir pour obtenir sa grâce ou, au moins adoucir sa condamnation... Chapuis n'est pas un enfant de chœur. Il est natif d'Ussonen-Forez, dans le département de la Loire. Ancien déserteur du 4e régiment d'infanterie légère, déjà condamné pour vol, il commence à purger douze ans de travaux forcés pour tentative de meurtre sur un codétenu. Et comme Chapuis n'a pas du tout envie de moisir en prison, il passe à table le 12 juin 1813. Que dit-il ? « Il sait que sur les arrondissements du Puy et d'Yssingeaux, à l'est, et sur une partie du département de la Loire, arrondissement de Saint-Etienne, ainsi que sur le département de l'Ardèche, arrondissement de Tournon, il existait un attroupement de différentes personnes occupées depuis de nombreuses années à la fabrication et contrefaçons de papiers, tels que congés, attestations d'infirmités, relatives à la conscription, passeports, fabrication de fausses monnaies en espèces d'or et d'argent ; que le lieu où se faisait toutes ces opérations était un antre très vaste qui se trouvait dans la forêt, dans lequel on entrait par une ouverture étroite et construite de manière à être presque imperceptible ; qu'on pénétrait dans l'antre souterrain creusé dans le rocher. Que dans ce souterrain, se trouvaient tous les outils et instruments propres aux opérations ci-dessus énoncées, ainsi que différents fourneaux pour fondre des métaux précieux. »

Chapuis explique comment il avait eu connaissance de l'existence de ce souterrain et de tout ce qui s'y faisait. En rupture de ban, recherché, il erre un temps sous divers déguisements dans le canton de Sainte-Sigolène. Intelligent, il postule même à un poste d'instituteur. Un jour, il est approché par certains brigands qui voient en lui, comme ancien maréchal-ferrant, un collaborateur fort utile à leurs coupables agissements. Les truands s'engagent à lui procurer tous les papiers qui lui permettraient de passer inaperçu et « qu'on lui ferait gagner beaucoup d'argent en l'employant dans son état de maréchal-ferrant et même en débitant de la fausse monnaie. Il cherche à se tirer de ce lieu souterrain dans lequel il ajoute qu'il remarqua plusieurs armes de toutes espèces... ». Et de poursuivre « que le souterrain est à trois ou quatre lieues au nord du bourg de Montfaucon ».

« Ayant remontré au dit Chapuis qu'il était étonnant que ce souterrain étant aussi près de lieux habités qu'il l'est, il n'ait pas encore été découvert, surtout après les opérations qui s'y faisait habituellement. Le dit Chapuis a répondu qu'il y avait peu de pays aussi isolé et aussi peu fréquenté ; que la forêt dont il s'agit est d'essence de sapin et surtout dans la partie où est le souterrain ; que les individus qui s'y réfugient prennent toutes sortes de précautions pour n'être pas aperçus ou soupçonnés, qu'ils ne commettent aucuns crimes extérieurement afin de ne point donner l'éveil, qu'ils vont un à un dans les villes voisines et qu'ils ne suivent jamais le même chemin. Que d'ailleurs, par leur bonne tenue et conduite, ils éloignent les soupçons. Il y a tout lieu de croire que ces individus se procurent leur sûreté par les relations et intelligences qu'ils ont avec les habitants, comme avec les membres de la force armée ; à ce sujet le déclarant a dit qu'il savait qu'un ancien brigadier de gendarmerie à pied du lieu de Saint-Férréol, avait la connaissance de ce souterrain et qu'il était instruit de ce qui s'y faisait; que cela est si vrai que le dit Creuzet brigadier s'est trouvé dans ledit souterrain avec ledit Chapuis à l'époque susdite qui remonte à six ou sept ans, époque à laquelle ledit Chapuis ajoute y être descendu deux fois. »

Lors des interrogatoires qui se poursuivent, Chapuis informe les autorités que le souterrain sert d'asile à de nombreuses personnes qui ont de bonnes raisons de se planquer. On demande alors à Chapuis d'indiquer, sur une carte de Cassini, le lieu du souterrain. Comme ce dernier n'arrive pas à interpréter la carte et que les autorités semblent accorder suffisamment de crédit à ses propos, il est décidé de conduire Chapuis, sous bonne escorte, de la prison de Riom à Montfaucon et ce, afin qu'il serve de guide. Si le souterrain se situe sensiblement à une dizaine de kilomètres et au nord de Montfaucon, il se trouverait donc en direction et non loin de Saint-Pal ou de Sainte-Sigolène.

Le rapport de police archivé au Puy ne contient pas d'autres pièces. Par chance la côte 4 M 190 des archives départementales de la Loire contient des échanges de lettres entre les préfets des départements respectifs. Cette affaire fait décidément beaucoup de bruit et surtout maintient en échec diverses gendarmeries. Les contrôles et battues répétés durant des mois ne permettent pas de faire avancer l'enquête. L'espoir devrait venir de Chapuis. Il est soumis devant le préfet de Haute-Loire, le 24 novembre 1813

à un nouvel interrogatoire qui n'apporte rien de bien nouveau. Qu'on en juge : « Je descendis tombant sur un premier plafond, de là sur un second. 7 à 8 marches d'escaliers descendent dans le souterrain... qui avait au moins 50 mètres de profondeur... où se trouvaient une vingtaine de lits, et une une quarantaine de personnes... ». Et Chapuis décrit les relations qu'il entretient avec les truands qui s'y cachent. Cependant notre homme qui est maintenant à pied d'œuvre dans l'Yssingelais, refuse de guider la force publique sur les lieux. « J'ai eu de la peine à me défendre d'un sentiment d'indignation contre un individu qui se jouait ainsi du gouvernement » avoue le préfet de Haute-Loire à son homologue de la Loire, le 4 décembre 1813. C'est le dernier document qui figure sur cette affaire.

La personnalité de Chapuis n'a rien d'ambiguë. Il a essayé de manipuler la police et le préfet, de gagner du temps mais il se rend compte comme témoin et complice qu'il va devenir un dénonciateur. Il a donc plus à perdre qu'à gagner. D'ailleurs assurément, plus il se rapproche du lieu du crime, il le dit, plus il a peur pour sa vie. Il est coincé. Il prend le parti de renoncer, refuse de collaborer, de conduire les gendarmes au souterrain. Il demande son transfert à Lyon. A-t-il menti? Même si son attitude est empreinte de rouerie et qu'il se moque du monde, la description de Chapuis laisse à penser, par les précisions détaillées qu'il apporte, qu'il est bel et bien allé dans un souterrain. Lequel, et surtout où? C'est bien la question. Le gang des faussaires et trafiquants a-t-il été démantelé, les brigands ont-ils été arrêtés? Mystère.

Un tel événement ne pouvait passer inaperçu pour la presse, fut-elle balbutiante à cette époque. Les journaux de l'époque sont muets. Les séries sont incomplètes. Nous restons hélas, sur des conjectures et une énigme! Seul un concours de circonstances favorables, à l'occasion de travaux forestiers par exemple, ou la découverte de nouveaux documents archivés, permettront de rouvrir ce dossier et de faire la lumière sur cette ténébreuse et palpitante affaire!

MONTREGARD

-Galeries souterraines du moulin de Mounet. Le moulin est implanté à proximité de la rivière Trifoulou. Ce très ancien moulin à rouets horizontaux possédait une double boutique de farines de blé. Vers 1900, fut installé à sa place une scie battante. Alors que sur le cadastre napoléonien de 1824, les exutoires figurent à ciel ouvert, c'est sans aucun doute pour faciliter les manœuvres des charrois que ceux-ci ont été remplacés par des galeries de restitution souterraines, bâties voûtées, sur une vingtaine de mètres de longueur, à la fin du XIX° siècle. Par référence au plan napoléonien on constate toutefois de nettes modifications. Ainsi, si la principale galeries rejoint rapidement la rivière, une autre s'ouvre étonnamment à 90°, et à partir de celle-ci vers une autre destination. Étant désaffectée, ensablée, elle ne débouche plus, mais il est rapporté qu'il existait en contrebas de l'ancien four un bassin de rétention qu'alimentait cette dernière. On sait que le rouissage du chanvre rend très toxique les eaux utilisées. À l'écart de la rivière, le bassin aurait pu donc avoir cette fonction.

- -Souterrain du château. Certains en connaissent l'entrée. Mais qui ? Il rejoindrait l'ancienne ferme de Giraudon, à quelques centaines de mètres.
- -Souterrains de la Balaye des Côts. Les Côts sont mentionnés en 1276. Le premier est situé, d'après un recoupement de témoignages, non loin de l'ancienne ferme qui se trouve à deux pas de la route, au droit de la montée de grange. Une légère dépression dans le sol suggère son existence et même pourrait indiquer un possible accès. Cette bâtisse était occupée, il y a encore une vingtaine d'années, par un artiste qui a fait obstruer l'entrée du souterrain. On pouvait y pénétrer alors sur une quinzaine de mètres. Le second se trouve dans la propriété Digonnet, non loin du bois, et sensiblement parallèle au chemin qui dessert la carrière Faurie. Celui-ci non plus n'est pas accessible, mais au cours de ces trente dernières années à deux reprises des engins agricoles en ont effondré la voûte. La galerie dont la longueur est au moins égale au précédent, fut à l'occasion en partie explorée. En l'état on ignore la raison de ce creusement. Les hypothèses varient. Tantôt galerie de captage d'eau, tantôt carrière d'argile souterraine. Mais nous en avons une autre ! La carrière moderne actuelle a grignoté en grande partie le sommet de la colline du Montélis. En toponymie, Jean-Yves Rideau, spécialiste de la question, propose une autre hypothèse. Montélis, serait la contraction du mont Élisée, littéralement le mont de l'antre des enfers de la mythologie grecque où étaient inhumés les héros. Donc il se peut très bien, qu'il y ait eu ici, dans un lointain passé, sur cette colline défoncée, un lieu cultuel ou plus probablement une nécropole (?). Avérés, ces espaces souterrains, ne seraient-ils pas de lointaines traces préhistoriques, ultimes témoignages, d'un antique site mémoriel?
- -Souterrains des Pinatelles. Le village où se situe une ancienne ferme templière est déjà mentionné en 1267. Dans la mémoire collective, un souterrain hante le terrain et il est rapporté que voilà quarante ans, lors de travaux d'adduction d'eau, sa galerie bâtie aurait été éventrée mais bien trop vite comblée. On prétend qu'un autre souterrain partant de la ferme se dirige vers Mounet.
- -Souterrain de La Selle, dans un pré. Le toponyme s'avère ici aussi évocateur, Selle ou Celle provenant de Cela, Cellule. Cellule d'ermite ? Allez savoir. Un ancien habitant l'aurait parcouru étant jeune sur 150 m environ. Selon lui, il s'agit d'une galerie de captage d'eau bâtie en pierres, en partie effondrée, qui pourrait être deux à trois fois plus longue, orientée en direction de la Croix de Novie.
- -Souterrain, révélé lors du passage d'un tracteur qui l'aurait fait s'effondrer. Cela se passait au siècle précédent, sur le chemin de La Vaissère en direction des Côts.

MONTUSCLAT

-Galerie de captage d'eau de Pouzol-jeune. L'eau, cet élément essentiel à la vie qui sans doute initialement devait sourdre à la base de la coulée volcanique a pour partie présidé à l'installation et à cet endroit précis, de la maison forte et de la ferme voisine de Pouzol-jeune. Ici les bâtiments se trouvent également à l'abri du redoutable

vent du nord. À plus de 1100 mètres d'altitude, ce genre de détail n'est pas à laisser de côté. Pour faciliter l'utilisation de la ressource en eau, on l'a domestiquée. C'est d'abord, par une partie bâtie sur une dizaine de mètres, que débute ce collecteur que l'on peut poursuivre en se tenant debout. Ensuite il avance à même la roche basaltique. Dans la brèche précisément, donc relativement facile à tailler. Sauf que la voûte se trouvant trop près de la surface n'a pu résister aux passages répétés et aux vibrations des lourds engins agricoles. Par la suite, une fois protégée par les orgues basaltiques, l'effondrement devient plus improbable et la galerie est intacte jusqu'au grand bac maçonné qui sert de citerne. De cette sorte de puisard, l'eau fut d'abord, autant que l'on puisse en juger, canalisée par des borneaux, borne-eaux, dont les débris subsistent au sol. Ceux-ci seront remplacés successivement par des tuyaux métalliques puis en plastique. Il aura fallu bâtir ou creuser une trentaine de mètres de galerie pour bénéficier de l'eau dans la cour, à proximité de l'habitation et de l'étable.

- −Grotte dite de La Cabotte du Jucadoux, dans les gorges de la Gagne en dessous de La Pradette.
 - -Grotte de La Croix de l'étoile.
 - -Grotte de La Pradette (grotte Marcet). ABL, Le Breuil de Mercoeur.
 - Grotte de Pouzol-vieux.

MOUDEYRES

-Mine de lignite. « La petite loupe de sédiments » accumulée à l'ère tertiaire a favorisé la formation de micro-gisements de lignite. Ce mauvais charbon dégage une âcre fumée lors de sa combustion et n'a rien à envier à la tourbe dans le domaine des pollutions atmosphériques. Dès le XVIII^e siècle, dans un massif où la forêt est presque absente, par défaut de bois combustible, on s'intéresse au charbon.

Le sieur de Chambarlhac dont la famille, originaire de Chanéac, possède de nombreuses terres en Mézenc, voit son attention attirée par des affleurements du lignite, juste au pied de son moulin de l'Aubépin. Il acquiert de l'État l'autorisation d'exploiter « ce maigre et mauvais charbon des pauvres ». Sources : Cahiers du Mézenc, N° 20, 2009.

Cette mine exploitée durant la Première Guerre mondiale, dans des conditions extrêmement difficile, aura un succès très relatif, la valeur économique du lignite extrait étant effectivement très faible (jusqu'à 78 % de cendre). Ouvertures et fermetures se succéderont. Au tiers du XX^e siècle, la concurrence des mines du bassin stéphanois, qui produisent un combustible de meilleure qualité, viendra à bout de cette entreprise.

-Souterrain d'Agrain. Calma dicta Montes, 1344 (Monastier) le domaine d'Agrel ou Chamonteilz, 1688 (Surrel, n^{re}), Agreilh, 1695. Chassaing et Jacotin.

PAULHAGUET

-Cavités souterraines.

PAULHAC

- -Galerie de Chamberi.
- -Mine des Chanterelles. Exploitation de plomb (C. Vialaron, 2014).
- -Souterrain.

PÉBRAC

- -Mine de fluorine Barlet, 1842-1975. Production d'antimoine métal, 5 tonnes (C.V.).
 - -Souterrain vers les ruines du château de Montpeyroux.
 - -Souterrain de fuite situé dans le talus supportant le château de Digons.

PERTUIS (LE)

- -Grottes de Chastel.
- -Grottes de Chavalamard.
- -Puy de Juscles (Pous de la Juco) ou de Pentecôte pour les spéléologues.

Durant la dernière guerre, un maquis occupe la partie nord (installation d'une radio et d'un habitat semi-permanent).

Ce site a fait l'objet d'une prospection dès 1970, par Daniel Krupa et Marcel Meyssonnier, membres du comité départemental de spéléologie de la Loire. Il se situe sous un effondrement chaotique de rochers instables très dangereux. Avec ses 90 m de dénivelé, André Fromant considérait qu'il s'agissait de la plus profonde des grottes du département. Elle se termine sur une grande salle souterraine d'une centaine de m² dans laquelle une nappe phréatique stagne. Celle-ci forme ensuite deux méandres, comme une rivière souterraine immobile d'environ 1,50 m de largeur. Chaque méandre s'étire sur une quinzaine mètres sous une voûte de plus en plus surbaissée. (Exploration J.-P. Béal, A. Fromant, 1983, puis cartographie G. Langrené et A. Fromant à la Pentecôte de 1990). Topographies puis publication en 1995, par Daniel Krupa.

Je reprends ci-dessous quelques extraits publiés dans *La Botte* N° 17 de 1998, relatifs à la géologie. Les cavités majeures sont situées sur les flancs du mont Rond et du suc des Juscles à l'ouest du Pertuis. Les réseaux se développent dans le trachyphonolite et présentent deux parties bien distinctes :

1 - une zone proche de la surface où l'on note la prédominance d'éboulis cryoclastiques constitués essentiellement de gros blocs anguleux.

2 - une zone plus profonde composée de grandes failles. Les unes sont d'origine tectonique et dues à la séparation puis au glissement du suc des Juscles par rapport au vallon du mont Rond. Les autres sont dues au refroidissement dans la masse de la trachyphonolite.

Liste des cavités répertoriées :

Gouffre des Pieds-Chromés, dénivelé de 88 m pour 2 200 m de développement.

Réseau de Pentecôte-Renouveau, dénivelé de 66 m pour 335 m

Réseau Puits des Juscles-Pas de la Chèvre, dénivelé 56 m pour 536 m

Gouffre de l'Oubli, dénivelé de 27 m pour 146 m

Grotte de la Doline, dénivelé de 22 m pour 135 m

(*Cf.* l'article référence, avec plans, d'André Fromant et Luc Tendille, publié dans la revue *Zircon*, éditée par le Groupe géologique de la Haute-Loire, en 1995).

PINOLS

- -Mine de plomb, zinc, argent et or 1899-1922 (BRGM).
- Mine de Montgros. Galerie Charrier, galerie Neuve, galerie Hugon, galerie Est et galerie Ouest, galerie de Chanteloube, (C. Vialaron, 2014).
- -Souterrain de La Tombe des fadas ou Tombe des fées. Inventé, vers 1789, par M. Besson, inspecteur des mines.
- M. Deribier de Cheissac, à propos du dolmen détruit par les pâtres du pays au début du XIX° siècle, rapporte : « Un souterrain, situé à une quart de lieue de Pinols, partant de dessous ce monument, irait aboutir à plus d'une quart de lieue auprès de Lespigoux, commune de Tailhac. De ce côté, l'issue était, dit-on fermée par une porte en fer qu'on découvrit il y a de longues années. On me fit remarquer que pour appuyer l'existence de ce souterrain, que les pas de chevaux, dans cette direction, s'entendaient de fort loin et qu'ils faisaient retentir le sol comme si l'on eût marché sur un terrain creux ». (Description statistique du département de la Haute-Loire, op. cit. p. 215, 216, 217).

POLIGNAC

- -Abris de Chanceaux.
- -Aménagement Cussac.
- -Aménagement Cheyrac.
- -Aménagements de Marnhac.
- -Citerne du château.
- -Galerie d'adduction d'eau du Collet. Elle passe sous la nationale parcourant ainsi plusieurs centaines de mètres.

-Glacière de la colline Sainte-Anne. Le long du chemin qui conduit à son sommet, côté est, non loin des réservoirs d'eau. En installant une conduite, à la fin des années 1980, le syndicat des eaux d'Espaly à Chadrac est tombé sur une cavité souterraine. Alertés, les archéologues de la DRAC ont observé une construction médiévale maçonnée, circulaire, bien appareillée, et autant qu'ils purent en juger du fait du comblement, de deux à trois mètres de diamètre, les caractéristiques leur suggérant qu'il s'agissait d'une glacière. Sans exclure toutefois qu'il puisse s'agir d'un silo ou d'une citerne. Le diagnostic posé, les impératifs du chantier ont repris le dessus. On se contenta alors d'enfouir un peu plus l'édifice.

-Grottes de La Cazorne.

Grottes de Cheyrac. Les roches volcaniques surtseyennes du plateau auquel s'adosse ce sympathique village ont offert les matériaux nécessaires à sa construction. Les anciennes maisons sont d'ailleurs construites à même la roche encaissante. En gravissant le chemin qui se dirige vers Marnhac et qui passe à proximité du rocher de La Dentelière, il est aisé de constater la qualité de la brèche utilisée. On observera, ici ou là, les traces des barres à mine des carriers, l'emplacement de quelques maisons semi-troglodytiques. La fracturation des barres rocheuses a favorisé l'accès à quelques cavités naturelles quelque peu anthropisées. L'oppidum de Cheyrac garde sans doute bien des mystères. Des parois révèlent à y regarder de près des aménagements dans la roche comme par exemple un martelage en arêtes de poissons qui ne manque pas d'intriguer.

-Grottes du Bois des Seigneurs. De très nombreuses cavités, souvent naturelles, parsèment les flancs de cette montagne, à cheval sur les communes de Polignac, Espaly et Le Puy. Nous ne les décrirons pas toutes. Certaines s'insèrent de manière spectaculaire dans des failles parfois très profondes.

Le groupe spéléo du Puy-en-Velay dans les années 1970, sous la conduite de Jean-Marie Bringer, y a mené, comme dans maints autres endroits de notre région, des expéditions mémorables. On retiendra le tournage d'un film dans une de ces cavernes avec, dans le rôle principal, l'acteur Gérard Klein. À l'époque la préparation de la scène avait valu au groupe spéléo de bénéficier d'un subside inespéré. Dans le bois des Seigneurs, propriété privée, un autre lieu-dit mérite l'attention, il s'agit de la grotte-oratoire de sainte Colette que nous a montrée et que vénère la famille de la propriétaire. De fait un modeste abri sous roche auquel a été accolé un petit bâtiment carré de 3 mètres de côté. Il en subsiste quelques rangées de pierres. On distingue encore l'emplacement de la charpente du toit à double pente prenant appui sur le rocher, 3,50 m plus haut.

-Grotte Le Rond du Barry. Il s'agit de la plus grande grotte connue de Haute-Loire (42 x 14 m). Située à 600 m environ à l'est du hameau de Sinzelles. Alt. 800 m. Le toponyme Rond du Barry signifie rocher barré. On voit d'ailleurs encore les pans de muraille de cette grotte barrée, muraillée. Était-ce alors une resserre discrète pour une seigneurie locale au Moyen Âge ? Et ce, bien après la longue occupation préhistorique attestée par le gisement néolithique et magdalénien qui y fut reconnu, suite aux fouilles

d'abord de R. de Bayle des Hermens, durant une vingtaine d'années, avec J.-J. Houdré, J. Vital, puis les campagnes de J.-P. Raynal et encore de nos jours par les équipes d'Audrey Lafarge, René Liabeuf, Vincent Delvigne.

-Grottes des Estreys. À l'aplomb de la falaise basaltique, pratiquement en partie sommitale, s'ouvre d'abord face au sud, dans la roche rouge formée de scories soudées, un petit ensemble de grottes taillées, d'environ 75 m² qui englobe 3 cavités. On note l'emplacement d'un fort blocage de porte sur la grotte qui s'ouvre de plain-pied, et la présence d'une petite fenêtre sur celle de l'étage. Mais le rocher laisse entrevoir d'autres aménagements, ou des vestiges de cavités, à différentes hauteurs. Certaines grottes peuvent d'ailleurs avoir une origine naturelle. Mais les occupants se sont ingéniés à les agrandir, à modifier ou améliorer les accès, les parois, le sol afin de répondre à des nécessités spécifiques. Il s'agit des Caves noires.

Si certaines grottes, compte tenu de leur situation, de leur exposition et de leurs dispositions intérieures furent réservées à l'usage d'habitations, d'autres servirent de pièces annexes. On retiendra une fonction assez rare en Haute-Loire, pour être signalée, celle d'une grotte entièrement destinée à un petit élevage de pigeons où sont creusés les boulins pour les faire nicher. Les avantages liés à ce singulier pigeonnier sont non négligeables : température constante, résistance à l'acidité des déjections, protection contre les prédateurs. Cette dernière a conservé son enduit à la chaux que l'on distingue depuis le village. De ce fait elle reste connue sous le nom de Cave Blanche.

Plus bas un large abri sous roche, compte tenu de la proximité de La Borne, a pu servir de gîte d'étape convoité, aux pêcheurs ou chasseurs-cueilleurs de l'époque préhistorique (?).

- -Grotte de La Denise. Cette grotte ou plutôt faille volcanique, très découpée, d'environ 45 m de profondeur a été relevée, en 1928, par M. Maneval. Comme à Coucouron, commune de Solignac-sur-Loire, elle sert actuellement de conservatoire pour les chauves-souris. L'entrée de la grotte est fermée par une grille imposante. De fait l'accès est soumis à autorisation. Pour toute information vous pouvez contacter le CEN: Conservatoire d'espaces naturels d'Auvergne, www.cen-auvergne.fr/.
 - -Grottes chez Popaul.
 - -Grottes Roche de Bilhac.
 - Grottes de Rochelimagne.
 - -Grotte du Rodadou.
- -Grotte de Sainte-Anne 1. Grotte découverte par le frère Dufau et ses scouts. Gisement moustérien. Fouilles R. Séguy et J.-P. Raynal.

Robert Seguy nous expose la difficulté qu'a parfois l'archéologue à obtenir l'autorisation d'ouvrir un chantier de fouilles sur une propriété privée.

« Au flanc de la montagne Sainte-Anne au dessus du villages des Estreys s'ouvrent trois grottes : le Rond du Barry, Sainte-Anne 2 et Sainte-Anne 1 appartenant à deux cultivateurs du bourg de Sinzelles, P. Coutarel, Maurice Goudet et à Joseph Coffy, habitant, lui, une ferme isolée et un peu à l'écart.

Autant les deux premiers étaient des hommes ouverts, ayant permis aux archéologues d'effectuer des fouilles préhistoriques sur leurs terres autant le troisième d'un caractère difficile fut longtemps récalcitrant à donner cette autorisation.

Déjà durant les années 1942-1943, le père Coffy m'avait chassé de ses terres, me menaçant même avec son vieux fusil...

Une nuit, ce dernier, braconnier notoire, afin d'échapper à la maréchaussée s'était blessé en se jetant à l'eau. Il refusa de se faire soigner. Avec une jambe très douloureuse, cet accident avait rendu le pauvre homme non seulement handicapé, mais aigri, irascible.

Bien plus tard Goudet et Coutarel acceptèrent l'organisation de fouilles sur leurs terres, mais pas Coffy. Bien qu'Alphonse Laborde, ingénieur des services agricoles et également excellent archéologue local, l'eut aidé à obtenir sa retraite de cultivateur... mais jamais il ne put à son grand regret, obtenir son accord!

Les années passèrent et en 1980 le père Coffy était ainsi en retraite et ses terres exploitées par Maurice Goudet, son voisin, lui-même propriétaire de Sainte-Anne 2 que je venais de fouiller.

Sans l'aide précieuse de ce dernier, devenu son fermier, et aussi celle de quelques bouteilles d'un bon bordeaux jamais je n'aurais pu obtenir l'accord du père Coffy, et entreprendre des fouilles officielles à Sainte-Anne 1 ».

- -Grottes de Sainte-Anne 2. Alt. 850 m. Magdalénien final. Fouilles J.-P. Raynal.
- -Grotte de Sinzelle. Lieu-dit Caramontron. Cavité creusée d'environ 4 m par 2 m. Restes d'enduit à la chaux.
- Grottes de Tressac. « Une cavité est dite Le Clouzel ..., une autre dite de l'agleïze [l'église] éveille l'idée de quelques anciens cultes religieux ». Annales de la société d'agriculture du Puy, p. 665, 1868. En fait, il y a deux grottes quasiment inaccessibles situées presque en haut de la falaise, orientées à l'ouest. En face de la forteresse, elles surplombent les maisons du village. À vrai dire elles se voient plus de loin que de près. La rue du Clouzet rappelle cependant leur existence. Le superbe plateau qui surplombe le village offre une magnifique vue à 360° sur une bonne partie du Velay. Quelques fonds de chibottes attirent l'attention mais le troglodytisme est également présent sur la partie du plateau au milieu d'un espace clos de murs, en gros appareil. Deux étonnantes cavités s'ouvrent face au soleil levant au milieu d'un affleurement rocheux. La première est un vrai bijou. Je vous en donne les dimensions 1,30 m par 1,30 m. On pénètre, c'est à voir. C'est sans danger. En fait seul les enfants vont s'y risquer. Car les adultes se baissent en se contentant de regarder par l'ouverture, qui ne fait que 0,90 m de haut par 0,50 m de large. Vous voyez que ces dimensions sont restreintes. Dans ce tuf volcanique homogène, sa réalisation n'a pu être effectuée qu'à la broche. Elle est étonnamment soignée, sans équivoque, parfaite. La plus remarquable de toutes celles que j'ai pu observer à ce jour. Une émouvante œuvre d'art souterraine. Pourquoi en ce lieu tant d'application? Le sol est plat. En d'autres lieux, on imaginerait qu'il s'agit d'un four. L'hypothèse ne tient pas, d'autant qu'il n'y a aucune trace de carbonisation, d'autant que sur la droite, et sur le même plan à une dizaine de mètres, une autre

cavité également taillée et paraissant de facture identique s'offre au regard, un peu comme une coquille vide, avec toutefois une forme différente. Faisons le pari, malgré la tentation du néophyte d'y voir un lieu sépulcral, qu'il s'agit plus prosaïquement d'abris de bergers.

-Puits de l'oracle et puits de l'abîme (de l'abysse selon le vicomte de Bec-de-Lièvre, ADHL 4T 21). Situés au centre de la cour du château. J'emprunte, à Alexandre Pau, fin connaisseur de cette forteresse, la description qu'il en donne dans le livret Polignac, le château dans le ciel, Éditions du Roure, 2014.

« Ces deux éléments sont essentiels pour l'alimentation en eau d'une forteresse qui pouvait contenir au bas mot près de 200 soldats. Mais surtout ce sont deux constructions utilisées dans la légende du temple d'Apollon. Le puits de l'oracle ou crypte d'Apollon est un puits mythique que l'on prit pour une prison, ou encore le départ d'un souterrain pour sortir du château. C'est une salle souterraine d'environ 7 m de côté séparée en deux parties par une rangée de cinq arcades d'époque romane. Elle servait de réserve d'eau pour alimenter la vie du château. Aux dires de certains écrivains du XIX siècle, au dessus de la margelle se trouvait le masque d'Apollon et à l'intérieur du puits se tenaient des prêtres officiant pour le culte de la divinité qui présidait les oracles. La margelle du puits de l'oracle est située à côté de celle du puits gigantesque de 83,5 m de fond et de 6 m de diamètre. Il est creusé tout entier dans le roc et descend jusqu'au niveau de la vallée. Sa vocation était de fournir de l'eau en cas de siège. Selon la légende, cette construction permettait aux prêtres d'Apollon de communiquer avec la base du village par des salles souterraines ».

Alexandre Pau omet de mentionner les nombreuses caches, silos, citerne et cellier souterrains qui parsèment également le site. On doit au groupe spéléologie du Puy, emmené par Jean-Marie Bringer, durant l'hiver 1976-1977, d'avoir dégagé, non sans risques, et au prix d'efforts considérables, plus de 13 m³ de détritus, représentant plusieurs dizaines de tonnes de matériaux, accumulés au fil des siècles dans cet immense puits. Le gigantisme de ce puits ne manque pas d'en interroger plus d'un.

-Souterrain de Chambeyrac :

« Des paysans de Chambeyrac qui se promenaient sur les bords de la Loire ont réussi à se hisser à l'aide d'échelles de corde jusqu'à l'ouverture d'un souterrain resté jusqu'ici inexploré et qui conduisait du fleuve au château de Polignac. Ce souterrain, large de 2 m, haut de 1,70 m à 2 m, est admirablement conservé.

Lorsque les cultivateurs, qui étaient parvenus à son niveau eurent dégagés l'entrée fermée de lourdes pierres ils purent s'avancer jusqu'à 300 m où ils rencontrèrent une vaste salle circulaire de réunion munie de bancs taillés à même la paroi, et poursuivre leur promenade sur une distance de quatre kilomètres environ. On se trouve certainement en présence d'une cachette remontant sans doute à l'invasion romaine et qui servit à protéger nos lointains aïeux des coups des légions de César » (Journal des débats du jeudi 24 février 1910).

Les habitants du secteur m'ont rapporté qu'il existait des cheminées d'aération. Mais toutefois, ils n'ont pas su me dire où elles se trouvent. Qui poursuivra plus loin les investigations ? Pour l'heure si le mystère reste entier, rien n'interdit d'émettre

quelques spéculations. Le creusement de ce souterrain, ce qui en droite ligne représente 6 km si l'on suppose qu'il puisse rejoindre le château de Lavoute-Polignac, et 4 km s'il rejoint « seulement » la Loire au plus près, est à ranger dans la catégorie des travaux surréalistes. Cependant que n'aurait-on pas dit, si nous avions avancé comme hypothèse, dans le paragraphe précédent qu'il existe un puits, dans la forteresse de Polignac, pouvant contenir 2 360 m³ d'eau. Ce puits spectaculaire, inouï, l'un des puits médiévaux parmi les plus profonds de France, est bien réel. Initialement, on s'en doute, de telles prouesses architecturales, relevèrent d'un défi difficile à surmonter. Le fait est ! Les travaux se sont révélés techniquement possibles, décidés, financés et admirablement réalisés. Quant au souterrain gigantesque, il apparaît tout aussi confondant mais pour peu qu'on le décide, qu'on y mette les moyens, il peut lui aussi être creusé. Dès lors dans quel but et pour quel intérêt ? Le majestueux donjon où les fortifications sont les attributs de l'affirmation de la puissance de la famille de Polignac. La réalisation du puits, comme du souterrain dont les travaux surdimensionnés n'ont pu passer inaperçus, n'avaient en fin de compte qu'un seul objectif: celui de faire parler, de communiquer nous dirions aujourd'hui, en impressionnant l'ennemi, afin d'asseoir un peu plus l'orgueil, le prestige et l'autorité du seigneur et maître. Les armes de dissuasion militaire de l'époque, en somme! C'est la première hypothèse, qui évoque l'ostentatoire. Pour notre part, nous dirions plus simplement qu'il fallait disposer d'une réserve d'eau conséquente, à la hauteur de la puissante forteresse. De part la position de cette dernière, les travaux ne pouvaient être que titanesque.

-Souterrain maison Bonnefoux. Extrait d'un article signé par Dagodubnos, un patronyme sans doute emprunté à la mythologie ou la fascination des celtes, paru dans Fouilles, une parution confidentielle de 1898. « MM. Maurice Rocher et Boudon-Lashermes avaient trouvés au pied du rocher, dans la maison Bonnefoux, qui était encore fortifiée en 1898, l'issue du souterrain s'éloignant du donjon dans la direction du Puy ».

-Souterrain sous le chemin qui conduit au château. Du même auteur que précédemment : « Cette fois c'est l'accès de la galerie se dirigeant vers le château de La Barbeyre qui vient d'être mise à jour par MM. Chabanel, Bongiraud et Ferrand. Prévenu par M. le curé Cortial, M. Boudon-Lashermes s'y rendit une première fois avec M. Mounier. Ils pénétrèrent dans la galerie et purent constater qu'elle se dirigeait vers le donjon, partant d'abord en ligne droite sur une longueur de 5 à 6 mètres, puis obliquant légèrement à gauche pour reprendre ensuite la direction primitive avant d'incliner vers la droite en s'enfonçant sous le roc lui-même ». Huit jours durant, en équipe, malgré des éboulements, ils dégagent le souterrain situé en dessous de la maison Chabanel. « La voûte, extrêmement ancienne, évoque vaguement un couloir en ogive... Elle était formée de longues pierres jaunâtres... On peut s'y tenir debout mais le passage est étroit. Une énorme pierre massive, très régulièrement taillée en prisme imposant, en barrait l'entrée... ». Un plan en aurait été dressé.

⁻Souterrain du château du Collet.

-Souterrain de Sinzelle. Taillé à flanc de colline en fond de maison. On y accède par une salle voûtée de type romane, située derrière le mur d'une cheminée détruite. Le souterrain est en partie éboulé. Datation possible, XVI^e siècle (J.-C. Besqueut).

PRADELLES

- Aménagements de Saint-Clément.
- -Égouts gallo-romains du bourg. Plongée A. Fromant, G. Langrené.
- -Galerie de captage de sources des Traverses. De 20 à 30 m de profondeur.
- -Souterrain de Barrigues.
- -Souterrain de Maisonseule.
- -Souterrain dit du Trou des Fades de Saint-Clément, en relation avec le prieuré du XI^e siècle attenant. « Creusé dans le soubassement métamorphique qui avait subi une altération pédologique avant d'être recouvert par la coulée éruptive » (D. Béguin). Ce souterrain d'une trentaine de mètres de long se développe, d'abord circulairement, dans un boyau qui s'élargit ensuite sur 3 m de largeur pour 23 m de long, orienté nord-sud. Sur la droite s'ouvrent 6 cellules puis le couloir oblique N-NE, monte sur 10 m, se rétrécit tout en desservant sur la gauche 2 autres petites cellules.
- M. Cannat en a relevé le plan avec D. Béguin le 28 juillet 1980. M. Cannat qualifie ce souterrain d'hypogée mégalithique remontant au 2º millénaire avant J.-C. Si c'est le cas il serait donc le souterrain le plus ancien de Haute-Loire. Il est vrai qu'il s'ouvre par une porte dolmennique enterrée au 4/5º, remarquable. Le réemploi est donc plausible mais à prouver. Sources : SESAAM, Société d'études des souterrains auvergnats aménagés. Alain Roqueplan, fin connaisseur de l'histoire locale, m'a indiqué qu'en 1970, il avait observé à l'intérieur du souterrain un grand bac en pierre taillée. Alimenté par une canalisation, ce *bachas* aurait servi de vivier à poissons, bien utile aux moines du prieuré bénédictin, proche. Propriété privée.

PRADES

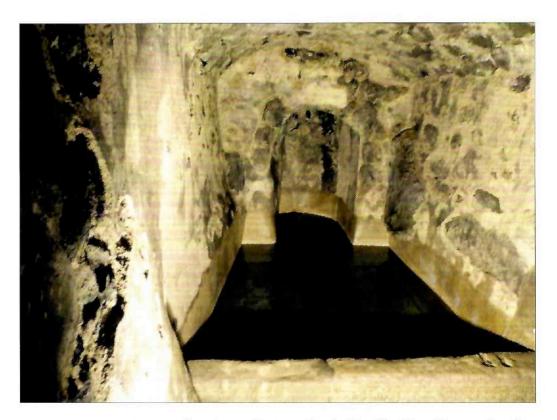
- Abri sous roche.
- -Galeries de mine du vallon de la Grenouille. Si des recherches d'arsenic sont effectuées, au début du XX^e siècle, dans ce secteur, elles n'ont pas permis de révéler une minéralisation suffisante, propre à lancer l'exploitation.
 - -Grotte du pigeonnier.
- **Grotte noyée dans l'Allier.** Plongée André Fromant, Pascal Delorme, Philippe Davenas, 18 novembre 2000. Profondeur 10,20 m.
 - Grottes taillées, habitats troglodytiques, rive droite de l'Allier.

PRÉSAILLES

-Aménagements à Coste-Chaude.

PUY-EN-VELAY (LE)

- -Clouzeaux des Hauts de Taulhac. Deux grottes figurent encore dans une propriété privée.
- -Crypte de l'église Saint-Georges, sous la chapelle du grand séminaire. Encore un lieu qui mériterait une réhabilitation et qu'il faut rendre aux croyants. Comment pouvons nous ignorer plus longtemps ce qui est fondamentalement l'une des racines du culte chrétien des premiers âges sur le bassin du Puy (et de notre culture pour les amoureux de patrimoine). En effet les cryptes sont trop peu nombreuses sur notre territoire pour que non seulement nous les ignorions, mais qui plus est, nous les délaissions. Cette crypte est à l'abandon depuis trois siècles. Une publication de L'Éveil, intitulé Le Puy secret a, fin 2015, mis en avant cette chapelle secrète de brillante manière. Nous en reprenons brièvement quelques lignes : «L'église romane Saint-Georges aurait été elle-même construite sur un ancien lieu de culte de l'époque mérovingienne sûrement dédiée à Saint-Étienne. Le sous-sol a connu de multiples bouleversements... et c'est là que repose le cercueil de monseigneur de Morlhon ». La crypte est devenue le caveau de l'évêque du Puy, décédé en 1862. L'ornementation feuillagée au décor archaïque ionique et corinthien des chapiteaux sculptés où figurent encore des traces de peintures, et surtout l'embase des colonnes présentent bien des analogies avec la crypte de Beauzac. Ces éléments confortent l'idée de leur contemporanéité. L'ensemble cependant est en piteux état. L'espace-halle de la crypte de Beauzac a été restauré. Quant à celui de Saint-Georges le sera-t-il?
- -Galerie de captage des sources du rocher Corneille du Pouzarot. En parlant de galerie de captage, nous avons voulu conserver la nomenclature car en fait il s'agit d'une petite merveille de fontaine souterraine. Elle est située sous la rue du Bac. C'est cette fontaine que Claude Perron, architecte, a redécouvert par hasard, lors des travaux qui ont conduit à la mise en valeur du secteur sauvegardé de la ville du Puy, au début des années 1970. Curieusement elle était inconnue des habitants du quartier du Pouzarot. À 2,50 m sous la chaussée de la place du Bac, cette fontaine recueille les eaux d'une ou de plusieurs sources, il est vrai assez nombreuses dans ce secteur. Elle est composée d'un réceptacle d'environ 4 m de long sur 2 m de large pour 0,60 m de profondeur. Ce bassin est réalisé en partie en pierres de taille et trouve son assise sur ou contre le rocher. L'ensemble est abrité sous une voûte. Jadis, on pouvait accéder à la fontaine par un escalier dont on voit encore quelques marches. Des canalisations de terre cuite permettent, cela a été vérifié, d'alimenter l'abreuvoir (le bachas) se trouvant plus bas dans la rue du Bac. Le Font del Poux la Roche en Pouzarot, 1544 (Médicis), Pous ou Pouza de La Roche, Pouzarot, explique le nom du quartier alors qu'avant cette découverte, on se perdait en conjectures sur l'origine du terme. Mais cette explication,



comme souvent en toponymie, est peut-être trop simple. En effet, Yves Gourgaud, maître assistant de linguistique romane, dans son ouvrage, Le vieux Puy occitan (Edicions dau Roure, paru en 1985), indique, p. 50 : « En effet, jamais le passage de roca/rocha à rot n'est attesté » et propose pour Pouzarot : potz à rot, soit puits à roue. Selon Perron, ce point d'eau serait au cœur du village qui se serait développé ici, tout autour, à une époque très lointaine. La fontaine paraît antique. Dans le fond se trouve une sorte de niche. S'agit-il de l'emplacement de la statue de l'ancienne divinité protectrice ? De quelque laraire romain? Les autres fontaines du Puy ont vu leurs noms christianisés, le fait que celle-ci ne le soit pas, semble aussi conforter l'hypothèse, évoquée plus haut, de son antiquité païenne. Cet endroit extraordinaire est ô combien emblématique de l'origine de la cité d'Anis! Claude Perron avait envisagé un aménagement. Il en avait d'ailleurs dressé les plans. Même si périodiquement des visites, bien délicates, sont organisées par des bénévoles en concours des services municipaux, l'approche s'avère impossible à nombre de personnes à mobilité réduite. Ce lieu ne mérite pas l'oubli. Il paraît nécessaire d'en faciliter l'accès. Quarante ans après, n'est-il pas temps de reconsidérer la question de sa mise en valeur?

-Galeries pénétrant le gisement d'un minerai de gypse. Ce sulfate hydraté de calcaire est un minéral qui cristallise sous forme de cristaux caractéristiques. Ils sont bien souvent disposés en fer de lance. Le minerai permet de fabriquer le plâtre. Assez

similaire à la fabrication de la chaux, le produit fini s'élabore aussi dans des fours, mais plus facilement. Il suffit de chauffer le matériau à des températures bien moindres, autour de 150°. Les plus vieilles mentions connues du site d'extraction remontent au XVe siècle : « en la Plastreyra » (1456), place « de la Plastreyre » (1544), place « de la Plastreire » (1611). Bien que l'exploitation ait cessé à la fin du XVIIe siècle, la rue du Plâtre, ainsi que la place de La Plâtrière, en conservent le souvenir.

On se reportera avec utilité au chapitre ayant trait aux travaux d'exploitations des carrières de chaux situées sur la commune d'Espaly et qui recouvre plus largement le bassin du Puy.

- -Galerie d'exploitation de chaux rue des Capucins.
- -Galerie de recherche d'eau. « Le 25 février 1784, les révérends pères capucins ont fait reconstruire la voûte de la conduite d'eau de la fontaine qui dessert à la fois leur maison et le quartier voisin. Cette voûte longue de 70 pieds, haute de 10 et large de 5, leur coûte très cher. Ils demandent que la ville et le Pays y contribuent dans les mesures du possible ». Recueil de textes, ABL, p. 210.
 - -Galerie de captage de source, rue Pierre de Nolhac.
- -Galeries souterraines d'égouts antiques, sous plusieurs rues, notamment, rue Courrerie.
- Grottes de Bellevue. Elles se développent encore, mais pour combien de temps, à la sortie du Puy, le long de l'avenue des Belges, face à la plaine de Rome, juste avant de croiser la déviation du Puy en cours de réalisation, et de descendre vers Brives-Charensac. Déjà signalées par A. Boudon-Lashermes, elles méritent une attention particulière. Ainsi le substrat est homogène et l'exposition judicieuse. Le traitement de la roche par le carrier est remarquable. La planéité des surfaces, comme l'harmonie des volumes, les proportions dénotent une véritable maîtrise du projet, tant de la conception que de la réalisation. Les angles arrondis des passages et du reste, de toutes les pièces, adoucissent les espaces. Cheminée, fenêtres, escaliers, banquettes, tous ces aménagements sont réalisés, avec autorité, dans une roche à la belle couleur mordorée. C'est beau, et qui plus est, pour les personnes qui en douteraient, très salubre. Par commodité, effet de mode ou facilité d'entretien, un enduit vient, suivant l'emplacement, masquer et lisser le burinage de surface. Les agencements divers et variés, propres au milieu, sont concus pour l'habitat. L'emplacement étant on ne peut plus favorable, il s'est développé, autant que le rocher le permet, sur plusieurs niveaux. La déclivité de la colline fait que progressivement dans les étages le bâti s'est imposé en façade (je dis s'est imposé, car depuis environ un an la construction a disparu et les entrées des grottes, du ras de la route, murées par des parpaings). Au rez-de-chaussée, une mention particulière est accordée à la cheminée entièrement décaissée de la roche. Jugez plutôt : 2,40 m d'amplitude, 1,30 m de profondeur, quant au conduit d'évacuation de plusieurs mètres de hauteur il est remarquablement et entièrement creusé dans le rocher. Elle s'ouvre sur une grande salle à vivre d'environ 60 m² compartimentée latéralement

par trois alcôves. À noter les ouvertures soignées et qui sont appareillées en arkose. La hauteur sous plafond n'excède pas 2,20 m. Dans le prolongement, en enfilade, le logement s'étend à deux autres pièces de 20 et 30 m². Il s'agit sans doute de la plus magnifique des réalisations troglodytiques du bassin ponot. Sa dernière utilisation le fut par un horticulteur qui avait trouvé là un lieu qu'il avait judicieusement transformé en serre. Les étagères métalliques sont encore en place. Témoignage ultime pour combien de temps encore ? Aujourd'hui 8 octobre 2015, et non sans émotion, je reprends mon texte en cours d'écriture, car en revenant du Puy, je viens de voir à l'instant les pelles mécaniques de l'entreprise Razel-Bec, grand entrepreneur devant l'éternel, avaler voracement l'ultime, antique et magnifique espace troglodytique, pourtant chanté par le barde brivois. Ces engins de destruction massive n'ont pas d'état d'âme! Triste journée pour notre patrimoine. Dégât collatéral, en guise d'homélie. Circulez, sur la quatre voies, braves gens, vous voyez bien qu'il n'y a plus rien à voir!

Cinquante mètres plus haut est taillée dans le tuf une grotte de 5 m de côté, pour environ 2,30 m de hauteur. Sur le bord droit s'ouvre une petite pièce aveugle d'environ 6 m². D'un blond soutenu, la roche encaissante est aussi très homogène. Le travail conduit par le mineur dans ce matériau de choix permet de constater la maîtrise absolue de la technique d'excavation. Une étroite strate de nodules ferreux, d'aétites concrétionnées dans une strate légèrement inclinée rend le décor on ne peut plus séduisant alors qu'il ne s'agit en fait que d'une ancienne bergerie. La façade avant est construite en moellons de basalte. Sur le linteau de la porte en arkose figure une date, somme toute récente : 1872. Fin avril 2014, les engins de terrassement qui travaillent au contournement du Puy détruirons sans ménagement l'œuvre grégaire et combien attachante de l'un des derniers bergers du Puy-en-Velay.

-Grottes des vignes de Gendriac. C'est en suivant le chemin de Mons à Gendriac que l'on arrive sans peine en bordure du plateau. De là on domine la vallée de la Loire, la vallée de la Gagne, le mont Saint-Maurice, Bouzols et Gendriac au milieu des prés, avec sur la gauche La Roche Rouge, Servissac avec le mont Mézenc en toile de fond. Assurément l'un des plus beaux panoramas locaux. Les grottes s'ouvrent de suite dans des propriétés au niveau des premières terrasses qui furent longtemps couvertes de vignes, les vignes de Gendriac, dépendant de la commune du Puy. On ne s'étonnera donc pas de trouver de nombreuses constructions plus ou moins en ruines qui leur étaient destinées. C'est avec l'accord des propriétaires respectifs que nous pouvons en donner une description. La grotte qui se trouve le plus au sud se cache à l'arrière d'une petite maison. La suivante est creusée dans des scories et servait de réservoir d'eau. Incorporée dans une maison d'habitation de style moderne. Une autre, dégagée d'orgues basaltiques, est utilisée à l'heure actuelle en chambre à coucher. L'occupant souligne le bien-être qu'il éprouve à dormir dans cet espace minéral. Enfin plus au nord, nous sommes invités à visiter une importante caverne sous un conglomérat basaltique fait de scories et blocs erratiques (9 m x 6 m x 4 m). Initialement elle paraît avoir été ouverte sur un lit de galets compactés de la Loire qui coulait alors 80 m au dessus de son niveau actuel, ce niveau est bien entendu relatif du fait de l'inversion

du relief provoqué par le phénomène volcanique. Pour gagner de l'espace, le sol a été surcreusé par endroit jusqu'à 1,80 m de profondeur, puis dernièrement aplani, à seulement un demi-mètre en dessous de la mince couche de galets, enfin de permettre l'installation d'un petit élevage ovin. Le lieu a sans aucun doute un très ancien passé. Nous ne pouvons hélas que l'imaginer aux temps préhistoriques, époque à laquelle il devait offrir un emplacement prisé. Il fut au fil des siècles fortement transformé. Il se niche à l'angle de deux terrasses superposées. L'accès à la grotte s'effectue au choix soit par la terrasse supérieure, soit par la terrasse inférieure. Actuellement on pénètre très facilement au niveau de la terrasse inférieure, en suivant un remarquable couloir rectiligne d'une quinzaine de mètres. Bordé de murailles, ce chemin creux d'environ deux mètres de largeur, autorisait sans problème la desserte de notre caverne par des charrois. Mais il a fallu effectuer un travail d'Hercule pour cela, car les blocs empilés de part et d'autre sont énormes. À l'orée de la grotte subsistent les vestiges de l'imposant mur de façade. On remarque sur la gauche une embrasure, non moins conséquente, favorisant à n'en pas douter l'éclairage des lieux. Du même côté une feuillure permet de restituer une porte assez large, probablement à deux battants. Au droit du solin de ce mur, construit sans liant, a été édifié un bâti renforcé à la chaux qui favorise, au niveau de la seconde terrasse, un accès latéral. Des marques de chaux se retrouvent ailleurs, sur le quasi plein-cintre naturel de l'entrée, ainsi que sur la partie droite, sortes de stigmates de l'ancienne façade de la grotte. De ce côté-ci, des traces de chaux et de suie permettent d'avancer l'idée d'une cheminée. Toutefois ce dernier élément ne nous paraît pas suffisant pour qualifier l'espace ainsi circonscrit d'habitat troglodytique. À l'époque contemporaine, le précédent propriétaire s'était hasardé à transformer la grotte en champignonnière, mais apparemment sans grand succès. Notre exposé serait insuffisant si nous ne mentionnions pas le curieux boyau souterrain d'une dizaine de mètres, qui permet de rejoindre tout au long, et à couvert du front basaltique, les premières terrasses. Une fois écarté son éventuel usage en galerie de captage d'eau, sa fonction n'apparaît pas évidente du tout. S'il s'agissait d'un passage pour animaux domestiques, pourquoi s'ingénier à l'élaborer sous terre, un travail conséquent à l'abri des regards et sur une si grande distance ? Un sas, d'un mètre ou deux, aurait suffi! Fort de notre connaissance du sujet ne serait-il pas l'ultime témoin, un temps, dans ce lieu extrêmement discret, caché au beau milieu des orgues brisés et effondrés de la falaise, d'une échappatoire à un souterrain refuge antérieur ?

Plus tardivement, sans être catégorique et dans un contexte viticole avéré, nous retiendrons sa transformation en entrepôt spacieux, où l'installation d'un pressoir et autres cuvages y serait, on s'en doute, particulièrement judicieuse.

- -Grottes de La Garde d'Ours.
- -Grottes de La Garde de Mons.
- -Grottes de l'Évêché.
- -Grottes de Roche-Arnaud. Les immeubles du lycée technique obturent le paysage. Mais avant ces constructions, le point de vue sur le bassin ponot devait être

magnifique. L'une de ces grottes a fait l'objet probablement au XIX^e siècle d'une reprise, à la mode romantique avec banquette circulaire façon kiosque à musique. Sans caractéristiques notables, les grottes sont ici en nombre et c'est bien sûr la plus idoine qui a subi les modifications. Il s'agit du réaménagement d'une cavité existante, qui a contribué à parfaire un temps, fort à propos, la grâce de cet ancien jardin d'agrément maintenant délaissé.

Grottes du Séminaire.

- —Grottes et cavernes. Caves, près du Riou, signalées par Auguste Aymard, en 1875, dans un rapport que lui a demandé le préfet de Haute-Loire (Archives départementales, série J 157 art. 13). Las Caves sur le cadastre napoléonien en 1808. Deux petites grottes vers Taulhac ont été anéanties lors des travaux de la déviation du Puy, là aussi sans que personne ne s'en émeuve. À La Roche d'Avoué, dans un affleurement de brèches effondrées s'ouvrent un certain nombre de cavités plus ou moins comblées, colonisées par des blaireaux. Plus loin La Gorge Badade (toponyme signifiant la bouche ouverte) s'écroule. La plus vaste, celle du Rompeyri (toponyme signifiant rocher pourri) s'allonge sur une vingtaine de mètres (cf. « Le vallon archéologique de Taulhac », Bulletin société académique de La Haute-Loire, 1993, H. Verdier).
- -Souterrain de la tour du Riou. On prétend qu'il rejoindrait les bords du ruisseau.
- -Souterrain de Notre-Dame. Il est évoqué, en 1839 par le vicomte de Becdelièvre, membre de la Société académique : « Dans les parties latérales du grand escalier de cette singulière église existe un souterrain aujourd'hui abandonné, dans lequel des fouilles... conduiraient probablement... à la découverte de cryptes... » (AD 4T21).

Les travaux importants conduits tant au XIXe siècle, qu'au cours du XXe siècle sur la partie émergente du sanctuaire ne purent se focaliser sur l'existence éventuelle de souterrains.

Lors de la restitution du grand escalier, les fouilles, souhaitées par le vicomte, sont enfin menées en sous-sol, en 1994, sous la conduite de l'archéologue Sophie Liégard (DRAC, Auvergne, 1994). Elles balayent les hypothèses émises plus haut. Mais rien n'est moins sûr, car ce constat un peu hâtif repose uniquement sur la zone fouillée. Fouilles de fait complexes et relativement restreintes, compte tenu de l'importante emprise au sol du sanctuaire. Sanctuaire, comme l'on sait qui repose sur les soubassements du temple gallo-romain antérieur et les remblais qui proviennent de sa démolition. Comme le substrat est rarement apparent, de fait l'assise de ces bâtiments se trouve en grande partie ignorée. L'amorce d'une galerie enfouie sous la nef démontre qu'une ouverture existe qui éclairera peut-être d'un jour nouveau la part d'ombre de cet édifice.

-Souterrain de l'école Saint-Louis. Vers 1860, les travaux de la ligne de chemin de fer, en cours d'élaboration sur le bassin du Puy, viennent à traverser le domaine appartenant à une communauté religieuse. En passant entre les bâtiments de

l'établissement et la colline contiguë, leur propriété est coupée en deux. Les sœurs ne peuvent plus rejoindre les terrains, chers à leur cœur, situés dans la pente et qu'elles ont baptisé familièrement « la montagne ». Elles entendent faire valoir leurs droits et négocient avec la SNCF un dédommagement à leur préjudice. La contrepartie aux terrains cédés sera la création d'un souterrain sous la voie ferrée. L'ouvrage donne satisfaction. Les années passent et l'ensemble est devenu collège. Les bâtiments trouvent une autre destination. Par le souterrain de communication, les élèves peuvent rejoindre les terrains situés dans la montagne, reconvertis en terrains de sports. Ils sont nombreux à avoir fréquenté l'école Saint-Louis et donc ce long passage obligé, interminable, quelque peu énigmatique, sous les lumières vacillantes. Le décor religieux et son parcours, effectué dans la pénombre, a marqué, impressionné, durablement les esprits. L'urbanisme a grignoté la « montagne » qui a été vendue. Le souterrain a disparu. Il laisse pour le moins, à des générations de gamins scolarisés, un souvenir merveilleusement insolite.

-Souterrains et caves, en vieille ville. Quels sont le termes les plus appropriés ? Que ce soit, rue Adhémard de Monteil, rue W. Boudinhon ou rue Pannessac par exemple, on en retrouve, aussi bien en basse qu'en haute ville, dans tout le secteur sauvegardé. Dans un dédale, bien insuffisamment cartographié, souterrains et caves se poursuivent en nombre, parfois d'ailleurs sur plusieurs niveaux. Leur développement est tel qu'ils apparaissent alors comme couloirs de liaison, refuges, resserres ou mêmes véritables rues souterraines, comme la rue de la Juiverie par exemple. D'ailleurs ces rues souterraines, tout au moins dans certains quartiers étaient à l'origine de plainpied avec la chaussée. Durant des siècles, la ville sans cesse reconstruite sur des bâtiments démolis, accompagna son évolution par l'ensevelissement progressif des niveaux inférieurs. François-Hubert Forestier, professeur de géologie à la retraite, lui-même captivé par ce milieu avance d'ailleurs l'hypothèse de chapelles romanes souterraines, place du Greffe, mais également rue des Tables. Au 8, de la rue Chèvrerie, une cave voûtée mesure 13,50 m de long pour 5 m de large. Il appuie sa conviction sur l'analyse des structures dans lesquelles se voient nefs et absides. Monsieur Forestier cite également la rue des Farges, où il a pu explorer sur une cinquantaine de mètres un souterrain voûté et maçonné, de 5 m de hauteur et de plus de 7 m de largeur. Il n'exclut pas qu'initialement ce souterrain ait pu aller jusqu'au pont d'Estrouillas. Lors de travaux dans le secteur sauvegardé, il n'est pas rare qu'une pelle mécanique mette à jour des caves inconnues ou des galeries, comme celle découverte par hasard non loin de la place du Bac, décrite : « comme un véritable chemin dont le sol est pavé et qui s'enfonce entre deux parois taillées dans le roc et la terre », en direction du Bon Pasteur ou encore il y a deux siècles, rue des Tables, entre la rue de la Boucheriehaute et la fontaine. À 3,50 m de la ligne ouest des maisons on a découvert une galerie souterraine (larg. 1 m; haut. 1,80 m) avec des murs en petit appareil. La partie refaite avait une voûte en ogive et communiquait avec une cave voisine. Son sol était recouvert de tegulae, rapporte A. Aymard, en 1864 (p. 88, Carte archéologique de la Gaule, La Haute-Loire, Michel Provost, Bernard Rémy, 1994). Donc des couloirs divers et variés,

larges ou étroits, creusés dans le roc, habilement maçonnés ou rudimentaires. Mais, hélas, peut-être trop souvent, pour l'entrepreneur, l'essentiel n'est-il pas de mener à bien son chantier dans les meilleurs délais ? Autant on peut comprendre l'artisan du XIXe, non sensibilisé comme nous pouvons l'être de nos jours, autant la précipitation contemporaine restera incomprise de nos successeurs. La raison économique prime trop souvent et nombreuses sont les caves bâties ou taillées dans le rocher qui n'ont eu pas eu le temps d'ouvrir leurs mystères aux archéologues. On l'a vu encore dernièrement en haut de la rue des Farges, où des caves voûtées ont été impitoyablement remblayées. La promesse d'une nouvelle page, peut-être merveilleuse, des chroniques fantastiques du Puy est tombée, peut-être à jamais, dans les oubliettes de l'histoire en trois coups de godet de pelle mécanique. Quel dommage ! Le frein administratif qui enjoint à toute personne de signaler la découverte de vestiges anciens a-t-il seulement été actionné ? Ou s'assoie-t-on dessus ? En éliminant des éléments de preuve ne rend-on pas le crime plus abject ? Il n'est pas là question de faire le procès de qui que ce soit, chacun a sans doute de bonnes raisons d'agir à sa guise, mais enfin, la connaissance n'aurait-elle plus aucun prix ? Ne s'agit-il plus, là, de patrimoine ? À décharge lors de la réhabilitation du quartier Saint-Léonard, en 1983, la mise à jour de caves fut respectée. Analysées, les éléments recueillis ont permis d'interpréter celles-ci comme geôles de l'ancienne prison Saint-Léonard. Le Directoire avait trouvé une reconversion très spéciale à ces constructions médiévales! Une autre fois, des témoins oculaires ont pu constater, il y a une cinquantaine d'année, qu'un engin de chantier avait révélé une fosse commune emplie d'ossements. Réemployant ainsi une partie souterraine ayant initialement une toute autre fonction, cet ossuaire improvisé fut bien vite refermé. Faut-il y voir une conséquence des épidémies qui, au cours des siècles, ont décimé à plusieurs reprises les populations ? L'utilité des souterrains souvent réutilisés s'avère, variée et heureusement pas toujours aussi morbide. Ainsi en 1521, le feu « brula partie du domicile des Seurs Saincte Claire, pour laquelle cause furent contrainctes s'en sortir & vuider leur dévote maison, & s'allarent heberger... au Masel Soteira... ». Ce rare fait divers, relaté par Estienne Mège, dit de Médicis, dans ses Chroniques, p. 291, illustre concrètement l'utilisation souterraine qu'il était fait par nécessité de ces nombreux lieux actuellement oubliés, mais considérés alors comme étant habitables. Encore que ! Sait-on que le toponyme de masel signifie abattoir, celui-ci appartient d'ailleurs de la maison d'Anthoine Giraud, bochier. On imagine un abattoir, qu'accommode un peu de paille, considéré de fait suffisamment décent en tous cas pour héberger un temps des religieuses. Elles y trouvèrent un refuge salutaire, mais provisoire. En effet, Médicis nous explique que bien vite, consuls et bourgeois, on l'imagine aisément, avertis, probablement indignés du sort qui leur était fait, se trouvèrent portés des meilleures intentions à leur égard et munis de torches, une fois le danger écarté, les « remirent dans leur religion», plus appropriée à leur condition.

Des personnes vivent-elles continuellement sous terre ? Non assurément. Dorment-elles seulement sous terre ? Très sporadiquement ou lors d'une affluence de pèlerins, on ne peut l'exclure ! Sous terre, protégés des incendies, gens et animaux sont

à l'abri. Vins, cidres ou certaines autres denrées alimentaires, se conservent à l'abri de la lumière. On observe aussi dans les soubassements des puits ou des lavoirs. Mais où se trouvai(en)t la ou les poudrières ? De nombreux dispositifs entraient dans les précautions indispensables en cas de siège. Sous l'hôtel-dieu, par exemple, d'immenses caves s'étagent sur 3 niveaux. Elles descendent sous terre à 12 mètres de profondeur, de véritables entrepôts. On a gagné en profondeur, verticalement, bien souvent dans le rocher, les volumes qui, à l'intérieur des remparts, ne pouvaient se développer horizontalement (rue de la Manécanterie ou dans l'hôtel de Polignac, par exemple). L'édification des caves voûtées, faut-il le souligner, est la plupart du temps réalisée en parpaings soigneusement découpés. Leurs coûts s'avèrent de ce fait autrement plus élevés et sont des réalisations que seuls de riches communautés religieuses ou des nobles argentés, ne regardant pas trop à la dépense, pouvaient s'offrir. Ces magnifiques constructions souterraines sont hélas rarement visibles.

On sait tout juste que des caves sont effectivement médiévales, d'époque romane pour certaines. La question interpelle les archéologues qui ne peuvent déterminer si ces réalisations n'ont pas été précédées de constructions ou d'installations antérieures, peutêtre antiques! De la sorte l'espace souterrain initial restera encore longtemps difficile à dater, la chronologie difficile à déterminer, dans tout le secteur sauvegardé. D'ailleurs, c'est une parenthèse, le bâti, n'en escamote-t-il pas moins, au regard du géologue, la nature du sol anissien qui reste de fait assez mal connue ? Nous y reviendrons plus loin. La prospection thématique n'en est qu'à ses débuts. On constate simplement qu'à l'abri des regards, de véritables rues souterraines aux ramifications complexes, contribuaient étroitement à l'activité économique et, on peut le supposer, au système défensif de la ville médiévale pour le déplacement voire le cantonnement des troupes notamment. À ce jour pour se persuader, s'il en est encore besoin, de l'ampleur de ce milieu, il suffit de se reporter à la liste qu'a établi le BRGM. Cet organisme recense actuellement 62 cavités sous la ville. À ce compte-là, le sous-sol ponot a effectivement des allures de gruyère. Quelques particuliers, magasins et établissements commerciaux utilisent encore, fort à propos, cet espace underground.

-Souterrain sous l'évêché. C'est grâce à l'aimable autorisation donnée par monseigneur Brincard, évêque du Puy, qu'Elise Nectoux, archéologue, le 15 juillet 2007, assistée de Claire et Bernard Galland, Pierre Debowski et Michel Lacroix, a pu procéder à cette visite. Il a été relevé : « Un diverticule creusé en partie dans le roc, laissant nue une stratigraphie intéressante». La fonction de ce petit souterrain, réalisé au cours du XIXe siècle, s'apparente en fait à une petite galerie technique, à la fois d'adduction d'eau et une ancienne évacuation d'eaux usées. Il est situé au droit des latrines sous l'évêché et se poursuit en partie sous la place du For. Rien que de très banal direz-vous, si ce n'est qu'en partie comblée, cette galerie souterraine a la particularité de révéler des coupes stratigraphiques du plus grand intérêt. D'une part ont été relevés des tessons de céramique protohistorique retrouvés dans des couches remaniées galloromaines. D'autre part elles montrent l'organisation et le positionnement de la plateforme initiale antique (IIe siècle) qui supportera par la suite l'ensemble épiscopal. Le

diagnostic archéologique s'avère donc d'une importance capitale et il s'inscrit dans la droite ligne de la compréhension des aménagements successifs, du bâti et de la topographie du sous-sol dont nous avons fait état plus haut. (Sources inédites : « Les agglomérations antiques à Saint-Paulien et Le Puy-en-Velay », E. Nectoux, M-C. Kurzaj, décembre 2007, rapport, DRAC).

L'ensemble cathédral dans lequel on pénètre théâtralement par le nombril, comprendre l'escalier monumental, n'est jamais qu'un signe manifeste supplémentaire du lien qui relie les pèlerins avec le monde souterrain dont on tente de s'affranchir en gravissant les marches vers la majesté de Notre-Dame. Il est donc pourtant là, sous nos pieds, ce monde souterrain. Utilisé deux mille ans plus tôt, il nous plonge dans le passé car il côtoie au plus près les anciennes constructions originelles d'époque galloromaine. On le retrouve omniprésent sous le cloître, dans la salle basse des vestiges de la tour-donjon Saint-Mayol, qui fut, peut-être, la geôle des chanoines, qui avaient droit de justice. À noter ses énigmatiques accès condamnés, sous des arcatures multiples, et bien sûr dans la profondeur, les merveilleuses salles voûtées du bâtiment des mâchicoulis dont on ne s'extrait que pour rejoindre la chapelle Saint-Gilles. Un beau voyage dans le temps pour ceux qui peuvent se rendre aux visites souterraines qu'organisent depuis cette année, en saison, les passionnants guides conférenciers du cloître.

-Souterrain dit de Saint-Flory. Situé non loin de Roche-Arnaud ce souterrain fut mis à jour au début de l'année 1973, lors des travaux de terrassement préalables à l'implantation du foyer des jeunes travailleurs, Domus. Témoin oculaire Bernard Galland se souvient : « L'entrée taillée dans la brèche en était monumentale, environ 4 m de hauteur, décorée d'une moulure torique. Au dessus figurait une niche ».

—Souterrain des remparts. Il est situé non loin de la tour Pagèze, une cinquantaine de mètres plus haut. Il est parfaitement bâti, à l'horizontal, au ras du sol actuel. Si nous reprenons le terme de souterrain plutôt que de celui de galerie, c'est qu'il s'agit peutêtre là du souterrain dit de la Tour du lutin! En s'enfonçant en biais au travers du rempart, il pénètre profondément en zigzaguant sur plus de 50 m au cœur de la colline jusqu'aux citernes souterraines adossées au rocher. Celles-ci alimentaient autrefois le Bon Pasteur. Si par endroits la construction à la chaux est soignée et la voûte banchée, ce n'est pas le cas tout au long. Il apparaît que cette réalisation doit correspondre aux derniers aménagements intérieurs en briques des réservoirs. On relève une date sur un linteau : 1755. Mais la structure présente par place des aménagements de facture différente laissant penser à un réemploi des lieux.

Les citernes permettent de recueillir les eaux qui ruissellent sur l'argile se trouvant sous le rocher Corneille, jusqu'à former des sources se trouvant ainsi collectées, on l'a vu plus haut dans divers bassins de rétention. Les eaux sont limpides. Elles alimentent désormais les jardins potagers. Les jardiniers qui travaillent les terrains attenants ont mentionné sur le portillon, qui en dissuade l'accès, à vrai dire bien insuffisamment, le caractère dangereux des lieux. Cette galerie remaniée traverse les remparts.

Probablement contemporaine à l'édification des monastères cette structure souterraine a pu fort bien remplir au fil des siècles des fonctions différentes.

-Souterrains de l'hôpital Sainte-Marie. En 1852, comme pour toute installation humaine, c'est la situation et la présence d'eau sur les pentes de la colline de Montredon qui ont présidé au choix de bâtir par la congrégation des religieuses Sainte-Marie de l'Assomption en ces lieux, des bâtiments. Initialement un établissement agricole et un asile d'aliénés.

Historiquement, pour ne pas dire pré-historiquement le site fut convoité et donc occupé. D'autant, mais nous y reviendrons abondamment, que la colline de tuf reste truffée de cavités naturelles ou non. Auguste Aymard au milieu du XIX^e siècle avait repéré un abri ou une grotte, comme il le dit lui-même, situé à l'ouest de la colline de Montredon et servant de sépulture. Il avait relevé un fond de vase, rond, de pâte grise, quatre fusaïoles en terre cuite et un brassard d'archer à double perforation biconique.

L'absolue nécessité de se procurer de l'eau en abondance, pour ce qui allait devenir au cours du XIX^e, puis du XX^e siècle, l'important établissement hospitalier que l'on connaît, a conduit à creuser et à aménager progressivement un très vaste et complexe réseau de galeries de recherche d'eau, de captage et de réservoirs souterrains. On oublie trop souvent, cette véritable richesse qu'est l'eau. L'eau, se trouvant en quantité suffisante, permit le développement de l'établissement. Les religieuses ne se sont pas trompées d'emplacement. On voit encore, dans les jardins sous leurs frontons, timbrés de croix et de niches, où il ne manque que les statues des saints tutélaires, les magnifiques entrées de ces galeries construites comme des chapelles. Nous sommes sur les terres d'une institution religieuse qui ne manque pas d'attirer notre attention sur le rôle vital, sacré de l'eau. Par delà leur utilité ces édifices témoignent d'une vénération ancestrale, permanente, de l'eau, qui ici, exsude des entrailles de la terre. Hymne à la vie, pas si simple!

Ces souterrains ont perdu depuis longtemps leurs fonctions premières. Néanmoins, comme ils forment un vaste labyrinthe dans le sous-sol de l'hôpital, ils ont été parfois, fort à propos, recyclés en galeries techniques, pour le passage de gaines, de canalisations diverses dont celles de la sécurité incendie. On se fera une assez bonne idée de leurs emprises si l'on imagine que ces galerie s'enfoncent dans la colline sous la voie ferrée pour déboucher de l'autre côté de la route, en haut de la côte de Bellevue, avenue des Belges. Durant la dernière guerre mondiale, elles furent associées à des rôles autrement glorieux. Elles ont offert une « planque » discrète, ou une échappatoire bien commode, aux protégés de mère Marie Pia. Cette dernière, supérieure de l'établissement, se fit remarquer non seulement par ses qualités de gestionnaire durant cette période de pénurie, mais elle fut aussi une résistante d'exception qui sauva la vie de persécutés par le régime nazi, et disons-le clairement, au péril de la sienne. Parmi ceux-ci un médecin roumain, des combattants de l'ombre, des réfractaires au Service de travail obligatoire (STO) et des ressortissants juifs. Selon divers témoignages, les réfugiés étaient habituellement attendus en gare du Puy et pris en charge dès leur descente des wagons, par des infirmiers « sûrs ». Dans un premier temps, ils étaient conduits rapidement dans

les souterrains de l'hôpital. En fonction de leur situation, ils intégraient alors divers services de l'hôpital sous des pseudonymes, en faux malades, pour des périodes plus ou moins longues, avant d'être orientés vers des familles d'accueil à la campagne. L'action dangereuse et valeureuse de mère Marie Pia, durant le conflit, lui a valu la croix de guerre, la médaille de la Résistance, ainsi que la médaille de la Légion d'honneur qui lui fut décernée le 5 mai 1946.

Sous la colline de Montredon se cache aussi un théâtre souterrain, aujourd'hui désaffecté, pouvant accueillir 360 personnes. Le long des allées du parc, des grottes, style rocaille, sont reconstituées en bloc de tuf volcanique. Elles servent de protection aux stations d'un chemin de Croix. Plus loin, voilà une sorte de fac-similé du sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes. Par delà la représentation d'éléments cultuels, force est de constater que ces édifices sont intimement associés au monde souterrain si proche. Toujours des grottes!

-Tour perdue. « Audict an 1567, fust edifiée & bastie une tour auprès le roch de Cornilhe appelée la tour Perdue, laquelle fut commencée environ la feste de Tossainctz & achevée en caresme » (Mémoires de Jean Burel, rééd. éditions du Centre d'Étude de la vallée de la Borne, page 21, 1983). Intéressant témoignage « du bourgeois du Puy » qui fait état du réemploi d'un important abri sous roche à une date donnée (1587), dans un édifice d'importance stratégique pour les défenses de la ville. Ainsi que l'on peut encore la découvrir, la bâtisse prend appui sur le rocher en incluant la grotte primitive. Elle reste une monumentale et solide tour semi-troglodytique.

QUEYRIÈRES

- -Souterrain effondré sous maison, non loin du rocher.
- -Souterrain au Bouchit. « Dans une maison au dessus de l'assemblée appartenant à la mère de Mme Vernet (Maleysson?). La cachette de l'abbé Perbet serait sous le toit (?). Trappe. Elle correspondait avec un souterrain qui sortait près d'un puits situé un peu plus haut ». Propos rapportés à Pierre Chapuis, par Mlle Viscomte en 1980.

RAURET

- -Aménagement Moulin de La Roche.
- -Grotte de Jonchères. Elle s'ouvre face au château au cœur d'un buffet d'orgues basaltiques. À l'avant, un pilier réservé contribue à maintenir le ciel de ce sympathique petit abri.
- -Grotte de Côtes rousses. Cette discrète caverne ovale d'environ 15 m², creusée dans les scories, est connue localement sous le nom de L'aberle de Fario ou La Berle de Fario. Ici vécut, à la fin de l'avant-dernier siècle, un pauvre bougre qui subsiste dans les mémoires, sans autre nom que Fario. L'aberle ou la Berle, selon que le terme est

agglutiné ou non, signifierait en occitan, l'abri ou la grotte. Nous n'avons pas retrouvé ailleurs cette dénomination.

-Souterrain de Jagonas. Initialement un tunnel, construit, tout au moins en partie, reliait les soubassements du château (XII° siècle, remanié par la suite) aux bâtiments agricoles, aujourd'hui démolis et situés au nord du village. Certains s'en souviennent parmi les habitants : « on pouvait y circuler debout, à l'aise, sans être plié en deux ». Ainsi, domesticité, personnel agricole, attachés au domaine, voire combattants circulaient, sous terre, d'un point à l'autre, à l'abri des intempéries sans aucune difficulté. Il y a peu, on pouvait encore le suivre en partant du château jusqu'à un effondrement situé sous la place, soit sur les trois quarts de sa longueur, qui fait au total, mesurée sur le plan cadastral, environ 170 m. À noter qu'une autre galerie dont la fonction initiale reste indéterminée a plus récemment vu son usage reconverti en galerie technique.

-Souterrain du château de Jonchères. Disparu dernièrement, notre collègue regretté de la Société académique, Bernard Féminier, historien sérieux en rapporte l'existence dans un article publié dans le *Bulletin* de 1986.

« Jonchères avait un souterrain, dont l'entrée était encore accessible il y a moins de 50 ans, mais qui a maintenant disparu sous les éboulis. Une tradition locale voulait qu'il passât sous l'Allier pour déboucher en Gévaudan, mais cela est peu probable. Par contre il n'est pas impossible qu'il ait communiqué, suivant une autre tradition, avec le château de Beaune, à quelques kilomètres de là, les seigneurs de Jonchères étant alliés aux seigneurs de Beaune. Diane de Belvezer avait épousé en 1609, Christophe de Beaune, haut-seigneur de Pradelles. Pendant la Révolution, les souterrains servirent de cachette à un membre de la branche cadette des Belvezer, établie depuis le XVII^e siècle, au château de Trémoulet, en Gévaudan, sous le nom de Ligeac.

Jean-Baptiste de Ligeac se trouvait pendant la Révolution à Mende où il faisait partie d'un groupe de royalistes. Dénoncé, il pu s'enfuir et grâce à ses talents de cavalier, échapper à ses poursuivants et se réfugier dans les souterrains de Jonchères où il fut malgré tout arrêté et conduit à Pradelles, où il resta 18 mois en prison. C'était un cavalier exceptionnel et lorsque les paysans entendaient un grand bruit, ils disaient c'est la tourmente, peut-être la trêve (les esprits)... ou alors c'est M. de Ligeac qui passe au galop ».

Un témoin nous a affirmé avoir pu pénétrer enfant sur quelques mètres dans ce souterrain. Sur les flancs de la vallée, le granite affleure partout, fortement altéré, la taille peut donc s'effectuer a priori assez facilement. Si ce souterrain est avéré, y compris par notre témoin, reconnaissons objectivement que rejoindre le château de Beaune, ou le château de Jagonas, comme d'autres personnes le soutiennent, distant en droite ligne de 4 kilomètres avec un dénivelé de plus de 200 mètres, qui plus est avec un relief fortement accidenté, serait un exploit qui relève plus de la légende que de la tradition.

RETOURNAC

- -Grotte et failles des Cerisiers. J.-B. Marache et D. Krupa du groupe Cesame, le 14 juin 1996, ont « inventé » deux cavités à la base des falaises mais situées au sommet d'un gros éboulis. Les cavités se trouvent dans un contexte géologique décrit comme « failles de décollement dans les laves phonolitiques du plateau de la Madeleine ». Les cassures ont libéré plusieurs espaces qui se prolongent respectivement, sur 8 ou 10 m, sans atteindre toutefois des profondeurs supérieures à 3 m. En contrebas, une petite grotte se développe également au milieu des éboulis, sur 5 m de profondeur. Les chercheurs n'excluent pas une éventuelle connexion entre les cavités, mais la désobstruction s'avère hypothétique et assurément bien complexe.
- Grotte des Orciers ou l'abri de Cottier. Alt. 550 m. Fouilles Pierre Bout, F. Bordes, J. Bouchut, 1953, J. et F. Virmont, 1967. Magdalénien inférieur.

Située à environ 3 km en amont du pont de Retournac, sur la rive gauche de la Loire, cette grotte a servi de gîte d'étape pour les chasseurs de la préhistoire. L'examen des restes osseux recueillis par les archéologues, montre qu'il s'agissait essentiellement de rennes, de chamois et de bouquetins. On a relevé aussi des éléments permettant l'identification de petits carnivores et de rongeurs, tel le rat des glaces de Sibérie.

- Grotte de saint Régnier. On trouve cette grotte au bout d'un sentier scabreux, sur la face nord du plateau de la Madeleine. En partie encombrée de roches, la cavité dans laquelle on doit se faufiler, se développe sur 17 m environ, dans une faille de décollement, en bordure de plateau. Ici, les dieux et leurs cortèges de saints se sont affrontés sous les clameurs des fidèles venus les adorer. Cette magnifique table basaltique du plateau de la Madeleine se voit de très loin et forme un ring majestueux. Ce haut lieu pré-celtique est convoité depuis la nuit des temps. Il figure dans le cartulaire de Chamalières sous le nom de Podium Ibae ou montagne d'Ibis. Au fil des siècles, saint Régnier glorieux ermite aurait réussi à écarter sainte Marie-Madeleine, possessionnée de la grotte. Mais y compris dans la chrétienté, les héros se succèdent. L'énergie miraculeuse des uns se substitue à celle des autres. Survient saint Roch, qui répond à une nécessité nouvelle. Celle de lutter contre le fléau majeur du XVIe et XVIIe siècles : la peste. Alors que le fléau est vaincu, saint Roch bien qu'en perte de vitesse, reste en ce début du XXIe siècle, encore étonnamment vénéré dans la région. La chapelle se dégrade un peu plus chaque année. On a relégué loin de l'édifice les saints disqualifiés, Régnier dans la pente et Madeleine sur le plateau. On finit par ne plus savoir à quel saint se vouer! Quant à l'antre, éclairé par la lumière naissante du jour, il laisse entrevoir toute sa magnificence. Cela explique pourquoi certains auteurs n'hésitent pas à voir d'abord, dans cette grotte un sanctuaire antique, propre à honorer jadis, une déesse égyptienne.
 - -Souterrain du château de Bourange (mythe ou réalité ?).
 - -Souterrain au Cortial.

- -Souterrain du château de Chabanolles. « L'entrée du souterrain est très effondrée et semble avoir été comblée volontairement. Cette entrée est dans le vestibule du château, vers les escaliers. Il est probable que le souterrain allait sortir à la maison forte de Mercuret ». Notes inédites de ABL.
 - -Souterrain entre Vaux et Artias?

RIOTORD

- -Maison troglodytique contemporaine. Cette villa dénommée Cœur de Gaïa, (Gaïa est le nom de la divinité de la terre chez les Grecs) a été construite en 2011. Elle est issue d'un nouveau concept d'habitation sur le modèle troglodytique. Le terrassement a nécessité un décaissement de 7,50 m de profondeur. Il s'agit d'une maison enterrée de 200 m² à haute performance énergétique. Seule la face avant de la bâtisse n'est pas enterrée. L'intégration à l'environnement étant par ailleurs parfaite, cette réalisation ne devrait pas manquer de créer un nouvel engouement pour le milieu souterrain enfin redécouvert, avec tous les avantages que procure ce singulier retour à la nature.
- -Souterrain de La Cartive. Il est situé à quelques centaines de mètres du col du Tracol, non loin de la route de Saint-Régis-du-Coin. Creusé dans des arènes granitiques. Témoignage oral qui reste à vérifier.

ROCHE-EN-RÉGNIER

- -Grottes de Roche-en-Régnier. Le rocher qui supporte les restes du château de la puissante baronnie est constitué d'énormes blocs basaltiques, effondrés les uns sur les autres. Plusieurs grottes s'insèrent dans cet inextricable chaos. Ces grottes portent des noms de légendes, comme, la cave de fer ou la cave du diable, sans doute pour faire peur aux enfants aventureux, à moins que cela ne produise l'effet inverse.
 - Grotte des Fées.
- -Souterrain de la maison forte de Leyssac. Ce manoir fut édifié par l'écuyer du baron de Roche, en accord avec ce dernier qui trouvait dans cet avant-poste un moyen de défense supplémentaire à son mandement. Ce serait sous l'allée d'arbres qui conduit du manoir à la chapelle que se nicherait le souterrain. On prétend qu'il rejoignait jadis le siège de la seigneurie.

ROSIÈRES

- Grotte de Temlaire. Suc de Péronne.
- -Souterrain de Dragol Gros Chastel.

SAINT-ANDRÉ-DE-CHALENCON

- -Citerne du château de Chalencon. Avec une contenance d'environ 40 m³, cette citerne exclusivement alimentée par les eaux pluviales est en partie taillée dans le rocher, construite et enduite de tuilot.
- —Grotte de Vérines. On doit à l'abbé B. C. Chassagne, la reconstitution de la grotte de Notre-Dame de Lourdes, qui commémore la grande mission de 1908 et le souvenir du 50e anniversaire des Apparitions. Elle fut inaugurée le 5 septembre 1909. Les nombreux ex-voto, le chandelier encore en place, recouvert de cire, témoignent de la ferveur populaire des pratiquants. Le *Guide Michelin* s'était d'ailleurs fait l'écho des pèlerinages qui s'y sont déroulés durant une soixantaine d'années. C'est à MM. Debert, sculpteurs à Paris que l'on doit cet oratoire.

Adossé à la colline, sous les ramures des arbres de la forêt, au milieu des pervenches, ce lieu apparaît bien délabré et désormais voué à l'oubli. Propriété privée.

-Souterrains aux Meynis aux Vigneaux et Montager. Non loin du château de Chalencon, persistante, la rumeur en elle-même, bien que réitérée, ne suffit pas à valider leur existence, qui plus est, dans un secteur où un solide granite affleure.

SAINT-ARCONS-D'ALLIER

- Abri orienté au sud-ouest, formant une sorte de marche d'escalier souterraine, aménagé sur une dizaine de mètres de profondeur. L'étroite construction, y compris le plafond, est en orgues basaltiques. Fonctionnalité énigmatique (plan Bruno Mestre).
 - -Grottes de Combrai. Alt. 480 m. Magdalénien final.

SAINT-ARCONS-DE-BARGES

- −Abri du Rond, fouilles J. Combier et fouilles de sondage de H. Delporte et de R. de Bayle des Hermens. Magdalénien final.
- -Grotte de La Baume. Dans cette vallée isolée, elle fait face au village et à la remarquable petite église de Saint-Arcons. Elle se situe à l'abri d'un imposant rocher, exposée au nord-est, à mi-pente, au dessus du ruisseau du Passadou. L'abri sous-roche s'ouvre au cœur d'une série de coulées ou de projections volcaniques superposées. Les dimensions sont imposantes, 28 m de large par 11 m au plus profond et 5 m de haut environ. On remarque de suite au dessus de l'oratoire une statue de Notre-Dame de Lourdes, vierge aux mains jointes, le regard tourné vers le ciel. On peut lire sur la banderole : « Immaculée Conception ». Protégé par une grille métallique le sanctuaire occupe les deux-tiers de l'espace disponible. Au droit d'une statue de vierge miraculeuse, sur une estrade l'autel rustique campagnard, orné de motifs floraux sculptés en bois peint, blanc et bleu, ne manque pas d'intérêt. Il date probablement du XVIII^e ou début XIX^e siècle. Le tabernacle, qu'agrémente des bouquets de fleurs,

laisse voir à l'intérieur quelques objets témoins de la croyance actuelle. Une banquette taillée dans le bloc rocheux, usée par le temps et un muret offrent aux pèlerins un siège rudimentaire. On remarque à droite une grande niche aux formes arrondies alors qu'à gauche une petite cuve ronde en pierre recueille les eaux qui exsudent du rocher.

Autrefois, au printemps, pour la Fête-Dieu, une procession attirait une importante assistance. Cet oratoire dépend actuellement du secteur pastoral du haut Velay ; une messe y est célébrée, une fois par an, à 11 h, le premier dimanche qui suit le 15 août.

- -Grotte du Monteil. Dans les rochers, au bas de la Veysseyre, rive droite du ruisseau du Passadou.
- -Grotte de Pigeyres. À l'ouest du village cette grotte figure dans une section cadastrale dénommée Baume, ou encore oralement sous le nom générique comme pour toutes les grottes de la région de bernes : la Berne de Pigeyres.
 - -Souterrain du Marconnes.
- -Souterrains de Mortessagnes bas. Les anciens habitants du village connaissent l'existence de plusieurs souterrains sous leur village mais par contre il ne leur est pas possible de définir le périmètre dans lequel ils s'inscrivent. Les nouveaux habitants quant à eux les découvrent parfois avec stupeur, lors de travaux d'assainissement par exemple. Il en existe au moins trois. Nous avons en fait trois entrées sans que nous ayons pu démontrer que les souterrains soient en connexions les uns avec les autres. Mais la présomption de leur mise en réseau reste forte. La nature du soussol est composée quelquefois de scories soudées homogènes qui se prêtent alors très bien à une taille régulière. D'autres fois à cause des nombreuses inclusions de blocs de basalte la réalisation est moins aboutie. Tantôt inondés, tantôt semi-effondrés, ils offrent cependant, guère plus bas que le niveau des caves, des espaces conséquents, inférieurs à 30 m², d'où partent d'étroits boyaux circulaires. Certains rejoindraient le Bois de Fayards dont la seule lisière se trouve distante, tout de même, à 240 m du village. « Ils datent des guerres de Religion », soutiennent les descendants des vieilles familles de souche.
 - -Souterrain de Mortessagnes haut. Situé dans une vieille ferme.
 - -Souterrain de Pigeyres.

SAINT-BEAUZIRE

- Mine de sulfo-antimoniure de La Chassagne, 1900-1996 (BRGM). Production d'antimoine métal 2 000 tonnes (C.V.).
- Mine de sulfo-antimoniure Cistrières 1900-1927 (BRGM). Production d'antimoine métal, 142 tonnes (C.V.).

SAINT-BÉRAIN

-Grotte et abri sous roche au lieu dit Le Ranc de la Fortune, en limite de commune, voir également Saint-Privat-d'Allier.

SAINT-BONNET-LE-FROID

-Hôtel du chef étoilé Régis Marcon. Avec ses dix chambres troglodytiques et l'accès via un souterrain surprenant, mis en valeur par des artistes locaux, voilà une réalisation contemporaine qui honore les pensées chtoniennes.

SAINT-CHRISTOPHE-SUR-DOLAIZON

- Abris sous roche du Pont de la Roche. Sous une brèche scoriacée provenant d'une fontaine de lave se discernent quelques aménagements artificiels attestant encore l'occupation de sobres abris. Comme on peut le voir, les travaux liés à la construction d'un pont à la confluence des ruisseaux de la Roche et du Dolaizon et à l'élargissement de la route, ont considérablement modifié les aménagements troglodytiques. Ceux-ci s'en trouvent manifestement et irrémédiablement amputés dans d'importantes proportions. Quatre cent mètres plus loin en direction de Vals et sur la gauche, on entrevoit à la morte saison, vers le haut de la barre rocheuse, la béance d'une grotte qui paraît gigantesque. On y accède à travers prés puis en gravissant les terrasses en partie effondrées. Nos derniers pas s'effectuent presque confortablement sur d'épaisses plaques de basalte superposées qui forment de grandes marches d'escalier. Cette grotte, peu profonde, en légère déclivité, est de fait un simple abri sous roche, au milieu d'orgues volcaniques. Nous sommes un peu déçus, d'autant plus qu'il y filtre des milliers de gouttes du plafond. Bien exposée, malgré la douche, elle offre, essentiellement, un magnifique point de vue sur la vallée du Dolaizon.
- -Allée couverte du moulin en ruine. Situé sous le pont de La Roche le *béal* d'abord à l'air libre est ensuite recouvert de blocs de pierres sur plusieurs mètres. Les allées et venues des chariots que nécessitent l'activité meunière, dans ce lieu particulièrement encaissé, s'en trouve facilité par cet aménagement rendu indispensable.
- -Grottes de Cereyzet. Le vaste site de scories soudées ne pouvait qu'inspirer les troglodytes en puissance. La roche est suffisamment homogène et présente les caractéristiques recherchées. Il a été malheureusement violemment excavé et on a du mal à reconnaître le fabuleux habitat qu'il constituait en son temps. A-t-on voulu effacer une page tragique de son histoire? C'est-à-dire avant le drame. Les habitants locaux n'en gardent plus aucun souvenir. « C'est une carrière, ça a toujours été une carrière » m'a-t-on dit! Que reste-il en dehors des impressionnantes cavités évidées par les carriers? Quelques fonds de masures, des cluseaux, discernables avec peine et témoins ruiniformes de ce qui fût un refuge ravagé par la conquête. Car ici s'est passé un épisode horrible des guerres de Religion que se livraient catholiques et protestants

au cours de la seconde moitié du XVIe siècle. De quoi donner des sueurs froides, et des cauchemars! En 1590, lors de la campagne du sieur de Chatte, près du Devès: « Sainct Christofle... les pouvres paysans, les voyant venir, se seroient ferrés & et cachés en une caverne ou fosse, dans laquelle lesdicts voleurs héréctiques mirent le feu & firent mourir & brusler troys prebtres & certains aultres. Semblablement, au lieu de Cereyset & dans une caverne, s'étoient cachés vingt-deux personnes qu'ils bruslarent dedans & firent morir ». (Mémoires de Jean Burel, p. 221, op. cit.). Ce trop court témoignage nous laisse atterrés. Combien de souterrains, théâtres d'affrontements, résisterontils à ces incursions guerrières, combien seront conquis ou anéantis, les populations exterminées ? Combien de faits de ce type resteront méconnus ? Les crimes relatés résument et illustrent à eux seuls les drames affreux que fait courir la guerre souterraine particulièrement violente qui se déroulait dans la région à cette époque. Nous sommes loin de pouvoir imaginer l'anxiété des populations et leurs conditions d'existence. Les stratégies de survie qu'il fallait s'ingénier à développer dont l'une d'entre elles se trouve dans la dissimulation. Cette alternative à la fuite (fuir où d'ailleurs ?) explique l'élaboration des nombreuses caches souterraines. Sans stèles ni commémorations, certaines restent des lieux de mémoire oubliés!

- -Grotte de Lagarde. Grotte circulaire d'environ 20 m². DRAC.
- -Grottes de La Roche dites de Mandrin. Selon Alphonse Aulagnier ces grottes sont encore habitées au début du XIX^e siècle. Dans son Aperçu sur la géologie et l'agriculture de la Haute-Loire, il signale le fait : « Se dirigeant sur Coubon par les ruines du château de La Roche, on entrera dans les masures ou chétives cabanes creusées dans un rocher de laves poreuses, habitées par plusieurs famille troglodytes...». Elles ont la singularité de disposer de mangeoires pour animaux d'écurie.
- -Grottes de la garde de Naves, grotte du loup. Selon la légende, un loup aurait emporté une petite fille de Seneujols et l'aurait dévorée dans cette grotte. Ces grottes sont situées pratiquement au sommet de cette petite colline et orientées au nord-ouest sous un petit éperon brèchitique et scoriacé. La plus grande, environ 150 m², connaît un développement assez baroque. Cela est dû probablement à la nature de la roche encaissante, hétérogène, tantôt fragile, tantôt trop dure, donc pas toujours taillable dans de bonnes conditions, même si l'on remarque quelques vestiges d'alvéoles découpées plus ou moins marquées. Il subsiste aussi quelques marches de l'escalier taillé qui permettait un accès, devenu depuis difficile, à une petite cellule intérieure en surélévation. Cela permet d'affirmer que nous avons là un petit habitat troglodytique. La sortie de cette caverne débouche sur une sorte d'enclos, vaste esplanade, ouverte en direction de l'ouest et protégée, en partie, du vent du nord par d'énormes blocs de roche. Alentour et au milieu d'un bois de fayards, l'importante fracturation de l'escarpement a provoqué des effondrements qui dissimulent d'autres cavités. Celles-ci resteront le terrain de jeux des blaireaux. L'emprise du site reste de ce fait assez difficile à circonscrire. On ne peut négliger de mentionner l'imposant menhir situé à proximité. Menhir ? J'ai dit menhir, mais ce n'en est pas un ! Il s'agit d'une pierre transportée

et installée là, par un petit malin, levée au tracto-pelle au sommet de la garde, pour tromper le naïf qui se prendrait des fois, pour un archéologue.

- -Grotte de Roche d'avant. Elle est située au dessus du ruisseau de la Roche et au dessous du chemin qu'emprunte les pèlerins de Compostelle. Son ouverture est en partie masquée par un rideau d'épineux et de ronces. Elle mesure 12 m de long par 4,50 m de large pour une hauteur qui varie de 2,50 à 3 m de haut. Cette grotte naturelle gainée d'un beau basalte forme un tunnel qui, dans les derniers mètres s'abaisse vers le fond. Quelques blocs effondrés jonchent le sol. Celui-ci relativement plat, se poursuit à l'extérieur sur une terrasse qui domine la vallée. La vue en direction du sud-est admirablement dégagée. Légèrement en contrebas et plus à l'est, un superbe abri sous roche, offre un espace d'environ 4 m de large par autant de haut sur une petite dizaine de mètres.
 - -Grotte de Talobre.
 - -Souterrain de la garde Piavade.
 - -Souterrain de Lic.
- Souterrain de Naves. Son accès est attesté. C'est à partir d'une ancienne étable que s'ouvre la galerie. Mais tout dernièrement le propriétaire a reconstruit le bâtiment, et condamné l'entrée.

SAINT-CIRGUES

-Mine de plomb, argent et sulfo-antimoniure Promeyrat, 1877 - fermeture inconnue (BRGM). Galerie du Cros de Ravel, galerie du Rocher, galerie principale, galerie La Chanaud, galerie des Granges, galerie d'Achier, puits de Mouret.

SAINT-DIDIER-D'ALLIER

- -Grotte La Forêt. Alt. 750 m. Paléolithique supérieur.
- -Grotte à La Veyssère, dite grotte des Baraques. M. Virmont a découvert lors d'une prospection en 1966, des céramiques protohistoriques, gallo-romaines et médiévales : Arch. du SRA Auvergne. (Carte archéologique de la Gaule, La Haute-Loire, op. cit.)

SAINT-DIDIER-EN-VELAY

- Aqueduc de La Ruillière. Cet ouvrage construit en pierres au milieu du XVIII^e siècle a servi jusqu'en 1890 environ. Un magnifique béal alimentait un moulin à blé. Progressivement celui-ci, comme tant d'autres, s'est ensablé. La retenue a été utilisée comme lavoir par les habitants du village de La Ruillière jusqu'en 1965.

- -Grotte de La Paulière. Une maison fut érigée sur elle au XIX^e siècle. À présent la ruine en masque l'accès. Paul Ronin (*D'azur au lion d'argent*, t 1, p. 15) écrit qu'elle fut découverte en 1846 ou 1847, qu'elle s'étend sous la *balme* et aurait une cinquantaine de mètres de long.
 - -Souterrain au « Bon coin » aboutirait selon la légende à Randon.
 - -Souterrain du château de Saint-Didier.

SAINT-EBLE

- -Grotte du Cluzel.
- -Souterrain.

SAINT-ÉTIENNE-DU-VIGAN

- Grottes et souterrain sous constructions privées et voie communale.

SAINT-ÉTIENNE-LARDEYROL

- -Aménagement.
- -Citerne sommitale du château de Lardeyrol.
- -Souterrain du château de Chamblas.
- -Souterrain du château de Lardeyrol. On prétend qu'il rejoignait l'ancienne église de Saint-Hostien.

SAINT-ÉTIENNE-SUR-BLESLE

- -Galeries de mine de Pressac, conservatoire de chauves souris.
- -Mine de sulfo-antimoniure du Cheylat, 1892-1984 (BRGM). Production d'antimoine métal, 3 000 tonnes (C.V.).

SAINT-FÉRRÉOL-D'AUROURE

-Mine de plomb argentifère, d'antimoine et de galène des gorges de la Semène. Accessible par un étroit sentier, à partir du hameau de Lafayette. Elle est située face à la tour d'Oriol, sous une petite cascade d'un petit ruisseau affluent de la Semène. Cette mine est le pendant de celle se trouvant sur la même veine située sur la colline en face, commune d'Aurec-sur-Loire. Une galerie d'une largeur de 1 m à 1,30 m à peine, sur 1,80 m à 2 m de haut, est creusée à l'horizontal. Elle impressionne surtout par sa longueur, 150 m environ. Dans ces gorges accidentées, l'évacuation du minerai

laisse perplexe. L'exploitation minière a eu cours durant la seconde moitié du XVIII^e et première moitié du XIX^e siècle, certaines sources font état d'une exploitation entre 1762 et 1838 (Lionel Ciochetto, *La Gazette*, 27 juin au 3 juillet 2013). Elle était due à un Autrichien, François de Blumenstein, qui possédait une immense concession régionale et dont nous avons déjà fait état pour la mine de La Borie à Monistrol-sur-Loire. Par la suite et sur le même site, durant la guerre de 1914-1918, des filons de quartz furent exploités au profit de l'usine Holzer d'Unieux.

- -Mine du Raza de l'Enfer ou de La Roche.
- -Souterrain du château de Villeneuve. La légende veut qu'un souterrain partant du parc du château rejoigne la tour d'Oriol. Veuillez noter que nous avons parlé de légende!
- -Souterrain de la maison Chapelon. Note N° 589-90. Dans la monographie inédite L'arrière-fief de Montauroux, Albert Boissier l'historien ayant étudié la zone qui chevauche les confins du Velay et du Forez précise : « En 1830, dans la maison Chapelon, un insoumis s'y cacha, dans un souterrain, ou cave secrète où il faisait des clous (d'après certains autres il aurait pratiqué une cachette à l'intérieur de la grande cheminée de la cuisine). Il fut vendu et traqué, il sauta par un trou pour tomber dans les bras du brigadier lancé à sa poursuite et fut emmené ». Notes de Georges Dubouchet.

SAINTE-FLORINE

- -Mine d'holmium, Armois, 1917-1980 (BRGM).
- -Mine d'holmium, Grosmenil, La Molière, La Fosse et Les Lacs 1798-1955-1956 (BRGM).
 - -Mine d'holmium, Grigues et La Taupe, 1813-1955 (BRGM).
 - -Mine d'holmium, Fondary, 1827-1946 (BRGM).
 - -Mine d'holmium, Megecoste, 1827-1946 (BRGM).
- -Mine d'holmium, Les Barthes, Les Airs et Bouxhors 1827-1955-1956 (BRGM).

SAINT-FRONT

- Aménagements de Couteaux.
- -Abris (2) sous basalte, dont l'un sert de citerne.
- -Chazau da Blanc. Les pans de murs qui subsistent permettent d'entrevoir encore l'implantation de cette ferme en ruine. Pour combien de temps ? En rez-de-chaussée, et à main droite, un couloir muré laisse deviner un espace souterrain largement comblé.

- -Grottes de Bigorre.
- -Grottes de Bournac. Comme le nom provient de borne ou bourne, il fallait bien que des grottes existent dans ce hameau situé le long d'une voie romaine. On les retrouvent sous la barre rocheuse qui domine la parcelle dénommée louche. Au nord du village dans les orgues basaltiques, une cavité sert de puits aux riverains installés dans la pente.
- -Grottes des Cirouzes, situées sous la barre rocheuse du plateau de Lachamp au dessus du *Chazau da Blanc*. Il y a plusieurs entrées. On y aurait trouvé des pierres (semi-) précieuses. Attention aux serpents!
- -Grottes de Grand Dormet ou Grandonnet. Un témoin, résident à Saint-Étienne, y serait entré dans sa jeunesse, il y a 70 ans. « Un couloir long débouche dans une ou plusieurs salles, avec tables et bancs en pierre ». Témoignage rapporté par Pierre Chapuis.
 - -Grottes du Mallard.
 - -Grottes de Rochabert.
 - -Grottes de Soleilhac.
 - -Grottes de Souteyros. Le nom est en soi évocateur.
 - -Mines de lignite vallée de l'Aubépin.
- Souterrain de Bournac. L'accès s'effectue à partir de l'étable d'une ancienne ferme par un escalier souterrain descendant d'une dizaine de marches. Après un coude, le boyau d'un mètre de large environ, débouche dans une grande salle. L'emplacement du système de fermeture reste bien visible. La salle d'environ 70 m² se situe au carrefour de quatre galeries malheureusement obstruées par des effondrements. Trois cellules se développent encore devant le visiteur. On observe aussi sur le pourtour une niche servant probablement de support à un luminaire et quatre petites anneaux d'attache pour animaux. Ces éléments ressortent du plan dressé par J.-C. Besqueut et J.-R. Mestre le 6 décembre 1986. Antérieurement le propriétaire, monsieur Maurice Masson, en pratiquant à la pelle mécanique une ouverture, à une dizaine de mètres sur le terre-plein, au droit des portes de grange, avait pu constater, avec d'autres témoins, que ce souterrain refuge offrait un développement de cellules et de galeries autrement plus important.
 - -Souterrain au centre du hameau de La Rochette.

SAINT-GENEYS-PRÈS-SAINT-PAULIEN

- -Grotte ou abri dans l'église.
- -Mine d'uranium Driot, 1959-1982 (BRGM).

-Mine d'uranium Vorey, 1956-1960 (BRGM).

SAINT-GEORGES-LAGRICOL

- -Grotte du Fraisse.
- -Grotte de Soleyrol.
- Ancienne exploitation de Gouterne.
- -Patural de la Mine et Garay de la Mine. (C. Viallaron, 2014).
- Mine du Bois de l'Or.

SAINT-GERMAIN-LAPRADE

- -Aménagement Marnhac.
- Aménagement Roche-Rouge.
- -Aménagement Servissac.
- -Chazal soteyra sur un document du XVI^e siècle (terrier du Villars).
- -Grottes dous Cluzeaux à Servissac, mentionnées dans le terrier de Servissac de 1702, « démoliz ».
- -Grotte de Doue. Artificielle, de petite dimension, elle est taillée remarquablement dans une brèche volcanique pourtant assez peu homogène. Munie d'un banc intérieur en demi-cercle, elle m'a fait penser à un abribus situé au bord d'un étroit chemin parallèle à la vallée, non loin d'un éperon rocheux. Elle ferait un poste de guet confortable, remarquablement situé. À quelques centaines de mètres de l'abbaye de Doue, elle offrait un lieu de méditation particulièrement prisé des chanoines prémontrés. C'est pourquoi et du fait de toutes ces considérations, cela nous engage à la classer plutôt dans la typologie des grottes de caractère romantique.
 - -Grotte de Marcet.
- -Grotte du Peynastre. Dénommée grotte du Loup ou plus récemment et de manière un peu fumeuse, grotte du Gorille. Assez similaire à la précédente aussi bien par son module que par sa configuration, creusée dans une roche un peu plus dure, son accès en paroi nécessite quelques précautions. Serait-ce la grotte de l'ermite que l'on dit être enterré au sommet du mont? Ce dernier, en odeur de sainteté, a attiré les foules de son vivant comme après sa mort dans une dévotion qui ne s'est estompée qu'au début du XXe siècle (« J'y ai vu arriver, un jour d'été, en moins d'une demi-heure, plus de dix personnes... » rapporte Deribier de Cheissac, en 1824).
 - Grotte de Sainzelles.
 - -Souterrain château de La Coste.

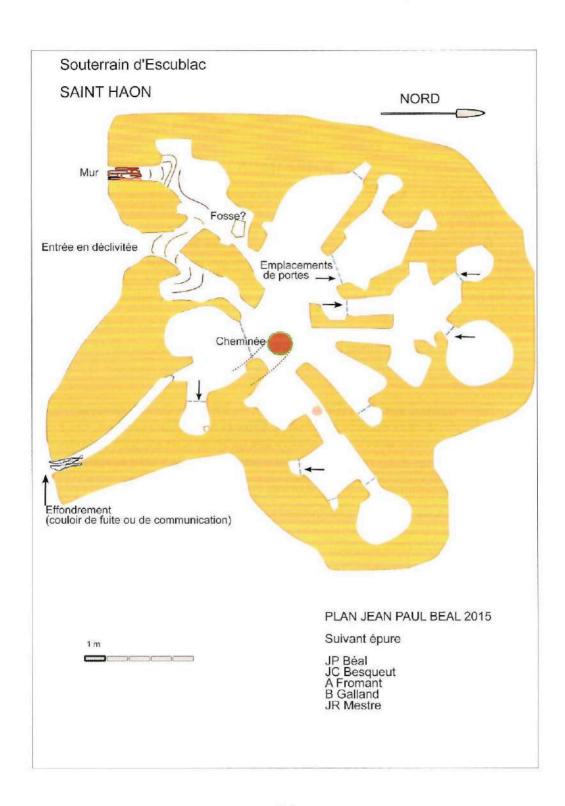
- -Souterrain de Servissac. Non loin d'un ancien four et de la maison de Jean Peyrard.
 - -Souterrain du château du Villard (A. Fromant).
 - -Souterrain ferme de Ville.

SAINT-HAON

- -Cavité à La Coste (BRGM).
- -Grottes de Mazemblard.
- -Grotte du Monteil. Cette petite cavité située en bord de route, à la sortie du village, a été aménagée en oratoire au siècle dernier par un groupe de jeunes, sous les directives d'un prêtre de la paroisse. À l'instar de la croix du village et pour un moindre coût, les habitants souhaiteraient voir également cette grotte réhabilitée.
 - -Grottes du Thord.
- -Souterrain des Combes. Dans la cave de l'importante maison carrée, une porte murée interpelle, d'autant plus que l'on évoque de longue date, ici aussi, la présence d'un souterrain.
- -Souterrains d'Escublac. Dans le village, les habitants ont encore connaissance sous les maisons de trois espaces souterrains. Ceux-ci n'ont rien à voir avec des caves désaffectées. Ils restent superbement ignorés tant qu'ils ne sont pas préjudiciables à la quiétude de l'endroit. Ainsi dans une ancienne écurie, lorsqu'un veau se retrouva sous terre à la suite d'un effondrement, on se contenta simplement, après avoir sorti l'animal de sa fâcheuse posture, de couler une dalle pour éviter tout nouvel accident. Lors de travaux d'assainissement, sans autre forme de procès, on s'accommode de la cavité, qui plus est, simplifie le creusement, pour installer une fosse septique. On ne sait rien de leur histoire qu'il convient peut-être de corréler avec celle d'autres souterrains creusés, 400 mètres plus bas, dans le vallon des Coustilles.
- -Cave des Marchands. Le site dénommé aussi Le taillé se trouve au sud du village d'Escublac, face au bourg de Saint-Haon. « Cette grotte a été découverte en 1862, par le Sr. Hébrard Alexis de St. Haon. On y trouva un squelette humain, une hallebarde, une souche et un vase de terre » (Le Velay souterrain). Sources : Sesaam (Société d'études des souterrains auvergnats aménagés).

En juin 1983, un relevé a été effectué par J.-P. Béal, J.-C. Besqueut. B. Galland, A. Fromant et J.-R. Mestre. Le plan a été dressé par A. Fromant.

Ce vaste ensemble souterrain dont l'entrée s'est effondrée depuis, mal ventilé, est un piège sournois pouvant devenir mortel du fait de la présence accumulée de gaz carbonique. Il étend son emprise au sol sur une surface de l'ordre de 180 m². Sa conformation s'ouvre après deux sas d'entrée (de surveillance?) sur une grande pièce





Cheminée du souterrain de la cave des Marchands à Escublac.

centrale. Une superbe cheminée circulaire creusée dans la roche métamorphique s'élève de son centre d'abord verticalement puis en oblique, vers une sortie obstruée. Autour de cette salle se développent diverses cellules coalescentes un peu comme des pétales de marguerite. Certaines ont la particularité de se fermer de l'intérieur. La distribution singulière des lieux interroge. On notera la qualité remarquable de taille dans un substrat homogène (cf. photo) qui ne peut-être que l'œuvre de professionnels. On relève aussi deux couloirs (de fuite ou d'exhaure) servant à évacuer les eaux de ruissellement à moins qu'il ne s'agisse de galeries de liaison, car après quelques mètres, ceux-ci sont bloqués par des éboulements. Situé dans la pente, de ce qui est un pré à l'heure actuelle, une vaste dépression au sol, probable effondrement, laisse penser qu'il pouvait y avoir à proximité un second souterrain, ou une annexe à celui que nous avons parcouru.

Son creusement a été, compte tenu de son ampleur, sans aucun doute réalisé suivant des directives données à un groupe organisé, hiérarchisé, constitué de tâcherons spécialisés et dans un but bien précis soumis à des impératifs. De ce fait nous imaginerions bien une fonction cultuelle à ce lieu fascinant. Certains rites chthoniens voués à la déesse de la terre Déméter, par exemple, ou autres hérésies, ont pu se produire dans ce souterrain insolite, insolite comme notre rêverie! La présence d'une hallebarde suggère un réemploi ultérieur des lieux, en souterrain refuge, lors des conflits religieux qui ne manquèrent pas d'agiter cette partie du Velay, au cours de la seconde période du XVI^e siècle. Ou, du fait de sa désignation en Cave des Marchands, nom qui perpétue celle de trafiquants bien peu recommandables, pour ne pas agir au grand jour.

-Souterrain d'Escublazet.

-Souterrain de Mazemblard. Témoignages et effondrement d'un tunnel dans un champ, seuls traces visibles, attestent son existence. Il se dirige vers Escublac, et d'aucuns prétendent qu'il rejoignait autrefois ce village distant de 3 km. Ce qui reste difficile à croire.

SAINT-HILAIRE

-Mine d'or et mispickel, Espeluches, 1840-1960 (BRGM).

SAINT-HOSTIEN

-Aménagement La Pénide.

SAINT-ILPIZE

- -Grottes de Chaussillou, BRGM.
- Grottes taillées Le Plain, habitats troglodytiques. DRAC.
- -Grottes situées sous le château, au flanc du neck volcanique.

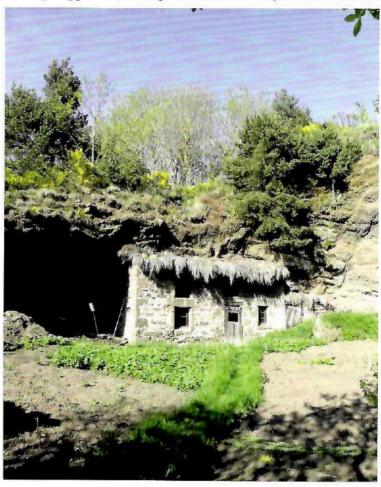
SAINT-JEAN-DE-NAY

- -Souterrain du château de Cereix : « Nous avons interrogé M. Pradier. Le voisin du château d'en bas, au pied même de la falaise. Au dessus de chez moi, nous a confié M. Pradier, une galerie va dans le rocher, se poursuit jusqu'au ruisseau, avec des bouches d'aération. Les souterrains contournaient le rocher. Les seigneurs pouvaient venir dans leurs écuries sans passer par dehors ». Extraits de l'article de Jean Peyrard, Le Renouveau du 24 juillet 1977. Boudon-Lashermes connaissait particulièrement bien ce souterrain qui aurait servi de cachette au trésor du châtelain. On le cherche toujours!
- -Souterrain du Poux : « Une année un monsieur de Saint-Privat, sourcier, a trouvé le vide sous l'emplacement du château de Choumarès. Ce vide, se sont les caves et le souterrain qui relie le château du Thiolent. M. Robert Sylvain fermier des hospices au domaine du Poux, nous a parlé de ce souterrain. Son père s'y était engagé par une galerie partant de la ferme ». Jean Peyrard, Renouveau du 7 août 1977.
- Troglodyte des Fayes ou de la Gorguèira. Contrairement à l'idée que l'on s'en fait à première vue, ce troglodyte n'est pas très ancien. Il est situé sur le site qui doit son nom au lieu d'extraction du gore ou gorgue, sorte de pouzzolane quasi pulvérulente.

Du fait de sa porosité, ce matériau étalé sur les chemins, évite les nids de poules et permet d'améliorer notablement le roulement. À cette petite et ancienne carrière travaillaient de temps en temps quelques ouvriers.

Pour être à pied d'œuvre, mais surtout ne sachant où aller, un pauvre homme avait sollicité au propriétaire des lieux, monsieur Pascal, l'autorisation de vivre sur place.

Modeste, mais néanmoins maçon remarquable, il avait, dit-on, travaillé un temps à la construction du métro parisien. Monsieur H. R., nous tairons son nom, par respect pour les membres de la famille habitant la région, allait, probablement au lendemain de la guerre de 1914-18, élaborer le *troglo* que nous connaissons. H. R. a taillé les moellons dans le tuf trouvé à proximité. Sous une épaisse strate, il a d'abord érigé perpendiculairement deux murs de soutien servant de contrefort à la paroi. Puis en avant, relié ceux-ci par ce qui apparaît de nos jours comme la façade d'un habitat.



Maçonnée à la chaux, elle mesure environ 7 m. Elle est dotée d'une porte et de fenêtres. Il a ensuite pu forer à l'arrière la partie troglodytique proprement dite avec un maximum de sécurité. Sur la droite, il a creusé une profonde cave. Le bout de toiture en forme d'auvent, a été recouvert de gerbes de grands genêts. Il a menuisé lui-même les encadrements des diverses ouvertures, recouvert le sol par en enduit de chaux. Il s'est ainsi crée une étonnante demeure qui possède un étage. Deux chaises, une table, un lit, un petit fourneau et un poêle pour tout chauffage, encore en place, constituent

le mobilier. Comme dans beaucoup de maisons avant guerre, il n'avait ni l'eau ni l'électricité. Il s'éclairait à la bougie et s'approvisionnait en eau dans la béalière du pré contigu. Le confort était certes sommaire, mais ni plus ou moins analogue à celui des fermes environnantes. Il cultivait un petit jardin et élevait aussi quelques lapins. Et s'il vivait seul, il aimait bien la compagnie. Très adroit bricoleur, aimant rendre service, on lui ouvrait de fait assez facilement la porte. On l'appelait « Moyennement ». Un curieux sobriquet (escaïne) que l'on prononçait alors en langue d'oc, un charme qui se perd. Lié sans doute aux réponses qu'il faisait quand on lui demandait comment il se portait, il répondait : « Moyennement, moyennement ! » Il est mort à la fin des années 1940, dans d'obscures conditions, dans la région du Puy. Certains disent de noyade, d'autres d'accident. M. R. fut le dernier troglodyte de Haute-Loire. M. Chauchat, petitfils de M. Pascal, est très attaché à ce petit patrimoine et on le comprend. Il entretient de même sa propriété, en changeant par exemple la couverture de genêts régulièrement. Très vite usés par les intempéries il est en effet indispensable de la remplacer tous les quatre ou cinq ans. Nous nous devons de saluer ici M. Chauchat et l'en remercier. Sans lui, nous n'aurions plus longtemps le loisir d'admirer, ce remarquable habitat semitroglodytique!

SAINT-JEAN-LACHALM

- -Abri de remparts de Mirmande signalé par ABL.
- -Grotte de l'éolienne. Tout juste si l'on peut qualifier cette cavité de grotte. Il s'agit d'un minuscule abri de berger, typique, remarquablement creusé dans des scories soudées, face au sud-est. Elle se situe à proximité de l'éolienne implantée au plus haut du parc des Visseyres.
- -Grotte artificielle de La Garde de Vabrettes. Cette grotte est positionnée sur les cartes IGN au sommet de la garde. Géologiquement cette garde, taupinière volcanique, se présente composée de trois strates distinctes. À sa base de la pouzzolane, au sommet un entablement basaltique et au milieu des scories soudées, à dire vrai, assez grossières. C'est dans cette dernière strate, sensiblement orientée à l'ouest, que s'ouvre la grotte. Une vue aérienne s'offre au regard, de Pont-d'Alleyras en passant par Saint-Didier-d'Allier, Saint-Privat et la tour de Rochegude, sur la vallée de l'Allier et le Gévaudan. La grotte comprend plusieurs espaces, agencés sur divers niveaux. Tout d'abord une sorte d'abri sous roche, en s'avançant protège une terrasse. Puis dans le fond, par un petit escalier taillé à même la roche, un passage permet de rejoindre une petite galerie qui s'ouvre d'une part sur l'extérieur et de l'autre sur une alcôve. Latéralement en légère surélévation se trouve une vaste pièce rectangulaire. Dans cette dernière on observe quelques aménagements spécifiques. Une banquette qu'éclaire l'embrasure d'une grande baie, un trou de lumière qui forme cheminée et quelques trous de poteaux. « Il s'agit d'un site troglodytique de surveillance très agréable à la belle saison mais difficile à habiter en hiver alors que la chaude vallée n'est qu'à quelques centaines de mètres en contrebas » J.-R. Mestre.

- Grotte des Innestrettes. Petite cavité naturelle située à proximité du château de Mirmande.

-Grottes de La Glutonie-Ambroise. C'est un large chemin qui mène en pente douce vers la base d'un pointement de brèche volcanique. Il forme un embranchement à L'Estrade, l'ancienne voie médiévale qui parcourt le plateau. Tout au long, nous pouvons observer, à en juger par l'assise de fonds de cabanes rectangulaires, qu'il dessert ce qui devait être, non loin du ruisseau, à mi-pente, un ancien village aujourd'hui disparu. L'exposition se trouve idéalement plein sud. Après une courbe, face au soleil levant. nous arrivons enfin sur une vaste esplanade. C'est là que s'ouvrent les grottes, au ras du sol, à la base d'une paroi d'environ 10 m de haut. Tout d'abord abris naturels, les occupants comme on le constate, les ont progressivement aménagées : terrasse, trous de poteaux, larmiers, etc. Ces aménagements invitent à imaginer une construction de bois située à l'avant. Plus qu'un parement, la façade d'un habitat campagnard dont la grotte aurait pu servir de cave ou de cellier. Si une autre cavité attenante a bien été dégagée par un archéologue, une grande partie du site reste encombrée d'énormes blocs de rocher. Alentour, la découverte en surface de tessons gallo-romains semble valider une très ancienne occupation. La grotte a-t-elle servi aussi de repli aux habitants du village contigu. Le chercheur émet l'hypothèse d'un petit refuge souterrain. Les travaux archéologiques, conduit par Jean-Pierre Vezon, en 1984, concluent à une occupation ancienne, pour le moins contemporaine de la première moitié du XIIIe siècle, époque où le puissant ordre des Templiers du Puy exerce un pouvoir majeur sur le Velay, précisément aussi à La Glutonie. Il y a de cela une trentaine d'années, on m'avait rapporté l'existence d'un souterrain reliant La Glutonie et Belvezet. Par ailleurs des paysans ont rapporté à Albert Boudon-Lashermes qu'un autre souterrain relierait le château de Vabrettes (ADHL 127 J).

-Grottes de saint Jean-Baptiste. Leur accès n'est pas simple, en partant du bourg et en prenant la direction du Sapet, pour ne rien vous cacher, sinon vous mettre en garde! On suit un chemin qui après quelques centaines de mètres devient même franchement scabreux.

L'une est connue sous le nom de chapelle saint Jean-Baptiste. Cette première petite grotte, orientée au sud, était fréquentée par les bergers. Ils y ont installé une statue du « saint patron paroissial ». Sous les ramures impressionnantes d'un noyer centenaire, a été créée une petite esplanade où trône un autel de pierres sèches recouvert d'une lauze. Ici, durant des décennies, une fois l'an, une messe fut célébrée. Un fidèle ayant gravement chuté dans la descente et son évacuation ayant nécessité l'envoi d'un hélicoptère, la fréquentation religieuse est tombée en désuétude, le pèlerinage abandonné. Cependant une statue de bois peint est toujours en place. Mais en fait, la vraie grotte se trouve encore plus bas dans la pente. Quand je dis se trouve, il faut s'appeler Léonce Gleize qui connaît le secteur comme sa poche, pour nous la faire découvrir. Qui plus est, en cette fin mai, la végétation a déjà pris son essor et la lecture du terrain, à travers d'anciennes banquettes agricoles, les *chambées*, rend le cheminement aléatoire et éprouvant. L'expédition peut en rebuter plus d'un. Heureusement avec un

tel guide c'est quasiment un jeu d'enfant. Cette grotte orientée à l'ouest, bien qu'en déclivité permettait aux troupeaux de moutons surpris par l'orage d'y trouver refuge. Pourtant c'est aussi dans cette vaste anfractuosité, au cœur du gneiss, que se glisse l'oratoire rustique mettant en lumière majestueusement une autre statue de saint Jean-Baptiste. Celle-ci est de même facture que la précédente, simplement naïve. Ce jour-là, une chance, le soleil printanier parfait l'impression onirique des lieux. Nous savourons l'instant. Notre guide, qui est un sage, ne semble jamais devoir s'en lasser. À l'en croire, nous devrions attendre le coucher du soleil, car « à ce moment c'est encore plus beau »! Pensifs, malgré la réticence sous-entendue de notre guide, en compagnie de Danielle et Jean Grimaud, de Claire et Bernard Galland, nous nous arrachons au charme des gorges de l'Allier, au domaine des seigneurs de Mirmande. Ce domaine mystérieux qui est devenu celui de Léonce. C'est avec un rien de mélancolie que nous rejoignons Saint-Jean-Lachamp. Merci Léonce de nous avoir ouvert la voie.

-Grottes du Suc. L'érosion du relief basaltique a atteint pratiquement son paroxysme en haut du suc que perpétue seul un étroit entablement d'où l'on domine le village de Montbonnet. Les aménagements observables se trouvent un peu plus bas sur les blocs ou encore dans les affleurements de scories soudées. Au milieu d'une forêt de jeunes fayards, on entrevoit par exemple, au ras du sol, quelques entrées et amorces d'allées souterraines, refuges tout trouvés d'animaux fouisseurs. L'homme y a jadis résidé, mais ce site de pente se trouve tellement recouvert d'humus, de feuilles et branchages, qu'il faudrait un fort investissement manuel pour espérer faire parler un troglodytisme pourtant omniprésent.

—Souterrains divers au bourg. Lors de l'aménagement de la place, des terrassements effectués dans les années 1970 révèlent quelques surprises : des souterrains. L'un d'entre eux, dont l'accès non loin de la sacristie a été sauvegardé, rejoindrait, c'est au conditionnel car il est en partie effondré, le site de l'ancien château de La Barge, aujourd'hui disparu, situé à l'ouest de Conil. Un autre ramifié au précédent descend vers le sud. Mais encore un autre nous a été signalé. Lors de travaux effectués en 1886, préalables à l'édification de la grange attenante à la maison d'habitation Gleize, Léonce rapporte que son grand-père avait vu à l'intérieur des inscriptions. Un signalement avait été fait à une autorité du Puy. La demande étant restée sans lendemain, les maçons, ne pouvant interrompre le chantier trop longtemps, avaient obturé l'entrée, qui selon toute vraisemblance, d'après notre témoin indirect, se trouvait à l'angle du bâtiment agricole.

SAINT-JEURES

- Faille naturelle.
- -Souterrain de Couquet. Vers La Besseat. À partir d'une ancienne ferme. Actuellement muré. Direction est, suc de Mounier. (J.-M. Roux).
- -Souterrain anonyme du château de Salcrupt. Départ de la cave de la tour, aujourd'hui bouchée, en direction du ruisseau le Dolmazon. Le souterrain était sensé

déboucher dans un talus. Mais la sortie en a été sécurisée. Elle pouvait s'effectuer en cas de nécessité, en créant une ouverture, par seulement quelques coups de pioches. (selon J.-M .Roux).

-Souterrains du village des Chazeaux. À l'évidence, sous ce village, des galeries passaient de ferme à ferme. Lors de travaux d'assainissement, qui se sont déroulés dans un chemin séparant des habitations, il y a quelques décennies, des machines de chantier en ont fait les frais et ont bien failli se laisser engloutir. Nous avons vu personnellement plusieurs entrées, malheureusement murées. L'une d'elles permettait de s'échapper, en toute discrétion, de l'ancienne maison forte dont les murs mesurent entre parenthèses, plus de 2 m d'épaisseur. L'hypothèse, la plus communément admise localement, tend à considérer leur utilité en lien avec les guerres de Religion.

SAINT-JULIEN-CHAPTEUIL

- -Allée couverte du Puèlh de Bar : pour approcher les grives. Source Pierre Chapuis, 2016.
 - Aménagement du mont Chanis.
 - -Aménagement La Chapelette.
 - Cache de Bourgeneufs. Elle aurait une vingtaine de mètres carrés.
 - Cache de Chapteuil.
- -Cache de Chaumard bas (alias Coirat). « Il y avait une cachette pour les prêtres, derrière l'ex-étable de la maison de M. Rome, dans le pré. Pendant la Révolution, la maison appartenait à la famille Mallet. On y cachait des prêtres. Les sept frères Mallet avaient été arrêtés et emprisonnés. Ils auraient échappé à la guillotine, après la chute de Robespierre, en juillet 1794. » Notes publiées de Mme Chanal née Barriol, ancienne institutrice vers 1900. Source : Pierre Chapuis, 2016.
- -Cache des Couderts. Maison A. Jamond. Bord du chemin avant d'arriver aux sapins. Source : Pierre Chapuis, 2016.
 - Cache de Saint-Julien.
 - Cache de Saint-Marsal.
 - -Citerne du château de Chapteuil.
- -Crypte de l'église. La construction remonte à moins de deux siècles. Il s'agit d'une grande pièce rectangulaire, environ 75 m², qui est en fait le soubassement du narthex de l'église. N'en déplaise aux capitoliens, il ne s'agit pas *stricto sensu* d'une crypte. Face à l'entrée se trouve une grande niche. De part et d'autre, demeurent curieusement engagés, en hauteur, les embases de colonnes. En mettant en évidence

les vestiges d'un édifice précédent, l'architecte nous fait un clin d'œil. Il nous renvoie à l'ancienneté du site.

Face à l'entrée, trône une statue de saint Robert de Turlande, fondateur de l'abbaye de La Chaise-Dieu dont les moines bénédictins sont à l'origine de la fondation du prieuré de Saint-Julien-Chapteuil, en 1070.

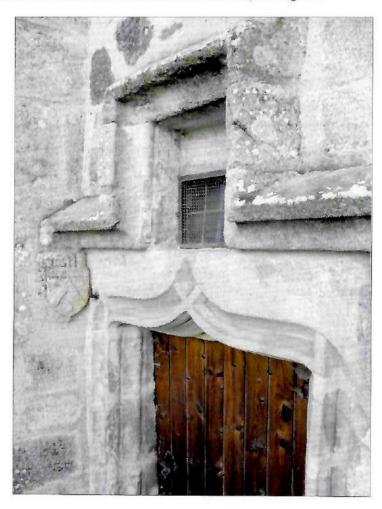
Une imposte vitrée ainsi que trois petites fenêtres éclairent l'espace. On remarque deux puissants arcs doubleaux sur lesquels s'appuient trois croisées d'ogives. Cette pièce a servi un temps de chapelle. Durant la saison estivale, sa reconversion en salle d'exposition, offre à cette « crypte » une belle destination.

- -Souterrain du Fraisse. Il part d'un ancien bâtiment du village daté peut-être du XII° ou XIII° siècle. Construit *crotté*, bien que fortement remaniée au fil du temps. Il ne manque pas de charme. Initialement, il aurait servi d'octroi à la seigneurie des Chapteuil, dont le château se dresse non loin de là, puis de ferme, et enfin d'habitat. Actuellement le souterrain se présente plutôt comme une ancienne cache d'environ 2 m², en léger contrebas de l'habitation. On pense d'emblée à un lieu propre au stockage de légumes pour l'hiver. Il est construit, aux dires du propriétaire, pour laisser passer sans difficultés un individu pas trop corpulent. Il nous explique l'avoir parcouru sur quelques mètres avant de constater que l'entreprise pouvait s'avérer risquée. Il en aurait condamné l'accès. On dit, mais c'est une assertion tellement répandue qu'elle est peu crédible, qu'il rejoindrait le château. L'hypothèse de souterrain de communication de ferme à ferme, quant à elle, apparaît plus plausible.
- —**Souterrain de Basselles**. Signalé par ABL, Pierre Chapuis a voulu vérifier. Au bout de 3 ou 4 m, la progression s'est avérée impossible. En fait de souterrain il s'agit plus simplement d'une cache taillée dans le rocher servant à *l'archage* des récoltes potagères.
 - -Souterrain de L'Herm. Reste à voir.
- -Souterrain de ferme à ferme, vers maison Besset, en direction de Pratcros (?) à Neyzac.

SAINT-JULIEN-D'ANCE

-Chapelle souterraine ou crypte dans l'église paroissiale. « Elle fut construite à la fin de l'époque gothique et reste une véritable rareté archéologique » (La Haute-Loire, Marcelin Boule, 1911). En parlant de rareté, Marcellin Boule entend sans doute par là que les constructions de cryptes, témoignant la plupart du temps de l'origine ancienne de sanctuaires, souvent caractéristiques des X°-XIII° siècles et vouées le plus souvent à la dévotion de reliques de saints n'a pas véritablement sa place ici. La rareté vient du fait qu'à une époque tardive, la fin de l'époque gothique, on ait pu concevoir cette chapelle souterraine que l'on se plaît à dénommer crypte. On notera le fait que d'une part cette partie de l'édifice s'ouvre sur l'extérieur sur un chemin qui alors se trouvait nettement plus bas que la route actuelle, et non sur le chœur de

l'église, et d'autre part, l'absence de déambulatoire. Cela n'enlève rien à la qualité de la réalisation. Les Amis de Saint-Julien-d'Ance, M. Goguely et J. Porte en parlent en ces termes : « Antoine Aubert, prieur de Saint-Julien-d'Ance de 1510 à 1518, fit reconstruire l'église en style gothique, sur une crypte édifiée par la même occasion. Elle est voûtée sur branches d'ogives, reposant à chaque angle sur des colonnettes engagées dans la muraille. Elle est sous le vocable de saint François Régis. »



-Mine au lieu dit, La Roche de la Mine. Au cours du XVII^e et XVIII^e siècles entre les villages du Rodier et de Laprat, eut lieu l'exploitation d'un gisement d'antimoine sous le nom de mine de vernis. « Cette mine occupait quelques ouvriers habitant en commun une maison qu'on avait édifiée en cet endroit. Une inondation de 1785 détruisit cette maison et occasionna l'éboulement des galeries qui n'ont pas été rouvertes » (La ville et le canton de Craponne, Régis Pontvianne, p, 544, t 2, Thiollier, 1887).

SAINT-JULIEN-DES-CHAZES

- Grotte Sainte-Marie.
- -Souterrain au village.

SAINT-JULIEN-DU-PINET

- Souterrain de Glavenas.

SAINT-JUST-PRÈS-BRIOUDE

- -Mine de sulfo-antimoniure La Chassagne, 1900-1996 (BRGM).
- -Mine de sulfo-antimoniure Cistrières, 1900-1927 (BRGM). Production d'antimoine métal, 142 tonnes (C.V.).
- -Mine de stibine-plomb pyrite de fer, Chazelles et Fraisse, 1839-1971 (BRGM). Production d'antimoine métal, 4 000 tonnes (C.V.).
- -Mine de sulfo-antimoniure Monteil, Valadou, Ally, La Licoulme, 1817-1931 (BRGM). Production d'antimoine métal, 11 500 tonnes (C.V.).

SAINT-LAURENT-CHABREUGES

- Mine de sulfo-antimoniure, La Chassagne, 1900-1996 (BRGM). Production d'antimoine métal, 2 000 tonnes (C.V.).

SAINTE-MARGUERITE

-Mine de plomb et argent, Aurouze, 1870-1922 (BRGM).

SAINT-MARTIN-DE-FUGÈRES

-Aqueduc de La Rinardière non loin de Luitaud. Il s'agit d'une galerie d'environ 4,30 m de longueur, couverte de fortes dalles de basalte, située 6 m au dessus de la rive droite du ruisseau d'Arros, ou du Cros, et à une dizaine de mètres de celui-ci. Ces dalles recouvrent un aqueduc de section rectangulaire de 1,30 m de hauteur par 0,60 m de largeur, bâti en pierres savamment appareillées. Il s'agit de l'exutoire d'un moulin dont la construction s'est interrompue à la suite de problèmes procéduraux de voisinage puis du décès prématuré du propriétaire à la fin du XIX° siècle. À côté, émergent encore nettement les soubassements du petit bâtiment destiné à recevoir les meules. En aval un *béal* sert d'évacuation au trop plein. En amont du seuil, il reste possible de suivre le bief de levée d'eau, sur plus de 300 m. On note qu'à mi-parcours, bien qu'encombré de broussailles, se trouve l'emplacement d'une importante réserve qu'alimente d'ailleurs une source. Ce réservoir est rectangulaire, bâti en pierres et mesure sensiblement 7 m x 4 sur 1,20 m de profondeur.



Allée couverte, moulin de Luitaud, à Saint-Martin-de-Fugères.

- Mine de Plomb (Lionel Ciochetto).

-Souterrain de Boubet, près du Ponteils (Boubet, La Chabanne, selon de La Conterie dans Noms de terroir Vellaves). C'est sensiblement à mi-hauteur entre le réservoir d'eau en béton et la route conduisant à Fugères que s'ouvre ce souterrain. L'entrée orientée plein sud a l'allure d'une grotte. Passé celle-ci, un imposant vestibule impressionne le visiteur. Il distribue par trois ouvertures placées en éventail, de vastes espaces paraissant insondables. Celui de gauche s'enfonce à l'horizontal dans des scories soudées rouges sur une quinzaine de mètres. De même celui du centre sur 23 m, alors que celui de droite, cette fois taillé dans des scories soudées de couleur noire, se poursuit en se développant autour de salles en enfilade, de couloirs et passages obstrués en profondeur. Impossible d'aller plus loin. Mais derrière ces galeries ascendantes, par lesquelles un important volume de matériaux a glissé par gravitation, que se cachet-il ? Cheminée, aération, échappatoire en hypothèses. Comme les esprits rationnels d'antan se trouvent à cours d'explications, ou plutôt s'en désintéressent, l'imaginaire d'inventifs ou facétieux indigènes dans ces lieux ténébreux, prend le relais. Crédulité aidant, une légende prend corps puis se popularise! Celle du bœuf aventureux (voir le chapitre qui lui est consacré en fin d'ouvrage). À remarquer la présence de quelques

niches, seuls aménagements consentis à ce vaste souterrain-refuge. En l'état, l'espace utile avoisine les 250 à 300 m².

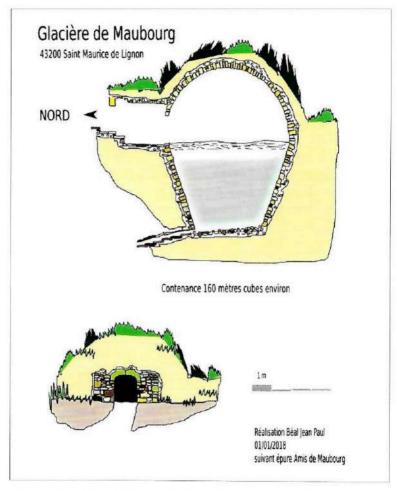
- -Souterrain de Ponteils. En contrebas du village. L'édifice a été raboté par les Services de l'Équipement lors de l'élargissement de la route vers 1980. L'entrée se discerne dans le tertre non loin du bord du fossé.
- -Souterrain initialement situé, en partant de Ponteils, dans le second virage en direction du Pont de Vallon, disparu lors des mêmes travaux d'élargissement cités précédemment.
- -Souterrain du pré des Côtes du rocher. À deux pas du chemin se dirigeant vers Fugères, juste au dessus de la maison du meunier.
 - -Souterrain, ou grotte aménagée, du moulin du Rocher.
 - -Souterrain du Cluzel Comarces.
 - -Souterrain de Fugères. DRAC.

SAINT-MAURICE-DE-LIGNON

- Failles du château seigneurial du Lignon. Au nord-est, sur la partie arrière du castrum. Bien qu'encore encombrées de gros blocs, et actuellement d'accès périlleux, ces failles granitiques ont fait l'objet d'une occupation médiévale, attestée par la présence de nombreux tessons.
- -Glacière du château de Maubourg. Sa réalisation, sous le marquis Jean-Hector de Faÿ de la Tour Maubourg, remonterait à la fin du XVII^e siècle. Ce dernier avait souhaité apporter plus de confort à la forteresse existante dont il ne reste aujourd'hui que la tour et une partie des douves. Il fit réaliser l'orangerie et des jardins à la française devant le château. Entrepreneur, on lui doit notamment la création de fonderie et forges, à Gueugnon, en Saône-et-Loire.

C'est au fond d'un parc arboré de 35 ha que se trouve la glacière, ancêtre de notre réfrigérateur-congélateur. L'implantation se situe sur la partie surélevée du relief la plus proche du château. À l'abri des frondaisons d'une forêt de sapins et de hêtres, ce monument, car il s'agit bien d'un ouvrage monumental, se présente extérieurement comme un tumulus de près de 8 m de circonférence pour 3 m de haut recouvert d'une verdure exubérante. On y pénètre un peu comme dans un igloo. L'unique ouverture légèrement surbaissée est orientée au nord. On franchit trois marches et on accède à un large palier. Celui-ci est déjà situé en léger contrebas par rapport au sol extérieur, face à une forte grille, installée ici par sécurité. Et là on aperçoit la magnifique coupole maçonnée à la chaud, intacte. C'est complètement « bluffant » ! En dessous, la glacière, à proprement parler, s'apparente de part sa forme tronconique à un seau, un seau à glace bien sûr, bâti en pierres. Les dimensions sont impressionnantes : 6,38 m de diamètre en haut et 4,35 m en bas pour 4,30 m de profondeur. On estime la contenance à 160 m³.

Initialement, il a fallu effectuer des travaux de terrassement importants : installer l'évacuation, prévoir des drains afin d'éviter que les eaux alentours ne s'infiltrent à l'intérieur, édifier les murs de la glacière en contre-pente, donc soumis à des contraintes mécaniques importantes, tout en sachant qu'une voûte en pierres recouverte d'un mètre de terre devait peser de tout son poids. Cela représente une prouesse architecturale que



seul un spécialiste peut maîtriser. On s'étonne du chemisage construit à pierres nues bien appareillées. Était-il là pour freiner la descente de la glace, évacuer l'eau de fonte ? À la base du dôme était installé un plancher qui reposait sur un redan horizontal. Le sas d'entrée est voûté. Construit en pierres apparentes, il était doté de doubles portes qui limitaient ainsi les échanges thermiques. Recouvert d'une épaisse couverture de paille servant d'isolant, la glace pouvait se conserver tout au long de l'année. Des planches amovibles permettaient d'accéder grâce à une échelle, au cœur de la glacière. Tout en bas un plan légèrement incliné permettait à l'eau de fonte résiduelle de s'évacuer par gravité.

Durant l'hiver, la glace était soigneusement prélevée dans les étangs aménagés à cet effet et acheminée, au petit jour, par tombereaux dans la glacière. À raison de 2 m³ par voyage on vous laisse calculer le nombre de voyages effectués! Le froid, piégé sous la coupole, conserve les aliments entreposés à même le plancher. De concert avec le personnel des cuisines du château, sous les ordres d'un majordome, la glace extraite à la demande, permettait d'offrir des rafraîchissements durant la belle saison au maître de maison. Introduits d'Italie par Catherine de Médicis, les sorbets étaient alors à la mode. Nos gentilshommes et gentilles-dames avaient à disposition de quoi satisfaire un autre de leurs privilèges : celui de la gourmandise.

Merci, à tous les amis du château de Maubourg qui m'ont généreusement fait partagé leurs connaissances.

-Troglodyte de Cublaise. Nous empruntons la description faite par Daniel Krupa et J.-B. Marache, dans Cesame du 1^{er} mars 1996. « Cette cavité connue depuis longtemps a servi, ces dernières années d'abri de jardin. Cavité d'environ 2 m par 3 m aménagée dans le bloc granitique. La face dirigée vers le sud-ouest est obstruée par un mur de pierres dans lequel se trouve l'entrée, autrefois fermée par une porte. Dans le coin intérieur sud-ouest, un emplacement de foyer avec évacuation au plafond subsiste ».

SAINT-PAL-DE-MONS

- Mines. Galerie de mines. « Près des ruines du manoir de Chanteloube, on a jadis exploré (petit opuscule publié en 1862) des mines de plomb sulfuré et quelques filons de cuivre carbonaté » (Paul Ronin, p.153, t III, op. cit.). Mines de Bouillon et Fruges.
 - -Souterrain à Flaminges.

SAINT-PAL-EN-CHALENCON

- -Citerne sous la mairie. Probable réserve d'eau que l'on suppose datable du bas Moyen Âge.
- Oubliettes des tours du château. « Ces chambres circulaires pourraient bien avoir servi à entasser les provisions pour prévenir d'un siège » rapporte Gaston Jourda de Vaux, Les Châteaux historiques, p. 140, 1918.
- -Poste de chasse du Breyre. Passée la station d'épuration, cette cavité aménagée dans la pente, à quelques mètres du chemin qui conduit à Brandy bas, servait au début du siècle dernier, de poste de tir à la chasse aux grives qui venaient se régaler de baies d'alisiers.
- -Souterrain du Breyre. Alentour, son existence est connue de longue date. Dans la presse locale en 1980, l'abbé Duffieux développe sur les souterrains locaux,

dont celui du Breyre, un long article très plaisant. Étayé de multiples références historiques l'historien avance diverses hypothèses. Nous mettons en évidence ce qui à nos yeux reste le passage qui a retenu notre attention : « À la fin de la dernière guerre un habitant du Brevre, Jean-Louis Bouchet, s'aperçut par hasard qu'au pied de l'escarpement qui dévale du village vers Chandieu (ruisseau local), parmi des masses de rochers, une sorte de dalle au fond d'un trou, sonnait creux... N'était-ce pas la sortie du mystérieux souterrain. » La maladie l'empêcha d'exploiter sa découverte. Le relais fut pris par des garçons du village. Sous la conduite de leur maître d'école, M. Estable, nous sommes entre les deux guerres, ils dégagent l'orifice et pénétrent quelques mètres dans le souterrain qui passait sous le Chandieu et remontait vers la Grenouille. Au delà le dégagement de la galerie s'avéra impossible. Par la suite l'accès fut condamné. Factuellement, c'est ce que nous pourrions retenir de l'argumentaire de l'abbé Duffieux à l'imagination débordante. Cependant force est de constater que les personnes natives du Breyre ne partagent pas du tout ce point de vue. Et qu'aucun témoin n'est en mesure de confirmer, ne serait-ce qu'en partie, l'existence de ce souterrain. C'est une belle histoire mais il faut chercher ailleurs

-Souterrain de Montchany. Il est situé à l'intérieur d'un corps de bâtiments, entre l'ancien four à pain et le mur de la cuisine actuelle. On le désigne sous le nom de « Cache du petit roi ». Ainsi nommé en raison d'une curieuse hypothèse, abondamment relayée par les médias à la fin du siècle dernier, laissant croire qu'il aurait pu servir de cachette au dauphin Louis XVII, sauvé grâce à un complot maçonnique, au moment de la Révolution. Les recherches ADN pratiquées au cours de l'an 2000 sur les restes de l'enfant retrouvé à la prison du Temple ont définitivement mis à bas cette perspective. L'illustration des travaux historiques autour de cette histoire, dont le souterrain n'est qu'un jalon, conduisent sans doute à ne pas refermer ce dossier, mais plutôt à orienter les recherches vers un personnage, noble assurément, mais de second plan, peut-être dans la mouvance royale.

SAINT-PAUL-DE-TARTAS

- -Grotte, à 700 m à l'est, de La Villette. Connue sous le nom de Baume des Oiseaux.
- -Souterrain de La Villette La Farette. Situé sur un bien de section. Désigné en 1875 par Auguste Aymard, Caves des Sarrazins. À propos de ce souterrain, nous relevons un extrait de La France mystérieuse : « À La Villette sous le mont Tartas existait selon la légende un veau d'or enfoui par les druides, lorsque César cerna le camp d'Antoune. En faisant des fouilles dans ce lieu on y a découvert six chambres et dans chacune des lits taillés dans la pierre volcanique. De plusieurs côtés partaient des souterrains écroulés. Selon une autre tradition, un ou plusieurs souterrains partait de la tour de Mariac, forteresse avancée. Ils protégeaient Lafarre et rejoignaient en passant sous la Loire le château de Soubray. Dans l'un de ces souterrains aurait été caché une

marmite selon les uns, une cloche selon les autres qui serait remplie d'or ». Jean-René Mestre, compatriote et ami s'est rendu sur place. A-il trouvé le trésor ? On en doute ! Il s'attache seulement, à décrire et encore très brièvement, ce qu'il en subsiste : « Autour d'un boyau de 18 m de long s'ouvrent 4 cellules encore visibles. Quatre galeries restent obstruées par des comblements. Orientation NO-SE ».

-Souterrain des Uffernets. Forme plusieurs alvéoles. Se cache sous une ferme.

SAINT-PAULIEN

- Caverne de La Valette. « Près du domaine de La Valette, on a mis à jour une caverne, dans laquelle ont été trouvés, entre autres objets, un petit vase à boire, en poterie noire imparfaitement façonnée à la main et sans emploi du tour ; un instrument en fer très oxydé qui peut avoir été un soc de charrue plus ou moins primitive ; un grand anneau en fer ayant pu servir pour un trait de charrue : don de M. Damblé, chef de section du chemin de fer » (Chassaing, Bulletin société académique, 1872).
- -Grottes de La Rochelambert. C'est à quelques dizaines de mètres de la Borne que se dresse une petite falaise, très bien orientée au soleil levant et à l'abri des vents froids venus du nord. Cette falaise d'environ 80 m de longueur est constituée en partie d'orgues basaltiques mais également de brèche. À proximité du château du même nom, qui fait corps avec la roche, des grottes sont taillées dans la brèche ferrique, orangée, d'origine surtseyenne. À différents niveaux tout au long de la paroi, l'emprise troglodytique, parfois masquée par le bâti, se révèle conséquente. Le site est situé à proximité, à moins de 200 m, de ce qui apparaît, par les fouilles programmées conduites par l'archéologue Marie-Caroline Kurzaj, dès à présent comme le centre historique du pays vellave. Il s'agirait de la capitale du Velay à la fin de l'âge du Fer (IIe et Ier siècles av. J.-C.). Elle deviendra gallo-romaine avant de se déplacer non loin de là, à Ruessium, ancien nom de Saint-Paulien.

C'est dire que nous sommes ici sur ce site de hauteur, dans l'oppidum de Marcilhac, au cœur de ce qui a fait l'identité gauloise locale. On y a d'ailleurs retrouvé il y a quelques années une cache excavée liée à un habitat protohistorique. Cette petite capitale gauloise s'est donc forgée, chronologiquement à deux pas du site troglodyte d'importance, probablement ancestral, qu'elle va marquer de son empreinte. En attestent les poteries gallo-romaines découvertes à l'avant des grottes, mais également une belle sculpture gauloise exposée au château, témoins pour le moins marquant de l'imbrication de civilisations successives, pouvant remonter au-delà, cela s'est vu pour des grottes taillées, peut-être, dès l'époque néolithique.

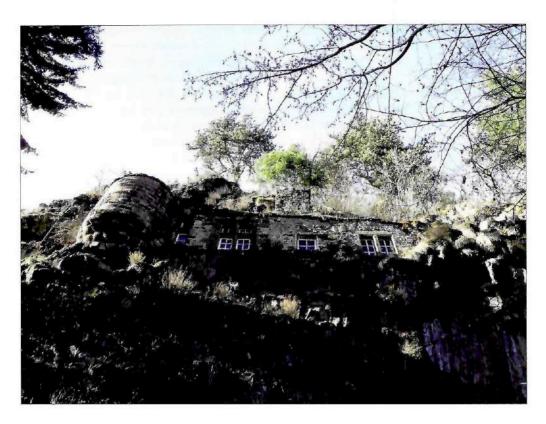
La Roche Dumas ne laisse aucun visiteur insensible :

« Dans la cavité supérieure, face à l'entrée et dans l'axe de celle-ci, se trouve un énorme rocher (environ 3 mètres de haut et 8 mètres de circonférence) qui n'est autre qu'un monument mégalithique appelé dans le pays la bouchée de Gargantua. Sous ce bloc qui, malgré son poids, a été surélevé de main d'homme, une rigole a été creusée dans laquelle devait couler le sang des victimes immolées. L'on voit également des anneaux,

très nombreux, taillés dans le roc. Les plus éminents préhistoriens voient dans ces anneaux des symboles magiques chargés de vertus mystérieuses et écartent l'explication utilitaire... La légende veut qu'aux anneaux aient été attachés les prisonniers espagnols que l'on immolait. Cette légende s'appuie sur les incursions en Espagne que firent nos ancêtres, cinq siècles avant Jésus-Christ. Gravée sur le bloc face au Midi, une roue symbolise le Dieu soleil, adoré par les premiers hommes. Les lieux portent enfin la preuve de la christianisation au Moyen Âge. Au sommet du rocher, se trouvait une croix tandis qu'une niche creusée à l'intérieur de la grotte abritait une image de la Vierge. La croix et la statue ont disparu. Remplacées, elles ont été volées. Seuls subsistent les emplacements » (L'Éveil 27 juillet 1980).

On retrouve parfaitement l'état des lieux tel qu'il est décrit. Par contre voilà un mythe parfait qui n'est pas près de s'éteindre. À cette description il manque le témoignage du propriétaire Louis-Pierre Bresset qui, juste avant guerre, avait observé au sol l'immense gravure d'un cervidé (?). De ces grottes énigmatiques que pouvons nous dire de plus ? Elles sont situées en position dominante et ont été constamment réemployées. On accède à la porte d'entrée par une rampe escarpée. De suite on perçoit la difficulté qu'il y avait à s'approcher. Cette rampe est étroite, en saillie au dessus du vide et fortement protégée. Un premier obstacle se dresse à mi-chemin. Une porte barre la montée, on voit encore nettement l'imposante feuillure. Qui plus est, la rampe est dominée par une sorte de bretèche mi-construite, mi-taillée en surplomb qui permet à un ou deux tireurs de battre sous leur feu toute la pente se trouvant dans l'enfilade. Si l'assaillant réussi à franchir malgré tout ce premier espace, face à la seconde porte qui s'ouvre à l'équerre sur une très courte vire, sa situation devient vite intenable. Aucune possibilité d'enfoncer cette porte ne s'offre à lui, d'autant que deux meurtrières inattendues renforcent encore ce seul accès. Nous sommes à l'entrée d'une casemate. Car l'espace qui se développe sur environ 140 m² sur deux niveaux est, tel que nous le percevons encore aujourd'hui, clairement défensif. Il est à associer à la première forteresse médiévale troglodytique. Cette structure semble un élément essentiel de la fortification. Si la porte s'ouvre au sud, d'autres ouvertures sont aménagées dans le rocher, vers l'ouest. Là fut installée, au cœur de la roche, durant les guerres de Religion. une bombarde. Lors de l'assaut donné par les troupes huguenotes de Blacons, nous sommes le 11 ou 12 août 1562, le château que gouverne Monsieur de La Rochelambert est sur le point d'être pris. La bombarde fait preuve d'une redoutable efficacité. Si l'on reprend le déroulé des événements cette pièce d'artillerie a incontestablement retardé une échéance tragique. Subissant des coups décisifs, les assaillants relâchèrent quelque peu la pression. Ce laps de temps suffit aux troupes d'Antoine de La Tour, baron de Saint-Vidal à rejoindre la zone de combat. Refusant ce nouvel engagement, les huguenots déguerpirent. Sur les circonstances exactes et le compte rendu détaillé du siège je vous invite à découvrir le livre de Patrick Rossi, La Rochelambert, Renaissance Édition

À l'est des terrasses actuelles, situées à la base du rocher, vous pouvez voir quinze mètres plus haut les vestiges extraordinaires de ce château médiéval. On remarque tout particulièrement les croisées des fenêtres Renaissance des appartements troglodytes



inclus dans la roche. Tout à côté d'importantes substructures demeurent, creusées à même la roche. Elles forment une succession de chambres, caves et celliers que relient parfois des couloirs souterrains. C'est en grande partie sur ces solides fondations réemployées, que sera édifié le « château de conte de fées » que l'on peut admirer et visiter de nos jours. Cette dernière construction date du début du XVIIe siècle.

Quand aux grottes il est rapporté qu'elles servirent de refuge aux Camisards.

Ces grottes mythiques sont aussi au cœur de Jean de la Roche, le roman de George Sand, la dame de Nohant : « Je me cachais dans les grottes, et là, dans l'ombre, assis sur une grosse roche brute qui occupait le centre de la crypte principale, j'évoquais le fantôme de Love ».

- -Grottes de Marcilhac. À l'aplomb de la Borne s'ouvrent diverses cavités artificielles bien souvent comblées qui reflètent, non pas un souterrain, mais plutôt l'installation de troglodytes, comme une prospection effectuée dans les années 1980 le laisse présumer.
- -Souterrain de Marcilhac. D'après nos informations l'entrée se trouve légèrement en contrebas et non loin du début du chemin qui conduit au château de La Rochelambert.
 - -Souterrain et égouts antiques de Saint-Paulien.

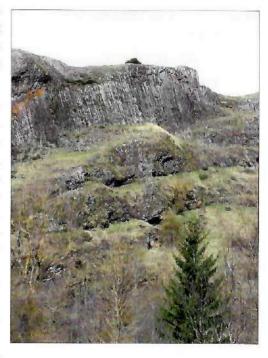
-Souterrain jardin de l'hôpital, l'hospice.

SAINT-PIERRE-DUCHAMP

- -Mine d'uranium Vorey, 1956-1960 (BRGM).
- -Souterrain d'Arsac. Signalé en 1983, ce souterrain serait-il tombé dans l'oubli en 2017, voire détruit ?

SAINT-PIERRE-EVNAC

- -Aménagements du Crouzet.
- -Aménagements d'Eynac.
- -Aménagements du mont Plaux.
- -Aménagements de Peylenc.
- -Grottes d'Eynac. Abris sous roche aménagés. Les grottes s'ouvrent face au soleil levant, sur des talus herbeux pouvant se montrer glissants. Accès difficile très dangereux.
- -Grottes de Peylenc. Selon Chassaing, elles portent le nom de Rocher-Royer. (Rochas Royas en 1359, Cordeliers, Roches Royer, 1608, A. Robert, notaire). À 920 m d'altitude, les fouilles de R. de Bayle des Hermens et A. Crémillieux en 1966, attestent une occupation au Magdalénien final. Les scories soudées bien qu'assez denses ont permis bien plus tard le creusement d'habitats médiévaux. Ceux-ci sont excavés quasiment les uns sur les autres à flanc de falaise. Le caractère défensif est avéré de par la présence de meurtrières mais également par un couloir barré d'une porte, les salles situées au



dessus se trouvant, dès lors, hors d'atteinte. On notera la présence d'un four à pain assez rare en milieu troglodytique. En venant de Saint-Julien-Chapteuil, au milieu des bois de pins, hauts de plus de trente mètres, la silhouette du rocher de Peylenc se découpe dans le ciel, telle une espagnolette, en immense console de pierre. À son sommet se découvre un vaste abri sous roche. C'était, à n'en pas douter le lieu d'observation

idéal, aussi bien de la vallée de la Gagne que plus loin, des massifs du Mézenc et du Meygal. Face aux grands espaces du sud, ce promontoire, quelque peu énigmatique voire magique, invite à la méditation. (Plan, A. Fromant, 1985).

SAINT-PRIVAT-D'ALLIER

- Aménagements de Rochegude.

-Grotte Béraud au lieu-dit Lavay. Un tunnel de lave s'est formé à la base de puissantes coulées villafranchiennes de basalte des plateaux - basalte alcalin à olivine - qui ont rempli d'anciennes vallées, sur une épaisseur de 50 à 100 m. Au dessus, l'érosion a formé une forme typique en pain de sucre. Sur sa partie conservée, le tunnel mesure actuellement environ 20 m de long. Ses dimensions intérieures vont en diminuant de l'entrée vers le fond, l'entrée mesurant 2 m de haut pour 1,50 m de large. La base du tunnel a été détruite par les travaux de la voirie au cours de la réfection de la route reliant Monistrol-d'Allier à Saint-Privat. On peut admirer les différents faciès basaltiques, l'entablement et les fausses colonnades. En elles-mêmes, les caractéristiques géologiques décrites ci-dessus font de cette grotte, qui domine l'Allier, un site d'exception rare dans le Massif Central occupé au Magdalénien final et l'Épipaléolithique.

-Grottes des Caves.

- Grotte du Jeu d'or ou d'Isidore. Orientée au sud-ouest et à mi-pente cette grotte d'environ 70 m² fait face à une petite vallée qui rejoint celle de l'Allier. La hauteur varie de 2,30 m à 3,20 m. Elle s'ouvre, en légère surélévation, dans la brèche jusqu'à mi-hauteur (trace de pic). La partie haute, basaltique, avance sur l'avant par un surplomb d'environ 2 m et jusqu'à 4,50 m du sol. Le probable abri sous roche initial fut largement anthropisée. Un peu comme à Couteaux de Lantriac, des aménagements au sol laissent penser à des fosses-silos d'environ 55 cm de diamètre. Vers le fond on perçoit cette fois-ci trois fosses rectangulaires faiblement creusées dans une disposition qui apparaît assez peu cohérente et difficile à expliquer sauf s'il a pu s'agir d'un ensevelissement précipité (?). On relève aussi ici ou là des trous de poutres, des marches d'escaliers ou des niches rudimentaires. Dans la même strate et 9 mètres plus loin se trouve une autre cavité de moindre importance (Plan J.-P. Béal, 1983). Station préhistorique.
- -Grotte de La Marie de Païen ou grotte de Payant ou La dauna delh truèlh. La dauna c'est la baume ou grotte, lo truelh c'est le pressoir (de « trulhar » presser le raisin ou les pommes). Cette grotte serait donc la grotte du pressoir. Peut-être qu'une famille, ayant comme sobriquet ou nom d'escaïne Païen, y a vinifié son vin ou élaboré du cidre ? On ne peut exclure non plus qu'il puisse s'agir d'un oronyme de relief comme antreuil dans le sens de cavité, dérivé d'antre, avec une récurrence La dauna d'antreuil. Alt. 710 m. 28 mètres de profondeur, 12 mètres de largeur pour 10 environ de hauteur. En milieu volcanique, ces dimensions impressionnent. Elles permettent de classer cette grotte probablement comme la plus grande grotte, sous coulée basaltique,

de France. Deux camions semi-remorques pourraient y stationner côte-à-côte sans difficulté. Archéologie : au niveau supérieur la stratigraphie a révélé de la céramique glaçurée rouge ainsi que de la céramique tournée noire, mince ou épaisse, typique de la période médiévale. Niveau inférieur : Magdalénien final, Épi-paléolithique.

-Grotte du ruisseau de La Planchette.

-Grotte du Conac également connue sous le nom de dauna suivant une terminologie très locale. La grand-mère de mon ami, informateur et non moins guide avisé de ce « coin », René Dupuy, que je remercie, prétendait que c'était la dauna dos fadonas, la grotte des petites fées. Cette grotte sous-basaltique située au dessus des gorges de l'Allier, possède d'imposantes dimensions : 20 m de large par 20 de profond et 10 de hauteur. Elle paraît très saine. Néanmoins le sol en partie brèchitique est extraordinairement tourmenté ce qui ne devait pas manquer de rendre compliqué son utilisation. Car l'utilisation est rapportée. Tout au moins la dernière connue : elle servait de lieu de stockage, indivis, pour les habitants du village de Conac. Stockage de milliers de fagots de feuilles de frênes, indispensables pour nourrir les moutons durant l'hiver. Une solide terrasse construite à l'avant permettait aux attelages d'effectuer le plus facilement possible, un demi-tour, et de remonter le chemin en direction du Conac.



Belle coupe géologique Le Ranc de la Fortune, Saint-Privat-d'Allier.

- Grotte maison de la béate à Varennes.
- -Grottes, habitats troglodytiques de Nolhac. DRAC.
- -Grotte de Pratclaux.
- -Grotte du Ranc (rocher) de la Fortune. À proximité du bout du chemin conduisant du Conac à Pont-Gibert, à quelques 800 m de ce dernier village. Dans une improbable mais séduisante petite vallée, orientée au nord, des coulées successives de laves, refroidies depuis des millénaires, forment désormais un cirque de falaises s'élevant à plus de trente mètres de haut. Ici, un mince ruisseau s'est maintenu mais se trouve contraint de franchir l'aplomb par une cascatelle rendant de fait l'endroit sauvagement attachant. C'est au pied de cet à-pic que se situe la grotte du Ranc de la Fortune. Sur une base de plus de 5 m de galets compactés, on retrouve son installation. D'abord une vaste terrasse naturelle, puis la grotte s'enfonce en pente douce d'environ une quinzaine de mètres pour se terminer en arrondi au dessus d'une flaque d'eau. La largeur varie insensiblement de 3 à 4 m. Le festonnage des strates supérieures intéressera à coup sûr les géologues. On observe en effet un petit banc de chailles, puis 30 cm de cendres avant le plafond que forme la première coulée volcanique. L'anthropisation est révélée par les traces évidentes d'outils sur la cendre.
 - -Mine d'argent et de plomb de Ribes et Bejat, 1850-1960 (BRGM).
 - Souterrain bâti, mais ruiné, de Mercury.
 - Souterrain de Varennes.

SAINT-PRIVAT-DU-DRAGON

- -Galerie de mine de cuivre et d'étain du Champ du Plot, entrée effondrée.
- -Galerie de mine d'antimoine des Farreyres, entrée effondrée.
- -Descenderie de Laymary (Vialaron, 2014).
- -Caves vigneronnes à trois niveaux du château d'Alleret. De conception innovante due à la famille de Macheco. Propriété privée.

SAINT-ROMAIN-LACHALM

-Galerie de captage de sources aux Bessous. Située dans les bois à quelques centaines de mètres du village, cette galerie a probablement été bâtie durant la seconde partie du XIX° siècle. Cet ouvrage d'art, long d'environ 17 m, forme un coude vraisemblablement pour éviter des rochers de granite très dur et en nombre ici. La section est d'environ 1,30 m de hauteur pour 0,50 m de largeur à la base et 0,70 m en haut. Courbé en deux, on peut donc assez facilement parcourir le radier de cette galerie. Le banchage se poursuit sur toute la longueur. Au bout de la galerie, un réceptacle un peu



plus profond d'environ 4 m de long permet la décantation des eaux de ruissellement avant que celles-ci, canalisées d'abord par des tuiles creuses vers une galerie plus petite, ne soient acheminées jusqu'à un premier puits. Là, une départition s'effectue alors au profit d'une part, d'une première habitation et d'autre part d'un second puits qui alimente à son tour une autre maison. On ne peut qu'être stupéfait par l'ampleur du travail de Romain auquel ce chantier fait indéniablement penser.

-Souterrain aux Bessous. Ce souterrain reste une énigme. On prétend qu'il relie le village contigu. Du fait du terrain granitique, cela n'a pu se faire qu'au prix d'énormes efforts. Il est attesté qu'il a servi de souterrain de contrebande ce qui lui vaut le titre, de cave à tabac. Il devait posséder une échappatoire dans la campagne. On comprend mieux pourquoi.

-Souterrain La Faye Bourrée. Avéré.

SAINT-VERT

-Grotte et/ou Crotte.

« Faisons état de la transaction ayant eu lieu entre le prieur de Vissac et le curé Gainhat. Le premier, infirmier à La Chaise-Dieu offrait au second deux chambres sises au dessous du fort du prieuré et en échange recevait une cellule et une chambre sises près de la place publique de Saint-Vert. Le damoiseau Anthoine de Cuminhac présida le 27 juin

1472, à ces bonnes façons. Non loin se voyait une grotte sise dans le fort du château de Saint-Vert dite la Crotte basse ou Crotta. En juillet 1493, elle est située au dessous du château fort et de l'église. Deux ans plus tard, elle figure au sein de la forteresse. Sans doute était-ce bien deux grottes différentes. Elles furent vendues en tout cas par la famille Rabit, à titre de Crotte basse et haute aux moines de La Chaise-Dieu » (Jean Peyrard, Renouveau, 5 octobre 1975).

Dans un précédent ouvrage recensant les crottes (Couteaux, village du Velay insolite et mythique, Editions du Roure) nous avons insisté et démontré l'étroite analogie qui existe entre les grottes et les crottes, ces dernières s'apparentant aux grottes bâties pour de multiples raisons, dont celle, la plus importante, de sécurité. Nous retrouvons, ici, encore une fois la confusion flagrante, à une lettre près, de ces deux habitats extraordinairement répandus tout au long du Moyen Âge.

SAINT-VICTOR-MALESCOURS

-Grotte de Saint Victor.

- Souterrain de Cellières. Une galerie souterraine possède son entrée dans une ancienne ferme devenue résidence secondaire. Dans un champ, un tracteur, il y a une trentaine d'années, en aurait fait les frais lorsque le sol s'est dérobé sous ses roues. En mars 2014, un de mes amis, dont les talents de radiesthésiste sont avérés, a pu avancer, sous nos veux, avec ses baguettes, que le souterrain se poursuivait au moins sur une centaine de mètres, voire plus. La mémoire locale, à moins qu'il ne s'agisse de la légende, prétend que le souterrain rejoignait Le Mazel distant de plus de 2 km. Comme le substrat est composé d'un gore très homogène (arène granitique), il est facile à tailler, d'autant qu'il atteint parfois 7 m d'épaisseur et permet de forer, ici, des puits très profonds sans chemisage. Dans ce terrain qui s'y prête on ne peut mieux, il est quasiment logique de trouver un souterrain. Par contre aussi long et qui plus est, passant sous la Semène, on demande à voir ! Au Mazel, les habitants soutiennent la même histoire. Ils rajoutent qu'il y aurait un souterrain qui aurait servi à la pratique religieuse, peut-être à la Révolution. D'autre part, on sait de sources écrites que le village du Mazel a servi de lazaret au moment des épidémies de peste. La peste a ravagé la baronnie de Saint-Didier-en-Velay, en 1585. Une deuxième épidémie eu lieu en 1630, dans tout le Lyonnais. Elle trouve sa genèse à Chazelles-sur-Lyon, bourgade spécialisée dans la fabrication de chapeaux de feutres. Des poils de chameaux rentrent dans leur composition. Envoyés de Turquie, des ballots de poils de chameaux seraient à l'origine de cette dernière épidémie qui s'est étendue à une vaste région. Que des pestiférés, mis au ban de la société, soient assignés à se cloîtrer dans un souterrain (en pierres de tailles !) n'est pas une première, même en Haute-Loire ! Si la polyvalence de ces lieux n'a par ailleurs rien non plus d'insolite, l'entière véracité quant à elle, par contre, reste en partie non établie. Au Mazel des recherches minières ont eu lieu dans la pente qui rejoint la Semène, les dépôts d'extraction sont encore bien visibles de part et d'autre d'une tranchée que l'on peut encore discerner ; au fil des siècles il y a peut-être dans la mémoire collective une superposition de ces deux événements, ce qui a pu créer une confusion. Quant à Paul Ronin (*D'azur au lion d'argent*, t 3 p. 151) à la suite de Deribier de Cheissac (*Description statistique de la Haute-Loire*, p. 359, *op. cit.*) ou de G. Touchard-Lafosse, il soutient pour sa part, la thèse d'aqueducs, hypothèse recevable, tout au moins pour le souterrain de Cellières.

- -Souterrain du château du Fraisse. Ce souterrain semble trouver son départ non loin du château de la famille Duplay, au Fraisse, et se poursuivre sous le village, d'abord vers la maison de l'assemblée puis en direction de La Bourlèche. Paul Béal, un peu plus au sud, au bois de Sauzet, durant les années 1970, a vu la voûte du souterrain s'effondrer sous le poids de son tracteur.
- -Souterrain de La Mure. Devant la très ancienne ferme Charbonnier et déjà mentionné en 1571. Lors des travaux de voirie un tracto-pelle en aurait percé la voûte. Antérieurement cette ferme appartenait aux Royon.

-Souterrains de Malploton.

« Un puits étroit donne à une certaine profondeur une chambre taillée dans le gore, légèrement en pente, et pourvue d'un canal pour l'écoulement des eaux, de manière à préserver de l'humidité les réserves de provisions, grains et autres, ou les objets précieux enfermés dans le caveau, monsieur Th. de Véron de la Combe, propriétaire du château de Malploton, a fait dégager l'entrée du puits, et y a fait placer un échelle en fer qui permet une descente facile dans ce curieux souterrain » (Auteur inconnu).

Un autre souterrain se serait également effondré non loin du château au passage de la charrue d'un laboureur. Recueil de notes amicalement communiquées par l'association, Les Amis de Saint-Victor.

-Souterrain de Vial. Remarquable petit souterrain de communication à trois sorties, placé entre les bâtiments très anciens d'une ferme à cour fermée. Le boyau rectangulaire est construit en granite qui abonde ici. Des roues de moulin, en réemploi, assurent en partie la couverture. Les bâtiments qu'il dessert sont ceux ayant appartenu à deux très vieilles familles locales, les Royon et les Peyrard, dont la présence est attestée en ces lieux en 1554. On retrouve cette date dans les maçonneries, ce qui assure l'hypothèse de son ancienneté.

SAINT-VIDAL

-Aménagement du château.

-Galerie aqueduc des Pobies. Elle est située bien en dessous du cimetière, à quelques mètres seulement des rives de la Borne. Lors de notre expédition du 11 octobre 2015, Rudy Mathieu nous a servi de guide sur le chemin qui y conduit. À l'entrée, on pénètre à quatre pattes puis au bout de quelques mètres, on peut franchement se relever. Après l'avoir parcouru avec Jean-René Mestre et Rudy, nous en avons levé le plan. De ce souterrain ne figure plus, intact, qu'un tronçon de 47 m sensiblement orienté est-

ouest. Au bout d'une vingtaine de mètres d'un parcours rectiligne le tunnel s'oriente progressivement de quelques degrés vers la gauche. La section en est régulière. Elle forme une sorte de tunnel variant en fonction de l'accumulation de terre au sol de 1 m à 1.90 m de haut pour 0,80 m de largeur. Il est construit à la chaux et en pierres de basalte. À 0,90 m du sol, des épaulements latéraux d'environ 10 cm de largeur ont facilité l'installation du coffrage de la partie haute qui est voûtée en berceau. Environ un quart du souterrain reste inondé. À l'ouest, le comblement interdit progressivement de poursuivre plus avant. Nous avons pu constater de part et d'autre, les vestiges de substructures continuant assez loin, invitant à penser qu'il s'agit probablement des restes d'une conduite forcée. En effet, selon des témoignages, une prise d'eau était située sur la Borne, dans une levée formant un seuil, en un lieu non précisément déterminé, un peu plus en amont. La levade aurait été emportée lors d'une violente crue de la rivière en octobre 1933. L'eau guidée par cette canalisation, bief couvert ou béal, servait à irriguer les terrains dominant de quelques mètres le fond de la vallée, Les Pobies, oralement l'inversion des syllabes, métathèse de pibol, plaide pour un nom de lieu où poussent des peupliers, ce qui se vérifie. Le cadastre récent, comme le cadastre napoléonien reste muet sur cette construction indatable.

-Grottes au terroir des Clausels. (Los Clausès, en occitan). Rive gauche de La Borne ? (Citées par Auguste Aymard, en 1875, ADHL 157 J art.13). Ces grottes, se trouvent non loin de Lacussol, en bordure du plateau. Elles se développent sur plusieurs niveaux dans des scories soudées et fissurées. Une première grotte sous la partie sommitale en partie effondrée, forme une grande arche de 9,30 m par 6,10 m de large et 3 m de haut. On observe au sol, d'importants blocs de plusieurs m3 détachés du plafond. En dessous on accède par une vire herbeuse, quelque peu périlleuse, à l'entrée d'une autre grotte aménagée dans la roche volcanique ici un peu plus compacte. Dès l'ouverture, on discerne encore l'emplacement du chambranle d'une porte. On note dans cette sorte de vestibule la présence d'une banquette réservée dans la roche. En poursuivant un couloir pentu et scabreux, on accède en contrebas à un espace relativement plat sensiblement rectangulaire de 5,80 m par 3,80 m. Il est éclairé par deux ouvertures qui s'ouvrent sur la vallée. L'une a 1,80 m de largeur et l'autre 0,70 m. La hauteur sous plafond varie de 2,10 m à 4,50 m. Ces anciens habitats troglodytiques, orientés au sud, dominent d'une petite centaine de mètres la vallée de la Borne. Métré réalisé par Rudy Mathieu et J.-P. Béal, le 11 octobre 2015.

-Grotte de Chazelle. Elle est située en dessous du village et domine la vallée de La Borne. Elle s'ouvre horizontalement vers l'est et à mi-pente, sous une coulée volcanique. La considérable fracturation anguleuse des orgues fragilise le substrat. De nombreux petits blocs polyédriques jonchent le sol en cailloutis et contribuent à son remplissage. Avec 10 mètres d'ouverture et 5,80 m de profondeur, elle s'apparente à un abri sous roche de grande ampleur. On relève une hauteur maximum de 2,10 m.

- -Souterrain refuge de Lacussol, La Champ du maçon. Il s'ouvre à la base d'un tertre, juste en dessous du chemin, au droit du labour appelé La Champ du Maçon. Deux galeries erratiques, « bizarroïdes », sont creusées tantôt à l'horizontal, tantôt vers le bas, vers la gauche comme sur la droite, sans véritable cohérence. Autant que l'on puisse en juger, elles se développent sur au moins une quinzaine de mètres pour s'interrompre sur des effondrements. Le plafond est lui aussi largement fragilisé. Son accès, par un resserrement important, tout comme la visite s'avèrent délicats, voire franchement déconseillés. De ce fait la connaissance de sa topographie n'est que partielle. Le souterrain est creusé dans une brèche volcanique hétérogène en partie pulvérulente, fragilisée par l'inclusion de blocs basaltiques instables. Ces lieux, on insistera sur ce point, sont très dangereux, le risque étant d'être enterré vivant... Ils rendent son effondrement prévisible à court terme. (Plan, J.-P. Béal, J.-C. Besqueut, A. Fromant, J.-R. Mestre, 1982).
- -Souterrain de Genouillac ou Genouillou. Il s'agit en fait d'une galerie de captage d'eau qui s'ouvre comme le précédent site à droite du chemin, dès que l'on se rapproche de la Nationale 102. L'entrée, qui serait maçonnée, a été neutralisée par un amoncellement de pierres. Après la traversée du chemin, d'après le propriétaire et un autre témoignage oral, la galerie se poursuivrait d'abord obliquement puis ferait un coude encore plus à gauche dans le champ supérieur, sur une centaine mètres, à la recherche du réseau d'eau souterrain.
- -Souterrain du Lac. Il est situé au sud de ce qui fût un petit plan d'eau, actuellement à usage de prairie, non loin du village de Bleu. La maçonnerie en pierres de la galerie remonterait au début du siècle précédent. L'évacuation des eaux du petit lac pouvait s'effectuer à partir d'un collecteur situé d'abord à l'air libre puis par une galerie bâtie. La partie souterraine de cet exutoire se poursuit à la perpendiculaire du chemin conduisant au village de Sinzelles, puis sous un pré et débouche enfin au bout de quatre-vingts mètres de ligne droite, pratiquement plein sud, dans la pente en direction des Estreys. Bief et galerie sont à l'état d'abandon. Sous des bouquets d'aubépines, le souterrain a été obstrué sciemment dès l'entrée. En partie écroulé, il présente, malgré quelques réparations sommaires, un danger d'effondrement non négligeable.

SALETTES

- -Cavité du Rond du Lévrier, à Soubrey, abri sous roche.
- -Grottes du camp d'Antoune.
- -Souterrain du bourg. Bulletin historique de la société académique, 2013, Jean-Louis Voruz.
- -Souterrains des Chazeaux. Le substrat en nature de gneiss fortement altéré a permis le creusement quasi systématique de souterrains sous la plupart des maisons du village. Ce système défensif et sécuritaire semble avoir eu ici une justification qui



pour l'instant relève de conjectures. Période troublée, guerre de Cent Ans, guerres de Religion figurent parmi les raisons évoquées. Ces souterrains présentent dans cette partie du département une telle densité que l'on ne peut qu'envisager un lien fort avec une zone de conflit sporadique où les habitants n'avaient comme seule alternative pour échapper aux razzias des assaillants que de fuir ou de se blottir sous terre. L'un de ces souterrains est en partie effondré mais un autre retiendra notre attention. Il se trouvait (il a été nové dans le béton depuis) exactement à l'aplomb de la ferme se situant audessus, de sorte que la cheminée du souterrain utilisait astucieusement un boisseau parallèle à celui de la maison. En cas d'agression, les habitants pouvaient s'établir au-dessous sans que l'on puisse suspecter leur présence. Les réfugiés avaient à leur disposition une structure compartimentée de plus de 40 m de long et de plus de 8 m dans les parties les plus larges. On dénombre une dizaine de compartiments, certains ayant 12 m², les plus petits s'apparentant à des placards de 2 m² seulement. Ces cellules permettaient d'entreposer vivres, semences et provisions, d'autres sans doute des animaux et bien sûr la plus saine, la plus confortable et bien aérée le lieu de survie des habitants. L'aération faisait indistinctement office de cheminée ou de ventilation. Je me souviens qu'elle était obstruée par une bombe volcanique ovoïde. On relèvera qu'il existait outre une entrée principale discrète, munie d'une trappe, dans une encoignure de l'étable, plusieurs issues de secours débouchant dans la nature. On observe également des conduits d'aération obliques dont les débouchés discrets sont dissimulés dans des



À pied d'oeuvre dans la boue en 1983. J.-C. Besqueut et J.-P. Béal.

tas de pierres et sous la végétation. Lors de notre visite avec Pierre Chapuis qui nous servait de guide, nous avons dû patauger dans le purin et les émanations nauséabondes et putrides n'étaient pas de nature à nous simplifier la tâche... (Plans J.-P. Béal, J.-C. Besqueut, A. Fromant, 1982, revisités en 2015 par l'auteur).

-Souterrain de Gramaize. Maison Paul Breysse: « J'avais 5 ans quand mon père fit reconstruire l'angle de la maison où j'habite. Les maçons en creusant les fondations dans le "sisas ou chisasse" (arène granitique ou argile durcie?) découvrent un souterrain. Avec une lanterne, l'un d'eux, visite le boyau de part et d'autre, sur une distance de 40 m environ. Côté est, il tombe sur une petite pièce de 2 m par 3 où se trouvait une sorte de foyer avec des charbons de bois autour duquel il y avait quelques pierres qui devaient servir de sièges. Au delà, le tunnel continuait, mais il v avait de l'eau et notre homme n'était pas allé plus loin. » Paul Breysse nous rapporte le souvenir de la découverte, il y a bientôt 70 ans. L'accès découvert inopinément a été bien vite refermé. Auparavant son père n'avait jamais entendu parler de souterrain à Gramaize. Il est vrai que la famille n'est pas originaire du village. Aux dires de Paul Breysse, me montrant l'endroit, c'est sous l'angle le plus au nord de l'ancien bâtiment de ferme, vieux de 240 ans, que passe le souterrain. Il suit un axe orienté N-O/S-E. La cavité souterraine aurait donc fragilisé, à deux reprises, un coin de la construction, au point d'en provoquer l'effondrement. D'ailleurs, si l'entrée du souterrain n'est pas visible, les contreforts installés successivement au droit du mur nord, le sont, eux. S'ils consolident celui-ci, ils n'en matérialisent pas moins les effets délétères sur la bâtisse, rendue instable par un sous-sol minier. Une preuve de plus de l'existence du souterrain.

SALZUIT

-Galerie de captage. C'est en mettant à profit une ancienne galerie de mine de baryte dans laquelle se déverse une source, que la commune solutionna, au XIX^e siècle, une grande partie de ses besoins en eau. Cette galerie, dont le ciel risque de vous tomber sur la tête, extrêmement dangereuse, s'enfonce sur plus de 300 m en direction du village de Chavagnac. Sous le couvert forestier, plusieurs puits d'aération présentent également un réel danger. Dernièrement, un chien de chasse en aurait d'ailleurs fait les frais. Heureusement l'accès direct est interdit par une solide porte métallique. Lors des rares années de sécheresse, le débit de l'eau n'a jamais été inférieur à 14 litres par minute. Il s'agit donc d'une ressource importante pour la commune. Deux réservoirs d'environ 12 m³, offrent ainsi une vraie sécurité incendie pour le bourg. Une gestion de l'eau exemplaire. Un exemple à suivre.

-Grottes du château du soleil. De nombreux sites fortifiés trouvent leur raison d'être dans les choix que l'on imagine déterminants quant au lieu d'implantation. Lieu stratégique, le long d'une ancienne voie de passage, source de revenus liée au péage, indispensable approvisionnement en eau, au cœur d'un riche domaine agricole donc bien exposé, tels sont les critères qui apparaissent habituellement. Ici d'emblée, on n'arrive pas à discerner l'autre élément pourtant essentiel que l'on retrouve en

montagne, celui de l'éperon rocheux sur lequel se fondent bien souvent les forteresses. Monsieur Promeyra a effectué d'importants travaux pour transformer la très ancienne demeure seigneuriale dont il est propriétaire, en hôtel de luxe, le domaine Saint-Roch. À cette occasion les restes de murs découverts indiquent une implantation antérieure manifestement quelque peu différente de l'actuelle. De fait, les structures visibles sont les plus récentes et ont été édifiées sur un vaste terrain qui a été aplani par la destruction d'une grande partie des fortifications antérieures. Seule l'ancienne tour médiévale a été conservée. On observe sous une dalle imposante, l'amorce d'un escalier qui s'enfonce vers un sous-sol mystérieux, mais en l'état actuel impénétrable. Non loin, sous le Spa, mis en scène par un jeu de lumière, s'entrevoit l'entrée de grottes adroitement taillées. Protégé par une vitre, l'espace souterrain est conservé certes mais rendu inaccessible. L'église se situe en contrebas, adossée dans sa partie nord au rocher au même niveau que les sub-structures que nous venons d'évoquer. Bien que remanié au fil des siècles, cet édifice daté pour sa partie la plus ancienne du XIIe siècle fait corps avec le château. Ainsi, même s'ils restent difficile à visualiser, les aménagements romans ainsi que les grottes creusées de main d'homme, aujourd'hui cachées au niveau inférieur, révèlent les traces des occupants du rocher sur ou sous lequel ils se sont installés. Étaient-ce alors les Sarrasins, après s'être rendus maîtres du pays, à la suite d'incursions guerrières, qui se sont installés ici un temps, comme l'attestent certains toponymes (Cerzagnet, par ex.) et pour qu'on avance à ce propos d'extraordinaires légendes ?

Dans le parc actuel, au bout d'une allée d'arbres centenaires, sous un petit bâtiment d'agrément défraîchi, qualifié au XIX^e siècle, de pavillon, nous allons au-devant de nouvelles surprises. Par deux volées d'escaliers extérieurs, nous rejoignons le sous-sol. Là, se trouve un vaste entrepôt souterrain qui, de par sa configuration et sa complexité même, a offert il y a quelques années un extraordinaire terrain d'entraînement aux manœuvres du corps de sapeurs-pompiers de Paulhaguet. On pénètre tout d'abord dans une étonnante pièce qu'éclaire faiblement un soupirail. Installés sur des bancs vermoulus, quelques tonneaux hors d'âge nous indiquent que nous sommes face à un ancien cuvage. Cette pièce, d'environ 6 m par 5 m, est parée d'un plafond en voûtes d'arêtes et dotée en son centre d'une ouverture circulaire par laquelle était acheminé le moût du raisin nouvellement récolté. En laissant des jours grillagés à la porte de bois à deux battants, on a pris soin de ne pas trop confiner le chai.

À main droite, s'ouvre dans la roche taillée en plein cintre, la partie la plus inattendue : le fruitier. Une porte aujourd'hui disparue permettait de condamner l'accès d'un large couloir. Au pourtour de celui-ci, on découvre une série de grandes alvéoles. Certaines sont taillées intégralement dans le rocher. D'autres partiellement, mais une maçonnerie vient alors adroitement parachever cloisons et arcades. Elles offrent, chacune, un rangement de l'ordre du mètre cube, voire un peu plus. L'approvisionnement de l'archage s'effectuait de préférence, comme on peut le voir en relevant la tête, grâce à un puits bâti, cylindrique, évasé vers la base. Ce puits, incidemment puits de lumière, fait penser indéniablement à une cage d'ascenseur. Aujourd'hui obturé à hauteur de la margelle, le puits était situé non loin du pavillon et au cœur d'un immense verger.

On imagine à l'intérieur un dispositif fonctionnel, de type descenderie, qui facilitait la manutention des récoltes vers le fruitier. Un agencement ingénieux, unique.

SANSSAC-L'ÉGLISE

- -Abri des Fumades, DRAC.
- -Grotte de la pisciculture.
- Grotte de Toyac, grotte du loup, rive gauche du Vourzac?
- -Souterrain de Vourzac, DRAC.

SAUGUES

-Caves du bourg. On retrouve une succession de caves en enfilade taillées à mihauteur dans le roc-mort et bâties voûtées, situées sous les maisons anciennes du bourg médiéval. Bien sûr on a rendu à chaque cave son caractère privatif, mais l'emplacement des portes de communications, désormais murées, est encore visible. Elles formaient en quelque sorte un étonnant « chemin de ronde » souterrain.

-Grotte de la Seuge. À Notre-Dame d'Estour. Un peu de légende :

« Le culte de la Vierge y remonterait au temps immémorial, où, selon la légende, la Vierge apparut à des petits pâtres dans la montagne, leur signifiant qu'elle voulait ici recevoir la louange de son peuple et lui accorder ses bienfaits. Peu après, on dit que des vachers de Cubelles trouvèrent, dans la fente quasi-inaccessible d'un rocher voisin dominant la Seuge, une statue de la Vierge, signalée par les meuglements persistants de bœufs, sur la rive opposée. On porta cette statue à l'église de Cubelles, puis de Monistrol-d'Allier, puis de Saugues ; mais elle revenait toujours dans ses rochers, où l'on finit par lui construire un sanctuaire ». Extrait du site du diocèse du Puy.

-Grottes de Luchadou.

- -Mine de fluorine du Cros, exploitée au cours du XX^e siècle, production de 9 770 tonnes (Vialaron).
- -Souterrain à un angle de la rue Castelvieil. Probablement à l'emplacement du château primitif. Nous empruntons largement la description qu'en fait Gérard Cuny, collègue de la SFES, collège public de Saugues, et aussi par référence au plan réalisé le 1^{er} février 1984 par une équipe composée de Colette et Henri Castanier, Gérard Cuny, Jean-Paul Lethuaire (extrait de *Ursus Spelaeus*, bulletin du Groupe spéléologique de Saint-Benoit-en-Diois). Ce souterrain est entièrement creusé dans le granite altéré, un rocher mort au droit des anciennes fortifications. Orientation nord-sud. « Le souterrain se compose de trois parties : une galerie d'accès sinueuse et descendante (4,50 m); une salle aménagée avec pilier (8 m²); une seconde galerie, horizontale cette fois et qui, après une courbe à 90° se termine sur une étroiture donnant accès à une troisième galerie proche du sol extérieur et aujourd'hui comblée (13 m) ».

L'ensemble se développe en somme sur une vingtaine de mètres. Divers aménagements architecturaux ont été relevés à l'intérieur. Puits d'accès, système de verrouillage des galeries, cheminée d'aération, rainures, trous d'évacuations des eaux, niches. Bien que les travaux de creusement se soient heurtés manifestement par endroit à la dureté du granite, le foncage de ce souterrain est soigné. Du fait aussi du comblement naturel que provoquent la pente et les eaux de ruissellement, les galeries conçues initialement assez amples, 2,75 m de hauteur, se trouvent bientôt réduites à une hauteur de 1,60 m. À l'extrémité, un étroit goulot de 0,40 m de large par 0,50 m de haut peut éventuellement servir d'échappatoire. Bien que rarement vérifiée, l'hypothèse de souterrain de fuite, entrevue par Gérard Cuny paraît recevable. Mais ce n'est probablement pas la seule. La fonction de cette structure a indubitablement changé au fil des époques, adaptée aux circonstances, peut-être retaillée et réemployée potentiellement comme refuge et a probablement un temps servi aussi de cave ou de resserre. À noter d'ailleurs, qu'en dehors d'un seul tesson de céramique médiévale, aucun élément probant de datation ne permet d'attester son ancienneté, y compris un creusement antérieur à l'époque médiévale, ce qui laisse ouvert beaucoup de champ au possible.

SÉAUVE-SUR-SEMÈNE (LA)

- Chapelle souterraine du château de Chantemule.
- —Souterrain de fuite du monastère. L'entrée en a été murée lors des travaux réalisés en vue de l'installation des locaux de la communauté de communes. Il rejoignait dit-on le château cité plus haut, tout au moins en prenaît-il, durant quelques mètres, la direction.

SÉNELJOLS

- Grotte située dans la forêt au dessus de la fontaine de Vermenouse.
- -Souterrains du château.

SIAUGUES-SAINT-ROMAIN

- -Aménagement du château.
- -Grotte des Evêques, ou Caborne basse, en limite de commune de Saint-Arcons. Fouilles de Marc Aulanier, 1980, Tardenoisien.

SOLIGNAC-SOUS-ROCHE

- RAS! Contrairement à l'idée que l'on pourrait se faire dans l'appellation de cette commune, le monde souterrain n'apparaît pas ici. Solignac est dit « sous » Roche car il fut un temps mandement « sous » domination du seigneur de Roche-en-Régnier.

-Mine d'uranium sur le site de Solignac-Besse. 3 ouvrages d'accès : 1 puits, 1 montage, 1 travers-banc et une descenderie, 400 m de galeries réparties sur 3 niveaux (Areva).

SOLIGNAC-SUR-LOIRE

- -Abri de Champs vieux. BRGM.
- -Abri sous roche de Monchier. DRAC.
- Aménagements au château de Baume.

- Galeries souterraines creusées et bâties dans la roche. Ont servi pour alimenter en eau les turbines, ou roues à aubes, des nombreux moulins installés le long du

ravin qu'emprunte le ruisseau du Barbou. Afin de se prémunir des eaux parfois tumultueuses, risquant de réduire à néant les installations de meunerie, des travaux conséquents eurent lieu. En raison de la forte dénivellation, on canalisa partiellement le ruisseau de Solignac, et on put ralentir sa course en créant des puits de rupture de pente. Juste en dessous du petit pont, on peut voir rive droite, la sortie de ce pertuis aux dimensions impressionnantes.

-Glacière dans bourg. C'est tout au moins ce que révèle un texte extrait du compoix 3 NUM 107, conservé aux Archives départementales de Haute-Loire. En 1741, cette glacière se situait, avec d'autres bâtiments, dans la propriété de Marcellin de Beget, baron et seigneur de Pertuis du moulin à Solignac. Saussac.



- -Grottes de Baume Vallée. Alt. 800 m. Station de chasse de l'homme de Néanderthal, puis occupation magdalénienne (Fouilles A. Laborde, J.-P. Raynal). Le site reste utilisé comme conservatoire de colonies de chauves-souris.
- -Galerie de captage d'eau d'Agizoux. Située sensiblement au sud-ouest du village, sous un champ, cette galerie est creusée, du fait du relief, entre 3 et 6 m de profondeur. Le départ se trouve non loin de l'emplacement de l'ancienne maison du garde-barrière de la voie ferrée Le Puy-Langogne. C'est à partir d'un puits servant de réceptacle que démarre le tunnel qui est élaboré dans les scories soudées constitutives de la garde d'Agizoux. Celui-ci est naturellement voûté et mesure de 1,20 m de large pour une hauteur variant de 1,6 à 1,8 m sur environ 90 m de longueur. À la base se trouve un drain de captage en pierres sèches, cunette rudimentaire, installé à même l'argile. Après décantation dans un petit bassin, l'eau poursuit son chemin cette fois par une conduite en fonte et rejoint la fontaine du village. En octobre 2015, les habitants du village ont redécouvert la galerie et tenté de rétablir l'adduction d'eau, en vain, le débit restant trop faible. Or, de mémoire, l'eau a toujours fait cruellement défaut à Agizoux. Une ancienne habitante du village me rapporte : « Ce que les gens ont souffert de l'eau ici, c'est incroyable! On conduisait les troupeaux, boire, au village de Mussic, à 1,5 km ou vers Les Écuries, mais il y avait moins d'eau, et durant les périodes de sécheresse, les jours de batteuse il fallait aller s'approvisionner à l'aide de tonneaux pour en avoir sous la main ». Bien que le souterrain soit situé à un niveau nettement inférieur, faut-il en déduire que la création de la voie ferrée, au début du siècle dernier, est à l'origine de la pénurie ? Comme ailleurs, au Monteil par exemple, les travaux réalisés auraient-ils coupé les sources ? On reste mitigé quant à l'explication qui paraît pourtant vraisemblable. Et l'on prétend que parfois c'était le train qui livrait le précieux liquide au village d'Agizoux. Alors ? Par compensation du préjudice causé ? Cependant ce village, connu de par les textes depuis le XIIIe siècle, n'a pu antérieurement manquer d'eau. La présence d'eau est souvent le préalable déterminant à l'installation des communautés humaines. La pénurie n'aurait donc pu n'être que temporaire. Dans ce cas, gageons que le souterrain pourrait fortement dater! Au début des années 1960. avec l'eau sur l'évier arrive aussi la fin des tourments pour les habitants d'Agizoux. Merci au président de l'association des Gardes aux vallées, Daniel Veysseyre, pour sa contribution.
- -Grotte et abri Baume-Loire. Alt. 840-760 m. En archéologue averti et homme du monde, André Crémillieux a obligeamment relaté l'épisode suivant : « Lorsqu'en 1967 nous avons, avec A. Laborde, entrepris des recherches réglementées à la Baume-Loire (ne pas confondre avec La Baume-vallée, vers la cascade de La Baume) nous avons inventorié trois abris, rentrants, surplombs, dont le remplissage nous fournit, dix ans durant, abondance de silex taillés. D'emblée nous avions négligé la grotte, située à l'extrémité de la série. Cette grotte, quoique étonnamment exempte d'humidité, était, jonchée de vestiges délabrés : un matelas éventré, des lainages et couvertures en ruine, de la paille, des fagots et des « foyers » dont les charbons n'étaient pas totalement consumés. Et au-dessous de ces horreurs, des cailloux, du basalte, le socle volcanique.

Cette grotte était donc « stérile »; abomination archéologique ! Sauf que les anciens du village nous ont questionnés un jour : « Alors comme ça, vous cherchez les hommes qui ont vécu ici sous cet abri... Oui ! Il y a 5 000, ou 10 000, ou 20 000 ans... Oh ! Tant que ça ?... Parce que dans la grotte, je me souviens, il y avait une vieille dame qui vivait là, avec ses chèvres.

En compagnie de notre conteur nous avons ré-exploré la grotte. Dans un recoin, derrière un pilier naturel qui délimite deux ou trois espaces, un semblant d'embarcation, des planches vaguement ajustées en bateau... Nous nous en étonnâmes auprès de l'ancien:

- Ah! la barque! C'était pour les bracos d'Onzilhon! Il fallait pas la laisser au bord de la Loire, ni l'épervier, vous comprenez? À cause des gendarmes...
 - Alors la vieille dame ? Elle gardait la barque ?
 - Allez savoir... »

André Crémillieux, juillet 2016.

-Grotte des Enjallas. Près du cimetière et non loin des ruines de la chapelle de Saint-Pierre-les-Arènes, le long du chemin qui va du bourg de Solignac au village du Chier, cette grotte sous basaltique est, comme c'est souvent le cas, élaborée dans la brèche volcanique sous-jacente. Bien qu'à moitié comblée, sciemment, on peut encore discerner une partie de cette grande cavité. Elle se développe sur un espace relativement carré de 6,50 m de côté. La partie gauche du fond est compartimentée par un mur dont il subsiste quelques assises de pierres. À l'extrême gauche, et donc derrière ce mur, la lumière pénètre encore au-dessus de l'éboulis, juste sous l'arcade qui s'ouvre face à l'est par une sorte de grande fenêtre. À l'intérieur de cette grotte sont encore visibles en paroi deux niches, des rainures et quelques empochements de poutres. Un enduit à la chaux laisse deviner un intérieur qui fut un temps certainement soigné. La partie avant était autrefois bâtie. Tous ces éléments, malgré l'absence visible de cheminée et de façade, me suggéraient fortement qu'il ait pu s'agir jadis d'un habitat. Celui-ci aurait été délaissé à une époque indéterminée, pour être reconverti sommairement au cours du XXº siècle, en remise. En l'état de mes réflexions, je me disais que la réponse définitive se trouvait probablement sous les importants déblais qui l'encombrent de nos jours. Mais Yves Gagne, le même jour, m'apportait sur le plan historique le détail qui manquait : l'acte de décès extrait de la série 6 E 268-08, page 20 aux ADHL : « Le 23 juin 1829, est décédée Rosalie Nautonnier, âgée de 15 ans environ, dans la grotte des Engealas, maison de son père, fille de Pierre et de feue Antoinette Besson ». Ainsi donc l'hypothèse que j'avais émise à propos de cette grotte se trouvait confirmée. Des habitants de Solignac-sur-Loire habitaient encore dans des grottes, près du bourg, au XIXe siècle. Selon la tradition orale, elle reste encore, et aussi, connue comme grotte de La Fanchoune, le surnom d'une pauvre fille. Celle-ci ayant fauté, fut expulsée du domicile de ses parents. Elle trouva non loin un abri, dans lequel elle tenta de survivre. Mais, à 15 ans, sans ressources, abandonnée et bannie par tous, Rosalie y mourut, en laissant à cette caverne son nom de petite fée : la grotte de La Fanchoune.

- -Grotte de Collandre. Située au-dessus du village à proximité du chemin de randonnée, pratiquement en partie sommitale de l'escarpement, cette cavité est orientée au nord-est. D'origine naturelle, elle se développe au sein d'une coulée basaltique sur 6,50 m de profondeur et atteint 4,80 m dans sa partie la plus large. On relève à 3 m la hauteur maximum. Du fait de la dureté du basalte l'aménagement est quasi inexistant. On observe bien, ici ou là, quelques trous de calage ainsi que deux épaulements situés de part et d'autre de l'entrée, possible emplacement d'un linteau de porte, mais c'est presque tout. Le sol se trouve en léger contrebas, de sorte que les eaux qui s'infiltrent des parois ou du plafond peuvent s'y accumuler en quantité, constituant une sorte de bassin de rétention d'environ 5 à 6 m³. Une saignée probablement d'origine naturelle a été retaillée sur 2,70 m x 0,20 m permettant ainsi d'évacuer le trop plein.
- -Grotte artificielle dans le bourg. Érigée en blocs de tuf volcanique, à l'aplomb de l'oratoire supportant une statue de la Vierge, face à l'église.
- -Grottes sous le bourg de Solignac. Lors de travaux de défrichement, notre ami Yves Gagne a inventé plusieurs grottes. Elles s'insèrent entre coulées prismatiques, strates de projections, téphras. Sous l'entablement basaltique, assez fracturé, s'y glisser les pieds en avant et par quelques savantes reptations sur le dos, découvrir des espaces vides de plus de 100 à 150 m², relève, à peu de chose près, de la spéléologie. Une découverte de taille pourrait-on dire. Un comblement partiel, lié à des effondrements, ainsi qu'à des travaux d'élaboration ou d'aménagement de terrasses agricoles, ainsi qu'une végétation envahissante en avaient condamné l'accès, probablement depuis des siècles, au point qu'avant cette découverte personne, n'en avait entendu parler.
- -Grotte de La Prade. Nous reprenons ici la description qu'en donne la DRAC d'Auvergne. « Orientée sud-est, elle s'ouvre dans la coulée basaltique du plateau de Collandre. L'ensemble du porche de la grotte est obstrué par un mur d'appareil cyclopéen dans lequel est pratiqué une ouverture basse. Le remplissage intérieur est très puissant puisqu'il colmate pratiquement la totalité de la grotte et masque l'ouverture. Ces aménagements sont datés de l'époque médiévale ».

Depuis l'importante déprise agricole, la vallée de La Loire apparaît comme abandonnée. Que sont devenus tous les sentiers que parcouraient troupeaux, pêcheurs et riverains? Qu'est devenu le sentier conduisant au pré (à *la prade* en occitan), contigu à la grotte de La Prade? C'est en frayant le passage au milieu des buissons d'aubépine, et non sans mal, qu'Yves Gagne, m'a fait le plaisir de me guider vers cette cavité, devenue bien difficile d'accès. Relevée avec son concours, j'en donne ici les mesures : 5 m de largeur pour 3,80 m de profondeur.

-Souterrain de Coucouron. Brèche volcanique. Le site, bien que creusé à l'horizontal, est très profond, insondable, dangereux, les risques d'effondrements importants. À n'en pas douter le ciel risque vraiment de vous tomber sur la tête! Réemploi en carrière de pouzzolane, au début du XX^e siècle. Il servit de refuge, de lieu de surveillance du trafic sur la Nationale 102, et de repli pour les maquisards durant la Seconde Guerre mondiale. Sa position dominante permettait d'observer les mouvements

suspects de très loin. Conservatoire depuis quelques années de chiroptères, autrement dit chauves-souris (espèces protégées).

-Souterrain des Tours. Le lieu, qui est un ancien village médiéval disparu, est aussi connu sous le terme de léproserie. Encore une fois, les refuges souterrains semblent être retenus comme lazarets. Il semble que le terme de lèpre, pour léproserie, soit employé indifféremment pour peste. Le bourg fortifié de Solignac était d'ailleurs interdit à ces pauvres malades, les gardes se chargeant éventuellement à coups d'arquebuses d'en dissuader les contrevenants. Mis à l'écart par la population, leur sort n'avait rien d'enviable.

Quelques âmes charitables assuraient l'approvisionnement en nourriture en un endroit convenu. Le fait qu'ils soient contenus en somme en un lieu souterrain, isolé, quasi sépulcral, où ils se terraient dans des conditions que l'on imagine redoutables, bien malgré eux, limitait dès lors la dispersion des miasmes et réduisait pour partie les risques. Tristes destinées et tristes époques.

-Souterrain de Veneyre (disparu).

TAILHAC

- Mine de La Borie de Combanayre. Exploitation de plomb (C. Vialaron, 2014).
- -Mine d'holmium Marsanges, 1830-1975 (BRGM).
- -Mine de gneiss fracturés Pratclos, 1961-1977 (BRGM), production de 15 000 tonnes de fluorine (C.V.).

TENCE

- -Aménagement de Crouzilhac. Étymologiquement lieu creusé. Au milieu des bois, le décor de rochers offert par la nature enchante. Nous sommes au contact d'un magnifique site druidique qui déstabilise l'esprit rationnel qui se met alors curieusement à vagabonder. Légendes et fées se bousculent et hantent ce sanctuaire. Cupules et saignées, pierres levées et murs cyclopéens se succèdent. Les fonds de cabanes semitroglodytiques sont bien là, adossées aux mégalithes. Un village sacré au cœur des mythes pré-celtiques.
 - -Aménagement de Mazel.
 - -Glacière dans un bois près du village du Suc et non loin du village des Chazeaux.
- -Souterrain de La Roche. Monsieur Brunon, retraité, se souvient lors des travaux d'aménagement de sa maison, une ancienne ferme, peut-être même une ancienne chaumière, d'avoir vu l'entrée d'un souterrain dans ce qui était à l'époque une bergerie. Prenant possession des lieux, il se rappelle être entré dans une galerie, obstruée au bout de 2 m par divers pans de bois. De ce qui est rapporté, il apparaît que le berger en avait

assez de voir ses moutons s'engouffrer dans ce conduit, et comme il était difficile de les déloger, il en avait obstrué tant bien que mal l'entrée. Au grand dam du propriétaire, le maçon qui procédait aux travaux avait cru bon, n'en voyant pas l'intérêt, d'en condamner l'accès, si bien d'ailleurs que l'on ne peut plus actuellement discerner l'entrée dans le mur en pierres totalement remonté et rejointoyé. On sait que ce souterrain se dirige vers le nord, droit sous l'espace druidique attenant (eh oui! encore un qui présente bien des analogies avec le précédent) et qui surplombe l'ancienne ferme. Reconnu comme tel, ce lieu cultuel anhistorique très ancien reste un bien de section, auquel d'ailleurs les habitants de La Roche restent fortement attachés. L'ensemble est formé d'une accumulation de blocs granitiques, certains gigantesques, formant un chaos rocheux, dans lequel il est possible par endroits de s'immiscer, comme le font régulièrement quelques enfants aventureux qui aiment jouer à se cacher et se faire peur, depuis la nuit des temps.

Le village est mentionné dès 1415. La mémoire villageoise nous informe que des assemblées religieuses illicites (durant les guerres de Religion, à moins que ce ne soit à la Révolution) se tenaient dans la partie basse de la ferme qui sera transformée, plus tard, en bergerie. Partant de là, le souterrain a donc été bâti pour qu'en cas de perquisition ou en cas d'agression, on puisse rejoindre en toute sécurité le site druidique. On peut alors soit rester dans les cachettes que forment les rochers, soit s'égayer dans la nature par plusieurs sorties, d'autant plus astucieusement, que le relief accidenté et les futaies permettent moult dissimulations.

—Souterrains du bourg: la vieille cité ne fait pas exception à la règle en cachant dans ses entrailles quelques cavités non explorées et néanmoins bien réelles. L'ancien garde-champêtre Jacquet en connaissait les tenants et aboutissants. Mais voilà, ce personnage a disparu emportant avec lui bien des secrets. Ainsi le souterrain qui avait été mis au jour lors de travaux de voirie dans la Grande Rue, il y a de cela une quarantaine d'années, et qui semblait rejoindre la place du Chatiague. On prétend qu'un autre souterrain provenant du bourg, débouche dans le pré, couvert de jonquilles au printemps, à quelques 10 m en dessous du chemin de la Meyre, au droit du local des boulistes. Dans la pente, on observe un muret qui forme un bel arc de cercle. Si rien ne démontre la réalité prétendue, la justification de ce muret reste à lui seul, pour le moins, une énigme.

Résidence Marguerite. Une quiète demeure, idéale pour couler des jours heureux lorsqu'on est une personne âgée. Une maison cependant pleine de mystères ! Bâtiments et domaine reposent sur la base d'anciens remparts. Ici se sont succédé baillis, sénéchaux, puis francs-maçons. Des secrets restent à élucider tant on n'en finit pas, à chaque détour de murs, d'escaliers et de superbes caves voûtées d'arêtes, de s'interroger sur le pourquoi de telles portes murées, de tels espaces, insolites ou décalés, d'escaliers et passages escamotés. Un archéologue du bâti serait bien utile pour décrypter la chronologie architecturale. Cet éclairage viendra-il conforter les perceptions ésotériques qu'ont eu successivement divers radiesthésistes de renom ? En partant de la demeure, des souterrains glisseraient vers le ruisseau sous les fortifications

gallo-romaines. Allégations tenaces, récurrentes, transmises de bouche-à-oreille qui restent néanmoins à démontrer... Rêvons !

- -Souterrain du château de La Borie.
- -Souterrain et chapelle souterraine du château de La Brosse.
- Souterrain du château de Pelissac.

TIRANGES

- -Mines (ou plutôt carrières) d'argile. Situées non loin des Arnauds, à l'aplomb des gorges de l'Andrable en un lieu dénommé Les Mines. Quelques toponymes (Les Touilos, La Tuileyre, La Thiouleyre, Triouleyre, La Tuilerie) attestent que la fabrication de tuiles un peu partout sur le territoire communal était importante et probablement implantée depuis fort longtemps. En ce lieu-dit bien nommé Les Mines se trouvait encore en 1919, un site d'exploitation d'argile octroyé par décret du 18 août 1876, à la SA Forges de Firminy, que dirigeait alors monsieur Verdié.
- -Souterrain à Gervais. C'est ici que s'est déroulé l'un des épisodes les plus marquants de la Révolution en Haute-Loire. De la Contre-Révolution, pourrions nous dire, suivant le point de vue que l'on adopte, à savoir l'arrestation de quatre royalistes. Les documents émanent de l'état-major au quartier général de Lyon :

Extrait du rapport du général de brigade Colomb : « le 15 fructidor an VII (4 septembre 1799), 20 chasseurs du 1º bataillon de la 16º 1/2 brigade d'infanterie légère de la brigade de Craponne, investissent, en silence, à quatre heures du matin, une maison située dans les gorges indiquée comme repaire des prêtres insermentés. La troupe entre et trouve tout le monde au lit. Elle entend un mouvement précipité. L'officier demande de la lumière qu'il n'obtient qu'avec beaucoup de menaces. Dans cet intervalle le brigadier Delaigue aperçoit par une ouverture la clarté d'une lampe qui est éteinte sur le champ, et regardant vers l'endroit où il l'avait aperçue il remarque un trou par lequel un homme peut passer à peine. Le brave Delaigue entre et se trouve dans une caverne, où aussitôt qu'il a pénétré un des brigands, l'ex-marquis de Surville, le prend par les cheveux et lui tenant un fusil sur la poitrine lui dit : Jean foutre tu es mort si tu parles. Le brigadier s'écrie : chasseurs je suis perdu, mais faites rôtir tous ces gueux qui sont ici dans cette caverne. à l'instant toutes les armes sont braquées sur l'ouverture... Les brigands lâchent le brigadier... Au nombre de 4 ils sont enchaînés et emmenés.à Craponne. »

Le marquis Jean-Joseph-Étienne de Surville (1755-1798) « colonel légionnaire au service de Sa Majesté très chrétienne, chevalier de l'ordre royal, militaire de Saint Louis » rêvait de constituer dans les montagnes une nouvelle Vendée. Il est alors le grand patron des chouans locaux. Avec Dominique Allier, Charbonnel de Jussac et Robert, ces contre-révolutionnaires actifs font l'objet depuis des années d'une traque sans merci par les autorités et les forces militaires, des départements d'Ardèche, de Lozère et de Haute-Loire (ADHL 2L art. 256). La prise est donc de taille.

Dans le souterrain appartenant à Marie Théolayre, on retrouva par ailleurs de nombreux documents compromettants, des fusils doubles, ainsi que des matières propres à confectionner de la fausse monnaie. Considérés comme « fondés de pouvoir de Louis XVIII, pour organiser la contre révolution dans le Midi de la France, les scélérats », ainsi dénommés, Dominique Allier, Charbonnel de Jussac et Robert seront condamnés à mort à Lyon et exécutés le 25 brumaire an VII (12 novembre 1799). Quant au marquis Jean-Joseph-Étienne de Surville, en ces temps de justice sommaire, expéditive, il sera jugé le 26 vendémiaire (17 octobre 1799), fusillé le 27, contre le mur méridional de l'église Saint-Laurent, au Puy.

Ces événements sont les derniers soubresauts d'une Révolution finissante. L'emplacement du souterrain, aujourd'hui inaccessible, figurait encore nettement à l'est des maisons de Gervais (fait assez rare) sur le cadastre napoléonien, dressé en 1841. On notera que cette parcelle s'appelle « Sous les Maisons ».

- Souterrains des Souteyras. Souteyras est un micro-toponyme, évocateur, des parcelles F. 1974 et suivantes. Une piste énigmatique, parmi d'autres, à suivre, pour les découvreurs de cavités que révèlent, de temps à autre, les micro-toponymes figurant dans les anciennes matrices cadastrales.

TORSIAC

-Mine de sulfo-antimoniure Marmeissat, 1886-1984 (BRGM). Production d'antimoine métal, 1 000 tonnes (C.V.).

VALPRIVAS

-Mine de fer Navogne, 1875-1919 (BRGM).

VALS-PRÈS-LE PUY

-Abri voûté sous terrasse au Bois de Lirate. À la base d'un mur de pierres sèches, on observe l'encadrement rudimentaire d'une petite porte. Elle s'ouvre sur un couloir qui se poursuit sur 2,80 m environ. Après être passé sous un énorme rocher, on découvre une petite chibotte souterraine (ou tsabone), autrement dit une petite cabane de grosses pierres sèches d'un diamètre 1,50 m pour 1,80 m de hauteur dont la voûte est construite en encorbellement de dalles de basalte. Une discrète cachette profonde de 2,50 m permet d'entreposer par exemple, quelques outils. (Source: Nouvelles du monde de l'architecture de pierres sèches, année 2010, Internet). Gérald Pinault, propriétaire au bois de Lirate, a rebâti les murettes, aménagé les terrasses, planté une multitude d'arbres fruitiers, accompli un travail de Romain pour remettre en état son domaine. Je tiens à saluer le travail accompli et le remercier de m'avoir servi de guide.

Grâce à lui le parcours pédestre des chibottes, mis en place par la commune, se développe encore plus agréablement, dans le vallon ensoleillé du Dolaizon, que

dominent les falaises de basalte. Depuis des millénaires, des effondrements forment des rivières de blocs énormes figées dans la pente. Ces chiers, ainsi dénommés localement, ou pierriers, ont été aménagés aux prix d'efforts incroyables en terrasses cultivables ou chambées. Nous sommes à Crousas, Si des chibottes ne se trouvent pas uniquement sur cette commune, il est à remarquer que dans cette vallée la concentration y est tout particulièrement élevée. Il en subsiste d'ailleurs encore une quinzaine. Certaines sont remarquables comme celle du bois de Lirate qui bénéficie d'une protection au titre des Monuments historiques, depuis le 28 avril 1986.

Mais il y a mieux.

Il a été démontré que les chibottes ne datent, pour la plupart, que des trois derniers siècles. Ce ne sont donc pas des huttes ligures. Toutefois certaines constructions, murailles cyclopéennes, barrent indéniablement des accès, mettant en évidence des structures ruinées qui permettent d'imaginer qu'il puisse s'agir de fortifications protohistoriques.

Alors que les portes des chibottes du vallon sont toutes orientées au sud, la construction souterraine qui retient notre attention a sa porte orientée au sud-est, côté soleil levant. Certes la différence n'est pas en soi significative, mais retenons l'indication.

Initialement une énorme pierre semblait condamner sciemment l'entrée. Non sans effort le propriétaire réussit à ré-ouvrir le passage.



L'entrée, et l'allée couverte qui la prolonge, ne font guère plus d'1 m de haut pour 0,60 m de largeur. À l'intérieur un linteau de pierre forme le toit soutenu par des murs solidement élaborés. L'appareil du bâti est de facture différente des murs de soutènement des terrasses alentour. D'autre part, pourquoi avoir construit cet édifice imposant englobant un rocher énorme, encore en place dans la galerie, alors qu'il y avait sur le site, des emplacements plus favorables à un abri de jardin traditionnel, fut-il édifié en pierres ?

L'intention des constructeurs de cette mystérieuse chibotte, y compris en le recouvrant de plus de deux mètres de terre - on n'imagine pas qu'il puisse s'agir du travail d'une seule personne - est de parfaire un édifice qui a sans aucun doute un usage spécifique, peut-être unique.

Quand on sait que des ossements de chevaux ont été retrouvés à l'intérieur, dans un espace si ridiculement exigu, au milieu d'autres ossements ne peut-on conclure alors, qu'il ne s'agit pas d'un abri de jardin. Ne peut-on au moins émettre l'hypothèse qu'il s'agit d'un hypogée ?

Sous la même terrasse, s'ouvrait il y a quelques décennies un souterrain. L'amoncellement de roches enchevêtrées, bien souvent des orgues basaltiques brisées, à forte
section, forme un épais dédale chaotique. L'ambiance particulière bien impropre aux
claustrophobes, suscite la curiosité et s'apparente pour certains, à un terrain de jeux.
En passant sous ou entre des blocs branlants, le risque d'accident est constant. C'est
un labyrinthe, qu'affectionnent lapins et furets, et les garnements aventureux. Ainsi
un certain L... il y a de cela quelques décennies s'y aventura seul et faillit y laisser la
vie. S'étant fracturé la jambe, il ne pouvait ressortir par ses propres moyens. Après
trois jours passés sous terre, ses proches finirent par le retrouver, non sans mal... Les
autorités municipales ayant eu vent de l'aventure s'empressèrent de faire condamner,
illico, l'accès souterrain.

-Galerie d'exploitation de calcaire à chaux. Sur le flanc de La Sermone, avenue de Vals.

-Galeries diverses de captage d'eau de La Sermone. Plusieurs boyaux rudimentaires ont été amorcés, d'autres creusés profondément puis abandonnés. Les galeries ne sont pas rectilignes et serpentent sous la colline, parfois durant 20, 30 ou 40 m. La recherche d'eau s'est poursuivie assidûment, obstinément, par tâtonnement, sans doute en fonction des sources ou infiltrations affleurantes ou découvertes. Malheureusement le résultat de la prospection n'apparaît pas toujours à hauteur de l'espérance des chercheurs d'eau. Même si on observe ici une galerie qui se termine par un puits de récupération, l'effort n'a pas, semble-t-il, été très payant. Cependant, la plus extraordinaire galerie se cache à l'arrière d'une maison du XIXe siècle. La plus remarquable sans doute. Nous avons eu le privilège d'y pénétrer, il y a une trentaine d'années. Cette galerie a une section qui rappelle le profil en négatif d'un pain de sucre qui aurait 3 m de haut pour 0,90 m de large. Elle présente bien entendu une légère pente pour l'écoulement de l'eau. Afin de permettre la circulation des personnes, on a sauvegardé sur une quinzaine de mètres du singulier tunnel, dans la roche, un

épaulement qui forme une sorte d'étroit trottoir de part et d'autre. Mais, pour avancer on est contraint d'enjamber la profonde cunette, un pied à droite, un pied à gauche, dans une démarche loin d'être aisée, que vous imaginerez assez ridicule. Moi aussi ! Seule solution pour se déplacer cependant, en évitant, sage précaution, le bain glacé garanti. Cette galerie se termine en effet par un réceptacle conséquent de 2,50 m de profondeur qui permet de stocker plusieurs dizaines de mètres cubes d'eau.

-Grottes de Bauzy.

-Grottes du vallon de Crousas. De nombreuses grottes et abris sous roche surplombent la zone de culture, située en contrebas, non loin du Dolaizon, depuis le pont de La Roche commune de Saint-Christophe, du côté du Planet de la Rabe (littéralement la place où se cultivait les raves, culture qui se poursuit encore de nos jours sur les champs se trouvant cinquante mètres plus haut), jusqu'au dessus de La Sermone. « À Crousas, les paysans de Vals racontent encore que jadis, à certains jours de l'année, les garçons du village se rendaient, en groupes, le soir, sur le chemin qui conduit aux trois roches et, narguant le démon, criaient : Roubi! Prèn ta lança e vène aqui! (Rouge! Prends ta lance et viens ici!) Cette vieille coutume, déjà signalée par Aymard, nous a été confirmée par plusieurs habitants de Vals ». Sources: Les origines de la cité d'Anis, A. Boudon-Lashermes, 1923.



-Grottes de La Sermone. Elles s'ouvrent dans un tuf volcanique composé de strates bien marquées de couleur ocre et qui passent par toutes les nuances. Ces nuances varient du jaune pastel, au gris-jaune, au brun, puis à l'orangé et même au rouge vif en profondeur. L'exposition, plein sud, accentue encore ces belles couleurs chaudes. Par une succession de paliers s'appuyant sur des terrasses, les grottes se suivent et paraissent devoir escalader la montagne. Sauf que, comme le nom l'indique, La Sermone est une colline qui s'écroule et sur la paroi, encore plus haut, plusieurs grottes taillées sont devenues inaccessibles. Par suite d'effondrements, le visage du site s'est trouvé bouleversé. Et pourtant, là se trouvait la communauté érémitique de Vals, l'ermitage de Saint-Benoit. En attestent les restes de plusieurs cuves funéraires (?) excavées dans des sortes d'enfeus le long de la paroi. Un peu plus haut subsistent les vestiges d'un petit oratoire. Quelques traces de fresques, aux motifs géométriques, se découpent, sur l'enduit blanc, encore en place par endroit. Les dessins sont traités en aplats ou traits en seulement deux couleurs, le gris cendré et le brun. Un merveilleux petit angelot y figure encore. Il évoque indéniablement celui de la façade de style gothique flamboyant de l'église Saint-Julien de Tournon. On sait les liens étroits qui unissaient le Velay et la collégiale de cette ville du Vivarais, que ce soit pour la formation des clercs ou dans le cadre d'échanges artistiques. À l'étage au dessus, la roche est excavée plus largement offrant ainsi des dépendances encore réemployées actuellement. Très vastes, 60 m² environ, elles offrent un point de vue remarquable. Un balcon s'ouvre sur des lointains, alors qu'au bas de la falaise s'étalent la ville et les activités commerciales de la zone de Chirel. Au dessus une petite grotte a servi de pigeonnier, ainsi que l'attestent deux dizaines de trous de boulins. Enfin plus près du sommet, on retrouve les lieux de méditation évoqués dans le chapitre sur les grottes de Couteaux.

-Souterrain de l'ancien couvent des religieuses augustines, fondé en 1313 par Bernard Castanet évêque du Puy. Il rejoint l'église.

VARENNES-SAINT-HONORAT

-Mine de plomb et argent Aurouze, 1870-1922 (BRGM).

VASTRES (LES)

- -Galerie de captage des Chazallets. À la sortie du village, direction moulin de Boyer, au niveau des premières maisons dans le mur à droite on observait encore, il y a quelques années, avant les travaux d'élargissement de la route, un conduit bâti de 1,40 m de haut par 0,80 m de large, sur 20 m de long environ. En captant une source, cette galerie permettait d'alimenter en eau la ferme située en contrebas. L'alimentation s'effectuait, alors, par le biais d'une rigole et par simple gravitation. (J.-M. Roux).
- -Souterrain des Chazallets. À la sortie du village, direction du moulin de Boyer. Au niveau du croisement, direction le moulin et la chapelle. Au milieu du croisement,

se trouvait un vieil arbre. C'était de là, sous l'arbre, que partait le souterrain. En partie effondré et rempli d'ordures, l'exploration s'est avérée bien vite impossible. Aujourd'hui le carrefour a été modifié... (J.-M. Roux).

VENTEUGES

-Souterrain à Masset avec un puits.

VERGEZAC

- -Grotte de La cave du loup.
- Souterrain de Concouret.
- -Souterrain du château du Thiolent. En passant sous le jardin des fleurs, il rejoindrait Vergezac.

VERGONGHEON

- -Mine de sulfo-antimoniure Rilhac, 1885-1939 (BRGM).
- -Mine de sulfo-antimoniure Lubière, 1884-1939 (BRGM).
- -Mine d'holmium Grosmenil, La Molière, La Fosse et Les Lacs 1798-1955-1956 (BRGM).
- -Mine d'holmium Les Barthes, Les Airs et Bouxhors, 1827-1955-1956 (BRGM).
 - -Mine d'holmium Grigues et La Taupe, 1813-1955 (BRGM).

VERNASSAL

-Souterrain du château. Malheureusement effondré, l'accès s'effectuait, diton, à partir des soubassements de l'unique tour subsistante de cet antique *castrum*.

VÉZEZOUX

-Mine d'holmium Grigues et La Taupe, 1813-1955 (BRGM). Les galeries de la mine de La Taupe sont à l'origine de la disparition du château de Bergoide qui, menaçant de s'effondrer, fut démantelé au début des années 1970.

VIEILLE-BRIOUDE

-Comme dans une grande partie du val d'Allier, les caves du bourg reflètent encore l'importante activité vinicole de la cité. Certaines sont situées dans le centre et,

autant que l'on puisse en juger, sous l'ancienne motte castrale, le *castro victoriacaio*, le fort Victoria. On s'arrête pour les étudier car elles sont élaborées dans un substrat de diverses natures. Côté Allier sous l'ancien prieuré, elles sont décaissées dans le granite. On notera l'élaboration soignée. Celle-ci fait appel, dans la confection des voûtes en plein cintres, à des claveaux de pierres brutes qui, pour certains, atteignent la dimension insolente d'un mètre de long. On peut suivre le cheminement mis en place pour descendre les barriques au plus bas. À l'opposé, du côté de la vallée du Céroux, d'autres caves, parfois en enfilades, sont entièrement creusées, mais cette fois dans un conglomérat, sorte de poudingue de galets soudés d'argiles, aussi solide que du béton. On ne manquera pas de visiter celles dégagées et mises en valeur par l'association de sauvegarde du patrimoine de la commune. Elles jouxtent l'église paroissiale Saint-Vincent et illustrent notre propos.

-Les caves de Tapon. Elles ont comme particularité d'être superposées sur trois niveaux. On nommait *las plonde* (la profonde), la cave qui était située tout en bas, directement en contact avec le sol.

-Souterrains de la Léproserie de La Bajasse. La Maladrerie fut fondée en 1150 par Odilon de Chambon, chanoine de Brioude. À ses débuts, 4 prêtres s'occupent de 13 malades. Bien vite de fréquentes donations permettent un essor important. Deux siècles plus tard, ce sont 10 chanoines, 9 hommes de peine, et un garde qui veillent aux soins prodigués à 20 pauvres et lépreux. Alors inscrit dans une sorte de réseau d'asiles accueillant malades, pauvres et pèlerins, la maladrerie prospère. Elle gagne en renommée au même titre que les maladreries de Brives ou de Langeac. Elle devient le lieu d'étape incontournable du Brivadois. À compter du milieu du XVI^s siècle, l'hôtel-dieu de Brioude finit par en prendre ombrage et à la suite de démêlés juridiques affirme sa mainmise sur l'établissement de Vieille-Brioude. En 1753, 6 siècles après sa création, l'établissement décline inexorablement. (Sources: *Histoire de léproserie et du prieuré de La Bajasse*, par l'abbé Édouard Peyron, 1899).

Ce trop bref résumé, pour vous donner une idée de l'activité d'un lieu qui s'inscrit de plein droit dans le sujet de ce livre. Nous allons voir pourquoi.

Les maladies contagieuses, comme la peste, parfois confondue avec la lèpre, en dehors des précautions particulières liées aux soins, nécessitent des espaces spécifiques d'isolement, connus sous le nom de lazaret.

À La Bajasse, les malades étaient cantonnés dans un lazaret principalement souterrain qui leur était réservé, toutefois ouvert sur l'extérieur, en contrebas des bâtiments de l'établissement. Les lépreux s'organisaient pour préparer eux-mêmes leurs repas, avec leurs propres ustensiles, à partir des denrées, essentiellement de la farine et du vin, fournies par l'établissement. Afin d'améliorer l'ordinaire, ils se pourvoyaient en lapins dans les garennes, les textes rapportent l'existence de nombreux clapiers, et en saumons capturés dans l'Allier, ou dans la Senouire toute proche. Ils cultivaient aussi suivant leurs possibilités, avec leurs propres outils, les parcelles de terres adjacentes à la léproserie. « Pour des raisons de sécurité, les accès à ces couloirs souterrains sont actuellement murés », explique monsieur Malosse le propriétaire. Celui-ci nous a fort aimablement autorisé à nous assurer de visu de la présence de souterrains. Ils se poursuivent pour certains en droite ligne bien au-delà des limites de la propriété. L'un d'eux en passant sous la route, débouche sous une imposante arcature, en contrebas, au ras des terrains d'exploitation. Des affaissements provoqués par des poids lourds en concrétisent par endroit le tracé. Ces souterrains sont bâtis avec le plus grand soin, voûtés en plein cintre. On pouvait y circuler et s'y croiser aisément. Du bel ouvrage. Entrées et sorties sont élaborées en pierres de taille. Dans l'encadrement, la présence d'une feuillure signale qu'une porte limitait l'accès aux seules personnes autorisées. Il fallait obligatoirement préserver l'isolement.

C'est en 1316 que d'importants travaux de construction sont effectués, entre autres, biefs et moulins. Il est facile de discerner ces aménagements. Protégé par une grille, un long exutoire souterrain creusé dans le rocher, suffisamment ample pour permettre à un homme d'en assurer l'entretien, facilitait suivant la demande l'irrigation des champs situés en contrebas. Plus au nord on observe encore les vestiges de structures voûtées, semi-excavées, assises de bâtiments disparus. La léproserie en intégrant et agençant des pièces souterraines à proximité, permet une prise en charge des malades contagieux. Les pestiférés sont certes séparés des autres malades mais restent au cœur de l'établissement. Leur isolement est donc relatif. Prêtres et donats-infirmiers occupent les niveaux supérieurs. Avec sans doute un luxe de précautions, ils peuvent leur procurer, les soins dont ils disposent : nourriture, matériel, réconfort moral, sans oublier le soutien spirituel qui, tout au long du Moyen Âge, est fondamental.

VIELPRAT

-Aménagement Les Arcis.

VILLENEUVE-D'ALLIER

- -Mine de sulfo-antimoniure Monteil, Valadou, Ally, La Licoulme, 1817-1931 (BRGM). Production d'antimoine métal, 11 500 tonnes (C.V.).
- -Souterrain du château de La Rochette. Gaston Jourda de Vaux dans son ouvrage Les Châteaux de la Haute-Loire, publié en 1918, aux Éditions de la société académique, l'ayant à l'en croire, entrevu en partie, indique : « Il s'ouvre au sous sol, dans une cave voûtée, obstrué en partie, depuis peu. On croit qu'il débouche dans l'Allier ».

VISSAC-AUTEYRAC

-Souterrains du château de Vissac. Ici le fantasme est à son comble quand on rapporte qu'il y aurait non pas un, mais trois souterrains, partant du château, rien

que çà ! L'un irait à Siaugues, un autre à Chavaniac et le troisième vers l'église du lieu. En la matière, l'imagination n'a donc pas de limite. Cependant on constate que le terrain s'avère très favorable au creusement. Le tuf est d'un grain très fin, solide, très homogène et d'une couleur admirable. Il a servi à confectionner les moellons utilisés dans la construction de cette petite église de Vissac qui est un vrai bijou! Le clocher à peigne invite le regard à se poser sur cette singulière façon d'installer les cloches. Ce monument historique est daté du XVe siècle. Subsiste, un peu en contrebas de l'église, une cavité taillée sous la coulée basaltique qui constitue le plancher sur laquelle s'assoit le village.

Il y a une cinquantaine d'années, on pouvait pénétrer dans d'autres galeries situées sous l'église. Elles s'ouvraient au nord, à l'est et à l'ouest, sur une quinzaine de mètres. Mais malgré une succession de travaux de consolidation celles-ci s'effondrent et plus grave mettent en péril l'église qui se lézarde.

À la demande du service des Bâtiments de France, un rapport de la DRAC Auvergne (1980) établi par le conservateur des Fouilles et antiquités, J.-M. Sauget, pointe du doigt les galeries, l'affouillement souterrain et sa désagrégation. On note que l'hypothèse d'un souterrain refuge, sans pour autant l'exclure, n'est pas retenue.

Ces cavités sont-elles postérieures, contemporaines ou antérieures à la période d'édification de l'église ? Le creusement n'a-t-il pas fait l'objet tardivement d'une extension dangereusement improvisée ? Les cavités sont-elles en lien avec l'édifice ? Saura-t-on un jour quelles étaient les fonctions de ces cavités ? On regrettera seulement que la fouille de ce souterrain, en lien aussi étroit avec un édifice religieux, n'ait pu être menée à bien.

VOREY-SUR-ARZON

- -Grotte ou abri de Changeac, au lieu dit Chambonnet, BRGM.
- -Grottes de la colline de Pomard.
- -Grotte d'Espalieu.
- -Mine du Chambeyron. Gisement de fluorine près du ruisseau du même nom. (Vialaron, 1983).
- -Mine d'uranium Driots, 1959-1982 (BRGM). 3 travers-bancs, 4 montages, 1500 m de galeries (Areva). C'est une des dernières mine ouverte en Haute-Loire afin de répondre aux besoins impérieux de l'énergie et de l'armement nucléaire à la fin des années 1950.

YSSINGEAUX

-Citerne à Pompé.

−**Dalots** : égouts anciens indatables, remarquables et rares ouvrages taillés à même la roche, recouverts de dalles de phonolite. On les retrouve essentiellement sous

la rue de Turenne. Suivant la localisation, par exemple sous l'avenue Foch, comme le relief, la déclivité n'a pas toujours permis d'atteindre la couche d'arène granitique dans laquelle ils sont habituellement façonnés, les parois sont alors bâties en pierres jointées à la chaux. Les dimensions sont variables, mais permettent habituellement la circulation d'un homme debout. Le réseau est supérieur à 2 km. Les services techniques de la mairie veillent à conserver les dalots, chaque fois qu'ils remplissent leur office, évitant ainsi de gros et coûteux travaux. En cas contraire ils sont remplacés par des canalisations de béton de gros diamètre. Bien souvent le radier a été refait et une cunette centrale en PVC recueille les eaux usées. Certains tronçons restent donc, malgré les siècles, encore fonctionnels, en servant de collecteurs aux eaux pluviales.

- -Grottes du suc d'Achon. Merci à Jean-Luc Giraud qui me les a fait connaître. Vastes cavités naturelles difficiles d'accès, situées dans les failles sommitales et en partie obstruées de blocs chaotiques. Elles ont servi de refuge aux maquisards durant la Seconde Guerre mondiale. « Nos ermites malgré eux avaient organisé, tout en haut de ces roches, un véritable campement et nul n'aurait songé à les découvrir là. Grâce à un artifice de cordes, ils pouvaient s'y rendre en toute tranquillité et passer d'une grotte à l'autre grâce aux cheminées qui les font correspondre. Au deuxième étage se trouvaient une « cuisine » et une « chambre » dont le seul confort se trouvait être un lit de paille. Il y avait même l'eau sur l'évier puisque même en plein été une source suintait. L'eau à 1120 m d'altitude ? Mystère de la nature... ». (Extrait de l'article du La Tribune du 23 avril 2015).
- -Mine de Versilhac, Le Chambonnet. Galerie dite Les Tramouli et galerie de La Faye. Plomb-argentifère barytine, exploitation de 1822 à 1942 (BRGM). Sans guide, le vaste périmètre de production (10 km²) reste dangereux du fait des risques d'effondrement ou de noyade liés aux puits, galeries et tranchées encore ouverts à l'air libre. Les verses à stérile, grises et blanchâtres (les remblais) recouvrent les sousbois, alors que la carcasse d'une vieille machine à vapeur et les restes rouillés d'un wagonnet, à l'air libre, témoignent encore de l'intense activité minière. D'ailleurs, près de la petite rivière de l'Auze, les murs des anciens bâtiments de conditionnement sont encore debout.
- -Souterrain de Bellecombe. « Les gens du pays assurent qu'il y a cinquante ans à peine on pouvait encore pénétrer dans un souterrain dont l'ouverture était située vers l'église, tout contre la rue, au dessus du couvent. Le souterrain, disent-ils, communiquait anciennement avec le château construit au sommet du suc » (témoignage oral). Aurait-on pris le dalot obstrué pour un souterrain?
- -Souterrain de La fontaine de Conor. Cette fontaine était installée initialement place Carnot. Plusieurs fois déplacée, elle se trouve actuellement square Louis Blanc. « Vers 1890, au cours de réparations effectuées à la canalisation de la fontaine de Conor, qui a sa source au Pied de la Roue, on mit à jour une caverne souterraine, d'un aspect particulier au milieu de laquelle s'étalait une dalle posée sur un fût de



maçonnerie grossière, comme dans les sanctuaires celtiques » (La Terre vellave et brivadoise, N° 6 à 8/1933, p. 74).

-Sous-sol de l'hôtel-de-ville. Une vaste salle se situe sous le bâtiment de la mairie. Elle mesure 6,20 m de long par 5 m de largeur. Elle s'encastre nettement dans la roche granitique. De part et d'autre, on observe des aménagements en pierre de taille, assez curieux, très soignés qui suggèrent qu'il peut s'agir d'espaces de rangement. Mais au vu des systèmes de fermeture, rien n'est moins sûr. Cette construction primitive, remarquablement voûtée de beaux moellons est en partie creusée dans le granite. Dénuée de fenêtres, cette pièce aveugle semble avoir possédé une cheminée. L'entrée a été remaniée. Elle s'ouvrait de plain-pied à l'extérieur en direction du sud. Une construction soignée, en moellons bien équarris, bien appareillés et montés à la chaux, se retrouve par le jeu de l'évolution urbaine, comme dans nombre de cités médiévales. à un niveau inférieur. Ce n'est que bien plus tard, peut-être plusieurs siècles plus tard, que l'on a installé un escalier afin de continuer à utiliser ce lieu. On notera que cet escalier domestique n'a rien de comparable avec la majesté de la pièce qu'il dessert. La construction du château actuel date de 1448. Cet escalier qui permet de communiquer avec l'étage supérieur, où se trouvent à présent les bureaux de la mairie, n'est plus accessible que par une trappe.



Cette construction préexiste à l'édification du château. Il ne peut s'agir que des restes d'un riche établissement antérieur. Lequel ? La salle de gardes du *castrum* de Silvion Malet ? Quelques tommettes de terre cuite éparses témoignent de la remarquable qualité du lieu. Avec, certes, une destination différente, cette belle salle, a été conservée. Solidement élaborée, elle intègre naturellement le nouvel édifice supérieur, le château de monseigneur l'évêque du Puy.

-Souterrain de Maisonseule. Les archives de l'hôtel-dieu, mentionnent dès 1330, Domus Sola. De fait l'ancienne maison encore visible possède dans sa cave l'accès, aujourd'hui muré, à des galeries souterraines, que l'on pouvait encore explorer, tout au moins en partie, il y a soixante-dix ans. Monsieur Teyssier, le propriétaire de l'époque, s'y est risqué prudemment la tête la première. Par sécurité, il s'était attaché préalablement une longue corde aux chevilles que tenait par l'autre bout monsieur Roche, son fermier. Ce dernier étant chargé de le ramener à l'air libre au cas où ! L'une des galeries se dirigeait en direction de Saussac et donc de son château et une autre vers le pont de Chazelet. On ne connaît malheureusement pas les issues. Des effondrements dans un pré valident un peu plus l'hypothèse. Le passage s'effectuerait donc sous l'ancienne RN 88. Lors de la Révolution, avec la complicité des habitants, cette cache a servi d'asile à un prêtre réfractaire. Bien peu de temps, car celui-ci fut dénoncé, la maison perquisitionnée, les occupants arrêtés. Traduits devant le tribunal criminel du

département, accusés d'être des receleurs de prêtres réfractaires, Jean Abrial (64 ans), Marie-Anne Chalendard (60 ans) son épouse et leur fille Isabeau, âgée d'une trentaine d'années, furent condamnés à être guillotinés. La sentence fut exécuté au Puy, le 3 thermidor an II (20 juillet 1794).

-Souterrain de Montbarnier. Une simple cave. À flanc de colline, non loin du château du même nom et sur un terre-plein dégagé, s'ouvre l'entrée. Par une galerie bâtie à la chaux et de blocs de basalte, on se rend vers une première pièce circulaire, située à main droite, taillée dans les scories soudées. Cette première galerie d'environ 1 m de large, comporte des épaulements latéraux, qui ont servi à maintenir le coffrage de la voûte lors de sa réalisation, tout au long des 6 premiers mètres. Puis le souterrain oblique d'une vingtaine de degrés sur la gauche. À ce stade cette nouvelle galerie est creusée et seules les parois sont maconnées. Au bout de 7.60 m s'ouvre la seconde et dernière pièce de ce souterrain, nettement plus grande, d'environ 4 m de diamètre. Ces deux cellules n'ont pas supporté l'usure du temps et se sont effondrées sur elles-même, comblant grandement l'ensemble de l'ouvrage. La fréquentation du lieu en raison du dépôt d'ordures qui s'y accumule n'est ni agréable, ni conseillée. Historiquement ce souterrain est contemporain du château édifié dans le dernier quart du XIXe siècle. Il aurait servi de resserre, ou de cave, pour les châtelains. Madame Delabre, notre délicieuse informatrice, âgée de 83 ans, est issue d'une famille qui habite le quartier depuis des générations. C'est sa propre mère qui lui a rapporté ces informations. D'ailleurs elle se souvient, étant jeune, qu'il fallait franchir des portes grillagées pour se rendre tout au fond. On voit encore les traces de leurs emplacements. Avancée par certains, nous ne retiendrons donc pas l'hypothèse d'une glacière pour deux autres raisons : premièrement l'absence manifeste du seau à glace, que l'on y trouve habituellement et, d'autre part, l'orientation au sud-ouest, la plus mauvaise qui soit pour garder la fraîcheur.

-Souterrain du château de Treslemont. Le démarrage d'un passage, aujourd'hui muré, invitera sans doute un jour, les propriétaires à se risquer dans son exploration.

LES GALERIES SOUTERRAINES

En dehors des souterrains proprement dits, qui font l'objet, ci-dessous, d'un chapitre spécifique, on retrouve sur notre département, de l'époque romaine au XX^e siècle, trois types de galeries souterraines :

-des galeries de prospections minières. Après une étude de surface que l'on qualifierait de nos jours de géologique, une galerie, précédée ou non d'un puits, est creusée horizontalement à la recherche du précieux filon de minerai. Après tâtonnements et impasses, jugeant l'exploitation non rentable, le prospecteur déçu décide de ne pas poursuivre plus avant. Il abandonne le chantier, exemple : galerie à Nurlet, Aurec-sur-Loire.

des travaux considérables nécessitant un important matériel. À l'intérieur, creusement de nombreuses galeries, puits, descenderies, pose de rails, boisage, création de puits d'aération, gestion de l'eau, d'exhaure et à l'extérieur : installation d'un carreau de mine avec chevalement, laverie, criblage, concassage, poudrière, mais aussi bureaux. L'ensemble nécessite une grande organisation, beaucoup de personnel, exemple : mine de La Rodde, Ally.

- des galeries hydrogéologiques. Celles-ci s'apparentent aux précédentes mais avec un objectif différent : capter une source ou des eaux d'infiltration afin de répondre à des besoins particuliers ou collectifs. La recherche d'une veine d'eau se faisait en suivant le suintement, ce qui pouvait conduire le creusement avec une légère pente vers l'extérieur, à des profondeurs importantes (300 m et plus). Si tout ce passait bien, elles permettaient un approvisionnement en eau, par gravitation à travers des tuyaux de plomb, des borneaux en céramique, de chenaux de tuiles rondes, de simples rigoles latérales ou centrales, ou des cunettes aménagées dans le radier (fondation étanche) pour celles qui étaient les plus élaborées, vers un bassin de rétention, une citerne, une fontaine ou un bassin ouvert. Quelquefois après des tentatives avortées, car infructueuses, il convenait de poursuivre le creusement dans d'autres directions. On retiendra que le creusement s'effectue en fonction de la nature du sous-sol et du potentiel en eau qu'il semble pouvoir offrir. Le plan en est donc à chaque fois différent. Certains de ces travaux n'ayant pas été concluants, la galerie est alors, au grand désespoir de l'exploitant, abandonnée. Cette besogne, travail colossal, industrieux, on imagine le volume de matériaux extraits à la pioche pour un résultat aléatoire, nécessitait parfois de mettre en œuvre d'autres moyens, par exemple un soutènement. Il était le corollaire à la mise en valeur de parcelles agricoles essentiellement potagères, mais aussi nécessaire à l'installation de constructions civiles ou militaires lorsqu'aucune source n'offrait la possibilité d'un approvisionnement régulier en eau. On en retrouve donc bien souvent à proximité de châteaux, d'anciennes fermes, comme des maisons bourgeoises ou de villégiatures, construites au cours du XIXe siècle à flanc de coteaux et qui offrent toujours des vues imprenables. Ouvrages discrets par excellence, équipées parfois de portes, certaines galeries étaient habillées ou chemisées d'un parement de pierres de

taille, parfois enduites. Installées dans les pentes aménagées en terrasses pour la culture de la vigne ou d'arbres fruitiers, il semble qu'elles y furent préférées aux creusements de puits. Ouvrons ici une parenthèse pour souligner le considérable et méconnu travail d'aménagement des parcelles pour les rendre cultivables. Je ne parle pas ici des chemins de desserte, ni de l'épierrage ni des murettes, que beaucoup d'entre vous connaissent ou ne voient plus, qui font l'objet depuis quelques années de travaux de réhabilitation, mais des chenaux souterrains, invisibles, très nombreux qui courent sous la surface du sol et que l'on dénomment *arjalhs*. Ces *béalières* couvertes, distribuaient ou évacuaient l'eau au mieux des intérêts des productions agraires. Bien souvent les puissants engins agricoles qui retournent les terres trop profondément, les ont réduits à néant, mais on en observe encore furtivement quelques fois lors des travaux, au cours de la réalisation de lotissements par exemple (coteaux de Chadrac).

Convoitée, recueillie au fond de très nombreuses galeries, canalisée, stockée, redistribuée, l'eau souterraine, étonnamment cristalline est pour la Haute-Loire une merveilleuse richesse, essentielle à la vie. Elle a donc fait l'objet d'une savante gestion, au cours des siècles précédents. Des galeries souterraines plus importantes, construites, semi-construites ou creusées, permettent d'alimenter des moulins remplaçant les béals (ou béaux) à ciel ouvert. Il a fallu creuser les matériaux à la pioche, à la marre ou à la barre à mine, les extraire à la brouette, à l'oiseau (cette caisse portée sur les épaules), plus rarement pour les plus grandes, par charrois ou wagonnets. On a consolidé certains passages, canalisé les eaux de ruissellement. Songeons un instant à ces pionniers qui ont assumé ces tâches manuelles, titanesques, harassantes, devenues pour les nouvelles générations bien difficilement concevables!

Observons enfin que toutes ces galeries offrent un vaste champ de recherches. En s'enfonçant au cœur des strates géologiques, elles ouvrent une porte sur un monde souterrain que se feront un plaisir de prospecter, d'étudier, géologues, biologistes, botanistes, hydrologues, minéralogistes alors que d'autres scientifiques seront au contact de la faune cavernicole ou de vestiges archéologiques.

Les mineurs de Haute-Loire

L'activité minière est une entreprise de main d'œuvre. En Haute-Loire, même si elle n'a rien à voir par son importance avec celle de sa voisine de la Loire, elle n'en reste pas moins non négligeable.

La Statistique officielle de l'industrie minière, conservée aux Archives départementale de Haute-Loire pour l'année 1898, ne mentionne que 1 496 ouvriers travaillant dans les mines de houille, 194 dans les mines d'antimoine et plomb argentifère. Parmi ceux-ci, 45 jeunes gens, de 15 à 18 ans et 29 femmes, sont affectés à des tâches extérieures. On s'étonnera de l'absence de recensement des mineurs travaillant au sein des puits d'extraction de chaux ou de plâtre. Ceux-ci ressortent cependant dans d'autres statistiques relatives aux carrières souterraines. Dans ces dernières exploitations, de

sulfate de baryte, spath fluor, calcaire, on retrouve comptabilisés 54 ouvriers (ADHL série S art. 744-1 à 4).

En 1898, l'activité minière employait en Haute-Loire 1 744 personnes, les fameuses gueules noires. Cette activité a semble-t-il atteint son maximum d'employés à la fin du XIX^e siècle ou au tout début du XX^e. Pour l'année 1909, on ne relève plus que 1422 ouvriers, dont 39 jeunes ouvriers de 16 à 18 ans, 20 ouvrières, mais encore 50 enfants de moins de 16 ans ; ces dernières catégories étant toutefois toujours affectées à des tâches extérieures à la mine, au jour. Les carnets d'ouvriers livrent une bonne connaissance du monde des mineurs.

Longtemps la mine a offert une perspective d'emploi, bien souvent saisonnière, aux personnes sans qualification, pour peu que celles-ci soient bien constituées et, dures à la tâche. Les claustrophobes s'excluaient d'eux-mêmes! Rémunération et avantages sociaux l'emportaient face au risque et à la précarité tout du moins, entre les deux guerres et dans les grandes compagnies. Car ce ne fut pas le cas partout. Ainsi les chaufourniers d'Espaly au statut précaire, ne travaillant en sous-sol que l'hiver, dans des conditions de travail que Zola n'aurait pas démenties, étaient loin d'être bien lotis. En 1904, payés au rendement, ils débrayent. Le journal *La Haute-Loire*, dans ses éditions du 24 et 25 mai 1904, relate l'événement:

« Les chaufourniers d'Espaly se sont mis en grève, et aucun d'eux n'a ce matin regagné les carrières de chaux. Les chaufourniers sont au nombre de 60 environ. Cette grève s'est déclarée dans des circonstances suivantes : depuis quelques temps les ouvriers chaufourniers avaient l'intention de demander à leurs patrons certaines améliorations dans leurs conditions de travail, pendant la saison hivernale. Les ouvriers mineurs et les chaufourniers demandaient que pendant l'hiver le travail soit rémunéré au même taux que pendant l'été, c'est-à-dire qu'il fût uniforme pour toute l'année. Ils sollicitaient en outre une augmentation de salaire, par heure. Afin de discuter des conditions à intervenir, connaître les intentions et obtenir une entente, les ouvriers mineurs et chaufourniers avaient convoqués leurs patrons à une réunion qui devait se tenir à Espaly. Les patrons ayant fait défaut, les chaufourniers décidèrent alors de se mettre en grève ».

La Haute-Loire, du 1^{er} juin 1904, rapporte : « La grève continue sans incident notable... » Alors que les fours s'éteignent l'un après l'autre, des collectes sont organisées au Puy pour venir en aides aux mineurs. Le préfet est appelé à intervenir. En ville la population suit avec intérêt les négociations... qui ne débouchent sur quasiment rien, et le journal d'indiquer lapidairement, le 4 juin : « Fin de la grève des chaufourniers. Ce matin le travail a repris dans tous les chantiers, presque tous les ouvriers sont restés à leur poste. Il y a peu, ou pas de changement, dans les salaires ».

Les mines du bassin stéphanois allaient siphonner un fort contingent d'habitants de l'Yssingelais, au point de transformer Saint-Étienne, au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, en ville majoritairement peuplée de gens originaires de Haute-Loire. Celles d'Alès et de La Grand' Combe drainaient la main d'œuvre du sud de la Haute-Loire, alors que les hommes et femmes du Brivadois s'orientaient vers le bassin de Brassac-Les-Mines-Sainte Florine. Cet éclatement de la population haut ligérienne

est à prendre en compte par les généalogistes de Haute-Loire. Les populations ont dévalé les pentes du relief vers les grands bassins miniers, puis industriels. Comme si, décidément, le développement et le sort des populations rurales ne pouvaient se faire autrement qu'au prix de l'exploitation des hommes et de l'exode. Parmi ceux-ci, combien sont-ils devenus mineurs par choix ? Curieux aménagement du territoire.

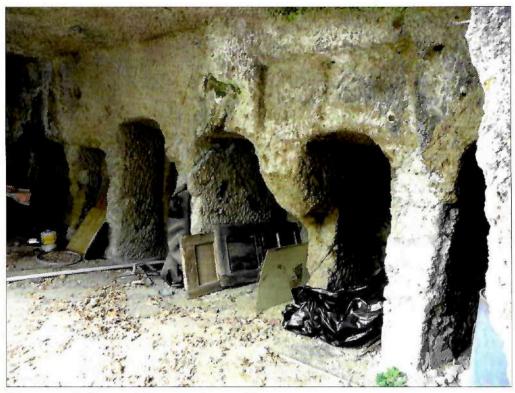
Avant de fermer notre parenthèse sur les mines, il serait sûrement judicieux d'inscrire en perspective, comme cela se pratique dans d'autres régions, l'archéologie minière. S'il reste encore quelques témoins oculaires, de par leurs témoignages, l'étude du passé de ce milieu qui reste encore en devenir, pourrait en être grandement facilitée. Souhaitons donc que quelques passionnés sauront relever le gant et retrouver la lumière, depuis longtemps éteinte, au fond des galeries.

Les troglodytes de Haute-Loire, des gens comme les autres

Avant de tenter d'essayer de comprendre les occupants des demeures souterraines, intéressons-nous à leur singulier habitat et plus précisément, au particularisme du troglodytisme. Par essence, il importe, c'est banal de le dire, d'avoir un substrat rocheux propice. L'exposition à l'ensoleillement apparaît important, mais peut-être moins essentiel que la présence d'un point d'eau ou de la nature même de la roche. Cette matrice rocheuse est la plupart du temps constituée de brèches ou de tufs volcaniques, de scories soudées, mais aussi de lahar, le lahar étant de la boue ou des cendres solidifiées, plus rarement d'arène granitique. L'élaboration des cavités relève en général d'une conception empirique. Le creusement et la création d'ouvertures, de cheminées, l'épaisseur des parois comme des voûtes s'accommodent du soubassement géologique approprié, d'un bâti préexistant ou tantôt se conjuguent avec lui.

De l'architecture troglodytique, se dégagent trois grandes catégories :

- —le troglodytisme en puits par creusement d'un terrain plat favorable. On procède en excavant un espace, équivalent en profondeur à un étage. Cet espace deviendra la cour intérieure du futur habitat, des dépendances étant adjointes qui se développent ensuite en pourtour de l'excavation devenue puits de lumière. On privilégie l'exposition à l'est pour l'habitat. Une rampe et des escaliers en permettent l'accès. Pour la France, on retrouve ce troglodytisme, essentiellement dans le Val de Loire.
- —le troglodytisme latéral. Il se développe après la préparation d'une plate-forme à la base d'une falaise. Exemple : Couteaux.
- -le troglodytisme de falaise qui se développe non plus seulement au pied de la montagne, mais sur différents niveaux superposés, communiquant entre eux soit par l'extérieur en suivant des cheminements ayant une forte déclivité, des escaliers, voire des passages plus ou moins larges, soit depuis l'intérieur par des galeries souterraines obliques ou en colimaçon formant ainsi pour les plus importants ce qui s'apparente à des villages verticaux. Exemple : Rochaubert. Il est à noter que le troglodytisme de falaise est parfois complété d'un système défensif, voire même totalement inscrit dans le



Espace troglodytique de Pegeyres, Brives-Charensac.

dispositif castral dominant. Exemples : Peylenc, La Roche du Mas à La Rochelambert, La Roche de Coubon, Espaly.

En certains endroits, quelques sites s'adaptent tant bien que mal à la conformation des lieux initiaux, du fait de la nature de la roche notamment. Leur développement paraît quelquefois curieux, mi-encastré, mi-émergent, semi-troglodytique, semi-construit et ne permet pas de les faire entrer précisément dans l'une ou l'autre des catégories.

Cette architecture soustractive qui met à profit la nature du terrain, en règle générale, n'a rien d'ostentatoire. Elle est même conduite avec une sobriété économique évidente voire dans une démarche quasi empreinte de modestie. Cependant mesurons l'inventivité à sa juste valeur, de cet art de creuser un habitat durable, confortable, économique, en somme suprêmement intelligent.

Les ouvertures. C'est seulement après avoir dégagé un front de taille et une plate-forme que le creusement de l'habitat proprement dit va pouvoir s'effectuer. Tout commence par l'ouverture centrale d'une porte. C'est par celle-ci que sera effectuée l'évacuation de l'excédent des matériaux extraits. De beaux moellons équarris peuvent en effet avoir leur utilité dans les aménagements à venir et seront mis de côté. Progressivement, par le savoir-faire, les efforts et l'envie du « creuseur », des voûtes

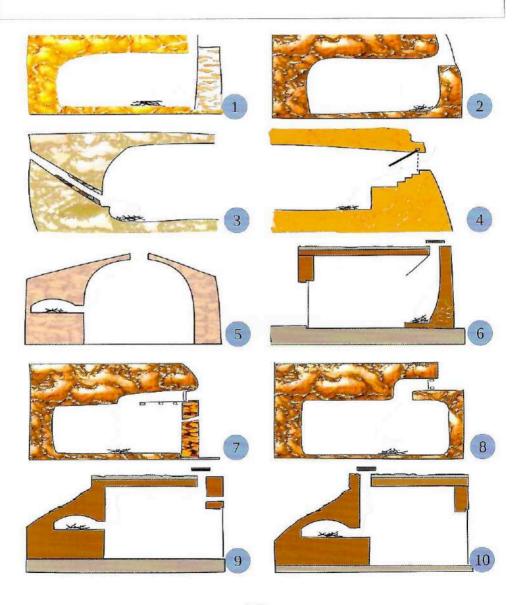
et des parois prennent forme et dessinent un espace souterrain rarement très haut qui, suivant la nature de la roche, va pouvoir plus ou moins se développer. Va-t-on créer de ce fait plusieurs pièces ou seulement quelques alcôves? Un cellier peut-être, une petite étable? Va-t-on remettre à plus tard son extension, si la famille s'agrandit par exemple? Les fenêtres présentent une surface minimale. C'est une constante. Leur percement interviendra dans la roche restée en place à l'avant, constituant de la sorte le mur de façade. Comme ce mur excède souvent plus d'un mètre d'épaisseur, on remarquera que le bassoir de la fenêtre est fortement incliné vers le sol de manière à permettre au soleil de pénétrer le plus largement possible. Dans des pièces légèrement humides, les eaux de condensation sont prises en charge à la base des fenêtres. Un soin attentif se portera donc également aux larmiers comme d'ailleurs aux feuillures. L'installation d'huisseries, en l'occurrence, s'avère parfaitement semblable aux habitats traditionnels. Le creusement d'un conduit de cheminée est lui aussi fondamental.

Les escaliers. Ceux que nous connaissons sont creusés à même la roche. On les retrouve aussi bien en intérieur qu'en extérieur. La qualité de la roche ne permet pas toujours de dégager des marches d'escalier suffisamment résistantes à l'usure. Dans ce cas la déclivité est compensée par une rampe à degrés ou non.

 Les cheminées. En milieu troglo, le lieu de l'installation du foyer répond à des exigences insoupçonnées. Il faudra attendre longtemps pour canaliser les fumées (XIIe ou XIIIe siècle). Celles-ci s'évacuent alors par des ouvertures plus ou moins



1, Montagnac (hypothèse), Arlempdes, 2, Saint Maurice, Coubon, 3, L'Herm, Cayres, 4. Le Sert, Lantriac, 5, Four de Soddes, Saint-Paulien, 6, Crotte, Couteaux, Lantriac, 7, La Roche, Lantriac, 8, La Peste, Chadron, 9, Four de Couteaux, Lantriac, 10, Fours, XIX° et XX° siècles. Dessins schématiques de divers systèmes d'évacuation des fumées de foyers dans des habitats troglo ou non, ainsi que dans les fours campagnards anciens ou récents. On observe : l'utilisation mixte des ouvertures qui permettent un éclairage naturel tout en contribuant au tirage ; les énormes conduits d'évacuation peuvent être fermés par des volets qui en défendent l'accès. Ils sont parfois dotés d'un escalier. Ces conduits servent alors de poste de guet.



importantes qui servent également d'aération, voire de poste de guet (troglo du bois du Sert à Lantriac). Des améliorations apparaissent empiriquement au fil des siècles (volet, hotte). Certains agencements archaïques se remarquent encore dans certains fours à pains villageois. L'observation de divers modèles amorce potentiellement une typologie (cf. planche, et photo four à pains de Couteaux, Lantriac).

-Autres aménagements : les niches, les placards et les anneaux sont particulièrement fréquents dans le troglodytisme. On relève ici ou là un enduit à la chaux. Un crépi limitera l'effritement des voûtes et des murs tout en réfléchissant la lumière. Un dallage apporte un indéniable confort. On le rencontre encore parfois en place. Il s'agit généralement de dalles de basalte, pouvant mesurer 15 ou 20 cm d'épaisseur, posées sur un lit d'argile et qui barrent les remontées d'humidité. La planéité du dallage, tout en favorisant la circulation, limite l'érosion que provoquerait immanquablement un cheminement dans une roche trop friable.

On retiendra également la forme spécifique des galeries construites voûtées afin de mieux résister aux contraintes mécaniques. La forme cubique, propre à nos appartements contemporains, est totalement absente, non adaptée aux pressions qui la transforment vite en forme arrondie. Les parois souvent planes, s'arrondissent systématiquement par un important congé aux encoignures, ou à l'approche d'autres surfaces du sol ou du plafond par exemple et ce dans tous les compartiments.

Liées aux facilités d'élaboration, ces formes arrondies que l'on retrouve dans les espaces souterrains confèrent aux structures une douceur. En très peu de temps, c'est curieux, on s'y sent bien. Si vous trouvez les grottes trop rudimentaires, faites l'expérience de vous offrir un week-end dans un hôtel troglodytique avec étoiles, ça existe! Probablement quelques réminiscences de notre ancien passé fœtal. Mais, d'emblée, nous apprécions cet espace accueillant aux formes biscornues. Alors que le Feng Shui oriental en maintient le concept, nous, occidentaux arrogants, avons occulté bien des perceptions qualifiées de chimériques, depuis notre « sortie » des grottes. Ces croyances que l'on pensait éradiquées sont simplement sous-jacentes. Depuis quelques dizaines d'années, des travaux scientifiques qui s'interrogent sur la géomancie et les ondes de formes, tendent à accréditer et mesurer ces ressentis.

C'est peut-être cela le ventre de Gaïa, la déesse mère, la terre Mère, la terre nourricière. C'est sans doute cela qui, en le fréquentant, rend le milieu souterrain si fascinant. Ces ressentis millénaires dont nos prédécesseurs usaient à chaque fois lors de l'implantation des pierres « sacrées », dolmens, menhirs, oratoires, etc., puis des modestes chapelles aux cryptes, des églises comme des vastes cathédrales.

Mais enfin, qui étaient les troglodytes de Haute-Loire ? Pour tenter un descriptif nous nous référons aux textes et aux rapports de fouilles que nous avons pu nous procurer et donc tout particulièrement au matériel recueilli lors de celles-ci.

C'est ainsi que nous retrouvons dans ces cavernes artificielles certes de pauvres paysans, des laissés-pour-compte, des pestiférés, des personnes mises à l'écart voire enfermées, mais aussi des artisans, de riches cultivateurs, des éleveurs, des vignerons, des commerçants, probablement des militaires, des membres de la basoche près des

châteaux et même des nobles seigneuriaux, sans oublier des religieux. En fait les troglodytes sont des personnes comme les autres qui ont trouvé dans les rochers un confort, une sécurité, un isolement. Dans le cas des ermites, je dirais même une certaine qualité de vie que n'offrent que rarement les bâtiments construits. Mais alors pourquoi ont-ils disparu ? Pour les agriculteurs, les artisans, les commerçants, les vignerons ou éleveurs ou autres anonymes, la réponse est assez simple. Vers les XVIII^e-XIX^e siècles, les exploitations agricoles comme les entreprises artisanales ou commerciales ont besoin de plus d'espace. Dès lors de nombreuses grottes sont délaissées. Pour les autres professions, le développement des villes a joué le rôle d'aspirateur, la proximité des lieux d'activité étant un facteur incontournable. Il s'en est suivi un abandon progressif de ce milieu. C'est évident, par exemple, pour Bouzols qui a vu disparaître 80 %, si ce n'est plus, de la population en partie troglodytique, qui gravitait autour du château.

Enfin observons que pratiquement tout le substrat de tuf ou de brèche volcanique s'avère propice au troglodytisme, peu importe l'exposition. L'architecture soustractive est cependant contraignante. Une erreur de conception, un effondrement, et le terrain exploité ne permet plus l'installation de troglodytes. Reconstruire reste alors la seule alternative mais il s'agira alors d'une architecture de nature totalement différente.

Mille troglodytes et plus en Haute-Loire

Peut-on estimer le nombre d'habitants troglodytes ? Nous avons vu que le caractère troglodyte n'excluait pas, tout au moins au Moyen Âge et le début de la période moderne, grande période d'habitat des grottes, d'être exonéré des impôts, tailles et autres corvées, au même titre que tous les autres habitants. Cet élément est fort important car, dès lors, ces contribuables ressortent parfois - c'est une chance pour le chercheur – des états fiscaux que dressent les terriers des différents mandements seigneuriaux, fort peu nombreux du reste, souvent incomplets ou illisibles. Nombre de villages troglodytiques sont déjà délaissés à la fin du XVIIe siècle. C'est donc plus sur l'analyse des structures, leur taille, leur situation ou leurs caractéristiques (cheminées par exemple) qu'il faut s'arrêter. C'est en décomptant par site le nombre de cellules et en estimant pour chacune d'entre elles le nombre potentiel d'occupants, que par simple addition on peut espérer estimer cette population. Ainsi les villages de Couteaux, Rochaubert, La Terrasse ont pu, chacun d'eux, agglomérer deux à trois cents troglodytes. Si l'on rajoute les très nombreux sites d'importance moyenne, ainsi que les petits refuges quasi individuels disséminés, nous pouvons imaginer que la population troglodytique sur le département a dû se borner à plusieurs centaines et tout au plus dans une hypothèse haute, à guère plus d'un millier de personnes, encore n'évoquons nous que les habitants non occasionnels!

Le choix d'habiter sous terre n'est pas toujours délibéré. Des circonstances terribles liés à des faits de guerre conduisent les populations à trouver là où ils peuvent des refuges provisoires et bien incertains. Ainsi comme à Cereyzet, ils furent des lieux

de conflits violents et cruels. Si les témoignages relatant les difficultés des temps sont peu nombreux, n'en déduisons pas trop vite qu'ils étaient inexistants, mais plutôt méconnus. En l'espèce l'historien est un peu à court de matière. En voici toutefois un autre toujours relaté par Jean Burel déjà cité: « les pauvres laboureurs laissaient leurs maisons et allaient demeurer aux bocages et cavernes, comme bêtes, étant ravagés et pillés de toutes parts ».

Cependant l'image en est déformée et ne valorise pas les occupants. Ainsi voilà encore la description de ces lieux spécifiques, peu flatteuse, qu'un voyageur anonyme parcourant le Mézenc, nous fait, en 1779 : « En passant de la Chartreuse vers le pied du Mezin, du côté de l'orient, on trouve une élévation de poudingue volcanique couverte d'un toit conique de paille, je découvre une sorte de grotte, j'entre dans ce lieu affreux enfoncé dans la fange : quatre pierres quarées me permettent d'en approcher à pied sec ; je pénètre encore pour observer ce lieu ténébreux, lorsque deux vieillards misérables & mariés sortent de cette triste concavité, m'apprennent qu'ils l'habitent depuis vingt ans, & qu'ils vont transmettre à leurs enfants ce triste héritage ». Nous ne sommes pas, dans le cas présent, face à un habitat temporaire.

Autre témoignage, en 1826. M. d'Authier de Saint-Sauveur attire l'attention lorsqu'il fait état de la santé d'habitants qui : « Après être restés renfermés tout l'hiver dans des grottes, dans des étables pleines de bestiaux, dans des chambres étroites, remplies d'ouvrières en dentelles, réchauffées par le nombre et leurs chaufferettes, ces malheureux imprudents sont presque toujours affectés par la chaleur du printemps... (Annales de la société d'agriculture du Puy, p. 147). À en juger par ce témoignage, les conditions de vie sont comparables, que l'on habite une grotte ou une chaumière du plateau.

Enfin si l'installation dans des grottes est parfois intentionnelle, elle est aussi parfois contrainte par des événements insupportables, lors d'invasions ou de conflits prolongés, en période d'insécurité donc. On se rappelle par exemple que selon P. Odo de Gissey, en l'an 718, saint Théofrède invite les religieux de l'abbaye du Monastier à se retirer « aux antres et cavernes de ses foretz prochaines avec tout ce que vous pourrés des meubles de ceste maison... ». Grottes et souterrains offrent des garanties qui dissuadent jusqu'aux chefs militaires dont les troupes n'ont pas l'habitude de combattre sous terre. Un témoignage de 1703, lors de la guerre des Camisards dans les Cévennes, reflète ces difficultés.

À la Révolution, l'Assemblée législative, par une loi du 26 août 1792, vote la Constitution civile du clergé et dès lors tous les ecclésiastiques n'ayant pas prêté le serment sont tenus de quitter le département dans les huit jours et la France, dans les quinze jours. Cette disposition visait également les chanoines, les religieux, les clercs minorés et les frères lais. Bon nombre d'entre eux, Mgr. de Galard, évêque du Puy, en tête, prirent le chemin de l'exil pour la Suisse et l'Italie notamment. Par contre le clergé « jureur » continue d'exercer ses fonctions sacerdotales, notamment dans la région de Brioude et du Puy.

Ces dispositions furent une nouvelle fois confirmées par un arrêté du 27 février 1796. Au cours de ces années terribles, de nombreux prêtres furent pourchassés, arrêtés. Cependant, certains historiens avancent que la moitié trouvèrent un hébergement dans leur famille ou chez des pratiquants locaux. On vous montre encore, ici ou là, ces pièces aménagées en grand secret dans des fermes ou des granges. Un Mémoire historique, sur les événements les plus célèbres de la Révolution au Puy, par Célestin Thomas, ancien employé dans l'organisation royale du Midi et sous-lieutenant des grenadiers de la garde nationale du Puy, relate, p. 226 : «... Il se trouve des Français dignes des premiers siècles qui au péril de leur vie, creusaient dans les chaumières des pieux souterrains pour v donner asile au Dieu de l'univers et à ses membres persécutés ». Mais rester caché des années relève d'une gageure intenable, d'autant que les prêtres sont amenés par les croyants à exercer leur ministère. En continuant à baptiser, marier, procéder aux enterrements, dire des messes, ils s'exposent dangereusement. Les citovens qui se rendaient complices de clandestinité étaient par ailleurs condamnés au même titre que les prévenus. Voyant cela, de nombreux prêtres ne voulant pas impliquer leurs bienfaiteurs prirent le maquis et devinrent parfois d'ardents contre-révolutionnaires incités par les émissaires de l'ancien évêque de Galard. Certains se réfugièrent dans les bois et dans des grottes. Le conventionnel de Haute-Loire, proconsul jacobin, Solon Reynaud, a donné des directives radicales qui ne laissent aucun doute sur les intentions impitoyables du pouvoir en place contre ces malheureux prêtres : « Ces monstres courent la campagne dans la nuit et se réfugient dans les souterrains pendant le jour... ». D'autres proconsuls nommés à sa suite poursuivront le même objectif : éradiquer la religion. Il faudra attendre le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799) et le Concordat pour que la persécution religieuse cesse.

Des aristocrates qui n'avaient pu émigrer ou qui tentaient d'organiser une armée catholique et royale furent également l'objet de poursuites. M. de Chardon des Roys et M. de Jussac par exemple, viennent illustrer par leur tragique destinée, nos propos. « Le département ayant reçu de Dubois l'indication de la chaumière où s'étaient retirés ces deux illustres malheureux, envoya de suite la force armée qui, sûre de ne pas travailler en vain, fit de longues perquisitions et finit par découvrir le souterrain qui leur servait de retraite ». Inédit ABL, p, 260^t, Le marquis de Surville. De fait les grottes et souterrains ayant ainsi servi de caches nous sont encore signalés de nos jours, en de nombreux endroits. D'ailleurs lors de la dernière Guerre mondiale, les résistants reconnaissent les avoir, une fois ou une autre, utilisées comme cachettes. Ils furent pour un temps et bien malgré eux, des troglodytes contemporains.

Dans la mémoire collective des villages, les troglodytes sont appelés péjorativement les *machurés* (« *maculés* » selon *Le Trésor du Félibrige* de F. Mistral). Il est vraisemblable que les vrais derniers troglodytes du Velay, ceux qui étaient nés dans des grottes aménagées en « troglogîtes », les derniers irréductibles, vivaient dans des conditions rudimentaires, en marge de ce qu'on allait appeler le confort qui gagnait progressivement les campagnes. Les dernières grottes habitées le restent

pour des pauvres miséreux. Ces derniers troglodytes, n'ayant vraisemblablement plus qu'un confort sommaire dans leurs demeures souterraines, noircies et poussiéreuses apparaissaient dès lors comme des gens de conditions fort modestes, laissés pour compte. Bien qu'ils fassent partie par définition d'un groupe culturellement semblable, habitants d'une même commune, ceux qui n'avaient pas su quitter à temps ce milieu, faute de mieux, mais néanmoins le milieu dans lequel ils avaient grandi et auquel ils étaient attachés, furent bien souvent tenus à l'écart, méprisés et traités avec une fourbe condescendance de *machurés*.

Les dernières personnes à habiter des grottes ou habitats semi-troglodytiques se retrouvent respectivement à notre connaissance:

- à Borne, au milieu du XIXe siècle (grottes).
- à Cayres, à Chacornac, fin XIXe siècle.
- à Ceyssac-la-Roche, au milieu du XXe siècle (grottes).
- à Monistrol-d'Allier, au milieu du XIXe siècle (grottes).
- à Rauret, à Arquejols, fin XIXe siècle (grotte).
- à Saint-Christophe-sur-Dolaizon, à La Roche, début XIXe siècle (grottes).
- à Saint-Jean-de-Nay, XXe siècle (habitat troglo).
- à Solignac-sur-Loire, à la fin du XIX^e siècle, peut-être même au début du XX^e, à la grotte des Enjallas et à celle de Baume-Loire.

Les troglodytes ont hérité d'un patronyme qui découle du lieu de vie dont ils sont originaires. Ainsi les noms de famille que sont les Baume, les Clauzier, les Clusel, Cluzel, Esclusel, Cros, Crotte, Croze, Crouzet, Minaire ou Minère, les Roche, Rochelimagne, Rochette et autres dérivés, pour n'en citer que les plus évidents, voire Garde, Gardette, ou Taillat, encore fort nombreux en Velay, restent associés à une ascendance qui les a placés, un temps, dans ces habitats ou à la proximité de ces habitats spécifiques.

Typologie des grottes

Il existe toute une catégorie de grottes que l'on a tenté ci-dessous de classifier, sachant toutefois que certaines ont pu remplir des fonctions différentes (guet, refuge, atelier, etc.) selon les périodes.

Grottes refuges

De nombreuses grottes ont servi de refuge à des populations ou des personnes en temps d'insécurité ou de conflits armés. Parmi elles on recense des grottes qui ont servi de camp de repli pour les maquisards durant la Seconde Guerre mondiale, de refuge pour des prêtres réfractaires durant la Révolution ou pour des contrebandiers au temps de Mandrin. Certaines sont fortifiées telles celles de Peylenc, La Rochelambert.

Grottes poste d'observation

Elles sont de petites dimensions. Bien souvent installées sur des gardes ou des sucs, elles forment tout un réseau de postes de guet bénéficiant parfois de vues très lointaines permettant de correspondre de poste à poste, soit des vues rapprochées assurant ainsi une surveillance étroite des voies de circulation que forment les vallées, les cols ou les points de passage délicats ou plus importants. Notre classification retient aussi quelques rares abris de berger installés en hauteur pour faciliter la surveillance des troupeaux de moutons. Suivent quelques exemples : la Garde Piavade à Saint-Christophe-sur-Dolaizon, le mont Saint-Maurice à Coubon, le Peynastre à Saint-Germain-Laprade, Montagnac.

Grottes auréolées de légendes

Le domaine fantastique du monde souterrain suscite curiosité, légendes et peurs. La tradition, le cadastre, les toponymes restent les témoins des anciennes croyances populaires, et ce bien que la religion catholique ait lutté ferme contre ces comportements peu chrétiens. Des légendes tenaces hantent encore au XXI^c siècle certains de ces lieux que d'aucuns considèrent encore comme sacrés, démoniaques ou appartenant au royaume des fées. Lieux propres, s'il en est, à faire travailler l'imagination. Notons simplement que les fées y tiennent le premier rang. Exemples : la Cave des fées à Roche-en-Régnier, le Trou des Fades à Pradelles, la grotte des petites fées à Saint-Privat-d'Allier



Dessin J. de Clerico. Légendes.

Grottes artificielles et grottes poétiques. Grottes lieux de culte

Nous avons repéré quelques grottes de ce type. Certaines ont inspiré les éditeurs de cartes postales, les peintres, poètes et créateurs de jardins (Bouzols, Ceyssac, Roche-Arnaud).

L'une se trouve au Puy, dans une cour du boulevard Gambetta, une autre dans le parc du château de La Rochelambert. Effet de mode propre à l'époque romantique. Celles du sanctuaire Saint-Joseph à Espaly, de Vérines à Saint-André-de-Chalencon ou de Jullianges qui s'inspire de la grotte de Lourdes, sont aussi artificielles mais d'une toute autre nature. Un vitrail de l'église de Tiranges en témoigne d'ailleurs.

Chapelles ou oratoires, certaines ont servi d'églises occasionnelles ou portent le nom de saints. Ce n'est sans doute pas par hasard qu'à Auzon, une grotte et aussi la collégiale sont dédiées à saint Laurent, ou sur la commune de Saint-Jean-Lachalm, une grotte à saint Jean-Baptiste.

Le besoin de reconstituer artificiellement un espace souterrain, avec une statue de Vierge à des fins cultuelles, en reproduisant ainsi des dizaines et des dizaines de fois, des fac-similés de grottes de Lourdes, est bien réel. Bernadette s'est rendue de nombreuses fois dans une grotte, la grotte de Massabielle et elle y aurait assisté à dixhuit apparitions.

Loin de moi tout esprit critique, mais posons-nous la question suivante : la dévotion liée aux apparitions aurait-elle eu la même dimension, si celles-ci avaient eu lieu en plein air, par exemple ? Ne parle-t-on pas encore de nos jours de grottes miraculeuses.

Ces réflexions m'éloignent de mon propos. Mais vous conviendrez avec moi que c'est tout de même bien étrange !

Grottes habitats

Préhistoriques. Médiévales comme modernes. Le plus souvent taillées dans la brèche volcanique. Pour les plus riches, l'intérieur est parfois recouvert d'un enduit à la chaux qui en font des demeures confortables. Grottes d'ermites ou grottes refuges.

Grottes entrepôts, citernes, silos et glacières, caves à fromages ou caches à sel de contrebande, champignonnières

Brunelet, commune de Brives-Charensac, Bouzols, commune d'Arsac-en-Velay, Ceyssac-la Roche, La Roche Cavée, commune d'Agnat, Mont Saint-Maurice, commune de Coubon, Escublac, commune de Saint-Haon, cave des marchands et encore Sainte-Anne, commune de Polignac.

Grottes ateliers

Atelier de tissage à Couteaux de Lantriac, bergerie à Couteaux et à Montagnac.



Araignée cavernicole.



Hibernation complice à 150 m sous terre.

Grottes pigeonniers

À Bouzols, commune d'Arsac-en-Velay, aux Farges, commune de Coubon, aux Estreys, commune de Polignac, à La Sermone, commune de Vals-près-Le Puy.

Grottes sépulcrales

Chibotte du bois de Lirate, commune de Vals-près-Le Puy, Le Cluzel, commune de La Chapelle-d'Aurec (?)

Grottes conservatoires

Des chauves-souris à Coucouron, commune de Solignac-sur-Loire (murins), du mont Denise, commune du Puy-en-Velay, ou de Baume-vallée, à Solignac-sur-Loire.

On rencontre plusieurs espèces animales dans le monde souterrain de Haute-Loire : des chauves-souris, murins à moustache et murins de Bechstein ; des renards, des blaireaux, des crapauds et des lièvres ; des insectes Argus spécifiques aux carrières de chaux d'Espaly ; des grenouilles dans les souterrains d'Alleyrac ; des métas ménardi avec leurs cocons, araignées cavernicoles.

Respectez les hôtes des milieux souterrains ! Attention de laisser dormir les chauves-souris ! Trop souvent tirées de leur sommeil, elles vont consommer prématurément leurs réserves énergétiques et mourront de faim ou de froid.

Grottes/abri de berger et abri de randonneur

Des grottes ont servi de bergerie, de gîte au gardiens de troupeaux. Certaines sont d'ailleurs encore utilisées à ces fins. Cette reconversion d'un ancien habitat médiéval, voire préhistorique s'effectue presque sans aménagements, hormis quelques clôtures. Lorsque le temps devient tempétueux, ou que la nuit surprend le randonneur, elles deviennent parfaitement miraculeuses, sinon les bienvenues!

LES SOUTERRAINS

Le sous-sol du département de la Haute-Loire a été creusé en de nombreux endroits. À ce jour nous dénombrons 323 souterrains. Certains mentionnés (disparus ou non déterminés) et d'autres mentionnés et (ou) avérés. La classification retenue impose que nous donnions quelques explications sur nos choix. Nous prendrons un exemple. Ainsi, Jourda de Vaux indique en 1910 qu'il a vu la porte murée d'un souterrain dans tel château. À l'heure actuelle, soit un siècle plus tard, les anciens du village où se situe ce château, prétendent qu'il y a un souterrain dans les ruines du manoir mais qu'ils ne l'ont jamais vu, ni l'entrée d'ailleurs. Le souterrain se trouve de fait mentionné par la tradition. Ainsi naît la légende.

La classification retenue montre que sur 323 souterrains enregistrés :

- 270 souterrains sont avérés.

- 53 sont mentionnés sans être clairement déterminés.

Leurs fonctions sont variées, voire indéfinies. Ils rentrent alors dans plusieurs catégories :

- 91 sont manifestement des souterrains de communications.
- 39 souterrains-refuges se trouvent en rase campagne.
- 153 souterrains sont en lien avec des bâtiments.
- 20 souterrains sont dits de fuite, utilisables comme échappatoires ou issues de secours.
- -5 souterrains sont en lien avec des édifices religieux ou sont a priori à connotation cultuelle.

Le lieu de l'implantation du souterrain, son élaboration rudimentaire ou complexe, parfois très complexe, lui confère un caractère architectural incontestable. Tentons de nous y retrouver un peu dans leurs diverses destinations. Par exemple, le souterrain par grand froid peut se retrouver habitat provisoire salutaire. En cas de conflit ou de périodes troublées, le même, devient habitat sporadique ou souterrain-refuge, propre à accueillir récoltes, animaux et population de réfugiés.

Un petit souterrain vite creusé reflète une volonté de se préserver d'agresseurs rapidement, dans une précipitation salutaire, vitale. En quelque sorte une niche souterraine, sommairement aménagée, exiguë, facile à barricader de l'intérieur (Coulomb d'Arlempdes, par exemple). Les dimensions des souterrains varient de quelques mètres carrés à plusieurs centaines. Ils restent parfois les seuls témoins d'un habitat bâti de surface disparu, alors que d'autres paraissent totalement isolés. Élaborés à partir de puits qui seront reliés entre eux, des goulots desservent différentes salles, parfois d'un niveau à l'autre, rendent les plans complexes. Il s'y trouve, de temps à autre, des aménagements défensifs : trou de visée, assommoir, chicane ou vire, dont l'objectif est de dissuader, compliquer pour le moins l'approche de l'agresseur tout en restant pour une sécurité absolue, indélogeable. Les aménagements domestiques sont nombreux : niches, rayonnages, emplacements de luminaires, banquettes, silos, escaliers, placards, systèmes de fermeture, chatières, feuillures, trous de poteaux, opes et anneaux, mangeoires, puits. On observe aussi, ici ou là, parfois dégradés, des murs, des dallages, des escaliers. Ailleurs on devine l'emplacement de portes, de fenêtres, de structures légères, types palissades ou planchers aujourd'hui disparus. Alors que les aérations ou cheminées creusées, indispensables, ont mieux résisté à l'usure du temps. L'eau recherchée ou recueillie est stockée dans des citernes ou de grandes jarres. À proximité, un point d'eau extérieur, source ou rivière, parfait les nécessités d'approvisionnement. Une ou deux échappatoires complètent le dispositif. Les souterrains de fuite se retrouvent dans les grands ensembles troglodytiques mais également sous les vestiges de petits châteaux forts. S'il n'est pas exceptionnel de trouver des galeries de 50, 200 voire 250 mètres, penser qu'il en existe de plus longues n'est pas impossible. Les souterrains apparaissent parfois sous les fortifications, quand ils n'en font pas tout bonnement partie, au même titre que les poternes de remparts. Ils sont, de temps à autre, confondus avec les galeries d'évacuation des eaux. Les

souterrains de liaison entre bâtiments, de château à ferme, de ferme à ferme, existent également mais les étroits couloirs, à quelques exceptions près, restent autant que nous avons pu en juger limités à quelques dizaines de mètres tout au plus (170 m tout de même à Jagonas, par exemple).

Contrairement à la structure bâtie de plein air, l'impact du souterrain sur le paysage se doit d'être inexistant. Insoupçonnable, le souterrain n'est pas là pour dissuader l'agresseur ou tout au moins seulement lorsqu'il aura (hélas) été découvert ; il est là, dans l'ombre, secrètement, clandestinement. Tout est fait pour que soit ignorée son existence. Son atout : se faire oublier. Bien souvent le souterrain est associé, par une extension secrète, détournée, à un habitat ou à un ensemble de grottes (Rochaubert). Le souterrain apparaît comme le garant de la sûreté, de la survie des habitants d'un hameau, au même titre que l'était naguère le fort villageois, auquel il est quelquefois associé.

George Sand en avait perçu et décrit formidablement l'atmosphère. « Il me fit voir les grottes des anciens sauvages, c'est-à-dire une espèce de village gaulois ou celtique creusé dans le rocher avec les mêmes précautions qu'en mettent les animaux du désert pour cacher leurs tanières, car on peut regarder et suivre ce rocher sans y rien découvrir, si l'on ne connaît le sentier par où l'on pénètre dans ses plis et dans les habitations. Ah! ma chère Camille, est-ce que ne me voilà pas un peu comme ces anciens sauvages qui, redoutant les invasions, se cachaient dans les cavernes, et cherchaient leur repos dans l'oubli du monde entier ». Évidemment la celtomanie est fort à la mode à cette époque.

Pour le prédateur, la découverte d'un accès ne peut laisser présumer du système de défense. Il ne peut supposer d'autres sorties, de son étendue, donc du nombre d'occupants, de sa fonctionnalité. S'agit-il seulement d'une cave, d'un lieu de stockage de vivres, d'une étable provisoire souterraine, d'une cache de populations réfractaires comme, des proscrits cherchant à se dissimuler, d'armes, de matériel volé, d'objets de contrebande, d'un atelier de faux-monnayage ou d'un piège ? D'emblée, il ne peut avancer une hypothèse! Il est bien souvent implanté sur un bien de section. Il paraît incontestable que ce soit d'ailleurs le souterrain, refuge villageois par excellence, qui soit à l'origine de ce bien resté indivis, souvent à l'abandon, tellement rattaché au village qu'il ne pourra qu'à de rares exceptions près, être communalisé. Au fil de l'histoire tumultueuse de notre région, des centaines de souterrains ont contribué indubitablement à sauver des milliers de vies. Jusqu'alors, sans que pour la plupart d'entre vous puissiez l'imaginer, vous en êtes devenus évidemment tributaires.

Les souterrains des asiles, affectés aux malades contagieux autorisent une circulation pratique entre le niveau réservé (foyer, dortoirs, cellier, dépendances) et l'extérieur. Ces souterrains au fil du temps se sont considérablement améliorés. Ils prouvent leur efficacité, devenant d'ailleurs indissociables des hôpitaux les plus modernes. Ceux-ci les utilisent sans cesse et, pour de multiples raisons, sans que l'on ait trouvé d'autres dispositifs pour les remplacer.

273

Les souterrains refuges des enfants juifs : ils participent à un vaste dispositif organisé de sauvetage des réfugiés, comprenant de nombreuses caches souterraines, (on en dénombre une vingtaine) disséminées au fond des bois, dans les pentes, creusées sous terre. En cas d'alerte, ces caches offraient ainsi la meilleure alternative de dissimulation. Tout en évitant de compromettre, autant que possible, leurs protecteurs qui résidaient en institutions, dans leurs maisons d'habitations ou leurs fermes, situées en d'autres lieux de la montagne. Ils ont permis à des enfants juifs d'échapper aux rafles nazies.

Pourtant dans ces souterrains chargés d'histoire, aucune trace, pas de graffiti, aucun signe de leur passage, de leur séjour, sauf peut-être dans l'un d'eux, un vieux tuyau de poêle encore en place et qui servait d'aération. Indubitablement, c'est pour ces souterrains que j'ai la plus grande émotion. Cette émotion poignante est probablement due au fait que ces réfugiés furent des enfants et que ces enfants sont mes contemporains. Dans cette connaissance des lieux, cette ambiance, cette proximité, il me semble côtoyer, oserais-je dire, des frères humains, ou seulement leurs fantômes. Quelles cruelles et inimaginables destinées. Dans leur détresse, ces enfants ressentaient de multiples sentiments : celui qui doit animer les bêtes traquées, celui du bannissement, de la ségrégation, du racisme, de la trahison, de la torpeur, de l'incompréhension. Ils tremblaient peut-être de froid, de faim, de soif, de peur, de lassitude. Ils pleuraient, souffraient, priaient, angoissés, dans l'injustice, l'inconfort, l'insalubrité. Ne pas crier, ne pas fuir, se soutenir, survivre dans le noir ou presque. Avec au bout un espoir, un espoir peut-être, quel espoir?

Heureusement dans leur terrible claustration, ils n'étaient pas seuls. Des personnes étaient là, des vrais humains, supers héros. Pour avoir caché des juifs, victimes de persécutions, de la pire des barbaries nazies, dont les actions constituent des exemples exceptionnels de courage, de prise de risques, de générosité et d'humanité, les habitants du Plateau Vivarais-Lignon (du Chambon-sur-Lignon, au Mazet-Saint-Voy, Araules ou Saint-Agrève), furent reconnus Justes de France. Justes, parmi les Nations. Durant les années sombres, de la guerre de 1939 à 1945, un millier d'enfants trouvèrent un accueil, un réconfort auprès d'eux. Certains de ces enfants devenus très âgés n'ont pas oublié leur passage en famille d'accueil et tout ce qu'ils leur doivent. Ils se souviennent du cadre de vie, de la montagne, comme ils se souviennent des heures tragiques, passées, dans des souterrains.

Que dire des souterrains cultuels, initiant et confrontant les nouveaux adeptes de religions occultes à des rites de passage. Contrairement à ce que l'on observe dans d'autres régions, en Haute-Loire, seul le souterrain d'Escublac, commune de Saint-Haon, semble défrayer le rationnel alors que par exemple, non loin d'ici, en Livradois, en Montagne bourbonnaise, les souterrains indéfinis sont légion. Ils ont tous une curieuse forme annulaire sans explications, ils ont été qualifiés de souterrains cultuels. Ils sont datés du IX^e au XIII^e siècles. Mais pour quelle réalité, au delà de l'expression de croyances populaires et de légendes ?

La plus grande concentration par commune, en Haute-Loire, se trouve au Chambon-sur-Lignon avec 10 souterrains refuges. Leur utilisation contemporaine n'est probablement pas étrangère à ce nombre important. Vient ensuite Alleyrac, avec 8 souterrains refuges, mais comme ils sont d'une utilisation plus ancienne il se peut fort bien que d'autres aient disparu.

Notons que les souterrains sont situés majoritairement au sud du département englobant les communes de Saint-Arcons-de-Barges, Saint-Haon, Alleyrac, Bains, Landos, Salettes, Le Bouchet-Saint-Nicolas, Le Brignon, Cayres, Saint-Christophe-sur-Dolaizon, Le Monastier, Saint-Jeures, Le Chambon-sur-Lignon. Cette densité s'explique essentiellement par deux raisons. Premièrement, hormis pour les deux dernières communes citées, nous sommes dans une zone fortement volcanique, où les scories soudées offrent un substratum idéal pour le creusement. Deuxièmement, nous sommes sur une zone où les combats, les mouvements de troupes entre catholiques et huguenots durant les guerres de Religion sont sensiblement plus importants qu'ailleurs, en tous cas mieux documentés.

La nécessité de se protéger par le biais de souterrains apparaît vitale et dès lors ces refuges de proximité offrent une solution de dernière extrémité aux populations des hameaux, affolées, rançonnées, violentées et souvent exterminées. Ces considérations ne préjugent en rien de la date de creusement. En effet, certains ont probablement été utilisés antérieurement lors de précédents conflits comme par exemple durant la guerre de Cent ans. En tous cas, ils existaient déjà à cette époque étant au moins contemporains des habitats constituant les villages, par exemple Choumazel, commune d'Alleyrac, dont l'occupation est patente, aux XIII° et XIV° siècles. Six souterrains toutefois semblent concernés plutôt par les guerres de Religion, qu'ils aient été conquis par les huguenots ou ayant servis de repaires à ceux-ci, Mortessagnes bas de Saint-Arcons-de-Barges, Escublac de Saint-Haon, Cereyzet de Saint-Christophe-sur-Dolaizon, Le Bouchet-Saint-Nicolas, Les Tavas au Chambon-sur-Lignon et Les Chazeaux à Saint-Jeures.

Pour l'ennemi, pénétrer dans des antres souterrains profonds, comme à l'Herm de Cayres, par exemple et combattre dans les ténèbres des galeries humides, truffées de pièges, apparaît comme une toute autre affaire. D'autant que les troupes ne sont pas du tout prêtes, y compris psychologiquement, à livrer ce type de combat contre des « démons » vivant sous terre. Au Moyen Âge le sous-sol n'appartient-il pas aux puissances maléfiques ? Le lieu est donc hostile, par définition.

Dans les villes closes, on retrouve le souterrain à Tence ou à La Chaise-Dieu par exemple. L'enseignement que l'on peut retenir de leur présence dans les bourgs médiévaux sur le plan défensif, c'est véritablement l'intérêt qu'il y avait à exploiter les niveaux situés en sous-sol. Certes d'abord, et cela tombe sous le sens, comme celliers, citernes et autres lieux de stockages, voire casernement, mais ce que notre étude a permis de mettre en avant c'est la mise en connexions quasi systématiques des caves, pour mieux circuler et se protéger. Nous n'avons pas eu le loisir d'explorer la totalité des enceintes castrales, mais tant à Auzon, Blesles qu'à Saugues, Langeac ou

Yssingeaux et, dans une tout autre mesure dans un contexte urbanistique fortement remanié, au Puy, le dédale souterrain que forme le cheminement des caves reliées entre elles apparaît comme un dispositif concerté, indispensable pour la sécurité des habitants lors de conflits.

Que reste-t-il de ce passé?

Alors que de nombreux villages n'ont plus que des résidents saisonniers, la réalité de l'existence de souterrains est capricieuse, son utilité incomprise. Toutefois il demeure pour le natif communément tenu secret au nouvel arrivant. Sait-on jamais ? En cas de conflit, comme le démontre encore l'époque contemporaine, ne reste-il pas encore un recours, fut-il modeste ?

Les cryptes sont le vecteur architectural qui relie le monde des vivants à celui confiné, des morts, considérés et honorés comme saints. Nous avons vu qu'elles sont peu nombreuses sur notre département.

Cependant quand le regard se porte sous la chapelle de Couteaux, sous l'église de Saint-Vert, sous l'église de La Brequeuille, sous l'église de Vissac, sous la chapelle Saint-Roch de Montbonnet, sous l'église de Saint-Geneys-près-Saint Paulien, sous l'église du Bouchet-Saint-Nicolas, sous l'église d'Arsac, sous l'église de Lamothe ou sous celle en ruine de Bellecombe à Yssingeaux, ou sous le sanctuaire le plus symbolique de Haute-Loire, celui de Notre-Dame du Puy, qui entre aussi dans cette liste de sanctuaires associés à des espaces creux, situés sous les édifices religieux et qui ne sont pas des cryptes.

De temps à autre des cavités servent de dépôts funéraires, d'ossuaires. D'autres fois la structure présente diverses galeries qui toutes, autant que l'on puisse en juger, n'ont pas eu exclusivement un rôle de catacombes. Des couloirs souvent encombrés, effondrés, rayonnent autour du sanctuaire, mais semblent aller parfois se perdre assez loin de l'édifice. À moins que venant de l'extérieur ces galeries aient permis, un temps, de rejoindre un endroit précis en sous-sol sur lequel le sanctuaire est édifié. Un rapport existe entre le bâti et le creusé. Quel lien les unit ou les oppose ? Ce constat qui manque de données archéologiques, n'est pas suffisamment étayé pour hasarder une quelconque conclusion.

Rappelons qu'au haut Moyen Âge, des édits princiers ou épiscopaux, afin d'éviter certains désordres, ordonnèrent le comblement des accès souterrains où se pratiquaient des cultes « hérétiques ».

Par un adroit syncrétisme religieux, la religion dominante n'aurait-elle pas affiché alors sa suprématie, au dessus de lieux ténébreux marqués par les croyances populaires, en édifiant un sanctuaire ?

Aux côté des souterrains irrémédiablement détruits, beaucoup resteront probablement à jamais perdus et méconnus. Des endroits discrets, secrets, ou tenus secrets, continueront sans doute longtemps à nourrir l'imaginaire ou les indissociables légendes et superstitions et échapperont au rationnel. Il est heureux qu'il y ait encore un peu de place aux rêves. Cela nous suffit-il ? Dans ce cas, doit-on pour autant laisser s'effondrer

et disparaître nos souterrains ? Parce que cachés, ne font-ils déjà plus partie de notre histoire, de notre antique patrimoine ?

UN PATRIMOINE EN DANGER

Au travers des chapitres de cet ouvrage, vous avez pu quelque peu vous familiariser avec notre patrimoine souterrain. Vous êtes peut-être déjà allés à sa rencontre. Dans les années 1970, Jean Pestre alertait l'opinion sur le sort des chaumières du plateau du Mézenc qui trépassaient les unes après les autres. Ce patrimoine vernaculaire au rythme de sa disparition risquait d'être classé au rang des souvenirs si rien n'était fait. Devionsnous nous contenter de quelques cartes postales ? Il a été fait quelque chose : on a sensibilisé l'opinion, livré un combat, progressivement pris conscience du magnifique bâti qui jalonnait les hauteurs et du coup certains propriétaires ont sauvé quelques belles fermes médiévales. Trop peu! Michel Engles et quelques autres font partie de ces ardents défenseurs qui ne ménagent pas leur peine.

Pour la crypte Saint-Georges, pour les mines, grottes, souterrains et autres habitats troglodytiques l'engagement se doit, il est plus que temps, d'être le même. Il s'agit d'un élément de notre héritage patrimonial, de lieux chargés de mémoire, où. pour faire simple, ont vécu nos ancêtres en communion avec la terre. J'ai déploré la disparition des grottes de Bellevue, gommées par les monstres mécaniques sans âmes et donc sans état d'âmes. Sans que cela ne suscite la moindre des réactions, ni des services archéologiques ni des médias locaux, ni d'aucune association de défense du patrimoine. Suis-je le seul ? Quelle cécité! De nombreux sites sont fragiles au premier rang desquels celui de La Roche de Couteaux où j'ai constaté en trente ans pas moins de trois effondrements, conséquence directe de ce que l'on appelle de manière diffuse, l'incurie administrative. Le site de La Roche de Couteaux est un atout touristique. Rappelez-vous, j'ai exposé qu'il y a deux siècles Sonyer du Lac informait les savants lyonnais qu'il avait vu quelque chose d'extraordinaire à Couteaux (voir ci-dessous). Des gens viennent de loin voir nos grottes, ne soyons pas les derniers à nous rendre compte de l'intérêt qu'elles représentent. Il nous faut agir, prendre à témoin l'opinion et les politiques, les sauver. Aux dernières nouvelles, commune et communauté de communes ont enfin réagi. Merci à nos élus, au premier rang desquels Pierre Bresselle, maire de Lantriac! Le BRGM a été appelé à la rescousse. Et le site, sans trop tarder, devrait être mis aux normes de sécurité, protégé et sauvé, ré-ouvert au public. Ouf! Chacornac et l'Herm ont failli disparaître sous l'avidité des exploitants de pouzzolane, La Roche de Coubon, en péril, à l'abandon, se trouve interdit de fréquentation, le souterrain du Cluzel à La Chapelle-d'Aurec réduit à sa plus simple expression. On pourrait hélas, multiplier les exemples. Souhaitons que l'initiative de la commune de Lantriac soit une réussite et fasse école!

LES LÉGENDES DU MONDE SOUTERRAIN

Les cavernes, considérées comme les bouches des enfers, suscitent nombre de légendes. Nous en avons recueilli quelques-unes, souvent portées par la parole plus que par l'écrit.

Le Velay et le reste du monde

Au commencement, Dieu fait le Velay, puis le reste du monde. Déléguant à Lucifer et à ses démons le châtiment des damnés, il leur permet de percer un petit trou dans l'écorce terrestre pour surveiller les malfaisants. Lucifer, indigne de confiance, multiplie et fait agrandir les trous. Ainsi, plus de 230 volcans apparaissent dans le Velay, soulevant les Alpes et affaissant le Bassin Méditerranéen. Dieu conduit alors un immense troupeau de nuages qui déverse pendant 40 jours un déluge de pluie sur les volcans vellaves. L'eau solidifie la lave et bouche hermétiquement les larges cheminées diaboliques. Certains entonnoirs restent aujourd'hui remplis de cette eau céleste et forment des lacs de cratères.

La grotte aux fées

À l'époque de la Révolution, François-Pierre Barrouchet, natif de Monistrol, rencontra trois fées sur le plateau des contreforts du Forez. Elles l'invitèrent à danser dans leur grotte et il partagea leurs jeux. Il tomba amoureux fou de l'une d'elles.

Elle décidait toujours du moment de leurs rendez-vous. Un jour il alla la voir par surprise. Ce qu'il découvrit le pétrifia... Elle s'amusait avec de grands vers grisâtres qui lui sortaient du nez et de la bouche. Glacé d'effroi et de dégoût, il rejoignit son cheval et partit au galop. Sa famille et ses amis n'eurent jamais plus de ses nouvelles.

Le trésor du Mézenc

Jadis sous le château du Mézenc, un gros crapaud-diable surveillait un fabuleux trésor : la table d'or.

Tout le monde la convoitait, mais le démon restait accroupi dessus. On disait que si une nourrice déposait un enfant pas encore baptisé sur la table, l'immonde créature l'emportait immédiatement en enfer. La mauvaise femme pouvait ainsi tenter de s'emparer de la précieuse table.

L'orgueilleux et dépensier Pessade

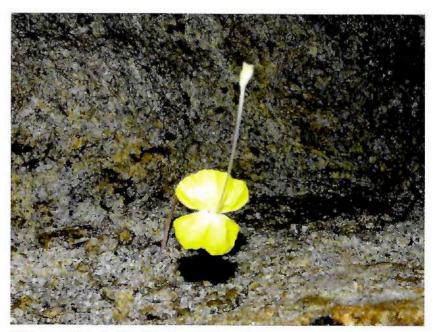
L'abbé Henri Hugon nous a transmis la célèbre légende de l'orgueilleux et dépensier Pessade qui signa un pacte avec le diable, afin de rembourser ses lourdes dettes, et devenir riche à jamais. La contrepartie du marché était de rentrer chaque jour chez lui, au soleil couchant. Un dimanche, il s'attarda et le soleil disparut avant qu'il n'atteigne sa maison. Soudain le diable apparaît et l'emporte pour le jeter dans

le gouffre de Becelier. À chaque fois qu'il le lance dans l'eau, l'homme reparaît en surface. Le démon lui demande pourquoi il refuse de couler. Pessade répond qu'il porte un scapulaire de la Vierge Marie. Le diable lui dit que s'il jette çà au loin, il renonce à le noyer. Pessade s'exécute et Satan, riant méchamment, le précipite au fond du gouffre... et cette fois, l'homme ne reparut plus.

Le bœuf aventureux

Dans les côtes du rocher, entre Ponteils et Fugères, à droite au dessus de la route pousse une herbe drue où le bétail aime aller pacager. Sans doute rassasié, afin de ruminer tranquille, un bœuf cherchant de l'ombre entra dans la grotte de Boubet. Mais cette grotte est profonde et comporte de nombreuses salles reliées entre elles par des couloirs. Le souterrain dans lequel il s'engageât le conduisit tout droit jusqu'au Mas Fleury. Cet antique mas solitaire est connu pour receler d'anciennes galeries. Se croyant perdu, l'animal terrifié beugla longtemps. Si fort qu'un paysan l'entendit. Les sens en éveil notre homme médusé, vit le sol de la cheminée trembler puis se soulever. Une dalle colossale vacilla et le bœuf d'un brusque coup d'épaule entra dans la cuisine.

Vous retrouverez une illustration de bon nombre de ces légendes au musée des Croyances populaires du Monastier-sur-Gazeille. Tel. 04 71 03 94 08. Nous remercions chaleureusement Patrice Rey de nous avoir donner son accord de reproduire les extraits ci-dessus.



Résistance florale 15 mètres sous terre.

VISITES SOUTERRAINES

Si l'on veut partir à la découverte du monde souterrain nous avons sélectionné quelques destinations des plus accessibles :

- Arsac-en-Velay : château de Bouzols, en saison, entrée payante, visite guidée du troglodytisme castral, des terrasses et fortifications, écuries, etc. Historique de la forteresse. Superbe point de vue sur la vallée de la Loire.
 - Ally: mine de plomb argentifère de la Rodde. En saison; entrée payante.
 - Charraix : superbe abri sous roche du rocher de Bounou. Beau point de vue.
- **Espaly**: situés au bout d'une petite montée, voir la chapelle troglodytique Saint-Joseph et le sanctuaire attenant. Voir aussi sur le pourtour du rocher les aménagements rupestres. Beau point de vue. Visite libre.
- Freycenet-La-Cuche: avec ses panneaux illustrés, les grottes et abris sous roche de Longetraye, offrent aux visiteurs une belle approche des habitats temporaires des chasseurs nomades de la préhistoire. Visite libre.
- Lantriac : dans un cadre agréable et aménagé, ouvert toute l'année, avec panneaux explicatifs des grottes de Couteaux. Parking à proximité. Visite libre.
- Le Puy-en-Velay : en saison, visites nocturnes organisées à partir du cloître de la cathédrale. Entrée payante.
 - Saint-Maurice-de-Lignon : glacière du château de Maubourg.
- Saint-Paulien : château semi-troglodytique de La Rochelambert, cher à George Sand, historique et visite commentée. Entrée payante.



Les grottes de Peylenc à Saint-Pierre-Eynac.

CONCLUSION

La connaissance du passé éclaire l'avenir. Cet ouvrage se termine.

Contributeurs éclairés forts utile des routes souterraines, Jean-Claude Besqueut, Bernard Galland et Jean-René Mestre ont su, dirait ABL, en bons « parsonniers vellaves », partager et m'ouvrir leurs archives. À André Fromant trop vite disparu, et à bien d'autres, compagnons vaille que vaille de trous et de trouvailles, je vous dis merci ! Merci d'avoir mis à ma disposition vos documentations, prodigué vos conseils, encouragé ma laborieuse écriture. Ils étaient toujours prêts au départ, avec combinaisons de spéléos, lampes, boussoles, décamètres, papier millimétré, appareils photos. Avec eux j'ai vécu des moments formidables. Découvert, consulté et déchiffré des archives évocatrices. Quels bons moments j'ai pu passer en leur compagnie, que ce soit à la perspective d'aller sous le plancher des vaches, à la découverte d'horizons inconnus, que ce soit dans l'ombre et la lumière vacillante des lampes au carbure. Exaltation passagère, surprise assurément, découverte enfin d'un coin hermétique, le souterrain, notre refuge, presque à nous, égoïstement, pour des heures, qui passent trop vite. Sans doute l'aspect le plus magique de ce monde souterrain. Prise de possession des lieux, quasi tour du propriétaire. Photos, relevés de plan. Discussions et hypothèses sur ce nouveau souterrain chargé d'un passé, parfois de peine, discernable mais toujours mystérieux. Pénétrer les entrailles des mines, des grottes et autres galeries, s'égarer, dégager, glisser, ramper dans d'étroits boyaux, cogner la tête, renifler avec eux les odeurs nauséabondes des souterrains transformés en puits perdus, éviter des effondrements ou quitter à temps des atmosphères toxiques. Rencontrer les riverains, recueillir quelques souvenirs ancestraux. Interpréter ce que nous avions ausculté, mesurer, comparer puis dresser les plans autour d'une de ces bonnes tables d'auberges de nos campagne presque encore aussi nombreuses que les souterrains. Visiter des sites dans d'autres régions ou organiser des colloques ou des expositions. Publier des articles et organiser des visites guidées. Tout cela, durant quarante ans, a créé des liens.

Exaltation dis-je, puis satisfaction qui font oublier l'étroitesse des chatières, la puanteur des laissées de blaireaux et les courbatures. Effectivement des hommes souvent en nombre ont élaboré ces caches. Question de vie ou de mort. Ils ont vécu avec femmes et enfants sous terre. Imaginez ? Combien de temps, des semaines, des mois, on ne sait. Sortie furtive en quête de nourriture, assaut de prédateurs enfumant les occupants, génocide ou survie providentielle. On ne se lasse pas d'imaginer, de rêver, c'est même ce qui nous motive. Saura-t-on jamais pourquoi réellement, à quelques exceptions près, ils se sont enterrés vivants ? Ressortis, ils ont oublié et probablement maudit ces lieux durant des générations. Lieux refermés, on le suppose, volontairement. Dans le panorama souterrain naturel ou artificiel, nous, nous avons fantasmé, remué le passé, presque honteux, ou bouleversés quelquefois. C'est souvent, il est vrai, devenu par passion de la découverte un peu notre terrain de jeu. C'est vrai nous sommes un peu des voyeurs, mais aussi des découvreurs, amateurs enflammés, on s'en serait douté, critiques avertis et historiens, mâtinés d'archéologues. Ce livre est aussi un hommage

à ces populations troglodytes, ces mineurs, avec lesquels nous nous sentons en phase. C'est aussi, avec tout le temps passé dans ces antres souterrains, trouver même la mauvaise excuse de leurs ressembler un peu. En sortant des trous, ne sommes-nous pas toujours ne serait-ce qu'un peu, nous aussi, des... machurés?

Après cette tentative d'éclaircissement des mystères qui entourent cette troisième dimension, qui nous plonge dans le monde souterrain de Haute-Loire, j'espère qu'il vous apparaît maintenant beaucoup moins étrange. Cependant, hormis quelques grandes mines, de nombreux sites cachés n'ont toujours pas fait l'objet de la moindre étude scientifique. Nous avons indiqué leur existence en relatant les informations en notre possession. D'autres sites pourtant attestés n'ont pu être localisés. Par ailleurs l'interprétation reste à mener, par exemple, en comparant des sites similaires dans d'autres régions. Du fait du caractère scientifique qu'elles revêtent, les fouilles archéologiques restent du domaine des professionnels. Faute de moyens elles sont cependant trop rares. D'autres sites ne sont pas explorables faute d'avoir pu obtenir l'accord du propriétaire. Beaucoup sont fragiles et apparaissent en sursis.

Pour nous, l'heure est à la synthèse. Adrien Blanchet, dans le bulletin de la Société préhistorique, à propos des souterrains refuges de la France estimait, en 1923, qu'il en existait seulement huit ou dix pour notre département. Les travaux que nous avons conduits démontrent que son estimation était donc assez loin de la réalité.

L'exploration de cette troisième dimension que sont les gouffres ou des structures abandonnées depuis longtemps intrigue, suscitant parfois l'appréhension, l'effroi, voire l'hostilité de ce monde des ténèbres, pour un public non initié à la spéléologie. Mythes et fantasmes auréolent depuis des millénaires l'univers tellurique ou chtonien. L'Église n'y a-t-elle pas aussi contribué en assimilant ce monde à celui des enfers ? Certes si l'environnement est parfois dangereux, la peur du noir y est sans doute pour beaucoup. Au même titre que la montagne ou la plongée sous-marine, par exemple, la découverte des trous noirs souterrains doit être suffisamment maîtrisée avec toutes les précautions qui s'imposent.

Échappés de l'oubli, ces lieux où des hommes ont vécu ou survécu dans les grottes et habitats troglodytiques, travaillant comme mineurs, réfugiés durant les conflits seigneuriaux, les guerres, la Révolution ou même durant la Résistance, sont chargés de notre histoire. Ils sont notre patrimoine et méritent notre attention, notre respect. Si vous les visitez, ce sera pour vous le début d'un « voyage au centre de la terre ». Une façon pour vous d'entrer en résonance avec certains des ancêtres qui ont peut-être vécu dans l'obscurité. Le monde souterrain de Haute-Loire, ignoré, peut-être sous vos pieds, est bien souvent à votre portée. Un fantastique propre à nourrir au moins l'imaginaire, vous attend.

APPENDICE

Texte d'Hector Sonyer Du Lac de la Tour1

Académie de Lyon N° 723 Sur les cavernes druidiques de la Haute-Loire par M. Dulac de la Tour ¹.

« Un homme dont la réputation est européenne et dont le nom équivaut à un éloge, Latour-d'Auvergne² m'écrivait au mois d'avril 1798, que la recherche de quelques tombeaux gaulois l'ayant conduit dans les montagnes de la Haute-Loire, il avait appris qu'un éboulement de terrain avait mis à découvert, dans le canton du Monastier, de nombreuses demeures souterraines, mais n'ayant pu les visiter avec détail, il m'engageait à y porter une sérieuse attention.

Deux ans après cette époque, mon docte ami M. Faujas de St. Fonds³, ayant le projet de faire une excursion lithologique dans les montagnes du Vivarais et du Velay, voulut m'associer à des recherches et je profitai de cette occasion pour visiter avec cet homme célèbre les retraites souterraines dont le hasard avait appris l'existence à M. Latour-d'Auvergne.

Des communications et des passages étaient obstrués par de nombreux éboulements; nous ne pûmes, M. Faujas et moi, nous livrer qu'à un examen superficiel; mais nous n'hésitâmes pas à adopter l'opinion que la confection de ces demeures souterraines remontaient à une époque antérieure au christianisme.

Diverses circonstances ayant détourné mon attention de cet objet, ce ne fut qu'en 1809 que je pus me livrer entièrement aux recherches qu'exigeaient, et ces demeures souterraines, et l'histoire du département de la Haute-Loire dont j'avais été chargé par S.E. le ministre de l'iIntérieur, car, M.M. cette province est peut-être la seule de tout le royaume qui n'ait encore eu aucun écrivain, quoiqu'il y ait peu de pays qui présentent autant de traces d'antiquités. On ne peut pas donner à Odo4 et au frère Théodore5 auteur d'une ancienne histoire de l'église cathédrale du Puy et encore moins à M. Arnaud6 qui a récemment fait imprimer un manuscrit d'un habitant du Puy contenant les fastes consulaires de cette ville jusqu'au XVI e siècle. Les deux premiers de ses ouvrages ne contiennent que des miracles relatifs à l'établissement du christianisme et des erreurs sur la construction de l'église du Puy. Le second ne contient que les annales d'un citadin qui écrivait presque jour par jour d'une manière prolixe, les dissensions civiles de sa patrie pendant le XV et XVI e siècle; mais aucun ne parle des antiquités de ce pays, de ces produits lithologiques et de fastes historiques.

Ainsi M.M. aucun auteur ne m'a frayé la route que je parcours ; aucun contemporain ne m'a aidé dans mes recherches, et cependant peu de provinces méritent autant les regards de l'observateur et du savant.

M. le vicomte de Sartiges et après lui M. de Bastard, qui, a l'aménité des moeurs, joint tout ce qui constitue le vrai administrateur qui est moins le préfet que l'ami et le bienfaiteur de ses administrés, M. de Bastard dont l'amitié me suit dans tous les pays, où je porte mon existence, s'empresse de me fournir les secours qui m'étaient nécessaires pour fouiller les anciens monuments qui, dans le département de la Haute-Loire ont échappé aux ravages de « chroms » et de touts les brigands qui ont inondés ce pays.

L'entrée des retraites souterraines dont M. Latour-d'Auvergne m'avait le premier appris l'existence fut déblayée et je pus avec assez de facilité pénétrer dans ces demeures.

Quoique l'ouvrage où elles seront décrites soit sur le point d'être imprimé, je n'ai pu M.M. résister au désir de vous faire connaître ce prodige de l'industrie de nos aïeux et cette notice sera divisée en deux paragraphes.

Le premier contiendra les motifs qui m'ont fait admettre l'opinion de M.M. Latour-

d'Auvergne et Faujas de Saint-Fonds.

Le deuxième donnera une description sommaire de ces souterrains.

Les retraites souterraines que j'ai pu découvrir dans le département de Haute-Loire sont toutes situées sur une surface de terrain qui n'a pas plus de trois lieues. Les habitants les appellent Bornes des fées ; le mot Bornes signifiant, dans leur idiome, cavernes.

Les anciens titres sont d'accord avec la tradition et on ne peut révoquer en doute que

cette localité n'a été entièrement défrichée que depuis peu de siècles.

En observant ces demeures souterraines qui ont pu receler une population de douze cents individus on se demande quel siècle a vu creuser ses excavations artistement divisées, et pratiquées suivant les besoins des diverses familles qui les ont habitées? Est-ce la crainte ou le besoin de se procurer des demeures à l'abri des intempéries d'un climat froid? La tradition ne donne aucun éclaircissement. Elle fait mention des résultats et adopte des causes premières absurdes.

Mrs. Latour-d'Auvergne et Faujas de St.-Fonds n'ont jamais hésité d'attribuer ces retraites souterraines aux Gaulois. La correspondance dont ils m'ont honoré est le seul document que j'ai pu avoir, car rien n'a encore été imprimé sur ce précieux monument de l'antiquité.

Mr Lacoste de Plaisance ayant fait un voyage au Puy, je le conduisis visiter ces retraites et il écrit, avec ténacité, l'opinion qu'elles n'ont pu être creusées que dans le XIV et XV siècles, époque ou le Velay a été dévasté par les compagnies, les Bourguignons, les Anglais et les dissensions religieuses. Veuillez M.M. ne pas perdre de vue que ces diverses opinions sont extraites d'une correspondance et n'ont jamais été livrées au public.

Je ne peux admettre le sentiment de M. Lacoste car la manière dont ces souterrains ont été pratiqués n'annonce aucun moyen de résistance, et ils étaient une retraite exposée aux moindres tentatives, si l'on suppose que le pays n'était pas couvert d'épaisses forêts et au XIV siècle ce pays était défriché et déjà livré à l'agriculture.

Le peu d'épaisseur qu'on a laissé au basalte ou au grès extérieur, la forme qu'ont les percées qui introduisent la lumière dans un souterrain, plusieurs autres observations qui échappent à la plume de l'historien annoncent une date bien antérieure à celle que M. Lacoste m'a fixée...

Deux seules opinions peuvent dès lors être admises.

Il faut remonter à une époque bien antérieure à l'ère chrétienne, ou croire, avec beaucoup de probabilité que ces cavernes ont été creusées que sous le règne d'Auguste ou de ses successeurs.

Mon célèbre ami, M. Faujas de St.-Fonds attribuait, ainsi que je l'ai dit, la construction de ces retraites au temps où les Gaulois, ne connaissant pas encore l'art de bâtir des forteresses capables de résister aux brigands et aux ambitieux, étaient contraints de se réfugier dans les antres des montagnes où ils se pratiquaient des réduits d'autant plus sûrs, qu'ils choisissaient des localités désertes et inhabitées, là, ils renfermaient leurs troupeaux, leurs provisions et mêmes leurs prisonniers. Les cavernes de la Haute-Loire admettent cette opinion car elles présentent des dispositions qui ont du servir d'étables, de magasins et surtout de cachots. C'est ainsi que les Germains et leurs troupeaux disparaissaient devant un ennemi supérieur en forces.

M. Latour-d'Auvergne a admis une époque postérieure, et l'art avec lequel ces souterrains ont été creusés, le génie et les commodités que présentent leurs divers compartiments ne peuvent se considérer avec l'idée que l'on a de la barbarie des siècles antérieurs à la civilisation.

Auguste et ses deux successeurs ayant relégué le culte druidique dans les forêts et interdit à ses ministres et à ses sectateurs l'entrée des villes, cette population fidèle à la religion de ses pères, ne pouvant pas se construire des demeures qui eussent excité la défiance et les inquiétudes des nouveaux dominateurs du se creuser des retraites dans les montagnes basaltiques du Velay, loin des endroits fréquentés par un vainqueur qui établissait sa domination par la force des armes et la propagation encore plus puissante d'une nouvelle croyance ; car un conquérant ne reconnaît d'autre dieu que celui qui favorise ses projets et joint toujours à la terreur de la victoire la terreur plus forte de la religion.

Les cavernes qui font l'objet de cette notice ont du être longtemps l'habitation d'une population dont le nombre était aussi considérable que celui des bourgades actuelles prenant pour point de comparaison les cavernes de la paroisse de Lantriac et calculons le nombre de famille qu'elles ont pu loger on se convaincra facilement que la population de cette paroisse était alors plus nombreuse, circonstance inconcevable, puisque celle localité était presque toute couverte de forêts et malgré le défrichement et les progrès de l'agriculture, l'emplacement des cavernes n'a jamais cessé d'être un communal dépendant du village le plus voisin...

Celles de la commune de Saint-Pierre-Eynac ont été pratiquées dans une montagne qui se termine en un pic de plus de 80 toises ¹⁰ de hauteur, une qui a 60 toises est coupé à moitié par une terrasse nivelée avec précaution.

Cette montagne qui offre des monceaux de basalte durs, compacts et pesants, à tuyaux d'orgues, tronqués et roulés, n'est connu que sous la dénomination de mont Peulen¹⁰ ou Peulw. Vous adopterez certainement avec moi M.M., l'opinion que ce mot tire son origine de peulwan, composé des syllabes peul, ou paol, pilier, wan, maen, ou mean, pierre.

Les druides avaient donné le nom de peulwan à des piliers bruts, élevés d'intervalles en intervalles et qui formaient une enceinte consacrée par la religion, souvent aussi un peulwan couvrait le tombeau de quelque personnage célèbre.

Les cavernes de cette montagne n'ont pu servir d'habitation à une population. Leur disposition semble annoncer qu'elles étaient affectées à une fraction du collège des druides chargée dans cette localité de quelque cérémonie religieuse.

Les diverses pièces qui composent ces cavernes ont pour entrée une galerie qui, pareille à un Y se divise en deux passages qui communiquent aux différents appartements. Cette galerie présente dans sa longueur trois poternes qui étaient fermées avec soin, à en juger par les rainures qui devaient avoir été pratiquées pour recevoir des portes et aux trous où devaient se placer des barres qui barricadaient les portes.

La salle la plus considérable est un ovale assez parfait qui a 25 pieds¹¹ de longueur, 12 de largeur et 8 de hauteur. Le surplus ne sont que des cabinets qui présentent des dimensions de 6 ou de 8 pieds et qui tous se fermaient avec soin. Un chemin de 3 pieds de largeur communiquait à la terrasse dont j'ai parlé.

Etant forcé d'admettre qu'une population peu nombreuse habitait ces réduits, que le nom de cette montagne quelque mystère de la religion druidique, que la terrasse qui a été pratiquée a une hauteur de 60 toises¹¹ n'était pas étrangère à ce culte, on peut hardiment supposer que ces souterrains servaient d'habitation à quelques druides. (...)

M. de Penhouet ayant été il y a quelques années, chargé du commandement de la ville du Puy, je l'associai à mes recherches, je lui communiquai mes idées et mes découvertes, et je trouvai dans cet auteur des monuments de la Bretagne, une conformité de sentiments dont je me fais gloire. Ainsi M.M. ces opinions respectables et la forme même des retraites souterraines qui font l'objet de cette notice ne laissent aucun doute qu'elles ont été creusées sous Auguste et ses deux successeurs. J'espère dans mon second paragraphe vous faire, M.M., partager cette conviction.

J'ai eu l'honneur, M.M. de vous dire que les retraites souterraines que j'ai visité dans le département de la Haute-Loire sont amoncelées dans une localité d'environ trois lieues de longueur sur une de largeur. Les montagnes où elles sont dissimulées s'appèlent:

- Roche-Aubert ou Roche-Ouverte dans le canton du Monastier
- Les Conches ou Couchi, qui font un prolongement de la montagne de Roche-Ouverte
 - Le Mont Peulew et le Mont Pénastre dont j'ai parlé
- Bordelle¹², dans la commune de Lantriac, et La Serre de Monnet, le mot serre, en langage celtique, signifiait montagne ; il y a encore la même acception dans le Vivarais.

Comme les réduits des Couches et de la Roch'Aubert sont situés dans la même montagne, le peuple est persuadé qu'elles se communiquaient les unes aux autres. On dit qu'une brebis s'étant égarée dans les souterrains de Roch'Aubert sortit par ceux des Conches. Ce fait qui, pour être vérifié auraît exigé trop de déblais et par conséquent trop de dépenses, paraît douteux ; la plupart de ces cavernes sont dans un état effrayant de déterriorement. A chaque pas on rencontre un éboulement. La nature de la roche basaltique n'a pu résister aux ravages du temps : cette montagne est toute composée d'une pierre ponce poreuse, légère et fibreuse, avec des espèces de cristaux capillaires de feldspath, de quartz et de granit.

Je ne chercherais pas à porter un jugement détaillé sur tous les réduits souterrains qui ont existé dans cette partie de la montagne et qui présentent une série d'étages depuis la cime jusqu'à sa base.

Deux longues galeries semblent avoir été pratiquées dans le même but que les corridors de nos monastères : elles ont huit pieds de hauteurs et dix ou douze pieds de largeur.

La première ne peut être suivie que dans une longueur de 44 pieds.

La seconde a un prolongement de 70 pieds et communique, au milieu de plusieurs décombres, à un réduit de 16 pieds sur 10, qui pendant la tourmente révolutionnaire a servi de refuge au respectable curé de Lantriac, M. Essertines¹³. Des éboulements ne permettent pas de pénétrer plus au loin.

Au dessous on trouve une salle de 65 pieds de longueur sur 14 de largeur qui paraît être le point central de plusieurs autres réduits et qui devait leur communiquer par des passages qui sont éboulés.

Les cavernes de Conches, qu'on prétend communiquer à celles de Roch'Aubert présentent une façade de 114 pas et annoncent des divisions très multipliées, partagées en quatre rangées ou étages.

Au nombre de ces divisions est une pièce assez curieuse qui est au second étage; c'est une salle de 35 pieds sur 27, toute subdivisée en petites cases, et la voûte est soutenue par des arcades taillées avec industrie; dans le massif des piliers on avait pratiqué des armoires dont les rayons sont une planche de basalte de deux pouces.

Beaucoup de pièces, dans toutes les cavernes que j'ai visité, offrent des armoires pareilles avec une rainure extérieure pour recevoir une porte. Il n'est pas hors de propos

de vous faire remarquer M.M. combien il a fallu de travail et d'adresse pour creuser dans le basalte ces armoires, dont aucune pièce n'est rapportée ni brisée.

Les cavernes de Chovet, qui sont sur les limites des paroisses de Lantriac et de Coubon ne paraissent pas avoir été nombreuses, leur destruction est complète.

Voilà M.M., ce que les retraites de ce mont offrent de plus remarquable, mais je vous donnerais une idée imparfaite de ces cavernes si j'omettais de vous parler des réduits de la serre de Monnet qui présentent une face de 735 pieds et qui sont si considérables qu'elles peuvent, ainsi que je l'ai déjà dit, avoir recelé seules une population de plus de 300 individus. Toutes ces habitations sont sur le même revers de la montagne et n'ont d'autre interruption que les couches de basalte qui servent de point d'appui ou de division aux différentes pièces.

On croit même qu'elles communiquaient à celles de Bordelle¹² qui sont sur un des prolongements de la même montagne, et qui, elles mêmes sont très nombreuses et très considérables.

J'ai dit, M.M. que ces réduits présentaient toutes les distributions que nos besoins ont pu inventer. Mais avant de vous donner cette conviction, je dois faire mention d'un réduit qui paraîtra extraordinaire à ceux qui ne veulent pas accorder à l'antiquité quelques unes des inventions que notre goût gastronomique a perfectionnées.

La pièce dont M.M., j'ai à vous entretenir est cotée dans une description sous la lettre F. Le temps et peut-être la main des hommes n'ont respecté qu'un côté où l'on voit une infinité de trous d'une ressemblance frappante avec les nids de nos colombiers et disposés avec ordre et même symétrie. La hauteur de cette salle est de plus de 16 pieds, et si elle ne présentait aucune séparation intérieure ce qui est impossible à découvrir, sa largeur devait être de 20 pieds et sa longueur de 32. Je m'abstiendrai d'émettre mon opinion sur l'usage auquel était destiné cette pièce ; mon imagination se livrerait peut-être à des suppositions que la raison n'oserait admettre.

Un caveau de 24 pieds de longueur sur 20 de largeur est au dessous d'une salle. Beaucoup plus longue et plus large au niveau du sol et dans un coin, est une ouverture qui communique à une espèce de puits destiné à introduire dans le caveau dont la principale entrée donnait sur une grande salle dont le sol est à deux pieds plus élevé que celui du caveau.

Ce puits qu'on pouvait facilement boucher, les rainures et les trous qui se remarquent à la porte principale entrée du caveau, le passage qui communique à la salle dont le niveau est un peu plus élevé et qui présente encore des traces d'une fermeture solide, enfin, la dimension même de ce passage, ne m'ont laissé aucun doute que ce caveau était une prison, et que le puits dont j'ai fait mention servait à transmettre aux détenus les aliments nécessaires à leur existence.

Je vous est dit M.M., qu'au dessus de ce caveau était une vaste salle où était à un de ses angles le puits dont j'ai fait mention.

Sur le devant de cette salle, dont une fenêtre de 18 pouces de hauteur sur six pouces de largeur et une porte de 5 sur 4 pieds.

Entre la porte et la fenêtre, on a pratiqué dans le basalte deux trous qui imitent parfaitement la partie mi-ronde d'une coquille bivalve.

A coté est un petit réduit qui... servait de logement à la personne chargée de leur surveillance et de transmettre aux prisonnier du cachot leur nourriture. Cependant, M.M. il se pourrait que l'enduit de fumier que l'on aperçoit sur le sol fut postérieur à l'habitation des gaulois et alors on admettra que cette salle était une prison plus saine et plus commode

que le cachot, où l'on ne renfermait que les malfaiteurs et les détenus dangereux par leur force et leur résistance : c'est néanmoins l'opinion de M. Penhouêt que j'ai conduit à ces cavernes.

La pièce désignée dans ma description sous la lettre **P** est une des plus curieuses, non par sa grandeur, car elle n'a que 18 sur 25 (pieds) mais elle est toute entourée d'enfoncements et de niches dont la plus profonde n'a pas deux pieds. Dans plusieurs se voient des rainures qui paraissent avoir servis d'appuis à des rayons. Dans un des angles est un petit cabinet de 10 pieds en carré; un conduit de deux pieds au dehors, mais je crois qu'il ne servait qu'à l'écoulement des eaux. Cependant tout annonce qu'il pouvait être facilement barricadé.

On a pratiqué au milieu de la voûte, qui a onze pieds d'épaisseurs, une ouverture en forme de tuyau de cheminée, d'une dimension de six pieds sur quatre, qui se prolonge jusqu'à la surface extérieure du terrain : cette ouverture a été artistement travaillée et évasée en dedans de la caverne de manière a ce qu'il était impossible à une personne renfermée dans ce réduit de pouvoir grimper par cette ouverture qui n'a jamais servi de conducteur à la fumée, car on en voit aucune trace. Tout porte à croire que ce lieu servait à renfermer des prisonniers et non des malfaiteurs, car bientôt je décrirai la pièce qui m'a paru avoir été leur cachot.

Cette ouverture servait sans doute à descendre les choses nécessaires à la nourriture des captifs ou même peut être à en introduire de nouveaux. La personne qui servait de geôlier était à l'abri des tentations et de la fureur des détenus.

Sur le devant de cette pièce que j'appelle une prison, se voient les vestiges d'une large porte qui donne sur un sentier de 18 pouces pareil à ceux pratiqués dans nos murs de ville et qui conduit par une montée assez douce dans une grande salle.

La plus vaste et la plus majestueuse de ces cavernes est une pièce, cotée dans ma description sous la lettre \mathbf{Z} ; elle a 72 sur 42 pieds. La voûte était soutenue par des colonnes carrées de quatre pieds, travaillées avec beaucoup de soin.

Dans un des enfoncements de cette pièce, se trouve un passage de trois sur quatre pieds et douze de longueur qui conduit à un caveau de huit pieds sur onze. Ce passage, presque à son commencement et sur la droite, présente une guérite de deux pieds et demi de largeur sur quatre de profondeur qui s'offre sur cette galerie comme une loge de factionnaire ou une embuscade pour saisir le prisonnier à son passage. Plusieurs trous qui n'ont pu servir qu'à recevoir des barres de bois, de fortes rainures rappelées trois fois annoncent que ce caveau se fermait avec une prévoyance extrême.

Sur les murs intérieur du caveau et à de certaines distances, on aperçoit des anneaux creusés avec solidité dans le basalte et qui ont une apparence frappante avec les anneaux de fer qui sont scellés dans les murailles de nos cachots pour attacher les prisonniers. Au dessous de ces anneaux, on a pratiqué dans le basalte de petits bancs et à coté un trou en forme d'armoire.

Ce réduit est un cachot, car je crois que la pièce cotée Z. dont j'ai fait mention était un temple. Sa grandeur, les colonnes qui supportent la voûte et ses formes majestueuses l'annoncent peut-être sur cet emplacement que mes pieds ont foulé.

A plus de cent pieds du cachot que j'ai décrit et après une longue série de cavernes qui presque toutes n'offrent que des ruines, on arrive à un réduit que j'ai côté FF et qui a 22 pieds sur 29 et seulement cinq pieds de hauteur, élévation bien moindre que celle des autres réduits.

A un des flancs intérieurs et sur la droite à deux pieds au dessus du sol, on a creusé dans l'épaisseur du basalte une tombe qui présente six pieds de longueur sur dix huit pouces de largeur et 13 pouces de profondeur à une des extrémité et 20 pouces à l'autre. Dans la partie la plus large et intérieurement, un second enfoncement de trois pieds de longueur a été pratiqué avec beaucoup d'adresse.

Tout annonce que cette double fosse a recelé les corps d'un père et de son enfant. Une rainure au dessus de ce dernier cercueil, fait croire qu'une planche devait le recouvrir

et séparer les deux corps.

A côté et tout auprès, est une autre fosse également creusée dans le basalte, à trois pieds au dessus du sol, c'est-à-dire à un pied plus haut que la fosse que je viens de décrire. Elle a la même largeur que la précédente, mais n'a que cinq pieds de longueur. La partie où devait reposer la tête est de deux pouces plus élevés, circonstance que l'on ne voit pas dans les autres tombes. C'est là qu'à du être ensevelie une druidesse célèbre par son instruction ou quelques services éclatants, une épouse regrettée.

Vis-à-vis de la tombe du père, mais à l'autre extrémité de la caverne et au niveau du sol, observation qu'on ne doit pas omettre, est une quatrième fosse qui a la même largeur que les précédentes, la même forme et six pieds de longueur : l'endroit où devaient porter les pieds est creusée diagonalement et est beaucoup plus étroit.

A une distance de cinq pieds, on aperçoit les vestiges d'une excavation remplie de décombres et de blocs de basalte. Le manque d'ouvriers et le défaut de temps ne m'ont pas permis de vérifier si c'était un passage pour pénétrer dans une autre caverne qui peut se prolonger dans la montagne ou si se sont d'autres tombeaux.

Nul doute que cette salle n'ait été un caveau sépulcral qui a recelé les corps d'une femme, d'un père, de son enfant et de leur serviteur. Peut-être quelque druide aura choisi ce lieu pour sa sépulture et celle de sa famille. Un parent ou un ami aura fait creuser sa fosse à côté de celle de son patron, car les différentes élévations au dessus du sol et surtout le haussement qu'on aperçoit dans l'endroit ou devait se reposer la tête de la femme, désignent les divers degrés de considération dont jouissaient les personnes qui y ont été inhumées.

Cette cave sépulcrale a du être respectée jusqu'à ce qu'un vainqueur ou un nouveau culte, peut-être encore plus impitoyable, aura dispersé les cendres sacrées qui y étaient renfermées et aura marqué sa domination par les ravages et la ruine...

Un massif de dix pieds sépare ce réduit d'une dernière caverne qui a 25 pieds de largeur et qui est encombrée des débris de la toiture.

J'ai dit une dernière caverne, car la montagne dans cet endroit s'abaisse d'une manière sensible et le basalte change de nature. Il est trop dur et trop en quartiers pour qu'on ait pu y continuer les excavations. C'est une lave dure, pesante, compacte et fondue en lozzes inégales et cassantes.

Voilà M.M., une analyse de ma description des cavernes druidiques de la Haute-Loire dont je dois la découverte à M. de Latour-d'Auvergne et dont personne autre a fait mention avant moi.

Mes expressions sont loin d'être en rapport avec l'intérêt que ces retraites souterraines doivent inspirer. Il est malheureux que la province qui les possède n'ait encore eu aucun historien et que je sois le premier à en faire connaître les antiquités, les fastes historiques et les produits lithologiques. Et cependant, M.M., il est peu de pays qui soient aussi digne des regards de l'observateur et des recherches de l'historien. Combien cette tache serait mieux remplie si des circonstances conduisaient dans ces montagnes velauniènes quelques uns de ces hommes instruits auxquels vous avez bien voulu depuis longtemps associer mes faibles connaissances. Il ne reste qu'à réclamer votre indulgence, compagne inséparable du vrai savoir.

- 1. Hector Denis-Augustin Raphaël dit Hector Sonyer Du Lac de La Tour d'Aurec est fils de Jean Baptiste et de Françoise Tizon des Arnauds. Né à Montbrison (Loire) le 24 novembre 1771. Marié le 3 ventôse an V, à Saint-Didier-La Séauve, avec Augustine Sonier dont il divorcera le 26 octobre 1809. Décédé le 14 novembre 1826 à Paris 1^{er}. Il servit au siège de Lyon auprès des insurgés avant de faire carrière dans l'armée républicaine puis royale. Il fut canonnier dans la 18^e compagnie d'artillerie à cheval à Chambéry. Un certificat, délivré le 26 nivôse an II, rappelle qu'il s'est toujours conduit avec zèle et probité. Aide de camp de Précy, lors du siège de Lyon. Lieutenant-colonel des dragons. Il dirigera les carrières et mines de charbon de Saint-Genest-Lerpt dans La Loire. Conseiller général de la Haute-Loire et membre de plusieurs académies, dont l'Académie des Sciences et Belles Lettres & Arts de Lyon. Ecrivain naturaliste, il écrivit un *Précis historique et statistique du département de La Loire* et une *Histoire de la Haute-Loire* inachevée dont seul *Le canton du Puy* fut publié (Gaston Joubert, *Dictionnaire biographique de la Haute-Loire*, Editions du Roure, 2004).
- 2. Malo-Corret de la Tour d'Auvergne, 1743-1800. Breton ayant fait carrière comme capitaine dans les mousquetaires du roi. Il refuse de s'exiler au moment de la Révolution. Fidèle à la République il s'engage comme simple soldat. Il participe ainsi à divers combats et fut remarqué par le premier Consul pour sa bravoure. Erudit, très intelligent, il est resté comme l'un des premiers spécialistes des Celtes. En 1800, il est d'ailleurs proclamé par Napoléon 1^{et}, président d'honneur de l'Académie celtique.
- 3. Barthélemy Faujas de Saint-Fond (1741-1819) est considéré comme le premier géologue et vulcanologue français.
- **4.** Le père Odo de Gissey (1568-16..) de la compagnie de Jésus est connu pour son œuvre essentielle pour la connaissance de l'histoire du Velay, *Les Discours historiques de Nostre-Dame du Puy*, publié en 1620.
- 5. François-Théodore Bouchard de Sarron de Champigny dit frère Théodore, ermite et frère de l'institut de Saint-Jean-Baptiste. Il mourut dans son ermitage de Monistrol-l'évèque en 1716. Il publia *Histoire de l'Eglise angélique de Nostre-Dame du Puy*, en 1693.
- 6. Jean-André-Michel Arnaud, (1760-1831), docteur en médecine, est considéré comme l'un des tous meilleurs historiens du département de la Haute-Loire. On lui doit notamment, parmi de nombreuses publications, Histoire du Velay, paru au Puy en 1816. Il a été l'un des membres fondateurs de la Société d'agriculture, sciences et arts du Puy, dont il fut le premier président en 1826.
 - 7. Vicomte Charles-Gabriel-Eugène de Sartiges. Préfet de Haute-Loire (1814 à 1817).
- 8. Baron Jean Armand Marie Hyacinthe de Bastard d'Estang (1787-1857), maître des requêtes au Conseil d'État, puis préfet de Haute-Loire de 1817 à 1828.
 - 9. Lacoste. Non identifié.
 - 10. Peylenc, colline près d'Eynac, sur la commune de Saint-Pierre-Eynac.
 - 11. Lieue = 3,266 km. Pas = 0,624 m. Pied = 32,484 cm. Pouce = 2,707 cm. Toise = 1,949 m.
- 12. Ancien nom de Bordaigue. Cependant la présence en ce lieu de cavités souterraines est bien hypothétique ? Sonyer Du Lac aurait-il confondu avec un autre endroit ?
 - 13. Essertines.

Le Bulletin historique de la société académique, 2013, analyse en une trentaine de pages les souterrains locaux.

Dans cet article, l'étude archéologique qu'a dirigé Jean-Louis Voruz, portant sur les souterrains étant jusqu'à ce jour la première du genre en Haute-Loire, n'en a que plus d'intérêt.

Mes remerciements vont tout particulièrement :

à Cécile, la femme de ma vie, mon épouse et mère de nos enfants qui a toujours, chaque fois que possible, du fait de sa maladie, et parfois non sans difficulté, souhaité m'accompagner, durant des années, sur et sous le terrain, encourageant ainsi vivement mes recherches et la rédaction de cet ouvrage.

à François Fichet de Clairfontaine.

Au cours de la longue marche qui m'a conduit à cheminer au cœur ou dans les artères du monde souterrain de Haute-Loire, j'ai eu, comment dire, quelques pannes de lumière(s). Fort heureusement lors des innombrables sorties effectuées en terre vellave j'ai pu bénéficier, bien souvent, des ressources éclairantes de François. Monsieur François Fichet de Clairfontaine n'est pas seulement mon ami mais c'est un grand archéologue, très expérimenté, inspecteur général de l'archéologie, l'un des tout meilleurs. Pour cet ouvrage il ne ménagea, ni son temps, ni ses conseils, ni ses encouragements. Puis en tant que relecteur, par son diagnostic scientifique il se montra un excellent critique. Fort à propos, avec patience et pédagogie, il m'amena à procéder aux amendements que nécessitait le texte de cet ouvrage. C'est pourquoi, y compris pour la préface qu'il a complaisamment élaborée, qu'il trouve ici l'expression de ma vive gratitude.

Mais aussi : aux habitants de Couteaux, ainsi qu'à Pierre Archer, Robert Arsac, Dominique Béguin, Jean-Claude Besqueut, Jean-Noël Borget, Georges Chanon, Pasal Charreyron, Claude et Jean Christian Cordat, André Crémillieux, Martin de Framond, Gilbert Duflos, René Dupuy, Michel Engles, Pierre Chapuis, Françoise Dancer, Marie Andrée Deshors, Éliane Fromant, Yves Gagne, Bernard et Claire Galland, Annie Gentes, Guy Gineys, Jean Grimaud, Nicolas Haeusser, Guy Jachet, Joseph Jourda, Jean-Pierre Marcon, Jean-René Mestre, Marie-Thérèse de Pellegrin, Isabelle Piceni, Hervé Quesnel, Jean Richard, Jean-Yves Rideau, Alain Romeuf, Patrick Rossi, Annie et Jean Marc Roux, Robert Seguy, Daniel Veysseyre, Jean-Pierre Vezon qui d'une manière ou d'une autre ont contribué à la réalisation de cet ouvrage. Que ceux que j'aurais oubliés dans cette liste veuillent bien par avance accepter mes excuses.

Principales sources

Archives communales.

Archives départementales de la Haute-Loire.

Archives départementales de l'Hérault.

Archives départementales de la Loire.

Archives nationales.

Bibliothèque municipale du Puy-en-Velay.

Bulletin historique de la société académique du Puy-en-Velay et de la Haute-Loire, 2013.

GRAV (Groupe de recherche archéologique vellave. Bulletin n° 2 de 2008.

La Gazette

L'Almanach de Brioude.

Recueil.mmsh.univ-aix

SESAAM : Société d'étude des souterrains auvergnats aménagés. Centre culturel et municipal

Pomel, 63500 Issoire

SFES: Société française d'étude des souterrains, Centre culturel, 45410 Artenay.

Arnaud Jacques, Charpentier Paul, Saint-Germain-Laprade, Ed. du Roure, 2002.

Ass. Les hauts de Lantriac, Lantriac, mémoire du temps qui passe, 2011.

Ass. Sur les pas d'Albert Boudon-Lashermes.

Béal Jean-Paul, Besqueut Jean-Claude, Fromant André, Galland Bernard, Mestre Jean-René, Vezon Jean-Pierre, *Aménagements troglodytiques*, SAHNCP, 1982.

Béal Jean Paul, rapport de sondage, 1983.

Catarina Didier, « Les mandements du Velay : essai de géographie », Cahiers de la Haute-Loire, 2000.

Crémillieux André et J.-E. Brochier, J.-P. Daugas, P. Elouard, J. Evin, M. Philibert, L. Simonnet « L'abri sous-roche de la Baume d'Arlempdes ». Les Cahiers de la Haute-Loire, 1980.

Delsalle Paul, Cuisson, fumaison, salaison: le tuyé et le bresi dans le massif du Jura, XIV - XVIII^e siècles.

D'Entrevaux Florentin, Benoit, Armorial du Vivarais, Imprimerie Centrale Privas, 1908.

Heuzé Sylvère, Soulingeas Yves, de Framond Martin, *Moi Hugues Aulanier*, Editions de la Borne, 1990.

Laffont Pierre-Yves, L'armorial de Guillaume Revel, DARA, 2011.

Napoléone Anne-Laure, L'équipement domestique dans l'architecture civile médiévale.

Nicolas Roger, Pandraud Elie, Quinqueton Maurice, Lantriac, Ed.du Roure, 2000.

Paul Georges, Armorial Général du Velay, Laffite Reprints, 1912.

Rossi Patrick, La Rochelambert, Renaissance Edition.

Sapin Christian, Les cryptes de France, Ed. Picard, 2014.

Sauget Bernadette & Jean-Michel et Usse Annie & Jean-Philippe, Les caractères généraux du troglodytisme en Auvergne, Actes du II^e colloque sur le patrimoine troglodytique. CPIE de Sireuil, 1998.

Sibert Serge, texte de Loubes Jean-Paul, Voyage dans la Chine des cavernes, Ed. Arthaud, 2003.

Terrin Jean-Jacques, Le monde souterrain, Ed. Hazan, 2008.

Thomas Régis, Châteaux de Haute-Loire, Ed. Watel, 1993.

Vialaron Christian, La fluorine dans le département de la Haute-Loire, 1995.

Vialaron Christian, L'antimoine. 1989, Les mines de plomb de Haute-Loire, 2014.

Viscomte J. Le Velay, Tome V, Ed. L'éveil, 1980.

Glossaire de toponymes et autres mots utiles à la compréhension du monde souterrain

Abysse: terme employé en 1839, par François-Gabriel-Phillippe-Narcisse de Becdelièvre, à propos d'une demande d'autorisation de fouilles dans le puits de la forteresse de Polignac (la tradition orale retient parfois le terme d'abîme).

Afar: (n.m.) nain gardien des trésors cachés, nain mineur. Le suc de Mons (Saint-Pal-de-Mons) est connu pour être un lieu de résidence des afars. Jean-Yves Rideau, *Trésor des parlers occitans du Velay oriental et du sud Forez* », bartavel.com 01/07/17.

Aicis : découpage territorial administratif du haut Moyen Âge.

Antre et antreuil sont aussi synonymes de cavités dont les formes, dimensions et fonctionnalités sont diverses. Le terme est utilisé par exemple, au début du XIX° siècle, dans le rapport du procureur général de Riom à propos du mystérieux souterrain de Montfaucon qu'il qualifie « d'antre souterraine ». Citons également P. Odo de Gissey qui, vers 1600, utilise le terme, à propos des moines de l'abbaye du Monastier qui trouvent refuge dans les antres et cavernes de la forêt.

Arcàs : arcade en forme de tunnel, constituant l'entrée des fermes du plateau du Mezenc par exemple, ou joignant dans les bourgs, sous les maisons, un espace à un autre, à Coubon.

Archage: arche, du latin *arca* fin XII^e, signifie caisse ou coffre. L'archage apparaît comme étant un rangement organisé, servant en règle générale, plutôt à la conservation de légumes et autres végétaux, mais a pu aussi servir de placard (archou, dans l'Yssingelais) ou de cache. Terme que l'on retrouve dans des actes du XVI^e siècle.

Arjalh: (terme occitan) aménagement hydraulique souterrain, constitué de pierres plates assemblées pour former un caniveau couvert et enterré, ou un drain.

Baume, borne: « le mot borna/bourna, francisé en borne, désigne non pas une pierre de bornage, mais une cavité creusée dans la roche ou un trou de source » (Toponymie du Velay. Jean Arsac, 1991, Cahiers de la Haute-Loire, p. 342). Cependant pour ma part j'opterais pour un mot d'origine celtique. En effet le terme de baume se retrouve aussi bien au nord qu'au sud de la France. (La Sainte-Baume en Provence ou Baumes-les-Dames dans le Jura par exemple). Auguste Aymard parle, quant à lui, au XIX^e siècle, des bornes de la Terrasse. Le village de Bournac, commune de Saint-Front, tient sans doute son appellation des grottes qui s'y trouvent. Le lieu-dit très connu de la cascade de La Baume, à Solignac-sur-Loire, illustre aussi parfaitement l'appellatif. Balme qui a la même racine ne semble pas usité en Haute-Loire sauf par Paul Ronin à Saint-Didier-en-Velay. Albert Boudon-Lashermes, chantre du Velay du XX^e siècle, emploie, quant à lui, le terme de baumo qui est très proche lorsqu'il illustre, de propos poétiques en occitan, les grottes de Couteaux. (L'escalado de las baumos de Couteaux, extrait de La Crounico de Sant-Maiou, bibliothèque municipale du Puy-en-Velay). Enfin à Rauret, la grotte se dit la berle ou l'aberle, alors qu'à Saint-Arcons-de-Barge, la grotte se dit la Berne.

BRGM : Bureau de recherches géologiques et minières. Établissement public.

Cabornes : appellation donnée quelquefois aux grottes, par exemple et encore actuellement, par les anciens habitants du village de Couteaux.

Camarteau : étai, bâti en pierres, de bois ou de métal, servant à soutenir le ciel d'une cavité en mauvais état.

Cartulaire : recueil d'actes où sont transcrits les biens et droits des religieux, les chartes.

Caches : on en retrouve dans de nombreuses fermes ou châteaux et probablement dans des bâtiments religieux, en fait un peu partout dans des édifices antérieurs au XIX° siècle.

Ce sont initialement des cavités spécifiques dédiées au stockage de semences, de récoltes ou d'objets de valeur. Elles ont servi de refuges pour des personnes recherchées. Bien souvent délaissées, quelques fois murées, elles hantent encore la mémoire collective comme étant d'improbables souterrains (ex. ferme des Infruits aux Estables, château de Malploton à Saint-Victor-Malescours).

Carrière: ce terme peut aussi désigner sur le bassin du Puy le nom d'une galerie de mine. On retrouve, par exemple, aux Archives départementales de la Haute-Loire le « Plan des carrières de chaux des sieurs Gory et Viscomte, dressé le 12 mars 1860, par les services des Ponts et Chaussées ».

Cave, cavité ou caverne : cave des Sarrazins, cave des Marchands ou Roche Cavée par exemple. Cavain ou cavité oraculaire, pour ce qui concerne la fonction de la salle souterraine du château de Polignac (A. Pau).

Cella, cella des ermites, cellula, cellule. Par exemple, La Celle, Cellières ou La Selle, restent potentiellement des lieux-dits évocateurs.

Chaborne ou tsaborne, caborne, cazorne à Espaly, cafiorne vers Aurec (les prononciations du ch. et du ts. sont très proche en occitan et français ancien), auraient donné chibottes selon ABL.

Chazots et bornes pour les grottes de La Terrasse, commune d'Arsac-en-Velav.

Chtonien : terme de mythologie. Les dieux chthoniens. Antiques divinités du monde souterrain. Chtnonia était le surnom de la déesse grecque Déméter, personnification de la Terre.

Cluzel et cluzeau, clauzel, cloze, clouzel ou cluzel, escluzel, cluseau et clouseau, lieux fermés, bien souvent souterrains (localement, au Puy, on fera cependant une réserve pour la place du Clauzel qui est un ancien cimetière). On retient par exemples Le Cluzel de La Rode, commune d'Alleyrac, Le Clauzel de la commune de Blavozy et les Cluseaux du château de Bouzols, commune d'Arsac, le Clouzet de Tressac, etc. mais de bien d'autres endroits. L'appellation dépasse très largement le périmètre départemental.

Crotte: en quelque sorte une grotte bâtie qui se caractérise par sa forme en plein cintre. La crotte fut un habitat ou un espace médiéval beaucoup plus répandu qu'il n'y paraît. Non seulement on en retrouve encore un certain nombre dans les anciennes constructions, mais encore, celles-ci sont fréquemment mentionnées dans les actes de notaires ou terriers et compoix médiévaux. Cf. Couteaux village du Velay insolite et mythique, les crottes singuliers habitats médiévaux. J.-P. Béal, Éditions du Roure, 2014.

Crouzet, crousas, et crouze : à rattacher à creux aménagé.

Dalot : galerie souterraine d'écoulement.

Dauna, la dauna autrement dit la grotte sur le secteur de Saint-Privat-d'Allier = bauma ou baume.

Descenderie : terme minier, galerie creusée en descendant qui permet d'accéder à un gisement (Larousse).

Encrosada: technique de conservation consistant à enterrer dans une fosse les productions légumières. La fosse rectangulaire est creusée, par commodité, non loin de l'habitation. Elle mesure, en général, 80 cm à 1 m de profondeur pour autant de large et la longueur dépend évidemment de l'importance de la récolte. On y entasse avant l'hiver, essentiellement, pommes de terres, carottes, choux, voire dans le massif du Mézenc, ce qui est plus surprenant, des grenouilles. Récoltées dans les narces ou étangs du plateau, les grenouilles étaient conditionnées pour l'hibernation au premier frimas dans un espace clos. On manque cependant d'informations sur la technique précise employée pour cette ancienne pratique. Les grenouilles étaient vendues ensuite très chères, notamment au marché du Puy, lors des fêtes de fin d'année.

Afin de permettre aux légumes de se conserver dans de bonnes conditions, c'est-à-dire hors gel, mais aussi à l'abri de prédateurs, ce silo rudimentaire, est recouvert d'une bonne couche de paille ou de mottes d'herbe, puis d'environ 40 cm de terre. Plus récemment, quelques personnes ont amélioré la technique, en enterrant le tambour d'une machine à laver qui sert ainsi de conteneur.

Escujalh, escoudalh: petite cache dans un mur, propre à cacher des objets de valeur (des écus par exemple). Provient peut-être d'escoudre, ancien verbe occitan voulant dire cacher.

Excavation: cave.

Garde, gardette, gardille ou gardillon. Ces toponymes décrivent de petites collines qui offrent un point de vue propice à l'installation d'un poste d'observation. Warten est un mot germanique qui signifie « regarder, surveiller », d'où warta « lieu de guet » puis avec l'usure du temps le mot devient gardo, garda en occitan puis garde en français. Ces hauteurs dominantes sont généralement en Velay d'origine volcanique. On trouve assez souvent à leur sommet des restes de tour de garde, des fortins, une ou plusieurs grottes, soit quelques aménagements troglodytiques.

Grotte et crotte (voir plus haut) sont parfois confondues, les deux termes trouvant leur origine dans le mot *crypta*.

Gruterie: on retrouve le terme plusieurs fois mentionné dans le terrier de Bouzols, établi à la fin du XVI° siècle. La gruterie étant contiguë à un habitat souterrain ou non, il pourrait s'agir d'un lieu de conservation, spécifique à la conservation de grains. Diverses préparations de gruaux à base de céréales et aromates portent d'ailleurs le nom de gruotte. Le droit de gruterie est un très ancien privilège seigneurial, devenu par la suite celui du brasseur, producteur de bière (Dictionnaire de l'ancienne langue française du IX° au XV° siècle, de Frédéric Godefroy, 1938).

Hyaloclastite : fragmentation, d'une grande variété de roches, par l'effet d'un contact brutal d'une *lave* fluide avec de l'eau.

In-pace: un *in-pace* était un cachot souterrain où l'on pouvait enfermer dans chaque couvent les indisciplinés (page 137 *Journal d'un bourgeois du Puy au XVIII^e siècle*, Jean-Claude Besqueut et Gaston Joubert, Éditions du Roure, 1997).

Lahar: coulée boueuse d'origine volcanique.

Mandement: ancienne circonscription administrative sous l'Ancien Régime.

Mine, minèira, minaires, mina suggèrent des lieux d'extraction. Cependant le terme ne sous-entend pas systématiquement une exploitation souterraine, celle-ci pouvant se trouver à l'air libre.

Perrèira équivaut parfois à carrière mais aussi à mine.

Plonde: nom donné à Vieille-Brioude à la cave inférieure et donc la plus profonde (*las plonde* en occitan).

Puits: puits, puech, peu, pou. Le Puy de Juscles (Pous de la Juco), commune du Pertuis, prend ainsi un double sens puisqu'il s'agit d'un podium, une montagne, dans laquelle se trouve un gouffre profond. Ce doublon toponymique laisse libre cours à l'interprétation.

Radier : fondation étanche, située à la base des galeries, dont elle forme le sol. Habituellement un petit caniveau appelé cunette, se trouve en son milieu.

Roche et La Roche et leurs dérivés sont des lieux-dits fréquents, presque toujours, au Moyen Âge, habités par des troglodytes. Par exemple : La Roche de Couteaux, Rochaubert, La Rochelambert, Roche Arnaud pour ne citer que les plus connus. Les *rochiers vacquants*, des cavités rocheuses vacantes ? (Terrier de Solignac, 1741). Le « chazal doux rocher » (Compois de Coubon, 1696) serait-il un habitat semi-troglodytique ? Enfin décernons une mention particulière à La Roche Pertuzade à Coubon, pour un rocher ayant des pertuis et autres ouvertures.

Sape : résultat du travail souterrain du sapeur. En tant que tel, ce terme ne semble pas

répertorié en Haute-Loire.

Souterrain: il semble que le seul toponyme suffisamment expressif soit celui de Souteyros. Par exemple, commune de Saint-Front. On retrouve également le terme de *chazal soteyra* dans le terrier du Villard du XVI^e siècle.

Stérile (minéralogie): roche non utilisable comme minerai (Larousse).

Suborna, subornel : terre située au dessus d'une cavité creusée ou borne, (F. de La Conterie).

Substrat ou substratum, terme de géologie : roche en place plus ou moins masquée par des dépôts superficiels (*Larousse*).

Talha: thalade, talhapan, roche taillade, taillé. Toponyme rencontré à Escublac, Montbonnet et aux Ribains par exemple, sur des lieux creusés de grottes ou de souterrains.

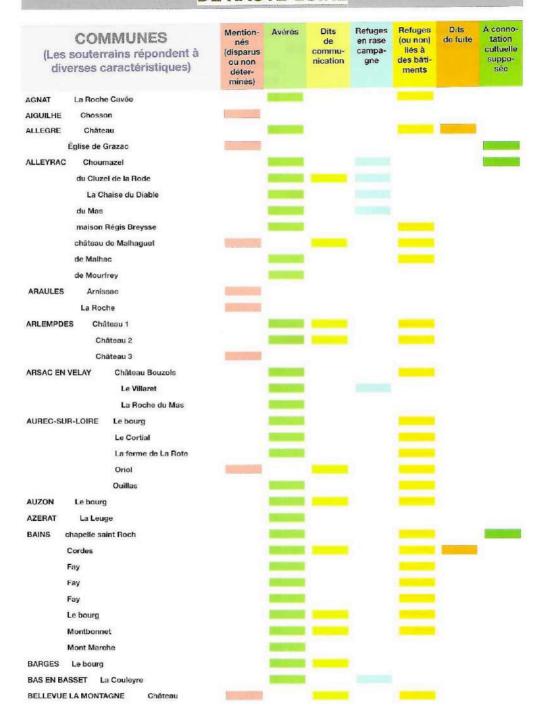
Téphras : ensemble de particules diverses éjectées dans les airs lors d'une éruption volcanique explosive.

Terrier : registre consignant les parcelles d'un mandement servant de base à l'impôt seigneurial : le cens.

Travers-banc (terme minier) : galerie horizontale dans le rocher, recoupant les divers bancs de terrain (*Larousse*).

Troglodyte: de *trôglê*, en grec qui veut dire trou, et *dunein*, pénétrer. Habitant des cavernes, qu'elles soient naturelles ou qu'elles soient creusées. À propos d'habitats troglodytiques ou des troglodytes qui y vivent, on emploie de plus en plus couramment, l'abréviation usuelle, de troglos.

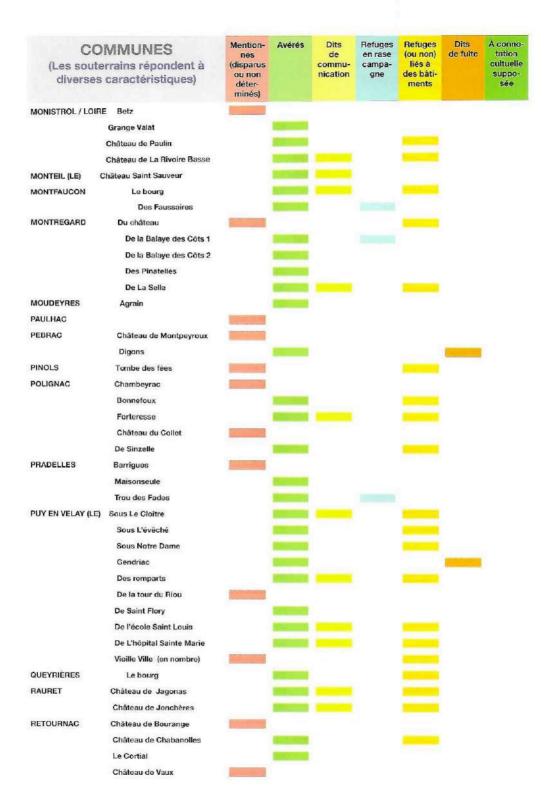
LES DIFFÉRENTS TYPES DE SOUTERRAINS DE HAUTE-LOIRE

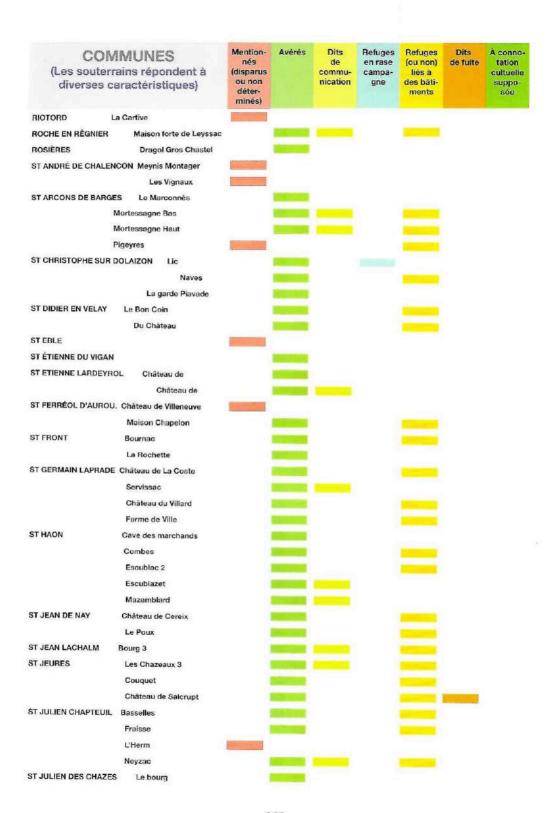


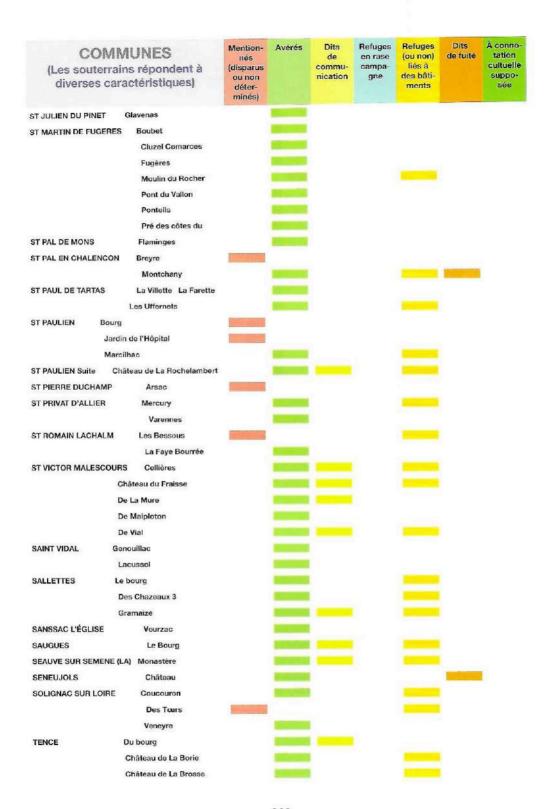


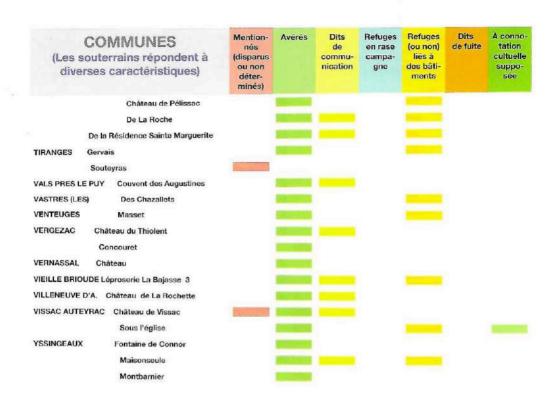


COMMUNES (Les souterrains répondent à diverses caractéristiques)		Mention- nes (disparus ou non déter-	Avérés	Dits de commu- nication	Refuges en rase campa- gne	Refuges (ou non) liés à des bâti- ments	Dits de fuite	À conno tation cultuell suppo- sée
		minés)						
ESTABLES (LES								
	Des Druides du Mezenc ?							
FONTANNES	Frugerolles 1		100					
	Frugerolles 2							
FREYCENET LA	TOUR Le bourg							
GRAZAC	Château de Carry							
GRENIER MONG	SON Abri 1							
	Abri 2							
GREZES	La Bilherie							
	La Tour de La Clauze							
LAFARRE	La Théoule		-					
LAMOTHE	De l'église							
LANDOS	Le Malzieu	Description of						
	La Mouteyre	100000						
	Pratclaux 1							
	Pratclaux 2		200					
	Ribains 1							
	Ribains 2							
LANGEAC	Réseau du bourg ?							
LANTRIAC	Bois du Sert		1					
	Des grottes de Couteaux							
	Des grottes de Rochaubert (2)							
LAPTE	Château de Pralong		42.00					
LAUSSONNE	Le Fraisse							
LEOTOING	Château de La Roche							
LISSAC	Connac		-					
LOUDES	Coubladour							
	Château du Charrouilh		-					
	Pouzols							
MALREVERS	Rioux							
MAS DE TENCE	(LE)	100						
MAZERAT AURO	DUZE Église de La Brequeuille		_					
	Village de La Brequeuille					_		
MAZET SAINT V			_				_	
	Moulin de Boyer		_					
MAZEYRAT D'AI			_					
MEZERES Manoir des Breux								
	Château du bourg							
MONASTIED / C	AZEILLE (LE) Château Vieux							
HORMOHER/ G								
	Granegoule dit Fongouse							
	De l'Herm							









Dépôt légal : premier trimestre 2018 Imprimerie : ICS - 43200 Yssingeaux

Editions du Roure Communac - 43000 Polignac



Quel immense travail que ce répertoire du monde souterrain de Haute-Loire!

Pendant des années, l'auteur a patiemment arpenté le département pour recenser avec méthode, les sites de grottes, souterrains, mines et galeries diverses. Son étude est complétée de plans et de photos. En outre, il verse au dossier les légendes et les récits historiques qui se rattachent à ces lieux de vie et de travail, à ces cavernes et ces souterrains-refuges mystérieux qui font peur, mais fascinent et subjuguent.

Jean-Paul Béal s'intéresse particulièrement au village de Couteaux, très connu et fortement démonstratif. Ce village troglodytique est un lieu d'accès facile, même en famille. Il l'étudie scientifiquement notamment ses fonctions au cours des âge. Ce site a servi d'abri pour les humains et de lieu de stockage. Le chercheur invite ensuite à découvrir le monde souterrain de 168 communes de Haute-Loire. Certaines n'en possèdent que quelques exemples, tantôt mines d'extraction, tantôt galeries de captage de sources, silos, glacières. D'autres en possèdent plus d'une dizaine.



Jean-Paul Béal a déjà publié, en 2014, un ouvrage sur le curieux village de Lantriac et les intéressantes habitations médiévales que sont les crottes, ces sortes de grottes bâties. Au delà du recensement des cavernes, souterrains, silos, mines et autres galeries du département, l'auteur soutient, comme par exemple pour La Roche, Bouzols et bien d'autres lieux, des interprétations étayées sur la fonctionnalité de ces sites insolites pénétrant les entrailles de la terre.

Membre de la Société française d'étude des souterrains, depuis des années, il apporte cette fois-ci, en expert, le complément indispensable à la connaissance d'un monde fascinant se trouvant à portée de mains mais... sous nos pieds!

Prix: 25 €

